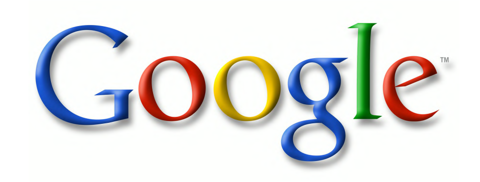





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES
DE PLUTARQUE.
TOME NEUVIEME.

VIES DE CE VOLUME.

SUPPLÉMENT.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

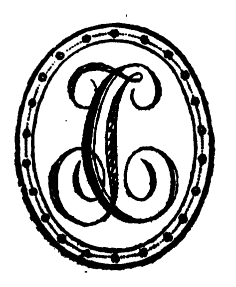
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME NEUVIEME.



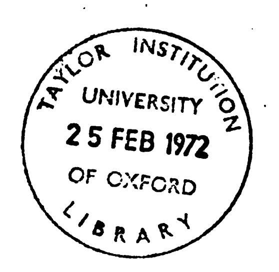
A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.

AN X. (1802.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.
MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.



SOMMAIRE

DE LA VIE DE DION.

Dion et Brutus formés aux mêmes vertus, l'un par les leçons, l'autre par les écrits de Platon. II. *Réflexions sur les spectres qui leur prédirent à tous deux leur mort.* III. *Établissement de la tyrannie de Denys. Ses mariages.* IV. *Crédit de Dion auprès de lui.* V. *Le commerce de Platon perfectionne les vertus de Dion.* VI. *Denys fait vendre Platon.* VII. *Noble franchise avec laquelle Dion parle à Denys.* VIII. *Mort de Denys.* IX. *Offres de Dion au jeune Denys, relativement aux Carthaginois.* X. *Les courtisans du nouveau tyran cherchent à l'aigrir contre Dion.* XI. *Austérité du caractère de Dion.* XII. *Caractère des deux Denys.* XIII. *Dion exhorte le jeune Denys à l'étude des lettres et de la philosophie.* XIV. *Ils engagent tous deux Platon à passer en Sicile.* XV. *Les ennemis de Dion engagent Denys à rappeler Philiste de son exil.* XVI. *Effet que la présence de Platon produit sur Denys.* XVII. *Efforts de Philiste et de ses partisans pour rendre Dion et Platon odieux à Denys.* XVIII. *Denys chasse Dion de la Sicile.*

XIX. *Honneurs qu'il continue de rendre à Platon.* XX. *Platon retourne en Grèce. A quelles études il applique Dion.* XXI. *Voyages de Dion.* XXII. *Denys rappelle Platon à Syracuse.* XXIII. *Manière honorable dont il le traite.* XXIV. *Il se brouille avec lui et le renvoie.* XXV. *Il force la femme de Dion d'épouser Timocrate.* XXVI. *Dion se détermine à faire la guerre à Denys.* XXVII. *Ses préparatifs.* XXVIII. *Courage qu'il inspire à ses troupes.* XXIX. *Eclipse de lune. Interprétation que Miltas donne à ce présage.* XXX. *Autres présages survenus tant à Dion qu'à Denys.* XXXI. *Dion arrive au promontoire Pachynus.* XXXII. *Tempête qui l'écarte de sa route ; il est près de Minoa.* XXXIII. *Il se met en marche vers Syracuse.* XXXV. *Par quelle aventure le courier envoyé pour en avertir Denys perdit la lettre qu'il lui portoit.* XXXVI. *Dion s'approche de Syracuse.* XXXVII. *Il entre dans la ville.* XXXVIII. *Il fait publier la liberté publique.* XXXIX. *Négociations de Denys avec les Syracusains.* XL. *Il attaque subitement la ville.* XLI. *Il est repoussé avec une grande perte.* XLII. *Lettres de Denys lues dans l'assemblée du peuple. Effet qu'elles produisent.* XLIII. *Il nomme Héraclide*

amiral. XLIV. *Sa conduite relativement à Dion.* XLV. *Fourberie d'un nommé Sosis.* XLVI. *Il est condamné à mort.* XLVII. *Mort de Philiste.* XLVIII. *Denys s'enfuit.* XLIX *Mutinerie du peuple contre Dion.* L. *Comment il sort de Syracuse.* LI. *Il est reçu avec honneur à Léontium.* LII. *Nypsius, capitaine de Denys, surprend Syracuse.* LIII. *Les Syracusains envoient prier Dion de venir à leur secours.* LIV. *Conseil tenu par Dion avec ses soldats.* LV. *Ce qui se passe à Syracuse pendant sa route.* LVI. *Il entre dans Syracuse.* LVII. *Nypsius repoussé se renferme dans le château.* LVIII. *Héraclide et Théodote demandent pardon à Dion.* LIX. *Beau discours de Dion qui leur pardonne.* LX. *Héraclide rétabli dans sa charge d'amiral.* LXI. *Il recommence à intriguer contre Dion.* LXII. *Entreprise d'Héraclide pour chasser Dion. Gésylus, Lacédémonien les réconcilie.* LXIII. *Le fils de Denys abandonne le château et se retire.* LXIV. *Dion reprend sa femme Aréta.* LXV. *Conduite de Dion dans la prospérité de ses affaires.* LXVI. *Pourquoi Dion ne relâcha jamais rien de son austérité vis-à-vis du peuple.* LXVII. *Il permet le meurtre d'Héraclide.* LXVIII. *Callipus complotte la mort de Dion.* LXIX. *Spectre qui apparoit à Dion.*

LXX. *Callipus se disculpe par un serment devant la femme et la sœur de Dion.* LXXI. *Il l'assassine. Il fait mettre en prison sa femme et sa sœur.* LXXIII. *Il est tué.* LXXIV. *Icéte fait tuer Aristomaché et Areté. Timoléon le fait mourir.*

Depuis la première année de la 93e olympiade environ, jusqu'à la troisième année de la 106e, avant J. C. 354.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

DION.



AINSI comme Simonides, ô Sossius Senecion, dit que la ville d'Illion ne sçavoit point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ilz luy estoient venus faire la guerre avec les autres Grecs, pourautant que Glaucus, duquel les ancestres estoient ancienement venus de Corinthe, avoit pris les armes et combatu affectueusement pour elle : Aussi certainement me semble il, que les Grecs ny les Romains n'ont point occasion de se plaindre de l'Academie, attendu qu'ilz rapportent egale louange d'elle par ce present livre, auquel je comprens les vies de Dion et de

Brutus, dont l'un ayant familierement vescu avec Platon mesme, l'autre ayant esté dès son enfance nourry en la doctrine de ses escripts, tous deux sont par maniere de dire, sortiz d'une mesme eschole, ou d'une mesme salle d'escrime, pour aller executer les plus grands combats qui se facent entre les hommes. Et n'est point de merveilles, s'ilz ont tous deux fait plusieurs actes germains et tous semblables les uns aux autres, en rendant tesmoignage à ce qu'a escrit leur precepteur de vertu, « Que pour faire des exploits au gouvernement « d'une chose publique, qui ayent ensemble la gran« deur conjointe avec la beauté, il fault que puis« sance et fortune soyent concurrentes en un, avec « justice et prudence». Car comme un certain maistre de lucte et d'escrime, nommé Hippomachus, disoit qu'il cognoissoit bien de tout loing ceulx qui avoient appris ces exercices du corps soubz luy, à les veoir tant seulement revenir du marché apportans de la chair en leurs mains: Aussi est il vraysemblable, que la raison accompagne egalement toutes les actions de ceulx qui ont esté bien nourris et bien instituez, laquelle oultre le devoir et l'honnesteté leur apporte une certaine consonance et conformité des uns aux autres. Mais d'avantage les fortunes qui leur sont advenues toutes pareilles et semblables, plus par cas d'adventure, que par discours de jugement, font une grande similitude entre leurs vies: car ilz ont tous deux esté tuez avant que d'avoir peu conduire leurs entreprises jusques à la fin qu'ilz s'estoient proposée.

II. Et ce qui est encore plus esmerveillable, c'est qu'à tous deux la mort a esté divinement predite par un mauvais esprit et fantasme sinistre, qui visiblement s'apparut à l'un et à l'autre : combien qu'il y en a aucuns qui rejettent entierement toutes telles opinions, et maintienent que jamais ces apparitions d'espritz et ces visions n'advienent à personne de sain entendement, ains que ce sont quelques petits enfans, quelques femmelettes, ou bien quelques hommes debilitez de cerveau par maladie, qui se trouvans en quelque devoyement d'esprit ou indisposition de corps, impriment en leur fantaisie, de telles estranges apprehensions, ayans ceste superstitieuse opinion, qu'il y ait un maling esprit et mauvais ange en eulx. Mais si Dion et Brutus hommes graves, bien versez en la philosophie, et qui n'estoient point legers ny faciles à troubler, ou aisez à vaincre d'aucune passion, ont esté tellement emeuz par un fantasme, qu'ilz en ont compté la vision à leurs amis, je ne sçay si nous ne serons point contrains de recevoir l'une des plus estranges et plus ancienes opinions, laquelle tient qu'il y a des malings espritz, qui portent envie à la vertu des gens de bien, et pour empescher leurs vertueuses actions, leur suscitent des troubles et frayeurs, taschans par là à esbranler et faire tumber la vertu, de peur que s'ilz persistent fermes et entiers en la vertu, ilz ne soyent après leur mort recompensez de meilleure et plus heureuse condition de vie, que n'est la leur : mais remettons ceste dispute à une autre œuvre, et main-

tenant en ceste douzieme couple des hommes illustres, mettons en avant premierément la vie de celuy qui est le plus ancien des deux.

III. DIONYSIUS l'aisné [1], incontinent après avoir occupé la seigneurie de Sicile, espousa la fille de Hermocrates citoyen de Syracuse : mais n'estant pas encore sa tyrannie bien asseurée, les Syracusains se soubleverent encontre luy, lesquelz oultragerent si cruellement et si meschamment le corps de celle femme siene, qu'elle mesme se feit vouluntairement mourir. Depuis ayant recouvré et estably sa domination plus seurement qu'au paravant, il espousa de rechef deux autres femmes tout ensemble, l'une estrangere de la ville des Locres, nommée Doride, l'autre du païs mesme nommée Aristomache fille de Hipparinus le premier homme de Syracuse, et qui avoit esté compagnon de Dionysius en la charge de capitaine souverain la premiere fois qu'il le fut eleu. Lon dit qu'il les espousa toutes deux en un jour, et que jamais homme ne sceut à laquelle premiere il eut affaire : au demourant, que tousjours depuis il feit egale faveur à l'une et à l'autre : car elles mangeoient ordinairement toutes deux ensemble avecques luy, et y couchoient l'une après l'autre chascune à son tour, combien que le peuple de Syracuse voulust que celle de sa nation, fust preferée à l'estrangere : mais elle eust cest heur d'enfanter le filz aisné de Dionysius, qui luy servit

[1] L'ancien, père de Denys le jeune, s'empara de la tyrannie la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, avant J. C. 403 ans.

à se soustenir, et defendre de ce qu'elle estoit foraine.

IV. Et au contraire Aristomache demoura long temps mariée à Dionysius sans faire enfans, combien qu'il desirast fort en avoir d'elle, de sorte qu'il feit mourir la mere de la Locriene, luy mettant sus que par charmes et sorcelleries elle gardoit Aristomache de concevoir : de laquelle Dion estant frere, du commencement fut en honneur et credit pour l'amour d'elle : mais depuis le tyran l'ayant esprouvé homme de bon sens, l'aima pour l'amour de luymesme : tellement que outre beaucoup d'autres faveurs qu'il luy feit, il commanda à ceulx qui manioient ses finances, qu'ilz luy delivrassent tout tant qu'il leur demanderoit, moyennant que le jour mesme ilz luy vinsent dire ce qu'ilz luy auroient baillé.

V. Et combien que de tout temps auparavant, il eust naturellement le cueur grand, et que son naturel fust genereux et magnanime, si est ce que celle magnanimité luy crut encore bien d'avantage, quand par une divine fortune Platon arriva en la Sicile : ce qui ne se feit point par humaine providence, comme je croy, ains fut quelque dieu, qui voulant de loing projetter les fondemens de liberté à ceulx de Syracuse, et dresser l'eversion de la tyrannie, transporta Platon de l'Italie en la ville de Syracuse, et le feit parler et avoir communication avecques Dion, qui lors estoit bien fort jeune, mais d'entendement le plus docile à comprendre, et de vouloir le plus prompt à suivre la vertu, que

fut oncques jeune homme qui hantast alentour de Platon, ainsi que Platon luymesme l'a escrit, et comme ses faicts aussi le tesmoignent : car ayant esté nourry de jeunesse en meurs serviles soubz un tyran, et accoustumé à une vie subjecte et craintive, à un traittement superbe et insolent, à une superfluité de delices, qui met son souverain bien en volupté et avarice, neantmoins si tost qu'il eut un peu gousté des preceptes et des discours de philosophie, qui enseignent le chemin de la vertu, son ame s'enflamma incontinent du desir de la suivre : et pourautant qu'il se sentoit avoir esté si aiseement persuadé et induit à aimer les choses honestes et vertueuses, esperant par une grande simplicité et naïfve bonté qui estoit en luy, que les mesmes raisons imprimeroient une mesme affection en Dionysius, il feit tant, que Dionysius estant de loisir, fut content de veoir Platon et de l'ouir parler.

VI. Quand ilz furent ensemble, leurs devis en somme furent tous de la vertu : mais principalement disputerent ilz que c'estoit que la vraye force et prouësse, là où Platon luy verifia et prouva que les tyrans n'estoient rien moins que vaillans hommes. Et de là tournant son propos à parler de la justice, il luy monstra que la vie des justes estoit bien heureuse ; et au contraire, celles des hommes injustes, malheureuse : tellement que le tyran ses entant convaincu, ne le sceut plus endurer discourir, et fut marry de veoir que les assistans l'avoient en merveilleuse estime, et qu'ilz prenoient très grand

plaisir à l'ouïr raisonner: si luy demanda à la fin tout courroucé, quel affaire l'avoit amené en Sicile. Et comme Platon luy eust respondu qu'il estoit venu chercher un homme de bien, Dionysius luy repliqua: « Comment? il semble par les dieux, à t'ouir « parler, que tu n'en ayes encore point trouvé ». Dion pensa que son courroux ne tireroit point oultre, et à ceste cause renvoya Platon, qui luy en faisoit grande instance, sur une galere à trois rengs de rames, laquelle remenoit Pollis capitaine Lacedæmonien en la Grece: mais Dionysius secrettement feit requeste à ce Pollis, que sur tout il le tuast par le chemin, s'il luy vouloit faire un bien grand plaisir: sinon, à tout le moins qu'il le vendist comment que ce fust: « Car il ne luy en sera, dit « il, de rien pis pour cela, par ce que s'il est homme « juste, il sera (ce dit il) aussi heureux estant serf, « comme autrement ». Voilà comme lon dit que ce Pollis mena Platon en l'isle d'AEgina, là où il le vendit, pource que les AEginetes ayans pour lors la guerre contre les Atheniens, avoient fait un edict, que tous les Atheniens qui seroient pris en leur isle, fussent vendus.

VII. Ce nonobstant Dionysius ne laissa point pour cela à faire autant d'honneur à Dion, et à se fier autant en luy comme il faisoit auparavant, ains se servit de luy en ambassades de très grande importance: comme quand il l'envoya vers les Carthaginois, là où il se gouverna tellement qu'il en rapporta bien grande reputation: et enduroit le

tyran patiemment sa liberté de parler : car il n'y avoit que luy seul qui luy osast dire franchement et sans crainte, tout ce qui luy venoit en la bouche, comme quand il le reprit de ce qu'il blasmoit Gelon[1] : car un jour que lon se mocquoit en sa presence du gouvernement de Gelon, et que Dionysius luy-mesme disoit (faisant allusion à son nom, lequel signifie risée) que ce avoit esté la mocquerie mesme de la Sicile, les autres courtisans faisoient semblant de trouver singulierement bonne l'arguce de ce mot de risée, mais Dion en estant marry luy dit, « Et « comment, pour l'amour de luy on s'est fié en toy, « au moyen dequoy tu t'es fait tyran, mais pour « le regard de toy on ne se fiéra jamais en per-« sonne ». Car aussi à la verité le gouvernement de Gelon monstra que la plus belle chose que lon sçauroit veoir, est une cité regie par un prince souverain, et celuy de Dionysius au contraire, monstra qu'il n'est rien plus infame à veoir.

VIII. Cestuy Dionysius eut de sa femme Locriene trois enfans, et d'Aristomache quatre, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosyne, l'autre Arete, desquelles Dionysius son filz aisné espousa Sophrosyne, et Arete fut mariée à son

[1] Gélon s'empara de la puissance souveraine à Syracuse la deuxième année de la soixante-douzième olympiade. Il battit auprès d'Himère, la premiere année de la soixante-quinzième olympiade, avant J. C. 480, les Carthaginois, qui étoient venus attaquer la Sicile pour favoriser l'entreprise de Xerxès contre la Grèce. Gélon mourut deux ans après, et eut pour successeur son frere Hiéron l'ami de Pindare.

frere Thearides, après la mort duquel, Dion l'espousa estant sa niepce. Et comme le pere fust tumbé en une grosse maladie, dont on n'esperoit pas qu'il peust jamais eschapper, Dion luy voulut parler des enfans de sa sœur Aristomache : mais les medecins pour gratifier à celuy qui devoit estre successeur de la tyrannie, empeschcrent qu'il n'eust jamais temps opportun de luy pouvoir rien dire, ou comme escrit Timæus, ilz luy donnerent ainsi qu'il leur avoit commandé, un breuvage ayant force de faire dormir, et luy ostcrent par ce moyen tout sentiment, en conjoignant la mort avec le dormir [1].

IX. Toutefois en la premiere assemblée de conseil, que teindrent ses amis touchant les affaires du jeune Dionysius, Dion parla tellement de ce qui estoit pour le temps profitable et expedient, qu'il monstra qu'en sagesse les autres n'estoient que enfans, et en franchise de parler que serfz de la tyrannie, conseillans laschement et timidement tout ce qu'ilz sçavoient estre aggreable à ce jeune tyran : mais ce qui plus les estonna en son dire, fut, que comme ilz craignissent plus que toute autre chose, le danger qui pendoit à l'estat de Dionysius du costé de Carthage, il promit, si Dionysius vouloit la paix, qu'il s'en iroit incontinent en Afrique, et qu'il trouveroit le moyen d'appaiser honorablement la guerre, ou s'il aimoit mieux la guerre, qu'il luy equipperoit à ses despens, et entretiendroit de son

[1] Il mourut après trente-huit ans de regne, la premiere année de la cent troisième olympiade, avant J. C. 368 ans, selon Diodore de Sicile.

revenu cinquante galeres prestes à voguer : de laquelle magnanimité et magnificence Dionysius s'esmerveilla grandement, et luy sceut fort bon gré de la bonne affection qu'il avoit monstré envers ses affaires.

X. Mais les autres estimans que la magnificence de Dion fust reprehension de leur avarice, et son credit et authorité diminution de la leur, prirent incontinent de ceste offre, occasion de le calumnier, sans omettre ny espargner aucunes paroles qui fussent propres à aigrir et irriter ce jeune homme contre luy, mettans en avant qu'il prattiquoit finement les moyens d'occuper la tyrannie, en se faisant fort par mer, taschant par ces galeres de faire tumber la seigneurie entre les mains des enfans d'Aristomache, qui estoient ses nepveux enfans de sa sœur : mais les plus grandes et les plus apparentes causes de la haine et de l'envie qu'ilz luy portoient, estoient la diversité de sa vie, et qu'il ne les vouloit aucunement hanter ne vivre à leur guise. Car eulx, qui dès le commencement s'estoient insinuez en la grace et familiarité de ce jeune tyran mal nourry, en le flattant, et se rendant ministres de ses voluptez, ne cherchoient autre chose qu'à l'entretenir tousjours en quelques amourettes, et autres vaines occupations, comme, à faire festins, entretenir folles femmes, et tous autres telz vicieux passetemps, par lesquelles choses la tyrannie devenant molle, ne plus ne moins que le fer par le feu, sembloit aux subjets doulce : et de faict, aussi en estoit la trop grande severité et austerité un petit

relaschée, non tant pour la benignité, que pour la nonchalance et paresse du seigneur : tellement que ceste lasche negligence croissant par chaque jour de plus en plus et gaignant tousjours petit à petit sur ce jeune tyran, fondit et rompit à la fin ces fortes chaines de diamant, desquelles Dionysius l'aisné se vantoit qu'il laissoit sa principaulté et monarchie enchainée à son filz : car il demoura quelquefois trois jours entiers à yvrongner continuellement, sans intervalle depuis qu'il eut commencé, durant lequel temps son palais fut tousjours clos et fermé à toutes graves personnes, et à tous honestes devis, et plein d'yvrongneries, farces, plaisanteries, danses, mommeries, et de toutes autres dissolutions.

XI. Pourtant estoit il aisé à penser que Dion leur estoit ennuyeux, lequel ne se laissoit aller à nulle volupté ny gayeté de jeunesse, au moyen dequoy ilz le calumnioient en surnommant ses vertus par les noms des vices ayans quelque semblance d'icelles, comme en appellant sa gravité arrogance, son rond parler opiniastreté : s'il admonestoit, ilz disoient qu'il accusoit, s'il ne se rendoit compagnon de leurs folies, qu'il les mesprisoit. Car aussi à la verité, ses meurs avoient de nature une certaine haultaineté et austerité mal aisée à abborder et malgracieuse à accointer : tellement que sa compagnie n'estoit pas tant seulement fascheuse et desplaisante à ce jeune homme, qui avoit les oreilles si delicates qu'elles ne pouvoient patiemment ouir rien que flatteries, ains plusieurs de ses familiers et plus

privez amis, qui aimoient la franchise et ronde generosité de son naturel, reprenoient neantmoins sa maniere de communiquer avec les gens : pource qu'il leur sembloit qu'il negocioit et parloit plus rudement et plus austerement avec ceulx qui s'addressoïent à luy, que les affaires d'estat ne veulent estre traictez : touchant lequel propos Platon mesme luy escrivit quelquefois, comme prophetisant ce qui luy estoit à advenir, « qu'il fouyst opiniastreté, « laquelle demeure avec solicitude, c'est à dire, qui « fait que lon est enfin abandonné de tout le monde » : toutefois on luy faisoit pour lors plus d'honneur qu'à nul des autres, à cause des affaires, et pource que lon estimoit qu'il estoit seul, ou à tout le moins celuy qui mieulx pouvoit asseurer et entretenir la tyrannie, laquelle estoit en grand branle.

XII. Or cognoissoit il très bien, que ce n'estoit pas tant de la voulunté du tyran qu'il estoit le premier et le plus grand, comme malgré luy, pour la necessité des affaires et du temps. Et pensant que l'ignorance et faulte de sçavoir de Dionysius en fust cause, il s'estudia de le jetter en honestes occupations, et luy faire gouster les sciences et les lettres, mesmement celles qui servent à reformer les meurs, à celle fin qu'il cessast de craindre la vertu, et qu'il s'accoustumast à prendre plaisir aux choses honestes : car Dionysius de sa nature n'estoit pas des plus mauvais tyrans, mais son pere craignant s'il venoit à sentir son cueur, ou qu'il hantast quelques gens de bon entendement, qu'il ne machinast aucune chose, et ne le deboutast en fin de sa seigneurie, le

le tenoit enfermé en une chambre sans souffrir que personne parlast avecques luy, là où, à faulte d'autres occupations, il s'amusoit à faire de petits chariots, des chandeliers, des selles, escabelles et tables de bois : car ce Dionysius l'aisné estoit si deffiant, si souspeçonneux de tout le monde, et si miserablement craintif, qu'il n'eust pas souffert que lon luy eust rongné les cheveux avec des ciseaux de barbier, ains faisoit venir un de ceulx qui font des images de terre, lequel avecques un charbon ardent luy brusloit la perruque tout alentour. Il n'entroit personne en la chambre, où il estoit, avecques sa robbe, non pas son propre frere, ny son filz, ains falloit avant que d'y entrer qu'il posast son habillement, et que les gardes de la chambre le veissent tout nud, qui qu'il fust, puis on luy bailloit une autre robbe que la siene. Un jour Leptines son frere luy voulant descrire l'assiette de quelque place, prit la halebarde de l'un de ses gardes, et avec la poincte se prit à luy en trasser le portraict en terre. Dionysius s'en courroucea bien aigrement à luy, et feit mourir le soudard qui luy avoit baillé sa halebarde. Il disoit avoir peur de ses amis, mesmement des plus advisez, par ce qu'il sçavoit bien qu'ilz aimeroient mieulx dominer que non pas estre dominez, et commander que non pas obeïr. Il tua un de ses capitaines nommé Marsyas, qu'il avoit avancé, et à qui il avoit donné charge de gens de guerre, pourautant qu'il avoit songé qu'il le tuoit : disant que ceste vision luy estoit venue la nuict en dormant, par ce que le jour en veillant il avoit pensé et pro-

posé de le faire : et ce pendant luy qui estoit si poureux, et qui pour sa timidité avoit l'ame pleine de tant de miseres et de maulx, se courroucea à Platon de ce qu'il ne le prononcea et ne le jugea pas estre le plus magnanime et le plus vaillant homme du monde.

XIII. Dion donques voyant, comme nous avons dit, son filz corrumpu, et ses meurs gastées et perdues à faulte d'avoir esté bien nourry, l'admonesta le plus qu'il peut de s'addoner à l'estude des lettres, et de prier par toutes les prieres qu'il luy seroit possible, le prince des philosophes de s'en venir en la Sicile : et s'il pouvoit tant faire qu'il y vinst, quand il y seroit venu qu'il se meist du tout entre ses mains, à celle fin qu'en reformant ses meurs à la vertu par la cognoissance des lettres, et se conformant à la divinité, qui est le plus bel exemplaire qui sçauroit estre, au gouvernement duquel l'univers obeïssant est de faict et de nom *Monde*[1], qui autrement ne seroit que desordre et confusion immunde, il s'acquist à luy mesme premier une très grande felicité, et consequemment à ses citoyens aussi, qui desormais feroient de bonne voulunté par la temperance et justice d'un pere, les mesmes choses que maintenant ilz faisoient à regret par la crainte d'un seigneur, en quoy faisant, il deviendroit de tyran roy : pourautant que les chaines de diamant, pour bien retenir et asseurer une seigneurie, n'estoient point la force et la crainte, comme disoit son pere, ny grande multitude [2] de jeunes soudards, ou une garde de dix

[1] Le mot grec signifie ordre.

[2] Au lieu de *jeunes soudards*, lisez de *vaisseaux*. C.

mille Barbares : mais au contraire que c'estoient la bienvueillance, la bonne affection et la grace et amour des subjects, que le prince acquiert par vertu et justice, lesquelles chaines, bien qu'elles soient plus lasches que celles là si dures et si roidement tendues, sont neantmoins plus fermes et plus fortes pour long temps garder et entretenir une principaulté. Et d'avantage le prince, disoit il, n'est point desireux d'honneur, ny homme qui merite d'estre grandement loué ny estimé, lequel a bien le soing de vestir sumptueusement son corps, et qui fait gloire que sa maison soit richement meublée et delicatement servie, et cependant ne donne point ordre que son parler, sa compagnie et conversation soit plus grave et plus sage, que de quelque basse et vulgaire personne, ne tenant compte d'avoir le royal palais de son ame accoustré royalement et ainsi qu'il appartient à une royale magnificence.

XIV. Dion repetant souvent ces exhortations à Dionysius, et luy entremeslant aucunefois quelques unes des raisons qu'il avoit ouy discourir à Platon, luy imprima un merveilleux, et, par maniere de dire, furieux desir d'avoir Platon en sa compagnie, et d'apprendre de luy. Si vindrent incontinent à Athenes force lettres de Dionysius, force prieres de Dion et forces requestes du costé d'Italie, de la part de certains philosophes Pythagoriens, qui prioient et enhortoient Platon de s'en venir en Sicile, pour arrester et contenir dedans les bornes de raison par graves discours et sages enseignemens, l'ame legere de ce jeune homme, qui

en effrenée licence, et puissance non limitée, vaguoit sans bride çà et là. Et pourtant Platon, comme il dit, se vergongnant plus de soy mesme que d'autre, et craignant qu'il ne donnast occasion aux hommes de croire que ce n'estoient que paroles de luy, et qu'il n'eust jamais vouluntairement mis la main à aucune œuvre louable: et d'avantage esperant que en purgeant un seul homme qui estoit comme la guide de tous les autres, il gueriroit toute la Sicile estant corrompue et malade, il feit ce que lon luy mandoit.

XV. Mais les adversaires de Dion craignans la mutation de Dionysius luy persuaderent de rappeller d'exil Philistus, qui estoit homme docte, nourry et accoustumé aux meurs des tyrans, à celle fin qu'il leur servist de contrepois alencontre de Platon et de la philosophie: car Philistus dès le commencement que la tyrannie commenceoit à s'establir, s'estoit monstré fort affectionné à l'establissement d'icelle, et avoit eu en garde le chasteau bien long temps, et disoit on qu'il entretenoit la mere de Dionysius l'aisné, non point du tout au desceu du tyran; mais depuis Leptines ayant eu deux filles d'une femme, qu'il desbaucha estant mariée avecques un autre, donna en mariage l'une de ses filles à ce Philistus sans en avoir parlé premierement à Dionysius, dont le tyran fut si courroucé qu'il en meit ceste femme de Leptines en prison bien enferrée, et chassa Philistus de la Sicile, lequel s'en alla en exil devers quelques siens amis qui se tenoient sur la coste de la mer Adriatique, là où, comme il me

semble, il escrivit, estant de loisir, la plus grande partie de son histoire : car il ne fut point revocqué du vivant de Dionysius l'aisné : mais après sa mort l'envie que les autres courtisans portoient à Dion, fut cause de le faire rappeller, ainsi que nous avons dit, comme celuy qui leur estoit plus idoine, et qui tiendroit plus ferme pour la tyrannie. Aussi ne fut il pas plus tost retourné qu'il se meit à la soustenir : et d'autre costé les autres dressoient des charges et calumnies envers le tyran alencontre de Dion, luy mettans sus qu'il avoit tenu propos à Theodotes et Heraclides de ruiner la domination de Dionysius : car Dion, à mon advis, esperoit par la venue de Platon refrener un petit la trop imperieuse et immoderée licence de la tyrannie de Dionysius, et en faire par ce moyen un sage et droitturier gouverneur : mais s'il resistoit et ne s'amollissoit, il avoit deliberé de le chasser, et de remettre le gouvernement entre les mains de ceulx de Syracuse, non qu'il approuvast la democratie, c'est à dire, le gouvernement où le peuple est souverain, mais estant totalement d'opinion que celle democratie valoit encore mieulx que la tyrannie, quand on ne pouvoit advenir à l'aristocratie, c'est à dire, au gouvernement d'un petit nombre des plus gens de bien.

XVI. Estans les affaires en tel estat, Platon arriva en la Sicile, là où à son arrivée il fut merveilleusement caressé et honoré par Dionysius : car incontinent qu'il fut descendu de la galere, sur laquelle il estoit venu, il trouva un beau chariot royal, paré magnifiquement, qui luy estoit apresté

pour le porter au chasteau, et feit le tyran un sacrifice pour rendre grace aux dieux de sa venue, comme de quelque grande felicité advenue à sa seigneurie. D'avantage une merveilleuse honesteté que lon commencea à garder ès banquets, la cour toute reformée, et une grande benignité et doulceur du tyran en toutes choses qui se traittoient et despeschoient, apporterent aux Syracusains très bonne esperance de changement, et n'y avoit celuy en la cour qui de grande affection ne se meist à l'estude des lettres et de la philosophie, tellement [1] que lon ne voyoit au palais du tyran, comme lon dit, autre chose que le sable et le poulcier où les estudians trassoient les portraicts et figures de geometrie. Quelque peu de jours après que Platon fut arrivé, d'adventure le temps escheut de faire un certain sacrifice ordinaire qui se devoit faire dedans le chasteau, auquel sacrifice le herault, comme paravant estoit la coustume, proclama tout haultement la priere solennelle que lon avoit accoustumé d'y faire, qu'il pleust aux dieux maintenir longuement en son entier l'estat de la tyrannie, et Dionysius estant auprès de luy dit, « Ne cesseras tu point de me detester et maul-« dire »?

XVII. Ceste parole fascha bien fort Philistus et ses compagnons, estimans que avec le temps, petit à petit, Platon acquerroit si grande authorité envers Dionysius et si grande puissance, que puis après ilz

[1] Ou bien que le palais estoit tout plein de poulcier, pour la multitude grande de ceulx qui estudioient en geometrie. *Amyot.*

ne luy pourroient resister, attendu que pour si peu de temps qu'il commenceoit à le hanter, il avoit desjà tellement changé la voulunté, et mué le courage de ce jeune homme: pourtant commencerent ilz non plus à part un à un, ny secrettement en derriere, mais tous ensemble apertement à injurier Dion ; disans qu'il estoit bon à veoir qu'il charmoit et enchantoit Dionysius par le moyen de l'eloquence de Platon, à celle fin que voluntairement il quittast et cedast la seigneurie, laquelle il vouloit faire tumber entre les mains des enfans de Aristomache, desquelz il estoit oncle. Les autres faisoient semblant d'estre courroucez de ce que les Atheniens estans venus quelque temps auparavant en la Sicile avec grande puissance, tant de mer que de terre, y estoient tous periz, et y avoient esté desfaits, sans qu'ilz peussent prendre la ville de Syracuse, et que maintenant par un seul sophiste, ilz ruinassent l'empire et la seigneurie de Dionysius, luy persuadans de casser les dix mille soudards qu'il avoit tousjours autour de sa personne pour sa garde, et se dessaisir de quatre cents galeres, de dix mille hommes de cheval, et de plusieurs fois autant de gens de pied, pour aller en l'academie chercher je ne sçay quel souverain bien, dont on n'ouyt jamais parler, et se faire bienheureux par la geometrie, en quittant l'heur et la felicité de estre grand seigneur, d'avoir force argent et de vivre sumptueusement, à Dion et à ses nepveux.

XVIII. Par telles calumnies et mauvais langages, commencea premierement Dionysius à se deffier de

Dion, et puis à se courroucer ouvertement à luy, et luy monstrer mauvais visage : et sur ces entrefaittes on luy apporta secrettement unes lettres que Dion escrivoit aux gouverneurs de la ville de Carthage, par lesquelles il leur mandoit que quand ilz voudroient traitter de paix avec Dionysius, qu'ilz ne feissent point ce parlement qu'il n'y fust present, et qu'il leur aideroit à appointer toutes choses, si bien qu'il n'y auroit desormais plus rien à raccointer. Dionysius ayant leu ces lettres à Philistus, et s'estant conseillé à luy de ce qu'il avoit à faire, ainsi que dit Timæus, abuza Dion par faulx semblant de reconciliation, faignant ne luy vouloir point de mal, et disant qu'il vouloit retourner en amitié comme devant avecques luy. Si le mena un jour sur le bord de la mer au dessoubz du chasteau, et luy monstra ces lettres, le chargeant d'avoir machiné et conspiré avec les Carthaginois encontre luy : et comme Dion s'apprestast de luy respondre pour se descharger, jamais il ne le voulut ouyr, ains le feit mettre incontinent, tout ainsi qu'il estoit, dedans une fuste, et commanda aux mariniers qu'ilz le menassent en la coste d'Italie. Quand cela eust esté fait et divulgué, il n'y eut celuy à qui le cas ne semblast estre cruel, tellement que la maison mesme du tyran en fut toute troublée pour le grand deuil que les femmes en menerent, et la ville de Syracuse commencea à lever la teste, s'attendant de veoir bien tost quelque nouvelleté et quelque changement pour le tumulte qui adviendroit de ce que Dion estoit chassé, et aussi pour la deffiance que

tous les autres auroient de Dionysius. Ce que luy voyant, et craignant qu'il ne luy en mesadvinst, reconforta de paroles ses amis, et les femmes de sa maison, leur donnant à entendre qu'il ne l'avoit point banny : mais qu'il avoit bien voulu qu'il s'absentast pour un temps, de peur que par quelque soudain courroux, il ne fust à l'adventure contrainct de luy faire pis, s'il fust demouré, à cause de son opiniastreté : d'avantage il bailla aux domestiques de Dion deux navires pour y charger tant qu'ilz voudroient des biens, de l'argent et des serviteurs de Dion, et les luy mener au Peloponese. Or estoient les biens de Dion grands à merveilles, et la pompe du service et des meubles de sa maison sentant en sumptuosité son tyran, toute laquelle opulence les amis de Dion chargerent sur des navires et la luy menerent, oultre plusieurs autres riches dons que les femmes et ses familiers luy envoyerent, tellement que à l'occasion de ses grandes richesses, Dion estoit fort renommé entre les Grecs, qui par l'opulence d'un citoyen banny conjecturoient quelle devoit estre la puissance du tyran.

XIX. Quant à Platon, Dionysius le feit aussi tost qu'il eut chassé Dion loger dedans le chasteau, luy donnant finement par ce moyen une garde honorable soubz couleur d'hospitalité amiable, de peur qu'il ne s'en retournast quant et Dion en Grece pour tesmoigner le tort et l'injure qu'il luy avoit fait : mais par trait de temps et continuation de hanter autour de luy, Dionysius s'accoustuma si bien à sa compagnie et à ses propos et devis (ne plus ne moins

qu'une beste saulvage qui s'apprivoise à hanter l'homme) qu'il en devint amoureux, mais c'estoit une amour tyrannique : car il vouloit que Platon n'aimast autre que luy, et qu'il l'estimast plus que personne du monde, estant prest et appareillé de luy mettre entre les mains tous les affaires de sa seigneurie, toutes ses forces et sa tyrannie, moyenant qu'il voulust preferer l'amitié siene à celle de Dion, de sorte que ceste passionnée affection de Dionysius estoit un malheur à Platon, car il en estoit affolé, ne plus ne moins que sont les jaloux de leurs amours, si qu'en peu de temps il se courroucea plusieurs fois à luy, et plusieurs fois le raccointa et le pria de luy pardonner : car à la verité il avoit affection merveilleuse de l'ouir discourir et d'estudier en la philosophie avecques luy : mais d'autre costé, il reveroit ceulx qui l'en divertissoient, luy remonstrans qu'il se perdroit et se gasteroit, s'il s'y mettoit si avant.

XX. Sur ces entrefaittes il survint une guerre à l'occasion de laquelle il renvoya Platon, luy promettant que sur le temps nouveau il rappelleroit Dion, en quoy neantmoins il faillit de promesse, mais bien luy envoya il le revenu de ses biens, priant Platon de luy pardonner s'il n'avoit tenu en cest endroit sa promesse au temps qu'il avoit promis, par ce que la guerre en estoit cause, et que tout aussi tost comme la guerre seroit finie, il renvoyeroit querir Dion, lequel ce pendant il requeroit d'avoir patience, et de ne rien remuer ou attenter aucune nouvelleté contre luy, ny detracter et mesdire

de luy entre les Grecs : ce que Platon s'essaya de faire : car le destournant à l'estude de la philosophie, il le contenoit en l'academie. Or estoit il logé dedans la ville chez un nommé Calippus [1], auquel il avoit anciene familiarité et cognoissance, mais il achepta une terre pour s'aller quelquefois esbatre aux champs, laquelle puis après quand il voulut faire voile en Sicile, il donna en pur don à Speusippus [2] qui luy feit compagnie et vescut ordinairement avecques luy, plus qu'autre amy qu'il eust à Athenes, par le conseil de Platon, qui vouloit un petit adoulcir et resjouir les meurs de Dion par la conversation de quelque homme recreatif, qui sceust bien en temps et lieu modestement jouer et plaisanter, comme estoit Speusippus, pour laquelle cause Timon en ses satyriques brocards l'appelle *bon gaudisseur.* Et ayant Platon luymesme entrepris de faire la despense ès jeux publiques de la danse des jeunes enfans, Dion prit la peine de les exerciter et apprendre, et si fournit toute la despense qu'il y convenoit faire du sien, luy permettant Platon de faire ceste liberalité et honesteté aux Atheniens, laquelle apportoit plus de bienvueillance à Dion, que d'honneur à luy.

XXI. Si ne se teint pas tousjours Dion à Athenes, ains alla visiter aussi les autres bonnes villes de la Grece passant le temps, et se trouvant aux festes

[1] Non pas celui qui réforma le calendrier de Méton, la troisieme année de la cent douzième olympiade.

[2] Qui succéda à l'école de Platon la premiere année de la cent huitième olympiade, avant J. C. 348.

solennelles et publiques assemblées, avec les plus gens de bien et les mieulx entendus au gouvernement des choses publiques, sans y monstrer une seule apparence de dissolution, ou de fierté et d'arrogance tyrannique en son vivre, ny d'homme qui eust esté nourry en superfluité et en delices, ains d'hommes vertueux, attrempé, magnanime et bien versé ès honestes estudes des lettres et de la philosophie, au moyen dequoy tout le monde l'aimoit et l'estimoit : les villes luy deferoient honneurs publiques, et luy envoyoient des decrets faits en assemblée de conseil à sa gloire : et qui plus est, les Lacedæmoniens le feirent Spartiate, c'est à dire, leur bourgeois, ne tenans compte du mescontentement qu'en avoit Dionysius, combien que lors il leur feist un grand secours en la guerre qu'ilz avoient alencontre des Thebains. Lon dit que quelquefois Ptœodorus Megarien pria Dion de le venir veoir en sa maison, ce qu'il feit. Ce Ptœodorus estoit homme puissant et riche, et pourtant Dion voyant à la porte de son logis une si grande multitude de gens qu'il estoit malaisé d'entrer et de parler à luy, tant il avoit d'affaires, se retourna vers ses amis qui l'accompagnoient estans courroucez et marriz dequoy on le faisoit attendre à la porte, et leur dit, « Quelle raison avons nous de nous plaindre de luy, veu que nous en faisions tout autant, « quand nous estions en Syracuse » ?

XXII. Mais avec le temps Dionysius conceut une jalousie contre luy, et craignant la bienvueillance que les Grecz luy portoient, cessa de luy

plus envoyer son revenu, et feit saisir ses biens, lesquelz il bailla à regir à ses propres receveurs : et voulant abolir le mauvais bruit qu'il avoit acquis entre les philosophes à cause de Platon, il assembla plusieurs hommes que lon estimoit doctes et sçavans, lesquelz il s'esforceoit par une vaine ambition de surmonter tous en sçavoir de bien dire : si estoit contraint de se servir mal et impertinemment des beaux discours qu'il avoit ouy faire à Platon, à l'occasion dequoy il recommencea de rechef à le desirer et à se blasmer soy mesme, de ce qu'il n'en avoit sceu user durant le temps qu'il l'avoit eu à son commandement, et qu'il ne l'avoit autant ouy qu'il devoit : et, comme un tyran qu'il estoit, tousjours transporté et passionné de cupiditez, et aisé à se tourner tantost à une affection, et tantost à une autre, il luy prit soudain un impatient desir de le ravoir. Si employa tous les moyens qu'il peut imaginer, jusques à prier Archytas philosophe Pythagórien de luy mander qu'il vinst asseureement, et de vouloir pleiger et cautionner envers luy, ce qu'il luy promettroit : car ilz avoient eu premierement cognoissance et amitié ensemble par son moyen : parquoy Archytas y envoya le philosophe Archidemus. Dionysius aussi de son costé y envoya quelques galeres, et quelques uns de ses amis pour le prier de venir, et luy mesme escrivit notamment, que Dion se trouveroit mal si Platon ne venoit en Sicile : mais s'il se laissoit persuader de venir, qu'il feroit tout ce que lon vouldroit. Force lettres et prieres venoient à Dion de sa femme et de sa sœur,

qu'il feist tant, comment que ce fust, que Platon obeïst à Dionysius, et qu'il ne luy alleguast excuse aucune. Voilà comment Platon mesme escrit, qu'il fut contraint de venir pour la troisieme fois au destroit de Sicile,

[1] Pour repasser encores un voyage
De Charybdis le dangereux passage.

XXIII. Estant arrivé, il emplit Dionysius de grande resjouissance, et toute la Sicile de rechef de grande esperance, laquelle desiroit fort et faisoit tout tant qu'elle pouvoit, à fin que Platon surmontast Philistus, et que la philosophie vainquist la tyrannie. Les femmes de la maison de Dionysius mettoient toute peine à l'entretenir : mais sur tout Dionysius monstroit avoir singuliere confiance en luy, et plus grande qu'à nul autre de ses amis : car il le laissoit approcher de luy sans le faire visiter ne fouiller, et luy offroit souvent en don grande somme d'argent, mais Platon n'en vouloit point prendre : parquoy Aristippus le Cyrenien, qui lors estoit aussi en la cour de Sicile, disoit que Dionysius faisoit ses liberalitez et magnificences seurement : « Car il donne peu à nous qui demandons beaucoup, et beaucoup à Platon qui ne prent rien ».

XXIV. Après les premieres caresses de la bienvenue, Platon commencea à luy parler de Dion, et Dionysius pour le commencement usa de remises et delais, mais puis après en monstra quelque mescontentement : à la fin il entra en debat et contes-

[1] Odyssée. L. XII, v. 428.

tation avec Platon, sans que toutefois les autres s'en apperceussent encore, pour autant que Dionysius dissimuloit cela, et luy faisoit au demourant toutes les caresses, bons traittements et honneurs dequoy il se pouvoit adviser, taschant à le retirer par ce moyen de l'amitié de Dion: non pas que Platon n'eust bien entendu tout du premier coup, qu'il n'y avoit point d'asseurance en ses promesses, et que ce n'estoient que feintes et mensonges de tout ce qu'il disoit qu'il feroit, mais il ne luy en descouvroit rien pourtant, ains enduroit tousjours pour le mieulx, faisant semblant de le croire. Ainsi qu'ilz estoient tous deux en ces mines et dissimulations, et qu'ilz pensoient que personne ne sceust rien de leurs secrets, Helicon Cyzicenien, l'un des familiers de Platon predit l'eclipse du soleil, et estant advenue ainsi comme il l'avoit predite, il en fut fort estimé du tyran, qui pour ce luy feit don[1] d'un talent d'argent. Et adonc Aristippus dit en se jouant, qu'il sçavoit bien aussi une fort estrange chose qui devoit bien tost advenir. Et comme les autres luy priassent de dire que c'estoit, « Je vous pronostique, « dit il, que dedans peu de temps Platon et Dio- « nysius seront ennemis ». La fin fut que Dionysius vendit publiquement à l'encant les biens de Dion, et en retint l'argent, et meit Platon, qui paravant estoit logé dedans le verger prochain de son palais, entre les souldards de sa garde, lesquelz de long temps luy vouloient grand mal, et cherchoient à le tuer,

[1] Six cents escus. *Amyot.* 4,668 livres 15 sols de notre monnoie.

comme celuy qui persuadoit à Dionysius de quitter la tyrannie et vivre sans gardes : auquel danger estant Platon, Archytas envoya soudain une ambassade devers Dionysius sur une fregate à trente rames le redemander, remonstrant que soubz l'asseurance et saufconduit de sa caution, il estoit venu à Syracuse. Dionysius pour s'excuser et monstrer qu'il n'avoit point de courroux encontre luy, feit à son departement force festins, et le convoya avec grandes caresses et demonstrations d'amitié. Et un jour entre les autres s'avancea de luy dire, « Certes je « me doubte bien, Platon, que tu diras bien des « maux de moy quand tu seras en l'academie entre « tes compagnons et amis » : Et lors Platon en se soubriant luy respondit, « Jà dieu ne plaise qu'il y « ait si grande faulte de propos en l'academie, « que lon y fasse mention de toy ». Voilà quel on dit avoir esté le renvoy de Platon, combien que ce que Platon mesme en a escrit ne s'y accorde gueres.

XXV. Ces choses despleurent fort à Dion ; de sorte que peu de temps après, il se declara ouvertement ennemy de Dionysius, mesmement quand il entendit ce qu'il avoit fait de sa femme. Platon soubs paroles couvertes le manda à Dionysius par ses lettres ; et est le cas tel : Après que Dion eut esté chassé, Dionysius renvoyant Platon luy donna charge de sentir secrettement de Dion, s'il ne seroit point marry que sa femme fust donnée en mariage à un autre : pourautant qu'il couroit un bruit, soit qu'il fut vray, ou qu'il eust esté controuvé et rapporté par

par ceulx qui vouloient mal à Dion, que ce mariage ne luy avoit jamais esté aggreable, et qu'il ne pouvoit commodement vivre avec sa femme. Parquoy quand Platon fut à Athenes, et qu'il eut parlé de toutes choses à Dion, il escrivit unes lettres au tyran Dionysius, par lesquelles il luy exposa toutes autres choses si clairement, que chascun les pouvoit entendre, et ceste cy seule si obscurement, que celuy seul à qui il escrivoit, l'eust entendue, luy mandant qu'il avoit parlé à Dion de ce qu'il sçavoit, et qu'il luy avoit donné à cognoistre qu'il seroit griefvement irrité si Dionysius le faisoit : et pour lors à cause qu'il y avoit encore grande esperance de reconciliation entre eulx, le tyran ne feit rien de nouveau touchant sa sœur, ains la souffrit tousjours demourer avec le filz de Dion : mais quand ilz furent tellement alienez : qu'il n'y eut plus apparence de retourner en grace, et qu'il eut renvoyé Platon en male grace et inimitié, alors donna il en mariage sa sœur Arete femme de Dion maugré qu'elle en eust, à l'un de ses amis nommé Timocrates, n'ensuivant pas à tout le moins en cela l'equité de son pere : car Polyxenus qui avoit espousé sa sœur Thesta estant aussi devenu son ennemy, se retira et s'enfouit de peur hors de la Sicile. Dionysius envoya querir sa sœur, et la tensa fort de ce que sachant bien que son mary s'en vouloit fouir, elle ne luy en avoit rien dit : elle luy respondit magnanimement certes, sans se troubler ny estonner, « Et comment, te semble il, Dionysius, que je « sois femme si lasche et de si peu de cueur, si

« j'eusse sceu que mon mary s'en voulust aller, « que je ne me feusse mise sur la mer quant et luy, « et que je n'eusse voulu estre compagne de sa « fortune? je n'en ay rien sceu devant qu'il soit « party: car il m'eust esté plus honorable d'estre ditte « femme de Polyxenus banny, que sœur de toy « tyran ». Dionysius fut bien esbahy d'ouïr sa sœur ainsi franchement parler, et les Syracusains eurent en grande admiration sa vertu, de sorte qu'encore après que la tyrannie fut ruinée, ilz ne laisserent point de luy faire tout l'honneur qu'ilz eussent sceu faire à une royne: et quand elle fut morte, tous les citoyens par ordonnance publique convoyerent le corps jusques à la sepulture. Ceste digression, quoy qu'elle soit hors de nostre histoire, n'est à l'adventure point inutile.

XXVI. Mais pour revenir à nostre propos, Dion de là en avant tourna toutes ses pensées à la guerre, contre le conseil et advis de Platon [1] qui l'en divertissoit, tant pour la reverence de l'hospitalité et bon traittement que luy avoit fait Dionysius, comme aussi pour la vieillesse de Dion: mais au contraire, Speusippus et ses autres familiers l'incitoient à ce faire, et l'enhortoient d'aller affranchir et delivrer de servitude tyrannique la Sicile, laquelle luy tendoit les bras, et le recevroit avecques grande devotion. Car durant le temps que Platon estoit à Syracuse, Speusippus qui hantoit plus avec les citoyens parmy la ville, que ne faisoit Platon, avoit cogneu quelles estoient leurs humeurs et vouluntez, com-

[1] Voyez les Observations.

bien que du commencement ilz eussent peur de se descouvrir, et dire franchement ce qu'ilz en pensoient, craignans que ce ne fust une espie que le tyran envoyast ainsi par les maisons pour sonder leurs affections : mais avec le temps ilz s'asseurerent de luy, et estoit la voix et parole de tous une, qu'ilz prioient et enhortoient Dion de venir, sans se soucier de mener quant et luy navires, soudards, ny chevaux : qu'il montast seulement sur quelque navire de louage, et qu'il prestast son corps et son nom aux Siciliens alencontre de Dionysius. Ces nouvelles que Speusippus racompta à Dion, luy donnerent courage.

XXVII. Si commencea à lever gens secrettement par personnes interposées pour couvrir ce qu'il avoit en pensée. Plusieurs citoyens manians les affaires de la chose publique luy aiderent, et de ceulx aussi qui entendoient seulement à l'estude de la philosophie, entre lesquelz Eudemus le Cypriot, (sur la mort duquel Aristote escrivit son dialogue de l'ame), et Timonides Leucanien, qui luy associerent aussi Miltas Thessalien homme entendu en l'art de deviner, et qui avoit esté son compagnon d'estude en l'academie, là où de tous ceulx que le tyran avoit bannis, qui n'estoient pas moins de mille en nombre, il n'y en eut jamais que vingt et cinq[1] seulement qui ozassent l'accompagner en ceste guerre : tous les autres eurent le cueur si lasche, qu'ilz l'abandonnerent.

XXVIII. Le lieu où ilz se devoient trouver et as-

[1] Diodore de Sicile dit, *trente*.

sembler, estoit l'isle de Zacynthe[1], en laquelle ilz amasserent leurs soudards qui n'estoient point en tout huict cents, mais tous gens de faict, et hommes esprouvez en plusieurs guerres, esquelles ilz s'estoient trouvez, adroits aux armes, et exercitez de leurs corps autant qu'il est possible de l'estre, et en experience et hardiesse les meilleurs que lon eust sceu choisir : brief, telz qu'ilz estoient suffisans pour animer et encourager à combatre vaillamment avec eulx toute la trouppe qu'esperoit avoir Dion quand il arriveroit en Sicile. Ces soudards mercenaires, la premiere fois qu'ilz ouyrent dire que c'estoit pour aller en Sicile faire la guerre contre Dionysius, que lon dressoit ce voyage, furent de prime face fort estonnez, et condemnerent l'entreprise, comme estant faitte sans aucune apparence de raison, pour quelque despit et cholere forcenée de Dion, lequel à faulte d'autre meilleure esperance s'alloit jetter les yeulx clos à entreprendre des choses impossibles et desesperées, et pourtant se courrouceoient ilz à leurs capitaines qui les avoient levez, de ce qu'ilz ne les avoient pas avertis de ceste guerre dès le commencement. Mais quand Dion par une belle harengue leur eut donné à entendre, combien les tyrannies sont ruineuses et mal fondées, et leur eut declaré, qu'il ne les menoit pas tant en la Sicile comme soudards, qu'il faisoit, comme pour estre capitaines des Syracusains et autres Siciliens, qui de long temps ne cherchoient que l'occasion de se soublever : et quand encore après Dion, Alci-

[1] Au midi de Céphallenie, à l'occident du Péloponése.

menes compagnon de l'entreprise et le premier homme des Achæiens, tant en noblesse qu'en reputation, eut parlé à eulx : à ceste heure là furent ilz tous contents d'aller où on les voudroit mener.

XXIX. Or estoit il lors au cueur d'esté, et souffloit le vent que lon appelle *Grec* [1], la lune estant au plein, et Dion ayant fait appareiller un sacrifice sumptueux et magnifique en l'honneur d'Apollo, mena ses soudards tous armez à blanc en procession au temple, et après le sacrifice leur feit un festin dedans le parc des lices des Zacynthiens, là où estoient les tables dressées, dont les soudards furent bien esbahis voyans la grande quantité et magnificence des potz d'or et d'argent, des tables et autres meubles qui surpassoient la richesse d'un homme privé, et penserent adonc bien en eulx mesmes, qu'un homme jà vieil et passé estant seigneur d'une si grande chevance, n'attenteroit point choses si hazardeuses sans quelque bon fondement, et sans que ses amis de par de là luy eussent offert beaucoup de bien grands moyens : mais après les oblations du vin, et oraisons accoustumées ès festins faittes aux dieux, la lune soudainement eclipsa : ce qui ne sembla point estrange à Dion, considerant les revolutions des eclipses, et entendant très bien que c'est une umbre qui tumbe sur le corps de la lune, à cause que la terre se treuve directement entre elle et le soleil : mais pourautant que les soudards qui s'en troubloient et estonnoient,

[1] Le Grec dit les vents étésiens, qui soufflent périodiquement du nord et nord-ouest vers la canicule.

avoient besoing de quelque reconfort qui les asseurast. Miltas le devin se dressant en pied au milieu de la compagnie, se prit à dire, « Compagnons, ayez « bon courage, et vous asseurez que tout ira très « bien pour nous : car la divinité nous predit et « nous monstre à l'œil qu'il y aura eclipse de quelqu'une des choses qui sont maintenant les plus « claires et plus illustres. Or n'est il rien plus clair « ne plus reluisant aujourd'huy, que la tyrannie de « Dionysius : par ainsi fault il penser, que si tost « que vous serez arrivez en la Sicile, vous en esteindrez la splendeur ». Voilà l'interpretation de l'eclipse que feit le devin Miltas publiquement devant toute la compagnie.

XXX. Mais quant à la ruchée d'abeilles, qui se vint poser sur la pouppe de la navire de Dion, il luy dit particulierement à luy et à ses amis, qu'il se doubtoit fort que ses actes seroient beaux et glorieux, mais qu'ilz ne dureroient pas long temps, ains que après avoir fleury peu de jours, ilz se feneroient et passeroient incontinent. Lon dit qu'il advint aussi pareillement à Dionysius plusieurs estranges presages et signes merveilleux par permission divine. Entre les autres il y eut une aigle qui arracha des mains de l'un de ses gardes la javeline qu'il tenoit, qu'elle emporta bien hault en l'air, puis la laissa tumber dedans la mer; et l'eau de la mer alendroit qu'elle bat le pied du chasteau, fut tout un jour doulce et bonne à boire, comme chascun qui en voulut taster le peut experimenter : et luy nasquirent de petits pourceaux qui n'estoient

defectueux de nulles autres parties de leurs corps, sinon que des oreilles : ce que les devins interpreterent estre signifiance de rebellion et desobeïssance, par ce que les citoyens ne voudroient plus prester l'oreille, ny obeïr à sa tyrannie : et declarerent aussi, que la douleur de l'eau de la mer pronostiquoit aux Syracusains mutation de cruel et mauvais temps en bon et doulx gouvernement : et que l'aigle ministre de Jupiter, et la javeline marque de seigneurie et d'empire, signifioient que Jupiter le plus grand des dieux avoit deliberé de destruire et abolir la tyrannie. Theopompus l'a escrit en ceste sorte.

XXXI. Si furent embarquez les soudards de Dion dedans deux grandes navires de charge, et un autre troisieme vaisseau qui n'estoit pas gueres grand, et deux fustes à trente rames alloient après. Quant aux armes, outre celles qu'avoient les soudards, il portoit deux mille boucliers, grande quantité de traicts, de javelines, de piques, et munition de vivres à foison, à fin que rien ne leur faillist durant le temps qu'ilz auroient à estre sur la mer, attendu que tout leur passage et voyage gisoit entierement en la mercy des vents et de la mer, à cause qu'ilz craignoient la descente en terre, et qu'ilz avoient nouvelles que Philistus estoit à l'ancre en la coste de l'Apouille[1] avec une flotte de vaisseaux qui les guettoit au passage. Si singlerent poulsez par un doulx et gracieux vent l'espace de douze jours, et la treizieme journée arriverent alendroit du chef

[1] Voyez les Observations.

de Sicile, que lon appelle *Pachynus* [1], là où le pilote fut d'advis que lon descendist le plus tost que lon pourroit, pource que si de leur gré ilz eloignoient la terre, et laissoient celle poincte, ilz estoient asseurez de perdre plusieurs jours et plusieurs nuicts en haute mer à attendre en vain, lors qu'il estoit la saison d'esté, le vent de midy [2].

XXXII. Mais Dion craignant de faire descente si près des ennemis, et voulant aller plus avant, passa oultre le chef de Pachynus : et adonc se leva le vent de la tramontaine [3] fort et impetueux, qui avecques une grande tourmente rechassa leurs vaisseaux loing de la coste de Sicile : et davantage l'esclair et le tonnerre meslé parmy, à cause que c'estoit le temps que l'estoile d'Arcturus commence à se monstrer, feirent une telle tempeste, et espandirent du ciel une si violente pluye, que les mariniers s'en trouverent tous estonnez, ne sçachans où le vent les poulsoit, jusques à ce que soudain ilz s'apperceurent que la tourmente alloit jetter leurs vaisseaux contre l'isle de Cercina, qui est en la coste de la Libye, mesmement du costé qu'elle est la plus pierreuse, plus aspre et plus dangereuse à abborder, et s'en fallut bien peu qu'ilz n'allassent donner atravers, et briser leurs vaisseaux contre les rochers d'icelle : mais ilz repoulserent les na-

[1] Au sud-est de la Sicile.

[2] Parce que les vents étésiens soufflent pendant 45 ou 50 jours.

[3] Le vent du nord. Il ne se leva pas, d'après ce qu'on vient de lire, mais il devînt très-violent, comme dit le grec.

vires avec leurs longues perches à bien grande peine, et vaguerent çà et là par la mer, sans sçavoir où ilz alloient, jusques à ce que la tourmente s'appaisa : et lors ilz rencontrerent un vaisseau par le moyen duquel ilz sceurent qu'ilz estoient en la playe, que les mariniers appellent vulgairement *les Testes de la grande Syrte*. Et comme ilz erroient ainsi, bien faschez et ennuyez de ce que la mer estoit fort calme, il se leva de la terre un petit vent de midy, combien qu'ilz n'attendissent lors rien moins que ce vent là, et qu'ilz ne crussent point qu'il se deust ainsi changer : mais voyans que le vent petit à petit se renforceoit, ilz desployerent toutes les voiles entierement, et faisans vœuz et prieres aux dieux, einglerent atravers la mer droit de la coste de Libye vers la Sicile, et eurent le vent si à gré, que au cinquieme jour ilz se trouverent près d'une petite villette de la Sicile appellée *Minoa* [1], laquelle estoit soubz la seigneurie des Carthaginois.

XXXIII. Celuy qui en estoit capitaine, et qui l'avoit en garde homme Carthaginois nommé Synalus, hoste et amy de Dion, s'y trouva d'adventure lors, et ne sachant rien de son entreprise, ny de sa venue, s'efforcea de garder de descendre ses gens de guerre, qui nonobstant sortirent soudain avec leurs armes sans occire personne, car Dion leur avoit defendu pour l'amitié qu'il avoit avec le capitaine : et suivans de près ceulx de la ville, qui s'en fuyoient devant eulx entrerent pesle mesle avec

[1] A la côte méridionale de la Sicile, entre Agrigente et le promonteire de Lilybée.

eulx, et se saisirent de la place par ce moyen. Mais après quand les deux capitaines se furent entreveuz, et qu'ilz eurent parlé ensemble, Dion remeit la ville entre les mains de Synalus, sans qu'il y fust fait aucun excès ny dommage: et Synalus de son costé feit devoir de recueillir et traitter les gens de guerre, en aidant à Dion à preparer les choses qui luy estoient necessaires. Mais ce qui donna plus grande asseurance aux soudards, ce fut que par cas d'adventure Dionysius se trouva absent de la Sicile, quand ilz y arriverent: car il s'en estoit peu de jours au paravant allé avec quatre vingts voiles en Italie: et pourtant comme Dion les invitast à sejourner là quelques jours pour eulx refreschir, à cause qu'ilz avoient si long temps esté travaillez de la marine, eulx mesmes ne le voulurent pas, tant ilz eurent grand desir d'embrasser l'occasion qui s'offroit d'elle mesme, et dirent à Dion qu'il les menast droit à Syracuse. Parquoy Dion laissant ce qu'ilz avoient trop de harnois et de hardes entre les mains de Synalus, et le priant de les luy envoyer quand il en seroit temps, se meit en chemin vers Syracuse: et en allant, deux cents hommes de cheval Agrigentins de ceulx qui habitent au quartier nommé *Ecnomus*, se vindrent les premiers joindre à luy, et après ceulx là les Geloiens.

XXXIV. Le bruit de leur venue fut tantost couru jusques à Syracuse: parquoy Timocrates celuy qui avoit espousé la femme de Dion, sœur de Dionysius, et à qui Dionysius avoit baillé la garde et la su-

perintendence de ses gens et amis qu'il laissoit en la cité, luy envoya soudain en diligence un messager avec des lettres, par lesquelles il luy mandoit les nouvelles de la venue de Dion: et luy cependant avoit l'œil à donner ordre qu'il ne se levast aucun tumulte ne mutination dedans la ville: car ilz avoient bien tous bonne envie de se soublever, mais pource qu'ilz ne s'asseuroient pas encore que ce bruit qui couroit fust vray, et qu'ilz en avoient peur, chacun se tenoit coy.

XXXV. Or advint il une adventure bien nouvelle au messager qui portoit les lettres à Dionysius: car après qu'il eut passé le destroit, et qu'il fut arrivé en la ville de Rege du costé d'Italie, il se voulut haster de gaigner la ville de Caulonia, où estoit Dionysius, et rencontra sur le chemin quelqu'un de sa cognoissance qui portoit une hostie de sacrifice, laquelle venoit d'estre nagueres immolée. Ce compagnon luy bailla un morceau de la chair, et l'autre tira son chemin à la plus grande haste qu'il peut: mais quant il eut cheminé une bonne partie de la nuict, il se trouva si las qu'il fut contrainct de reposer et dormir un petit: si se coucha tout ainsi qu'il estoit sur la terre, dedans un bois, le long du grand chemin. La senteur de ceste chair attira celle part un loup, qui emporta la chair et le bissac aussi, dedans lequel il l'avoit enveloppée, et où il avoit mis les lettres que lon luy avoit baillées à porter. Quand il fut esveillé, et qu'il s'appereceut qu'il avoit perdu son bissac, il se meit en queste à le chercher, et alla et vint çà et là bien long temps:

mais ce fut en vain, car il ne le peut onques trouver : à raison dequoy il luy fut advis qu'il ne devoit point aller sans ses lettres vers le tyran, ains plus tost s'en fouir en lieu où lon ne sceust qu'il seroit devenu. Par ainsi fut force que Dionysius eust l'advertissement bien tard, et par autres, de la guerre que lon luy faisoit en Sicile.

XXXVI. Et cependant les Camariniens se vindrent rendre à la trouppe de Dion sur le chemin de Syracuse, et y arrivoit d'heure en heure grand nombre de Syracusains soublevez, qui lors se trouvoient parmy les champs : d'autre costé quelques Campaniens [1] et Leontins, qui s'estoient mis dedans le fort de Epipoles avec Timocrates, en intention de le garder, pour un faulx bruit que Dion feit courir devant vers eulx, qu'il vouloit premierement aller contre leurs villes, abandonnerent Timocrates, et s'en allerent pour donner ordre à defendre leurs propres biens. Ce que Dion ayant entendu, qui lors estoit logé avec sa trouppe en un lieu qui s'appelle *Macræ* [2], il deslogea sur l'heure qu'il estoit encore nuict, et chemina tant qu'il arriva au fleuve de Anapus, qui n'est distant de la

[1] M. Dacier a eu tort de soupçonner une faute dans ce nom de Campaniens, auquel il substitue celui de Cataniens. Voyez les Observations.

[2] Ce nom est inconnu; c'est Acres qu'il faut lire. C'étoit une petite ville entre le promontoire Pachynus et Syracuse. Elle avoit été bâtie par les Syracusains 70 ans après Syracuse, par conséquent la seconde année de la vingt-neuvième olympiade, avant J. C. 662.

ville que d'une bonne demie lieuë [1] seulement; et là s'arrestant un petit sacrifia au fleuve, et feit sa priere au soleil levant: au mesme instant les devins luy vindrent annoncer que les dieux luy promettoient certaine victoire. Et voyans les assistens que Dion avoit un chappeau de fleurs sur la teste, qu'il avoit pris pour la cerimonie du sacrifice, tous d'un mesme vouloir en prirent aussi, n'estans pas moins de cinq mille qui s'estoient amassez sur le chemin mal armez de ce qu'ilz avoient peu finer, mais suppleans le default de leurs armeures par l'affection de leur bon vouloir, tellement que quand Dion commanda que lon marchast, ilz se prirent à courir de grande joye qu'ilz avoient, s'encourageans l'un l'autre avec grands criz de se monstrer vertueux au recouvrement de la liberté.

XXXVII. Quant à ceulx qui estoient dedans la ville, les plus notables personnages et les plus gens de bien les allerent recevoir aux portes, vestus de leurs belles robbes: mais le menu peuple s'alla ruer sur ceulx qui tenoient le party du tyran, et saccagea ceulx que lon appelloit les *Prosagogides*, comme qui diroit les courratiers, hommes meschans, haïz des dieux et du monde, qui ne faisoient autre mestier que se promener parmy la ville, et se mesler parmy les citoyens, s'enquerans de ce que chacun alloit disant, faisant ou pensant, pour puis après l'aller rapporter au tyran: ceulx là furent les premiers puniz, car on les assomma à coups de baston:

[1] Grec, dix stades, qui ne font pas tout-à-fait une demie lieue.

et Timocrates n'ayant peu entrer dedans le chasteau avec ceulx qui le gardoient, monta à cheval et s'enfouit de la ville, et en fuyant, par où il passoit, il emplissoit tout de tumulte et d'effroy, amplifiant de paroles la puissance de Dion, à celle fin qu'il ne semblast que pour crainte de peu de chose, il eust laissé perdre et abandonné la ville. Ce temps pendant Dion approchoit tousjours avec ses gens, et estoit jà si près que lon le pouvoit veoir evidemment de la ville, marchant le premier armé à blanc d'un harnois reluisant, ayant autour de luy d'un costé Megacles son frere, et de l'autre costé Callippus Athenien, couronnez de chappeaux de fleurs, et après luy suivoient cent soudards estrangers qu'il avoit choisiz pour sa garde, les autres venoient après en bon ordre, marchans en bataille, soubz la conduitte de leurs capitaines : les Syracusains les regardoient venir, et les recevoient comme une saincte et sacrée procession, qui leur rapportoit la liberté et la domination populaire quarante et huict ans après qu'elle leur avoit esté ostée.

XXXVIII. Après que Dion fut entré en la ville par la porte que lon appelle *Menitide*, il feit à son de trompe appaiser le bruit et le tumulte du peuple, puis feit crier à haulte voix par un herault, que Dion et Megacles, qui estoient venuz pour abolir la tyrannie, affranchissoient les Syracusains, et ensemble tous les autres Siciliens, de la servitude du tyran, et voulant luymesme parler et haranguer au peuple, monta au hault de la ville par le quartier que lon appelle *Acradine*. Les Syracusains le long

des rues par où il alloit, avoient apresté de costé et d'autre des sacrifices, dressé des tables et des tasses dessus, et au pris qu'il passoit par devant leurs maisons, luy jettoit des fruicts et des fleurs, et luy addressoient leurs prieres et oraisons, ne plus ne moins que si c'eust esté un dieu. Or y avoit il au dessoubz du chasteau et du lieu appellé *Pentapyla*, un horologe à cognoistre les heures au soleil que Dionysius avoit fait faire, lequel estoit hault elevé et en lieu eminent : Dion monta dessus, et de là feit sa harengue au peuple qui estoit espandu tout alentour de luy, preschant et enhortant ses citoyens de se mettre en debvoir pour recouvrer entierement et garder leur liberté : et eulx espris de grande joye, et voulans gratifier à Dion, l'eleurent luy et son frere capitaines generaux avec puissance et authorité souveraine, puis en esleurent encore autres vingt du consentement de Dion mesme, et de son frere, et à leur requeste, desquelz la moitié estoit de ceulx qui avoient esté chassez par le tyran, et qui estoient retournez avec Dion. Les pronostiqueurs et devins trouvoient bien que c'estoit un très heureux presage pour Dion, ce qu'il avoit mis dessoubz ses pieds en faisant sa harengue celle magnifique structure du tyran : mais pource que c'estoit une monstre du cours du soleil qui tourne tousjours incessamment, sur laquelle il estoit monté quand il fut eleu souverain gouverneur et capitaine, ils eurent peur, doubtans que ce ne fust signe que ès affaires de Dion, il y auroit bien tost soudaine mutation de fortune. Cela fait, Dion ayant pris la for-

teresse de Epipoles delivra les citoyens qui y estoient detenus prisonniers en grande captivité par le tyran, et environna de murailles le chasteau tout à l'entour.

XXXIX. Sept jours après Dionysius retourna par mer au chasteau de Syracuse, et aussi arriverent les chariots chargez des armes et harnois que Dion avoit laissez entre les mains de Synalus, lesquelz Dion distribua aux bourgeois de Syracuse qui n'en avoient point, les autres s'équipperent le mieulx qu'il leur fut possible, se monstrans bien deliberez et encouragez de combatre pour la liberté. En ses entrefaittes Dionysius envoya des ambassadeurs, premierement à Dion en privé, pour tenter s'il voudroit entendre à quelque composition : mais Dion ne les voulut point ouïr, et leur dit qu'ilz parlassent aux Syracusains en public, comme à ceulx qui estoient francs et libres. Et adonc les ambassadeurs parlerent de par le tyran en paroles doulces et gracieuses au peuple de Syracuse, leur promettans qu'ilz ne payeroient plus ne tailles ne subsides, sinon que bien peu, et ne seroient plus travaillez de guerres, sinon de celles qui seroient entreprises du vouloir et consentement d'eulx mesmes. Les Syracusains ne se feirent que mocquer de telles offres, et Dion respondit aux ambassadeurs, « que Dionysius n'envoyast plus parler à eulx que prealablement il n'eust quitté la tyrannie, que là où il la vouldroit quitter, il luy aideroit à impetrer et obtenir du peuple toutes choses justes et raisonnables ». Dionysius trouva ceste ouverture bonne,

et pourtant renvoya il ses ambassadeurs demander aux Syracusains, qu'ilz deputassent quelques uns d'entré eulx pour venir au chasteau parlementer avec luy touchant le bien et utilité publique, en alleguant leurs raisons, et entendant les sienes.

XL. On y envoya quelques personnages que Dion mesme choisit, et couroit desjà un grand bruit, qui estoit venu du chasteau, entre les Syracusains, que Dionysius se demettroit vouluntairement de la tyrannie, et qu'il le feroit plus pour soy-mesme, que pour la venue de Dion: mais c'estoit une fraude et feinte que ce tyran ourdissoit pour surprendre les Syracusains: car il reteint et enferma ceulx que lon luy avoit envoyez de la ville pour parlementer, et un matin après avoir bien fait boire et enyvrer les soudards qu'il avoit à sa soude, les envoya assaillir de grande impetuosité la muraille que les Syracusains avoient bastie à l'entour du chasteau: et pourautant que ceulx de la ville n'attendoient rien moins que cest assault, et que de ces Barbares les uns avec une hardiesse merveilleuse et grand tumulte, abbatoient la muraille, les autres couroient sus aux Syracusains, il n'y eut pas un qui ozast arrester en place pour les repoulser et combatre, exceptez les gens de guerre estrangers que Dion avoit amenez quant et luy, lesquelz incontinent qu'ilz entendirent le bruit, accoururent au secours, et encore ne sçavoient ilz pas bien eulx mesmes, comment ny en quelle maniere ilz s'y devoient gouverner: car ilz ne pouvoient rien ouïr pour le grand bruit et desordre des Syracusains fuyans en confusion, qui se

mesloient et couroient atravers eulx, jusques à ce que Dion voyant que personne n'entendoit sa parole, voulant par effect les guider à ce qu'ilz avoient à faire, se jetta le premier sur ces Barbares, et là y eut autour de luy un aspre et cruel combat: car les ennemis le cogneurent aussi bien comme ses gens, et coururent tous de grande fureur et avec grands cris sur luy.

XLI. Or quant à luy, vray est qu'il estoit desja, à cause de l'aage [1], plus pesant qu'il n'eust esté requis, pour supporter le travail de telz combats, mais neantmoins il eut le courage si vertueux et si bon, qu'il le soubsteint, et meit en pieces ceulx qui se ruerent sur luy : aussi y eut il la main percée d'un coup de picque, et à grand peine peut sa cuirace resister aux coups de traict et de main qu'il receut, tant elle fut martellée à travers l'escu faulsé de coups de javelines et de picques, qui furent rompues contre luy en si grand nombre, qu'à la fin il en fut porté par terre: mais ses soudards le retirerent incontinent. Et adonc il leur bailla pour capitaine Timonides et montant à cheval, s'en alla par toute la ville arrestant et rapaisant la fuitte des Syracusains, puis alla querir les gens de guerre estrangers qu'il avoit mis en garnison au quartier de la ville qui s'appelle *Acradine* pour le garder, et les mena tous frais et bien deliberez contre les Barbares du chasteau ja recreuz et lassez, et d'avantage desja tous descouragez de plus avant tenter ce qu'ilz avoient entrepris: car ilz avoient fait ceste saillie en

[1] Il avoit cinquante ans.

esperance de surprendre et occuper toute la ville de primsault, en la courant seulement : mais quand ilz rencontrerent contre leur esperance et opinion ces hommes prompts à la main et bons combatans, ilz commencerent à reculer vers le chasteau : et au contraire, les soudards Grecs les sentans tirer le pied arriere, les presserent d'avantage, de sorte qu'ilz furent à la fin contrains de monstrer le dos, et furent rembarrez jusques au dedans de leur muraille, après avoir tué soixante et quatorze hommes de ceulx de Dion, et perdu grand nombre des leurs.

XLII. Ceste victoire fut belle et illustre, parquoy les Syracusains, donnerent aux soudards estrangers pour loyer de leur bon service [1] cent mines d'argent : et eulx donnerent à leur capitaine Dion une couronne d'or. Après cela de la part de Dionysius il descendit quelques trompettes du chasteau, qui apporterent à Dion des lettres que luy escrivoient les femmes de sa maison : et entre les autres y en avoit une qui estoit inscripte au dessus, *A mon pere*, que luy escrivoit Hipparinus : car ainsi s'appelloit le filz de Dion, combien que Timæus escrit qu'il s'appelloit *Aretæus* du nom de sa mere Areta : mais il me semble qu'en telles choses on doibt adjouxter plus de foy à Timonides, lequel estoit amy et compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres missives furent ouvertes et leuës devant tout le peuple de Syracuse, et ne contenoient au-

[1] Mille escus. *Amyot.* 7,781 livres 5 sols de notre monnoie.

tre chose que supplications et prieres de ces femmes à Dion. Les Syracusains ne vouloient pas que lon ouvrist publiquement celle que lon estimoit estre de son filz : mais Dion contre leur vouloir l'ouvrit, et se trouva que c'estoit Dionysius luymesme qui de paroles addressoit son escritture à Dion, et de faict parloit aux Syracusains : car elle contenoit en apparence une forme de priere et de justification : mais à la verité, elle estoit attiltrée et composée expressement pour calumnier et faire souspeconner Dion : car premierement il luy ramentevoit et luy mettoit en avant les choses qu'il avoit autrefois faittes de grande affection pour l'establissement et conservation de la tyrannie, et puis de très cruelles menaces alencontre des personnes qu'il devoit avoir les plus cheres, comme sa femme, son filz et sa sœur, et finablement de très humbles prieres et obsecrations avecques regrets et lamentations. Mais ce qui plus encore emeut Dion que tout le demourant, fut, qu'il le requeroit de ne ruiner pas la tyrannie, ains plus tost la prendre pour luymesme, et de n'affranchir point des hommes qui le haissoient, et qui auroient tousjours en memoire les maulx qu'il leur avoit autrefois faitz, mais qu'il voulust luymesme se faire seigneur, en asseurant par ce moyen la vie de ses parents et amis. Quand ces lettres eurent esté leuës devant toute l'assistence du peuple, il ne vint point en pensée aux Syracusains de reverer avecques admiration comme ilz devoient, la constance inflexible, ny la magnanimité de Dion, qui contre tant de passions de consanguinité tenoit ferme pour

la justice et la vertu, ains en prirent un commencement de crainte et de deffiance, comme de celuy qui seroit necessairement contraint de pardonner au tyran pour les grands ostages qu'il avoit de luy : au moyen dequoy ilz commencerent dès lors à vouloir eslire de nouveaux gouverneurs, mesmement quand ilz ouirent dire que Heraclides s'en venoit vers eulx, et eurent effection singuliere à luy.

XLIII. Cestuy Heraclides estoit un de ceulx qui avoient esté chassez et bannis, homme de guerre, bon capitaine et bien cogneu pour les charges qu'il avoit euës soubz les tyrans, mais qui ne demouroit jamais stable en un propos, ains estoit inconstant et leger en toutes choses, et moins encore ferme qu'ailleurs en compagnie d'affaires et de charges, où il estoit question de superintendence et d'honneur : il avoit eu quelque different avecques Dion estant au Peloponese, à l'occasion dequoy il se delibera de tenir son reng à part, et s'en venir avec sa flotte seule contre le tyran. Si feit tant qu'il arriva à Syracuse avec sept galeres et trois autres vaisseaux, là où il trouva Dionysius de rechef emmuré dedans le chasteau, et les Syracusains ayans les testes levées : si se meit incontinent à s'insinuer par toutes manieres de caresses en la grace du menu peuple, ayant de nature une certaine façon de faire, attrayante à manier et mener un populaire qui ne demande qu'à estre flatté : et luy fut d'autant plus aisé à les gaigner, que desja ilz se faschoient de la gravité de Dion, comme d'un homme trop austere et trop severe pour gouverner une chose publique :

car ilz estoient desja devenuz si pleins de leur vouloir, et si fiers de se veoir les plus forts, qu'ilz vouloient estre flattez et caressez, comme lon fait ordinairement ès citez franches un peuple seigneur, avant qu'ilz fussent entierement affranchis : et tout premierement sans estre assemblez de l'authorité des gouverneurs, ilz s'en coururent de leur propre mouvement au lieu des assemblées publiques, là où ilz eleurent Heraclides admiral : et comme Dion, cela entendu, fust venu vers eulx se plaindre du tort qu'ilz luy faisoient, en leur remonstrant, que bailler maintenant ceste puissance à Heraclides, estoit luy oster celle qu'ilz luy avoient premierement baillée, pourautant qu'il ne demouroit plus souverain, si on elisoit autre que luy chef de la marine, les Syracusains adonc par acquit et mal vouluntiers revocquerent le pouvoir qu'ilz avoient donné à Heraclides. Cela fait, Dion l'envoya prier de venir parler à luy en sa maison, et quand il fut venu, le tensa un petit, luy remonstrant que ce n'estoit ny honestement, ny utilement fait à luy, de briguer et estriver pour l'honneur encontre luy, en temps si perilleux qu'il ne falloit que la moindre occasion du monde pour perdre tout : puis de rechef luymesme teint assemblée de ville, en laquelle il establit Heraclides admiral, et suada à ses citoyens de luy decerner des gardes comme il en avoit.

XLIV. Heraclides de paroles et de mines, faisoit la cour à Dion, confessant en public qu'il estoit bien tenu à luy, estant tousjours à sa cueuë

tout humblement, et faisant ce qu'il luy commandoit : mais ce pendant en secret il alloit suscitant et mutinant le menu populaire, en irritant ceulx qu'il cognoissoit plus enclins à nouvelletez : par lesquelles menées il embrouilla Dion de tant de troubles, et le meit en telle perplexité, qu'il ne sçavoit plus que faire ne que dire : car s'il estoit d'opinion que lon laissast sortir du chasteau Dionysius en paix, on le calumnioit, qu'il le faisoit pour l'espargner et luy sauver la vie : si ne les voulant fascher, il continuoit le siege sans rien mettre en avant, il leur sembloit qu'il faisoit durer ceste guerre expressement, à celle fin qu'il fust plus long temps capitaine en chef, et qu'il teinst en crainte plus longuement ses citoyens.

XLV. On y avoit il pour lors à Syracuse un nommé Sosis, qui n'estoit cogneu ny renommé entre les Syracusains pour autre chose, que pour sa meschanceté et temerité, estimant que c'estoit abondance de liberté, que d'avoir licence jusques là effrenée, d'ozer dire de telles choses comme il feit : car espiant les moyens de faire desplaisir à Dion, premierement un jour qu'il y avoit assemblée de ville, il se dressa en pieds, et appella les Syracusains bestes, entre plusieurs autres injures qu'il leur dit, s'ilz ne s'appercevoient, qu'estans sortis d'une folle et yvre tyrannie, ilz avoient maintenant receu un maistre sobre, vigilant, et avisé tyran. Après qu'il se fut monstré apertement ennemy de Dion, pour ce jour là il s'absenta de la place, et le lendemain on le veit courir parmy la ville tout nud, ayant

la teste et le visage plein de sang; comme s'il y eust eu quelques gens à sa cueuë qui l'eussent poursuivy, et se jettant en tel estat au beau milieu de la place, alla criant par tout, que c'estoient les soudards de Dion qui avoient failly à le tuer, monstrant sa teste blecée.

XLVI. Il y avoit beaucoup des assistens qui prenoient le cas bien à cueur, et qui se partialisoient avec luy, crians alencontre de Dion, que c'estoit meschamment et tyranniquement fait à luy, de vouloir par crainte et danger d'estre ainsi batu et meurtry, oster la liberté de parler aux citoyens. Toutefois combien que ce fust une assemblée confuse, seditieuse et turbulente, Dion y vint, et respondit aux charges que lon luy mettoit sus, faisant promptement apparoir, que cestuy Sosis estoit frere propre de l'un des gardes et satellites de Dionysius, qui luy avoient mis en teste de troubler ainsi et mestre en combustion la cité, pourautant que Dionysius n'avoit plus d'autre esperance ny moyen de se sauver, sinon en suscitant ainsi des seditions et partialitez entre eulx, tant qu'ilz se deffiassent les uns des autres: incontinent les chirurgiens furent appellez pour visiter la bleceure de ce Sosis, lesquelz trouverent que c'estoit plustost une esgratignure superficielle, que bleceure faitte d'un coup violentement donné: car les playes de coups d'espée sont tousjours au milieu plus profondes, et celle de Sosis estoit par tout legere, ayant plusieurs commencemens, et faitte à plusieurs reprises, comme il estoit vraysemblable que pour la douleur

il avoit lasché la couppeure, et puis y avoit remis le ferrement à plusieurs fois. D'avantage sur ces entrefaittes survindrent quelques uns de ses familiers qui apporterent en pleine assemblée un rasoir, et compterent, comme en passant leur chemin ilz avoient rencontré Sosis tout ensanglanté, disant qu'il s'enfuyoit devant les soudards de Dion, qui ne faisoient tout à l'heure que de le venir blecer, au moyen dequoy ilz s'estoient incontinent mis à les poursuivre, mais qu'ilz n'avoient trouvé personne, ains avoient apperceu en allant ce rasoir que lon avoit jetté dessoubz une pierre creuse à l'endroit de là où ilz l'avoient premierement veu venir vers eulx. Par ainsi se portoit desja mal le cas de Sosis : mais quand encore oultre toutes ces preuves et indices, ses serviteurs domestiques vindrent porter tesmoignage contre luy, qu'il estoit sorty de la maison tout seul de grand matin avant jour, tenant en sa main un rasoir, alors ceulx qui chargeoient et accusoient Dion ne sceurent plus que dire, et se retirerent, et le peuple condemnant Sosis à mourir, fut appaisé envers Dion.

XLVII. Toutefois si avoient ilz tousjours les soudards estrangers pour suspects, mesmement quand ilz veirent que la plus part des combats qu'ilz avoient contre le tyran se faisoit par mer, depuis que Philistus fut venu de la coste de l'Apouille avec grand nombre de galeres au secours du tyran : car alors ilz estimerent que ces soudards estrangers, qui estoient armez de toutes pieces pour les combats de terre ferme, ne leur servoient plus de rien à leur

guerre, ains qui plus est, que c'estoient eulx mesmes qui les tenoient en seureté, par ce qu'ilz estoient gens de marine exercitez aux combats de mer, et qu'ilz estoient les plus forts par le moyen de leurs navires : mais encore les esleva et leur haulsa bien le cueur d'avantage la bonne fortune d'une bataille qu'ilz eurent sur la mer, en laquelle ayans vaincu Philistus, ilz se porterent cruellement et barbarement envers luy. Il est bien vray, que Ephorus escrit qu'il se desfeit luy-mesme, quand il veit que sa galere estoit prise : mais Timonides qui fut tousjours quant et Dion, depuis le commencement que ces choses se feirent, escrivant au philosophe Speusippus, dit qu'il fut pris vif, parce que sa galere donna en terre, et que les Syracusains luy osterent premierement sa cuirace, et le meirent tout nud, et après luy avoir fait et dit plusieurs villainies, luy coupperent la teste, puis en baillerent le corps aux jeunes enfans, leur commandans qu'ilz le trainassent tout le long du quartier de la ville nommé l'*Acradine*, et qu'ilz l'allassent puis après jetter dedans les quarrieres. Et Timæus l'oultrageant encore d'avantage, dit que les petits enfans en attacherent le corps mort par la jambe dont il estoit boiteux, et qu'ilz le trainerent par toute la ville, où il fut injurié et oultragé par tous ceulx de Syracuse, estans bien aises de veoir trainer par la jambe celuy qui avoit dit qu'il ne falloit pas que Dionysius s'enfuist de la tyrannie sur un cheval leger, ains qu'il falloit que lon l'en tirast par la jambe, plus tost que d'en sortir vouluntairement. Et toutefois Philistus recite

ceste parole, non comme ditte à Dionysius par luy, ains par un autre. Mais Timæus prenant pour couleur et occasion non injuste de mesdire, l'affection, la diligence et la fidelité que Philistus avoit tousjours monstré à l'entretenement et defense de la tyrannie, s'emplit à cueur saoul d'oultrages et de villainies qu'il luy dit en cest endroit. Or quant à ceulx qu'il avoit de faict oultragez s'ilz furent inhumains jusques à perdre par courroux le sentiment des cruautez qu'ilz luy faisoient, à l'adventure leur estoit il pardonnable : mais ceulx qui depuis sa mort en ont escrit les gestes, qui ne furent oncques offensez de luy en sa vie, et qui doivent en escrivant user de raison, il me semble que le soing de leur estime et reputation requeroit, qu'ilz ne luy reprochassent point oultrageusement et avec une sotte mocquerie, les adversitez et malheurs qui peuvent par fortune aussi tost advenir au plus homme de bien du monde qu'à luy. Aussi peu sagement fait Ephorus de louer Philistus lequel combien qu'il soit très ingenieux à pallier de belles excuses, beaucoup de meschans actes et de mauvaises meurs, et eloquent à inventer des raisons fardées de paroles honestes, si ne se sçauroit il luymesme, encore qu'il y employast tous ses cinq sens de nature, sauver de ceste charge, qu'il n'ait esté l'homme du monde qui a le plus favorisé les tyrans, et qui a tousjours aimé, sur tout desiré et admiré les delices, la puissance, les richesses et les alliances des tyrans : mais celuy qui ne louë les actes de Philistus, ny aussi ne luy reproche ses cala-

mitez, tient le vray moyen qu'il fault tenir à un historiographe.

XLVIII. Après la mort de Philistus, Dionysius envoya devers Dion, luy faire offre de luy livrer entre ses mains le chasteau, les armes et les soudards qui estoient dedans, avec argent pour les souldoyer l'espace de cinq mois entiers, moyennant qu'il luy fust permis de s'en aller à sauveté demourer en Italie, et illec jouir des fruicts d'une certaine contrée que lon appelle *Gyarta*, estant au territoire de Syracuze, où il y a beaucoup et de bien bonne terre qui prent depuis le bord de la mer et monte contremont au dedans de l'isle. Dion ne voulut point recevoir cest offre, ains respondit qu'il falloit le requerir aux Syracusains, lesquelz esperant qu'ilz prendroient aiseement Dionysius vif, chasserent et ne voulurent point ouïr ses ambassadeurs. Quoy voyant Dionysius laissa le chasteau entre les mains de son filz aisné Apollocrates, et ayant espié l'opportunité d'un vent impetueux et violent, feit secrettement charger sur quelques navires les personnes qu'il avoit les plus cheres avec ses plus riches et plus precieux meubles, puis se meit à la voile sans estre apperceu de Heraclides admiral de Syracuse, auquel pour ceste cause les Syracusains voulurent grand mal, et crioient incessamment après luy: mais pour appaiser ce mescontentement du peuple, il attiltra un certain orateur faict à sa poste nommé Hippon, qui meit en avant au peuple qu'il falloit distribuer et partir egalement tout le terri-

toire, et que le commencement de liberté estoit l'egalité, et de servitude la pauvreté à ceulx qui n'avoient nulz heritages.

XLIX. Heraclides favorisant à ceste sentence, et mutinant le menu populaire à l'encontre de Dion qui y contrarioit, feit tant qu'il persuada aux Syracusains, non seulement de conclurre et arrester ce qu'il avoit proposé en assemblée de conseil, mais aussi de ne payer plus la soulde des soudards estrangers, et d'elire d'autres capitaines et gouverneurs, se delivrans de l'ennuyeuse severité de Dion. Mais en se cuidant tout à coup relever et ressourdre de la tyrannie, ne plus ne moins que d'une longue maladie, et voulans hors de saison faire tout ce que font les peuples francs de longue main, ilz ruinoient eulx mesmes leurs affaires, et empeschoient les desseings de Dion qui vouloit, comme un bon medecin, contenir la ville en estroitte et reglée diete. Ainsi comme ilz estoient assemblez pour elire de nouveaux officiers au cueur d'esté, il survint des orages de tonnerres horribles et d'autres sinistres presages de l'air, qui l'espace de quinze jours continuellement feirent tousjours lever et retirer le peuple toutes les fois qu'il s'assembloit: tellement que pour crainte de ces celestes prodiges ilz n'ozerent oncques, durant ce temps, creer de nouveaux magistrats. Quelques jours après, ainsi que ceulx qui manioient le peuple par leur beau parler ayans choisy un serein asseuré procedoient à l'election des officiers, il y eut un bœuf attelé à un chariot, et qui avoit assez accoustumé de veoir du monde et d'ouïr du bruit,

lequel toutefois, ne sçait on comment, s'effaroucha lors contre le bouvier qui le menoit, et rompant le joug auquel il estoit lié, prit sa course de grande roideur droit au theatre, là où il feit bien sourdre le peuple, et l'escarta fuyant en grand desordre çà et là, puis alla regibbant et renversant tout ce qu'il trouva en son chemin, courir autant de la ville, comme les ennemis en occuperent depuis.

L. Ce neantmoins les Syracusains ne faisans compte de tout cela, eleurent vingt et cinq capitaines, dont Heraclides fut l'un, et envoyerent secrettement vers les soudards estrangers pour sonder s'ilz les pourroient soubstraire à Dion, et les retirer à eulx en leur faisant de grandes promesses, et entre autres de leur donner droit de bourgeoisie egal à eulx. Les soudards n'y voulurent oncques entendre, ains fidelement et de grande affection prirent Dion entre eulx avec leurs armes, et l'enfermans au milieu d'eux le menerent hors de la ville, ne faisans desplaisir à personne, mais bien reprochans l'ingratitude et la meschanceté à tous ceulx qu'ilz rencontroient en leur chemin. Adonc les Syracusains les mesprisans pour leur petite trouppe, et pource qu'ilz ne les assailloient point les premiers, se confians au contraire en ce qu'ilz estoient en bien plus grand nombre qu'eulx, leur allerent courir sus cuidans qu'ilz viendroient facilement à bout d'eulx, mesmement dedans la ville, et qu'ilz les occiroient tous. Dion se voyans reduit à ceste contrainte de fortune, qu'il falloit necessairement ou qu'il combatist à l'encontre de

ses citoyens, ou qu'il fust tué avecques ses soudards, tendoit les mains aux Syracusains, et les prioit le plus affectueusement qu'il pouvoit, leur monstrant le chasteau tout plein d'ennemis, qui se monstroient de dessus les murailles, et regardoient tout ce qu'ilz faisoient: à la fin quand il veit qu'il n'y avoit ordre d'appaiser l'impetuosité de ceste multitude, et que toute la ville estoit menée par les soufflemens de ces seditieux flateurs du peuple, ne plus ne moins que la mer est agitée des vents, encore defendit il à ses soudards de les aller charger: mais bien feirent ilz seulement semblant de leur vouloir courir sus avecques grand cris, en faisant bruire leurs armes, et lors il n'y eut homme des Syracusains qui ozast arrester en place, ains se meirent tous à fouir courans atravers les rues, sans que personne les chassast: car Dion rappella incontinent ses gens, et les mena droit au territoire des Leontins, dont les officiers et nouveaux gouverneurs de Syracuse, voyans que les femmes mesmes se mocquoient d'eulx, et voulans reparer la honte qu'ilz avoient receue, feirent de rechef prendre les armes à leurs gens, et se meirent de rechef à poursuivre Dion à la trasse, lequel ilz trouverent sur le bord d'une riviere, comme il la vouloit traverser. Si commencerent leurs gens de cheval à escarmoucher un petit sa trouppe: mais quand ilz veirent qu'il ne supportoit plus doulcement ny paternellement leurs faultes, ains leur monstroit visage courroucé, et mettoit en bataille ses gens contre eulx, ilz tournerent le dos une autre fois

plus laschement encore et plus villainement qu'ilz n'avoient fait la premiere fois, et se retirerent fuyans en la ville, sans qu'il y eust gueres de leurs gens tuez.

LI. Les Leontins receurent Dion avecque grands honneurs, prirent les soudards estrangers à leur soulde, et les feirent leurs bourgeois, et si envoyerent des ambassadeurs vers les Syracusains pour leur remonstrer qu'ilz eussent à leur faire la raison. Les Syracusains envoyerent aussi de leur costé vers les Leontins pour charger et accuser Dion. Si furent assemblez en la citez des Leontins tous ceulx qui estoient de leur ligue et confederation, en laquelle assemblée, après que les raisons sur ce eurent esté deduittes et ouyes d'une part et d'autre, il fut dit que les Syracusains avoient le tort: mais ilz n'acquiescerent pas pourtant à la sentence de leurs alliez: car ilz estoient desjà devenuz insolents et superbes, à cause qu'ilz n'avoient plus personne qui leur commandast, ains avoient des capitaines qui ne cherchoient qu'à leur complaire, et craignoient de les courroucer.

LII. Après cela arriva à Syracuse quelques galeres de Dionysius, dont estoit capitaine Nypsius Neapolitain, qui menoit vivres et argent à ceulx qui estoient assiegez dedans le chasteau. Il y eut rencontre, de laquelle les Syracusains gaignerent la victoire, et prirent quatre galeres à trois rengs de rames de celles du tyran : mais ilz abuserent oultrageusement de leur victoire: et pource qu'il n'y avoit ame qui leur commandast, employerent leur

resjouissance

resjouissance en banquets dissoluts, et assemblées folles et desordonnées, se donnans si peu de soing de leurs affaires, que lors qu'ilz pensoient desjà tenir le chasteau, ilz perdirent presque leur ville : car Nypsius voyant qu'il n'y avoit nul endroit en la cité qui ne fust desarroyé, et que le menu populaire ne faisoit autre chose tout le long du jour, jusques bien avant en la nuict, que boire, yvrongner, et danser au son des flustes et haulbois, et que les gouverneurs eulx mesmes estoient aussi bien aises de veoir une telle feste, ou bien feignoient et n'osoient user de commandement et de contrainte envers ce peuple qui estoit tout yvre, embrassa très sagement l'occasion qui s'offrit d'elle mesme, et feit assaillir la muraille, dont le chasteau estoit emmuré, laquelle il gaigna et la rompit : puis envoya les soudards Barbares en la ville, leur commandant faire de tous ceulx qu'ilz rencontroient ce qu'ilz vouldroient ou pourroient. Parquoy les Syracusains s'apperceurent tantot bien de leur mal, mais tard et à grande peine y donnerent ilz aucune provision, tant ilz furent estonnez : car c'estoit un vray sac de ville que ce qui s'y faisoit, par ce que lon tuoit les hommes, on demolissoit la muraille, on emmenoit les femmes et petits enfans prisonniers, crians et pleurans, dedans le chasteau, et si desesperoient les capitaines d'y pouvoir mettre aucun ordre, ni de se servir de leurs gens contre les ennemis qui se jettoient de tous costez pesle mesle parmy eulx.

LIII. Estant la ville en tel estat, et approchant

desjà le peril du quartier, que lon nommoit Acradine, où lon n'avoit encore point touché, et sur lequel seul se pouvoit plus appuyer l'esperance de leur ressource, il n'y avoit celuy qui ne sentist bien en soymesme qu'il falloit rappeller Dion, mais personne n'en parloit pourtant, ayans honte de leur ingratitude et de la grande folie qu'ilz avoient faitte en le chassant: toutefois la necessité les pressant, il y eut aucuns des alliez et des gens de cheval qui crierent qu'il falloit rappeller Dion, et envoyer querir les soudards Peloponesiens, qui estoient avec luy au territoire des Leontins. Si tost que la premiere parole en fut ouye, et qu'il se trouva quelqu'un qui prit la hardiesse de le dire, tous les Syracusains se prirent à crier que c'estoit le poinct, et en furent si aises, que les larmes en vindrent de joye aux yeux à chascun, prians aux dieux qu'il leur pleust le leur ramener, tant ilz desiroient de le ravoir: car ilz ramenoient en memoire comment il estoit ferme et courageux aux dangers, et comme non seulement il ne s'effroyoit jamais, ains les asseuroit de sa hardiesse, et les encourageoit de sorte qu'ilz ne craignoient point d'aller soubz sa conduitte affronter leurs ennemis. Si luy furent envoyez incontinent de la part des alliez Archonides et Telesides, et de la part des nobles qui servoient à cheval, cinq autres avec Hellanicus, lesquelz se meirent en chemin courans sur leurs chevaulx à bride abbatue, de sorte qu'ilz arriverent en la ville des Leontins qu'il estoit desjà environ le soleil couchant, et descendans le plus habilement qu'ilz peu-

rent, s'allerent tout premier jetter aux piedz de Dion, auquel ilz exposerent en plorant les miseres des Syracusains. Desjà y survenoient aucuns des Leontins, et plusieurs des soudards Peloponesiens s'amassoient alentour de Dion, se doubtans bien qu'il estoit survenu quelque chose de nouveau à veoir la grande instance, et l'humble priere que faisoient ces deputez de Syracuse.

LIV. Parquoy Dion les prit incontinent et les mena luymesme au theatre où se faisoient les assemblées de ville : tout le monde y accourut aussi tost de grande affection, et adonc Archonides et Hellanicus par luy introduits, compterent sommairement devant toute l'assistence, la grandeur de leurs maux, requerans les gens de guerre estrangers de venir porter aide aux Syracusains sans tenir leur cueur, ny se ressentir des tortz que lon leur avoit faits, attendu qu'ilz en avoient desjà payé plus griefve amende, que eulx mesmes qu'ilz avoient oultragez n'eussent daigné prendre ny exiger d'eulx. Quand ilz eurent achevé de dire, il y eut un grand silence en tout le theatre, et adonc se leva Dion et commencea à parler : mais les grosses larmes qui luy tumboient des yeulx, luy empeschoient la voix, et les soudards estrangers ayant compassion de le veoir plorer, le prierent de ne se fascher point, et d'avoir bon courage. Parquoy Dion, après s'estre un peu revenu de la douleur qu'il avoit sentie, se prit à dire, « Seigneurs Peloponesiens, et vous, « seigneurs alliez, je vous ay icy assemblez, pour « deliberer et consulter entre vous de ce que

« vous avez à faire : car quant à moy, il ne me « seroit point honneste de consulter de ce que je « doy faire maintenant, que la ville de Syracuse « s'en va perdue : et pource, si je ne la puis sau-« ver, à tout le moins me veux-je faire ensepul-« turer au feu et en la ruine de mon païs : mais « quant à vous, si vous avez vouloir de secourir « encore à ceste fois nous autres très mal conseil-« lez, et non moins infortunez, vous releverez sur « ses pieds la pauvre cité de Syracuse, qui est votre « ouvrage : ou, si pour la souvenance des griefz et « torts que vous ont fait les habitans d'icelle, vous « les voulez laisser exterminer, au moins je prie « aux dieux qu'il leur plaise vous payer condigne « recompense de la vertu, loyaulté et bonne vou-« lunté que vous avez jusques icy monstrée envers « moy, vous suppliant d'avoir memoire de Dion « lequel n'a abandonné ny vous cy devant quand on « vous a oultragez, ny ses citoyens quand ilz ont « esté affligez ». Ainsi comme il parloit encore, les soudards estrangers saillirent en avant avec grands cris, et le prierent qu'il les menast en diligence au secours de Syracuse : et adonc les envoyez des Syracusains les saluerent en les embrassant, et priant aux dieux qu'ilz envoyassent tant à Dion comme à eulx, le comble de leurs desirs.

LV. Après que le bruit fut appaisé, Dion leur commanda qu'ilz s'en allassent tout de ce pas apprester, et qu'ilz se trouvassent avec leurs armes, si tost qu'ilz auroient souppé, là mesme, ayant proposé de partir la nuict mesme pour aller au se-

cours de son païs : mais à Syracuse, tant que jour dura, les capitaines et gens de guerre de Dionysius ne cesserent onques de faire tous les maux du monde en la ville, et quand il fut nuict se retirerent dedans le chasteau n'ayans perdu que bien peu de leur gens : et adonc les seditieux gouverneurs des Syracusains reprirent cueur, esperans que les ennemis se tiendroient à ce qu'ilz avoient fait, et commencerent à mettre en teste à leurs citoyens, qu'ilz devoient laisser là Dion, et ne le recevoir point s'il venoit à leur secours avec ses estrangers, disans qu'ilz estoient plus gens de bien qu'eulx pour sauver leur ville, et defendre leur liberté eulx mesmes, sans aide d'autruy. Ainsi furent de rechef envoyez d'autres ambassadeurs vers Dion, les uns de par les capitaines et gouverneurs de la ville pour le divertir de venir, et d'autres au contraire de par les gens de cheval et de par ses familiers et amis, pour le faire haster : au moyen de laquelle diversité il cheminoit lentement et tout à son aise. Quand la nuict fut bien avancée, ceulx qui vouloient mal à Dion se saisirent des portes pour le garder d'entrer : et Nypsius feit de rechef sortir du chasteau ses soudards bien mieulx deliberez et en plus grand nombre qu'ilz n'estoient auparavant, avec lesquelz il abbatit incontinent toute la muraille que lon avoit bastie devant le chasteau, courut et saccagea toute la ville. A ceste saillie lon tuoit non seulement les hommes, comme lon avoit fait à la premiere fois, mais aussi les femmes et les petits enfans, et ne s'amusoient plus gueres au

pillage, mais à tout perdre et exterminer. Car pource que desjà Dionysius voyoit [1] bien que tout estoit desesperé pour luy, il conceut si grande haine contre les Syracusains, qu'il delibera d'ensepvelir, par maniere de dire, sa tyrannie, puisqu'il falloit qu'il la perdist, en la ruine et desolation totale de leur cité : et pour prevenir le secours de Dion, et plus promptement desoler, ruiner et reduire tout à neant, ilz userent de feu, embrazans à la main ce qui estoit le plus près d'eulx, avecques des torches et des flambeaux, et semans des lances et flesches à feu avecques des arcs, ès parties plus loingtaines et plus reculées de la ville : par ainsi ceulx qui s'enfuyoient pour le feu, estans rencontrez ès rues par les soudards, estoient passez au fil de l'espée : ceulx qui s'estoient jettez en leurs maisons, estoient contraints pour le feu d'en ressortir : car il y avoit desjà grand nombre de maisons embrazées, et qui tomboient dessus ceulx qui alloient et venoient.

LVI. Ceste calamité fut principale cause que tous les Syracusains d'un accord ouvrirent les portes à Dion : car depuis qu'il avoit ouy dire en chemin que les gens de guerre de Dionysius s'estoient retirez et renfermez dedans le chasteau, il ne s'estoit pas guere hasté de venir : mais quand il fut jour, il vint premierement au devant de luy quelques

[1] On a vu précédemment que Denys n'étoit plus à Syracuse en ce moment. Ainsi il faut regarder ce que dit ici Plutarque comme exprimant les sentimens, et les ordres que Denys avoit donnés en partant.

gens de cheval qui luy apporterent les nouvelles que les ennemis avoient une autre fois repris la ville : puis vint aucuns de ses adversaires mesmes le prier de se haster. Et comme le mal tirast oultre en croissant et empirant tousjours, Heraclides y envoya son frere, et puis Theodotes son oncle, le supplier de venir vistement au secours, pource qu'il n'y avoit plus personne qui resistast aux ennemis, à cause qu'il estoit blecé luy, et que la ville estoit bien près d'estre du tout entierement destruite et bruslée. Quand ces nouvelles vindrent à Dion, il estoit encore loing des portes de la ville environ quatre lieuës [1] : si declara aux soudards estrangers le danger auquel estoit la ville, et les ayans un peu preschez, les mena, non plus le pas, mais courans vers la ville, rencontrant tousjours en son chemin des messagers les uns sur les autres, qui luy venoient au devant le solliciter de se haster, et au moyen que les soudards feirent une extreme diligence, et d'une singulierement bonne affection, il entra par les portes au quartier de la ville qui se nomme *Hecatompedon*, et d'arrivée envoya devant contre les ennemis, ceulx qu'il avoit les plus legerement armez, à celle fin que ceulx de Syracuse les voyans prissent courage, cependant qu'il mettoit en bataille ses autres soudards pesamment armez, et les citoyens qui y accouroient et se venoient joindre à luy, desquelz il y feit plusieurs esquadrons plus longs que larges, et ordonna ceulx qui auroient la charge de les conduire, à celle fin,

[1] Grec, soixante stades, deux lieues et demie.

qu'en courant sus aux ennemis de plusieurs costez tout ensemble, il leur fut plus espouvantable.

LVII. Quand il eut preparé tout son cas et fait sa priere aux dieux, qu'on le veit passer à travers la ville marchant contre les ennemis, adonc se leva un bruit, une resjouissance publique, et une grande clameur militaire entremeslée de vœuz, prieres et admonestemens de tous les Syracusains, qui appelloient Dion leur sauveur et leur dieu, et les soudards estrangers leurs concitoyens et leurs freres. Et n'y eut homme en Syracuse si aimant sa personne, ny tant craignant la mort, qui ne monstrast estre pour lors en plus grand esmoy du salut de Dion tout seul, que de tous les autres ensemble: car ilz le voyoient s'aller jetter au peril le premier à travers le feu, marchant dedans le sang et par dessus les corps morts qui gisoient emmy les rues et places de la ville. Or est il vray, que seulement aller joindre et affronter les ennemis, estoit bien chose dangereuse, pource que c'estoient gens totalement enragez, et si s'estoient rengez en bataille au long du mur qu'ilz avoient abbatu, en lieu dont l'approche et l'advenue estoit bien malaisée et difficile à gaigner: mais le danger du feu troubloit et estonnoit encore plus les estrangers et leur empeschoit plus le chemin: car de quelque costé qu'ilz se tournassent, ilz veoyent tout alenviron d'eulx la flamme qui brusloit les maisons d'alentour, et falloit qu'ilz marchassent par dessus les ruines ardentes, et qu'ilz courussent en grand danger entre les grands pans de parois et de murailles qui tumboient,

et en passant à travers la fumée espesse meslée de force poulcier, qu'ilz taschassent à entretenir et ne rompre point l'ordonnance de leurs rengs. Quand ce vint à charger les ennemis, ilz ne peurent combatre main à main, que peu en nombre contre peu, à cause que le lieu estoit estroit et bossu : mais les Syracusains à force de crier et d'inciter encouragerent tellement ceulx de leur party, que finablement Nypsius et ses gens furent contraints d'abandonner la place. La plus grande partie se sauva de vistesse dedans le chasteau, duquel ilz estoient bien près : les autres qui n'y peurent entrer assez à temps, s'en fouirent çà et là, que les soudards Grecs occirent en courant après.

LVIII. La qualité du temps ne permeit point aux vainqueurs recevoir promptement le fruict de leur victoire, ny la resjouissance, les caresses et embrassemens convenables à un si grand effect : car les Syracusains s'en allerent chacun en sa maison pour esteindre le feu, qui à grande peine peut estre esteinct de toute la nuict. Incontinent que le jour fut venu, il n'y eut pas un des autres mutins flatteurs de peuple qui ozast arrester en la ville, ains se condemnans eulx mesmes, prirent la fuitte. Heraclides et Theodotes seulz se vindrent d'eulx mesmes rendre entre les mains de Dion, confessans qu'ilz luy avoient fait tort, et le supplians qu'il se voulust monstrer meilleur envers eulx, qu'ilz n'avoient fait envers luy, et que c'estoit chose seante et convenable à luy, qui n'avoit son pareil en toute autre vertu, de se faire cognoistre plus

magnanime à vaincre son courroux, que n'avoient fait ses ingrats adversaires, lesquelz venoient presentement advouer, confesser et recognoistre qu'ilz estoient moindres que luy en vertu, de laquelle ilz avoient auparavant voulu estriveralencontrede luy. Telles prieres faisoient Heraclides et Theodotes à Dion : mais ses amis l'enhortoient qu'il ne pardonnast plus à deux si meschans hommes, qui portoient malignement envie à sa gloire, et que s'il vouloit faire plaisir aux soudards estrangers, il leur meist Heraclides entre leurs mains, et qu'il extirpast du gouvernement de la chose publique de Syracuse celle siene façon de caresser et flatter le peuple, qui estoit une peste non moins pernicieuse en une cité que la tyrannie.

LIX. Dion en les reconfortant leur respondit, « Que les autres capitaines et chefz d'armée ont « accoustumé d'employer le plus de leur estude « aux exercices des armes et de la guerre, et que « de luy il avoit par long temps estudié et appris « en l'eschole de l'Academie à surmonter l'ire, « l'envie et toute contentieuse opiniastreté, de la- « quelle magnanimité la preuve et demonstration « se fait, non pas en se portant modereement en- « vers ses amis ou envers les gens de bien, ains en « pardonnant doulcement, et remettant humaine- « ment son courroux à ceulx par qui on a esté of- « fensé : et que de luy il aimoit beaucoup mieulx « surmonter Heraclides en bonté et justice, que « non pas en puissance ny en prudence, pourautant « que là estoit ce qui plus veritablement se doibt

« appeller bien, et que ès beaux et glorieux faicts « d'armes, encore que nulle autre personne n'y « querelle part, si est ce que la fortune en pretend « la plus grande partie estre siene. Et si Hera- « clides, disoit il, par envie à esté desloyal et mes- « chant, est ce pourtant à dire que Dion par cour- « roux doive maculer sa vertu? Vray est, que les « loix des hommes portent qu'il est plus juste de se « revenger d'une injure faitte, que de la faire pre- « mier: mais toutefois nature monstre, que l'un « et l'autre procede d'une mesme imbecillité: et « combien qu'il soit bien difficile de changer la « mauvaistié d'un homme, depuis qu'il a pris une « habitude d'estre meschant, toutefois si n'est pas « l'homme de nature si brutale, si farouche, ne « si sauvage à manier, que sa meschanceté ne se « puisse bien vaincre à la fin par beneficence, « quand il voit que lon retourne souvent à luy « faire plaisir ».

LX. Dion usant de telz discours, pardonna à Heraclides, et se remettant à renfermer d'une closture le chasteau tout alentour, feit commandement aux Syracusains, que chacun eust à coupper un pau, et à l'apporter là auprès: puis quand la nuict fut venue, mettant là soudards estrangers après, pendant que les Syracusains se reposoient, on ne se donna garde qu'il eut environné le chasteau d'une cloison de pallis: tellement que le lendemain ceulx qui veirent la grandeur et soudaineté de l'ouvrage s'en esmerveillerent grandement, autant les ennemis que ceulx de la ville: et après avoir inhumé les

morts, et racheté ceulx qui avoient esté faits prisonniers, qui n'estoient pas moins de deux mille, teint une assemblée de ville, en laquelle Heraclides meit en avant, que lon le devoit eslire capitaine souverain de Syracuse avec pleine puissance, tant par mer que par terre: ce que tous les plus gens de bien trouverent bon, et voulurent le faire passer par les voix du peuple, mais une tourbe des mariniers et autres gens mechaniques qui vivent de leurs bras, ne voulans souffrir que lon deposast Heraclides de l'admiraulté, se mutinerent, pensans, encore qu'il ne valust rien à autre chose, qu'au moins seroit il en tout et par tout plus populaire que Dion, et plus soubz la main de la commune. Dion leur conceda cela, et rendit pour l'amour d'eulx la charge de la marine à Heraclides: mais il les offensa d'autre costé bien griefvement, quand non seulement il resista à la chaulde poursuitte qu'ilz faisoient, que les terres, maisons et heritages fussent entre tous divisez par egales portions, mais aussi cassa et annulla tout ce qui en avoit desjà paravant esté fait.

LXI. Parquoy Heraclides estant de sejour à Messine, prit de là nouveau commencement de rentrer en ses menées, et se meit à caresser les gens de guerre et de marine, qu'il avoit là menez quant et luy, et à les irriter alencontre de Dion, disant qu'il se vouloit faire tyran, et luy ce pendant traittoit secrettement avec Dionysius, par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax, dequoy les plus notables personnages des Syracusains se doubterent bien, et en sourdit une sedition et mutinerie en

leur camp, à l'occasion de laquelle y eut charté et grande faulte de vivres à Syracuse, de sorte que Dion estoit en si grande perplexité, qu'il ne sçavoit qu'il devoit faire, et estoit blasmé et tensé de ses amis de ce qu'il avoit ainsi avancé et mis en authorité grande contre luymesme un homme si malaisé à manier, et si corrompu d'envie et de malignité comme estoit Heraclides. Et comme Pharax fust avec une armée logé près la ville de Neapolis en la marche des Agrigentins, Dion meit aux champs l'armée des Syracusains, ayant toutefois deliberé d'attendre encore à le combatre à un autre temps: mais par les crieries de Heraclides et de ses gens de marine, qui alloient crians qu'il ne vouloit pas vuider ceste guerre par une bataille, ains vouloit qu'elle durast tousjours, à celle fin qu'il demourast aussi tousjours capitaine en chef, il fut contraint de donner la bataille, laquelle il perdit: toutefois la roupte ne fut pas grande, et advint plus par ce que ses gens se troublerent eulx mesmes, à cause de leurs partialitez, que autrement.

LXII. Au moyen dequoy Dion se preparoit pour venir de rechef à la bataille, et rassembloit ses gens, les preschant et leur donnant courage, quand sur le commencement de la nuict on luy vint apporter nouvelles que Heraclides avecques toute sa flotte s'en alloit cinglant droit à Syracuse en intention d'occuper la ville, et de l'en forclorre luy et son armée. Parquoy il prit incontinent avec luy ceulx qui avoient le plus d'authorité en la ville, et qu'il cognoissoit de meilleure vouluntè, avec lesquelz il

chevaucha toute la nuict en si grande diligence, que le lendemain environ les neuf heures du matin, ilz se trouverent aux portes de Syracuse, ayans fait quarante et quatre lieuës [1] de chemin. Heraclides qui avoit fait tout son effort de le prevenir avecques ses navires, voyant qu'il estoit demouré derriere, tourna voile, et en errant par la mer sans avoir aucun but certain en ses affaires, rencontra par cas d'adventure Gæsylus Lacedæmonien, soy disant estre envoyé de Lacedæmone pour servir de chef aux Siciliens en ceste guerre, comme autrefois Gylippus y avoit esté envoyé. Il fut bien aise de l'avoir rencontré, et s'en munit comme d'un preservatif alencontre de Dion le monstrant aux confederez et alliez de Syracuse, et envoyant devant advertir et sommer par un herault ceulx de Syracuse de recevoir le capitaine Lacedæmonien, qui leur estoit envoyé pour les gouverner. Dion feit response que les Syracusains avoient assez de gouverneurs, et encore que les affaires requissent necessairement un capitaine Lacedæmonien, que luymesme l'estoit, ayant esté fait bourgeois de Sparte: parquoy Gæsylus desesperant de pouvoir obtenir la charge de capitaine general, s'en alla à Syracuse vers Dion, là où il feit l'appointement de Heraclides, moyenant les plus grands juremens et sermens du monde qu'il presta, et moyenant aussi que Gæsylus jura qu'il vengeroit luymesme Dion, et puniroit Heraclides si jamais

[1] Grec, 700 stades, 29 lieues et un sixième, à 24 stades pour la lieue. C'est déja bien assez, si ce n'est même trop pour si peu de temps.

il luy advenoit d'attenter ou de machiner aucune meschanceté.

LXIII. Depuis cela les Syracusains casserent et rompirent leur armée de mer, pource qu'elle ne leur servoit plus de rien, et leur coustoit beaucoup à entretenir, et si estoit occasion de divorce et de sedition entre leurs gouverneurs, et se meirent à assieger le chasteau encore plus estroittement que devant, reedifians tout alentour la muraille qui avoit esté abbatue. Parquoy voyant le filz de Dionysius qu'il ne leur venoit secours de nulle part, que vivres leurs failloient, et que les soudards devenoient mauvais et meschants, n'ayant plus moyen de tenir, feit appointement avec Dion, et luy rendit entre ses mains le chasteau avec toutes les armes et autres meubles qui estoient dedans: et de luy il prit sa mere et ses sœurs et chargea cinq galeres, avec lesquelles il se retira devers son pere, moyenant la sauvegarde que Dion luy feit, à ce qu'il s'en peust aller en seureté. Il n'y eut homme en toute la ville de Syracuse qui faillist à veoir ce spectacle, ou si aucuns d'adventure en estoient absents, les autres les appelloient à haute voix tant qu'ilz pouvoient crier, disans qu'ilz ne voyoient pas le beau jour et le beau soleil qui lors premier pouvoient veoir à son lever la cité de Syracuse pleinement affranchie. Car si jusques aujourd'huy entre les rares exemples de mutation de fortune on compte la fuitte de Dionysius, comme l'un des plus grands, des plus insignes et des plus notables qui furent onques, quelle liesse devons nous pen-

ter que receurent alors ceulx qui le chasserent, et quel contentement d'eulx mesmes devoient avoir ceulx qui avec le moins de moyen qu'il est possible, ruinerent la plus grande et la plus puissante tyrannie qui fut jamais au monde?

LXIV. Quand Appollocrates fut embarqué, et que Dion voulut entrer dedans le chasteau, les femmes qui y estoient ne se peurent contenir ny attendre qu'il fust entré, ains luy coururent au devant jusques à la porte, Aristomache menant par la main le filz de Dion, et Areta la suivant après toute esplorée, et doubtant en elle mesme comment elle devoit nommer et saluer son mary, pour autant qu'un autre avoit eu sa compagnie. Quant à luy, il salua premierement sa sœur, et puis après son filz: et adonc Aristomache luy presentant Areta luy dit, « Nous avons esté en grande captivité et « misere, Dion, pendant que tu as esté en exil: « mais maintenant que tu es retourné et es demouré victorieux, tu nous as delivré de tristesse, « et as fait que nous ozons bien maintenant lever « la teste, excepté ceste cy seule, laquelle je miserable ay veuë, toy vivant, mariée par force « avec un autre. Puis que donques maintenant la « fortune t'a fait seigneur et maistre de nous, quel « jugement fais tu de ceste contrainte? comment « veux tu qu'elle te saluë, ou comme son oncle, « ou comme son mary »? Ainsi que Aristomache disoit ces paroles, les larmes vindrent aux yeux à Dion, et prenant sa femme par la main doulcement et amiablement, luy bailla son filz, et luy

commanda



Dion remet son fils entre les mains de sa femme, comme un gage de réunion. T. IX. P. 80.

A. Borel, Inv. 1786. L. M. Halbou, Sculp.

commanda qu'elle s'en allast en la maison où il faisoit pour lors sa demourance, ayant mis le chasteau en sa puissance.

LXV. Les affaires luy estans ainsi succedez, il ne voulut recevoir aucun fruict ny aucun plaisir de sa prosperité presente avant que rendre graces à ses amis, faire des presens aux alliez de Syracuse, et principalement avant que departir à ses familiers citoyens, et aux soudards estrangers à chacun quelque portion de profit et d'honneur selon son merite, surpassant en cela de magnanimité sa puissance: et ce pendant il se maintenoit quant à luy sobrement et petitement, se contentant de ce que premier luy venoit en main, dont chacun avoit sa vertu en grande admiration, consideré que non seulement toute la Sicile et Carthage, mais aussi universellement toute la Grece avoit les yeux jettez sur luy en une prosperité si grande, et n'estimoit pour lors rien au monde plus grand que luy, ne qu'il y eust autre capitaine, dont la prouesse ou la fortune fust plus illustre que la siene: et neantmoins se contenoit aussi sobrement et modestement tant en habillemens qu'en suitte de serviteurs et service de table, comme s'il eust esté en l'Academie vivant avecques Platon, et non pas conversant entre gens de guerre, capitaines et soudards, qui n'ont autre reconfort des travaux qu'ilz endurent, et des dangers où il fault qu'ilz se jettent ordinairement, sinon que de boire et manger leur saoul, et prendre leurs plaisirs tous les jours. Platon luy escrivit que tous les hommes de la terre avoient les yeux fichez

sur luy : mais luy, à mon jugement, ne regardoit qu'en un seul lieu d'une seule ville, c'est à sçavoir, en l'Academie, et ne vouloit autres juges, ny autres spectateurs de ses faicts que les estudians d'icelle, qui n'admiroient ny aucun de ses exploits, ny sa hardiesse, ny sa victoire, ains regardoient seulement s'il useroit moderecment et attrempeement de sa fortune, et s'il se sçauroit bien contenir dedans les bornes de temperance, ayant fait de si grandes choses.

LXVI. Quant à la gravité qu'il tenoit en parlant aux gens, et à la rigueur austere et inflexible, dont il usoit envers le peuple, il s'opiniastra à n'en vouloir jamais rien diminuer ne relascher, combien que ses affaires requissent fort qu'il usast de doulceur et de grace, et que Platon l'en reprist, et luy escrivist « que l'opiniastreté demouroit avec solitude », comme nous avons desja dit : mais il me semble qu'il le faisoit pour deux raisons : l'une pource qu'il n'avoit point de nature celle gracieuseté de doulceur attrayante, et que son naturel y repugnoit : l'autre, qu'il s'estudioit de tirer au contraire les Syracusains qui estoient trop delicats et corrompuz par telles flatteries et semblables caresses : car Heraclides se remeit de rechef à le harceler.

LXVII. Tout premier quand Dion l'envoya prier de venir au conseil, il luy manda qu'il n'y iroit point, et qu'estant citoyen privé il se trouveroit à l'assemblée comme les autres quand il y en auroit : et puis il le chargea de n'avoir pas demoly et rasé le chasteau, et de n'avoir pas voulu laisser faire le

peuple, lequel vouloit ouvrir la sepulture de Dionysius[1] l'aisné pour en jetter le corps dehors : et qu'il envoyoit querir des conseillers à Corinthe, et dedaignoit avoir pour compagnons au gouvernement de la chose publique les citoyens de la ville. A la verité aussi Dion voirement avoit envoyé querir des Corinthiens, esperant qu'il establiroit mieulx la forme de police qu'il avoit en l'entendement, quand ceulx là seroient venuz, et avoit en pensée de rompre et enfraindre la pure democratie, c'est à dire, le gouveruement de ville, où le peuple a souveraine puissance de toutes choses, comme estant non une police, mais plus tost une foire et un marché, là où tout se vend, ainsi que dit Platon, et d'establir une sorte de police Laconiene et Cretique, meslée du gouvernement populaire, et du royal, qui seroit une aristocratie, c'est à dire, un petit nombre des plus gens de bien qui gouverneroient et disposeroient des principales et plus grandes choses. A quoy faire il estima que les Corinthiens luy serviroient bien, voyant qu'ilz gouvernoient leurs affaires plus par un petit nombre de gens de bien eleuz qu'autrement, et qu'ilz ne commettoient point beaucoup de choses aux voix du peuple : et pourautant qu'il se tenoit tout asseuré que Heraclides luy resisteroit et contrarieroit en cela, et qu'au demourant il cognoissoit bien que c'estoit un homme turbulent, seditieux, inconstant et muable, il permeit adonc à ceulx qui de pieça

[1] L'ancien.

l'eussent fait, s'il ne les en eust gardez, de l'aller tuer, et l'allerent trouver en sa maison, où ilz le feirent mourir. Ceste mort fut bien desplaisante aux Syracusains : mais Dion luy feit preparer honorables obseques, et accompagna le corps jusques à la sepulture avec toute l'armée qui le suivit : puis feit une harengue au peuple, par laquelle il leur donna à entendre qu'il estoit impossible de faire qu'il n'y eust des troubles et seditions en la ville, tant que Dion et Heraclides eussent esté au gouvernement ensemble.

LXVIII. Or y avoit il l'un des familiers de Dion nommé Callippus [1], natif d'Athenes, que Platon dit n'estre point venu à la cognoissance et familiarité de Dion pour l'occasion de l'estude de la philosophie, ains par le moyen de ce qu'il luy avoit esté guide à le mener veoir les mysteres et secrettes cerimonies des sacrifices, et pour autre telle frequentation et communication vulgaire: mais neantmoins il l'avoit accompagné en ceste guerre, estant bien honoré de luy, et avoit entré quant et luy en la ville le premier de tous ses amis couronné d'un chappeau de fleurs, et s'estoit bien fait veoir et cognoistre en toutes les rencontres et combats qui s'estoient faits. Cestuy Callippus voyant que les premiers et les meilleurs amis de Dion avoient esté tous tuez en ceste guerre, que Heraclides estoit mort, et que le peuple de Syracuse n'avoit plus de chef, et d'avantage que les soudards qui estoient

[1] Cornélius Népos le nomme Callicrate.

avec Dion, luy portoient plus d'affection qu'à nul des autres, devint le plus desloyal et le plus meschant des meschants, esperant que pour loyer d'occire son hoste et son amy, il gaigneroit asseureement la seigneurie de toute la Sicile : et, comme disent aucuns, ayans pris d'avantage des ennemis vingt talents [1] pour salaire de commettre le meurtre qu'il commeit. Si se meit à pratiquer, corrompre et suborner quelques uns des soudards estrangers à l'encontre de Dion, commenceant par une très malicieuse et cauteleuse voye ; car en luy rapportant ordinairement quelques paroles mutines, ou veritablement dittes par les soudards, ou bien controuvées par luy, il gaigna une telle licence pour la fiance que Dion avoit en luy, qu'il luy estoit loisible de parler à seureté à qui il vouloit d'entre eulx, et mesdire franchement de Dion, par le commandement de luy mesme, à celle fin qu'il sceust asseureement s'il y en avoit aucuns qui fussent mal contents de luy, ou bien qui luy voulussent mal de mort. De là advint que Callippus trouva incontinent ceulx qui avoient mauvaise voulunté, et qui estoient desjà gastez, lesquelz il tira à sa ligue, et si aucun ne le voulant ouir parler, alloit descouvrir à Dion, qu'il l'avoit solicité contre luy, que Dion ne s'en emouvoit, ny ne s'en courrouceoit point à luy, pensant qu'il ne feist que ce qu'il luy avoit commandé de faire.

LXIX. Ainsi que ceste trahison se menoit et se

[1] Douze mille escus. *Amyot*. 94,375 livres de notre monnoie.

machinoit contre Dion, il s'apparut à luy un grand et monstrueux fantasme : car il estoit d'adventure en une galerie de son logis assis sur le soir tout seul, pensant profondement quelque chose en luymesme, et va tout soudain ouir un bruit : si jetta sa veuë à l'autre bout de la galerie (il estoit encore jour) et veit une grande femme de vesture et de visage ressemblant totalement aux furies que lon introduit quelquefois ès tragœdies, laquelle nettoyoit la maison avec un ballay. Ceste vision l'estonna fort, et en fut si effroyé, qu'il envoya querir ses amis, ausquelz il la recita, et les pria de demourer avecques luy, et y passer la nuict, estant totalement transporté hors de soy, pour la crainte qu'il avoit que ce fantasme ne se presentast encore devant luy quand il seroit tout seul, ce qui toutefois ne luy advint oncques puis : mais quelque peu de jours après, son filz, qui estoit presque desjà en l'aage d'adolescence, pour quelque courroux dont l'origine avoit esté une chose puerile et legere, se precipita du hault en bas de la maison la teste la premiere, et se tua.

LXX. Estant Dion en cest estat, Callippus poursuivit de plus en plus sa trahison, et sema un bruit parmy les Syracusains, que Dion se voyant privé d'enfans avoit deliberé d'appeller Appollocrates le filz de Dionysius, et le faire son heritier et successeur, comme estant cousin germain de sa femme, et filz de la fille de sa sœur. Desjà commenceoit Dion, et sa femme et sa sœur à se doubter des menées de Callippus, et leur en venoit on faire des descouver-

tures, et apporter des indices de tous costez: mais Dion estant marry de la mort de Heraclides, ainsi que je pense, et ayant tousjours sur le cueur avecques grande desplaisance ce meurtre là, comme estant une tache qui maculoit sa vie et ses actes, dit qu'il aimoit mieulx mourir de plusieurs morts, et offrir sa gorge à coupper à qui voudroit, plus tost que de vivre en telle destresse, qu'il fust contraint de se donner garde, non seulement de ses ennemis, mais aussi de ses amis. Et Callippus voyant que ces femmes en faisoient grande et vehemente inquisition, et craignant que son faict fust descouvert, s'en vint vers elles leur dire en pleurant qu'il n'en estoit rien, et qu'il estoit prest et appareillé de leur en donner toute telle asseurance qu'elles luy demanderoient. Elles luy demanderent qu'il jurast le grand serment, lequel estoit tel; « Celuy qui doit prester ce « jurement, entre dedans le temple des deesses Thesmophores, qui sont Ceres et Proserpine: et après « quelques sacrifices faits, il vest la chappe de pourpre de la deesse Proserpine, tenant en sa main une « torche ardente, et jure en cest estat ».

LXXI. Callippus ayant fait toutes ces cerimonies, et presté le serment en la sorte que j'ay dit, feit si peu de compte des deesses, qu'il n'attendit à faire le meurtre qu'il avoit entrepris, que jusques à ce que la feste solennelle de la deesse, par laquelle il avoit juré, fust venue, et le tua au jour mesme de la feste de Proserpine: non que je pense qu'il eust expressement choisy ce jour là, sachant très bien

qu'il offensoit et pechoit tousjours contre elle, en quelque temps qu'il eust tué son confrere, mesmement luy qui l'avoit introduit en la religion et confrairie des mysteres de Ceres et de Proserpine. Or estoient ilz plusieurs consorts de ceste trahison : et comme Dion estoit assis devisant avecques aucuns de ses amis en une chambre, où il y avoit plusieurs lictz à se seoir, les uns environnerent la maison tout à l'entour, les autres se meirent aux huis et aux fenestres de la chambre : et ceulx qui devoient mettre la main sur luy, qui estoient soudards Zacynthiens, entrerent dedans tous en saye sans espée. Si tost qu'ilz furent entrez, ceulx de dehors tirerent les portes après eulx, et les teindrent fermées de peur que personne ne sortist : et ceulx qui estoient entrez, se ruerent incontinent sur Dion, taschans à l'estrangler et l'estouffer : mais quand ilz veirent qu'ilz ne le pouvoient, ilz demanderent une espée. Personne de dedans n'osoit s'entremettre d'ouvrir les portes, combien qu'ilz fussent plusieurs avec Dion : car chascun d'eulx pensoit, qu'en le laissant tuer il sauveroit sa vie, et par ainsi ne l'oserent secourir. Si furent les meurtriers long temps à attendre sans rien faire : à la fin il y eut un Syracusain nommé Lycon, qui tendit une dague par la fenestre à l'un de ces Zacynthiens, de laquelle ilz luy coupperent la gorge, ne plus ne moins qu'à un mouton qu'ilz tenoient, long temps y avoit, entre leurs mains tout esperdu de frayeur.

LXXII. Le meurtre executé, ilz jetterent en pri-

son sa sœur, et sa femme qui estoit grosse, et feit la pauvre dame une piteuse gesine : car elle s'accoucha en la prison d'un beau filz qu'elles se delibererent de nourrir plus tost qu'en faire autre chose, ce que leur permeirent aiseement ceulx qui les avoient en garde, à cause que desjà Callippus commenceoit à estre troublé et embrouillé en ses affaires : car du commencement après qu'il eut tué Dion, il eut quelque temps la vogue et teint en sa main la ville de Syracuse, et en escrivit à la ville d'Athenes, laquelle il devoit, après les dieux immortels, la plus redoubter, ayant souillé ses mains d'une si damnable forfaitture : mais il ne fut, à mon advis, jamais mal dit, que c'est la ville qui produit les meilleurs hommes du monde, quand ilz s'addonnent à bien, et les plus meschans aussi, quand ilz s'adonnent à mal : comme leur region porte le meilleur miel que lon trouve point, et la ciguë, qui le plus soudainement esteinct la vie de l'homme.

LXXIII. Toutefois les dieux et la fortune ne sousteindrent pas long temps ce crime, et cest improper de souffrir demourer en regne un homme ayant acquis domination et seigneurie par une si grande meschanceté, ains en paya tantost après la peine qu'il avoit meritée : car s'estant mis aux champs pour aller prendre la ville de Catane, il perdit aussi tost celle de Syracuse, et treuve lon qu'il dit lors, « Ayant perdu une ville, j'ay pris « une rape [1] à raper du formage ». Depuis il alla as-

[1] Τυροκνῆστιν, une poile. pource que les simples gens appel-

saillir ceulx de Messine, là où il perdit la plus grande partie de ses gens, entre lesquelz furent ceulx qui avoient tué Dion : et pource qu'il ne trouva ville aucune en toute la Sicile, qui le voulust recevoir, ains le haïssoient toutes, et l'avoient en abomination, il alla occuper la ville de Rege en la coste d'Italie, là où estant en grande disette de toutes choses, et ne pouvant qu'à grande peine nourrir ses soudards, il fut occis par Leptines et Polyperchon de la mesme dague de laquelle Dion avoit esté tué : ce que lon recogneut à la façon, pource qu'elle estoit courte comme les Laconienes et aussi à l'ouvrage de dessus, qui estoit singulier. Telle fut l'amende que paya Callippus.

LXXIV. Quant à Aristomache et à Arete, elles furent mises hors de prison, et Icetes Syracusain, qui avoit esté autrefois des amis de Dion, les retira en sa maison, et les traitta pour quelque temps fidelement et bien, mais depuis il fut gaigné par les ennemis de Dion : si leur feit preparer une navire, faisant à croire qu'il les vouloit envoyer au Peloponese, et donna charge à ceulx qui les menoient de les tuer par le chemin, et les jetter dedans la mer : les autres disent qu'elles y furent jettées toutes vifves, et le petit enfant avec. Mais la peine du peché qu'il oza commettre en cest endroit, retourna

loyent καπάνην et καπάνιον, ce que les bien parlans appelloyent πατάνην ou πατάνιον, c'est-à-dire, une poile, qui autrement s'appelle τυροκνῆστις. Voyez Julius Pollux, livre 10, chap. 24. *Amyot.*

à la fin sur sa teste aussi bien comme des autres : car il fut pris par Timoleon qui le feit mourir, et si luy tuerent encore les Syracusains deux de ses filles en vengeance de la desloyauté dont il avoit usé vers Dion : desquelles choses nous avons escrit par le menu de poinct en poinct en la vie de Timoleon.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE BRUTUS.

Naissance de Brutus. II. *Ses études philosophiques.* III. *Il va en Cypre avec son oncle Caton.* IV. *Il prend parti avec Pompée.* V. *César ordonne à ses troupes d'épargner la vie de Brutus. Pourquoi?* VI. *Il va trouver César. Avec quelle distinction César le traite.* VII. *César lui donne le gouvernement de la Gaule Cisalpine.* VIII. *Il lui donne la préture urbaine.* IX. *Ce que César pensoit de Brutus et de Cassius.* X. *Ce qui engagea Brutus à conspirer contre César.* XI. *Cassius lui propose de se mettre à la tête de la conjuration.* XII. *Comment elle se forme.* XIII. *Inquiétude de Brutus.* XIV. *Comment sa femme lui montre qu'elle étoit assez courageuse pour être digne d'avoir part à son secret.* XV. *Les conjurés fixent le jour de l'exécution.* XVI. *Tranquillité d'esprit de Brutus.* XVII. *Divers accidens propres à déconcerter et à effrayer les conjurés. Porcia s'évanouit.* XIX. *Circonstance inquiétante. Comment Brutus la juge.* XX. *Meurtre de César.* XXI. *Brutus s'oppose au meurtre d'Antoine.* XXII. *Harangue de Brutus au peuple. Comment le peuple la reçoit.* XXIII. *Décret du sénat en l'honneur de Brutus et de ses consorts.* XXIV. *Éloge de César fait par Antoine.* XXV. *Fureur du peuple contre ses meurtriers.* XXVI. *Brutus sort de Rome.* XXVII. *Brutus blâme les démarches de Ci-*

céron en faveur d'Octave. XXVIII. *Adieux de Brutus et de Porcia.* XXIX. *Brutus va à Athènes.* XXX. *Il se rend maître de quelques vaisseaux qui portoient de l'argent à Rome.* XXXI. *Accident survenus à Brutus.* XXXII. *Caius Antoine se rend à lui avec ses troupes.* XXXIII. *Octave fait condamner Brutus et ses compagnons.* XXXIV. *Brutus fait mourir Caius Antoine.* XXXV. *Réunion des troupes de Brutus et de Cassius.* XXXVI. *Eloge de Brutus.* XXXVII. *Brutus et Cassius se séparent.* XXXVIII. *Brutus assiège la ville de Xanthe.* XXXIX. *Elle est consumée par un incendie.* XL. *La ville de Patare se rend à lui.* XLI. *Il fait mourir Théodote.* XLII. *Querelle entre Brutus et Cassius.* XLIII. *Jugement de Brutus qui déplait à Cassius.* XLIV. *Phantôme qui apparoît à Brutus,* XLV. *Il raconte sa vision à Cassius qui le tranquillise.* XLVI. *Brutus et Cassius campés vis-à-vis d'Octave et d'Antoine.* XLVII. *Mauvais présages qui effrayent Cassius.* XLVIII. *L'avis de Brutus, pour hazarder la bataille, prévaut.* XLIX. *Brutus et Cassius se promettent de se tuer, s'ils venoient à être vaincus.* L. *Leur armée se met en mouvement.* LI. *Grand avantage du côté de Brutus.* LII. *L'aile de Cassius est entièrement défaite.* LIII. *Etonnement de Brutus à son retour.* LIV. *Mort de Cassius.* LV. *Brutus lui rend les honneurs funèbres.* LVI. *Trouble dans le camp de Brutus.* LVII. *Promesse que Brutus fait à ses troupes, si elles faisoient bien leur devoir dans le combat.* LVIII. *Bataille gagnée par la flotte de*

Brutus. Il n'en est pas instruit à temps. LIX. *Nouvelle apparition du phantôme.* LX. *Brutus est défait.* LXI. *Lucilius se fait mener à Antoine sous le nom de Brutus.* LXII. *Brutus envoie visiter son camp.* LXIII. *Mort de Brutus.* LXIV. *Honneurs qu'Antoine rend à son corps. Mort de Porcia.*

Depuis l'an 675 jusqu'à l'an 712 de Rome, avant J. C. 42.

La comparaison de Dion avec Brutus.

MARCUS BRUTUS.



MARCUS BRUTUS estoit descendu de celuy Junius [1] Brutus, auquel les anciens Romains dressèrent une statue de bronze au Capitole entre celles des roys, tenant une espée nue en la main, à cause qu'il avoit très vertueusement chassé et debouté les Tarquins de la royauté de Rome [2]: mais celuy là ayant les meurs austeres de nature, et non addoulcies par la raison, ressemblant aux espées [3] de trop aigre trempe, se laissa transporter au courroux et à la haine qu'il avoit contre les tyrans, jusques à en occire ses propres enfans. Et au contraire, cestuy dequoy nous escrivons maintenant, ayant temperé ses meurs par la cognoissance des lettres et par la raison apprise en l'etude de la philosophie, et ayant

[1] Denys d'Halicarnasse et Dion le nient formellement.

[2] L'an de Rome 244, avant J. C. 510.

[3] ψυχήλατα, c'est-à-dire, batue à freid, de mot à mot. *Amyot.*

excité son naturel, qui de soy mesme estoit doulx et grave, à faire et executer de grandes choses, me semble avoir esté très bien composé à la vertu: tellement que ceulx mesmes qui luy veulent mal, pour ce qu'il conjura alencontre de Cæsar, s'il y a eu aucune chose genereusement faitte en toute la conjuration, l'attribuent à Brutus, et tous les actes aspres ou aigres à Cassius, lequel estoit bien familier et amy de Brutus, mais non pas en ses meurs si entier ne si net comme luy. Servilia sa mere se disoit extraitte du sang de Servilius Hala, lequel, comme Spurius Mælius attentast de se faire roy, et à ses fins sollicitast et emeust le menu peuple à sedition, prit un poignard qu'il cacha soubz son aixelle, et s'en alla sur la place, là où il feit semblant d'avoir quelque chose à luy communiquer, et pour ce faire, s'approcha tout au plus près de luy, mais ainsi que l'autre baissa la teste pour ouïr ce qu'il luy vouloit dire, il luy donna un coup de poignard dont il le tua [1]: et quant à cela, il n'y a personne qui die du contraire. Mais quant au costé paternel, il y en a eu aucuns qui pour haine et malvueillance qu'ilz ont conceuë encontre Brutus, à cause de la mort de Julius Cæsar, soustiennent qu'il n'estoit point issu de celuy qui chassa les Tarquins, pourautant qu'il ne demoura nul de sa race, attendu qu'il tua ses enfans, et que cestuy estoit descendu d'une maison populaire [2], laquelle depuis peu de temps avoit commencé

[1] L'an de Rome 316, avant J.-C. 439.

[2] Le Grec dit, fils d'un Brutus, économe, c'est-à-dire, intendant de maison.

mencé à estre avancée aux estats et honneurs de la chose publique. Au contraire, le philosophe Posidonius escrit, que Junius Brutus tua voirement deux de ses enfans [1], qui estoient desjà en aage, comme lon trouve par les histoires, mais qu'il en demoura un tiers, qui estoit pour lors encore en sa premiere enfance, duquel la maison a depuis esté derivée : et d'avantage, que de son temps il se trouvoit quelques hommes illustres de celle famille, desquelz la forme et les traicts de visage ressembloient fort à celle statue de Brutus. Mais à tant c'est assez parlé de ce propos.

II. Marcus Cato le philosophe estoit frère de Servilia mere de Brutus, et celuy de tous les Romains que plus il se proposa à imiter, estant son oncle, duquel il espousa encore depuis la fille. Quant aux philosophes Grecs, il n'y en a pas une secte, par maniere de dire, de qui il n'en ait ouy quelcun, ny dont il ait esté adversaire : mais sur tous les autres, il aima singulierement les Platoniques, et ne s'appliquant pas fort à la nouvelle ny à la moyenne academie que lon appelle, il s'estoit du tout adonné à l'anciene : au moyen de quoy il eut bien tousjours en grande admiration le philosophe Antiochus de la ville d'Ascalon, mais il se feit amy familier de son frere Ariston, et le voulut avoir pour domesti-

[1] Nommés par Tite-Live Titus et Tibérius. Il ne les tua pas, mais en sa qualité de consul, il présida à leur supplice, comme convaincus d'un complot pour rétablir Tarquin sur le trône, l'an de Rome 245.

que [1], lequel en lettres et sçavoir n'estoit pas si excellent comme ont esté beaucoup d'autres philosophes, mais en sagesse et en doulceur il contestoit avecques les premiers. Touchant Empylus, de qui luy mesme fait mention en ses Epistres, et ses amis aussi en plusieurs lieux, c'estoit un orateur, lequel a laissé un petit livre qui n'est pas mauvais, de la mort de Cæsar, intitulé *Brutus*. Il estoit suffisamment exercité en la langue latine, tant pour faire un long discours, comme pour harenguer et plaider: mais en la langue grecque, lon note et observe par quelques unes de ses epistres qu'il a affecté celle grave et sententieuse briefveté de parler, qui est propre aux Lacedæmoniens: comme ayant desjà la guerre commencée il escrivit aux Pergameniens en ceste sorte, « J'entends que vous avez baillé de l'argent à Dolo« bella: si vous l'avez fait vouluntairement, vous « confessez m'avoir offensé: si malgré vous, de« clarez le, en m'en baillant voluntairement ». Une autre fois aux Samiens, « Voz conseilz sont « longs, voz effects sont lents, pensez quelle en « sera la fin ». Et une autre qu'il leur escrit des Pa« tareiens [2], les Xanthiens [3] pour avoir mesprisé

[1] Non pas serviteur, mais vivant avec lui.

[2] Pataro, ville de Lycie, d'où Apollon est surnommé Patareen. Il y rendoit ses oracles pendant les six mois d'hiver, et les rendoit à Délos pendant les six mois d'été. Elle étoit sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe du côté de l'orient.

[3] La ville de Xanthe étoit dans la Lycie au-dessus de l'embouchure du Xanthe à l'occident. Ce Xanthe n'est pas comme on voit, le même que la riviere de la Troade.

« ma grace, ont fait de leur païs un sepulchre de « desespoir : et les Patareïens pour s'estre mis en « ma sauvegarde, n'ont perdu pas un seul poinct « de leur liberté Parquoy pendant qu'il vous est « loisible, choisissez ou le jugement des Patareïens, « ou la fortune des Xanthiens ». Voilà la sorte dequoy sont les missives de Brutus, que lon note pour la briefveté [1].

III. Estant encore en son adolescence, il alla en Cypre avec son oncle Caton, que lon avoit envoyé contre le roy Ptolomæus [2], lequel s'estant desfait luy mesme, Caton ayant quelque affaire qui le retenoit necessairement en l'isle de Rhodes, avoit desjà envoyé devant l'un de ses familiers Caninius [3] pour garder l'argent et les biens : mais craignant qu'il ne se tiendroit jamais de desrobber, il escrivit à Brutus qu'il s'en vinst en Cypre tout incontinent de la Pamphylie, où il estoit se revenant d'une maladie : ce qu'il feit, mais bien à regret, tant pour la vergogne qu'il avoit de Caninius que Caton rejettoit à son advis ignominieusement, comme aussi pour ce que ceste charge et administration luy sembloit trop vile et mal seante à luy qui estoit jeune et dedié à l'estude : toutefois il s'y employa si bien et si diligemment, que Caton l'en loua : et après que tous les biens eurent esté vendus, il prit

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez la Vie de Caton d'Utique, ch. XLVII et XLVIII au T. VI.

[3] Ou, Canidius. *Amyot.* Dans la Vie de Caton d'Utique il est toujours écrit Canidius,

il prit la plus grande partie des deniers, avec lesquelz il s'en retourna à Rome.

IV. Depuis quand la puissance Romaine fut divisée en deux ligues, que Cæsar et Pompeius prirent les armes l'un contre l'autre, et que tout l'empire de Rome fut troublé, on s'attendoit bien qu'il suivroit le party de Cæsar, pourautant que quelque temps auparavant Pompeius avoit fait mourir son pere: mais estimant qu'il falloit preposer les affections publiques aux privées, et se persuadant que la cause qui faisoit prendre les armes à Pompeius, estoit meilleure et plus juste que celle de Cæsar, il se meit de la part de Pompeius, combien qu'au paravant ayant quelquefois rencontré Pompeius, il ne le daigna pas seulement saluer, pensant que ce seroit à luy un grand pesché, que de parler à l'homicide de son pere: mais lors se soubzmettant à luy comme au chef de la chose publique, il feit voile en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le gouvernement de celle province estoit escheut: et voyant qu'il n'y avoit pas là moyen de faire de grandes choses, et que desjà Cæsar et Pompeius estoient l'un auprès de l'autre combatans à qui demoureroit le maistre, il s'en alla vouluntairement sans estre mandé en Macedoine pour estre participant du danger, là où lon dit que Pompeius estant joyeux et esmerveillé de sa venue, quand il le veit venir se leva de son siege et l'alla embrasser devant tout le monde, aussi honorablement comme il eust sceu faire à l'un des plus grands de sa ligue. En ce camp là tout le long du jour, excepté le

temps qu'il estoit avec Pompeius, il vacquoit aux livres et à l'estude, non seulement tous les jours precedents, mais aussi celuy mesme de devant la grande bataille de Pharsale. Il estoit au cueur d'esté et faisoit un fort grand chault, avecques ce que lon avoit logé le camp près de lieux marescageux, et ceulx qui portoient sa tente avoient beaucoup demouré à venir : au moyen dequoy tout las et travaillé qu'il estoit, à peine se meit il sur le midy à manger un morceau : puis au lieu que les autres dormoient, ou bien pensoient et se soucioient de ce qui adviendroit le lendemain, il estudia et escrivit tout le long du jour jusques au soir, composant un sommaire de Polybius[1].

V. Lon dit que Cæsar ne le meit point à nonchaloir, et qu'il dit devant la bataille à ses capitaines et chefs de bandes, qu'ilz se gardassent de tuer Brutus en la bataille, et s'il se rendoit vouluntairement, qu'ilz le luy amenassent : mais s'il se mettoit en defense pour n'estre point pris, qu'ilz le laissassent aller sans luy faire autre violence : et dit on qu'il le faisoit pour l'amour de Servilia mere dudit Brutus : car estant encore bien jeune il avoit cogneu Servilia, qui avoit esté desmesureemént amoureuse de luy : et pourautant que Brutus estoit né environ le temps que leur amour estoit en sa plus grande ardeur, il se persuadoit qu'elle l'avoit conceu de luy. Auquel propos on raconte que du temps que lon traittoit au senat des affaires de la

[1] Historien célèbre de la ville de Mégalopolis, né, l'an de Rome 548, mort l'an de Rome 631.

conjuration de Catilina, laquelle fut bien près de ruiner et destruire toute la ville de Rome, Cæsar et Caton se trouverent près l'un de l'autre, soustenans contraires opinions, et qu'en ces entrefaittes on apporta de dehors quelque petit escript à Cæsar. Cæsar le prit et le leut à part tout bas, et adonc Caton se prit à crier que Cæsar faisoit meschamment de recevoir advertissement et lettres des ennemis, dequoy plusieurs des assistans murmurerent. Parquoy Cæsar donna la lettre tout ainsi comme elle estoit à Caton, qui la leut, et trouva que c'estoit une lettre amatoire et lassive de sa sœur Servilia: si la rejetta à Cæsar, et luy dit, « Tien yvrongne ». Et cela fait, il reprit son propos, et poursuivit le discours de son opinion comme devant, tant estoit publiée et cogneuë de tous l'amour et l'affection que Servilia portoit à Cæsar.

VI. Mais après la defaitte de Pharsale que Pompeius s'en fut fouy vers la mer, et que lon vint assieger le camp, Brutus en sortit par les portes sans estre apperceu, et se jetta dedans un maresoage plein d'eau et de roseaux palustres: puis quand la nuict fut venue, il sortit et se retira en la ville de Larissa [1], de là où il escrivit à Cæsar, lequel fut bien aise de ce qu'il estoit sauvé, et luy manda qu'il s'en vinst vers luy: et quand il fut venu, il ne luy pardonna pas seulement, ains le reteint autour de luy, en aussi grand honneur que per-

[1] Une des plus grandes villes de Thessalie, près du fleuve Pénée.

sonne qui y fust. Il n'y avoit homme qui sceust dire là où s'enfuyoit Pompeius, et estoit on en peine de le sçavoir : pourtant Cæsar marchant quelque espace de chemin seul à seul aveoques Brutus, enquit de luy ce qu'il en pensoit, et luy sembla par quelque discours qu'il luy ouit faire, qu'il jugeoit très bien par conjectures de sa fuite : et pource, laissant tout autre advis et conseil, il prit chemin vers l'AEgypte. Mais Pompeius, qui, comme Brutus avoit conjecturé, s'estoit retiré en AEgypte, fut là surpris de l'heure de sa destinée. Au demourant Brutus impetra encore de Cæsar grace pour Cassius : et defendant la cause du roy de Libye [1], vray est qu'il succumba à la multitude et au pois des charges que lon luy mettoit sus, mais intercedant et priant pour luy, encore luy sauva il grande partie de son royaume et de ses terres. Et dit on que la premiere fois que Cæsar l'ouit harenguer devant luy, il dit à ses amis, « Je ne sçay pas « que veult ce jeune homme : mais tout ce qu'il « veult, il le veut d'une merveilleuse vehemence ». Car comme sa gravité ne se laissoit pas aller aiseement à tous ceulx qui le venoient requerir de leur faire plaisir, ains estant meuë par conseil et par raison, elle tendoit tousjours à faire choses louables et honestes : aussi, là où elle se mettoit à pour-

[1] C'estoit Juba, mais il est certain que Brutus intercéda aussi pour Dejotarus, roy de Galatie, qui neantmoins fut par Cæsar privé d'une grande partie de son pays. Et pource seroit plus à propos entendre ce lieu de luy. *Amyot*. Voyez les Observations.

suivre quelque chose, elle usoit d'une instance vehemente et pressante, qui ne desistoit jamais qu'elle ne fust venue à chef de son entreprise : car par le flatter on n'eust jamais sceu obtenir de luy, ne luy faire faire aucune chose injuste, et estimoit que se laisser vaincre de prieres et requestes par ceulx qui sans vergongne pressent et importunent ceulx de qui ilz veulent obtenir aucune chose desraisonnable, ce que aucuns font par honte de n'ozer rien refuzer, estoit une chose bien laide et mal convenable à un grand personnage : et pource il avoit accoustumé de dire, qu'il luy sembloit que ceulx qui ne pouvoient rien refuser, avoient très mal gouverné la fleur de leur jeunesse.

VII. Quand Cæsar voulut passer la mer pour aller en Afrique contre Caton et Scipion, il luy laissa à gouverner la Gaule, qui est deçà les Alpes du costé d'Italie, qui fut un heur singulier à celle province : car au lieu que les autres estoient travaillées et pillées par l'insolence et l'avarice des gouverneurs, ne plus ne moins que si c'eussent esté païs de conqueste, Brutus estoit aux Gaulois repos et reconfort des travaux qu'ilz avoient mesme auparavant endurez : duquel bon traittement la grace estoit entierement par luy attribuée à Cæsar, de sorte que à son retour d'Afrique, en visitant l'Italie, ce qu'il y veit plus vouluntiers, et avec plus de plaisir, furent les villes du gouvernement de Brutus, et Brutus mesme qui luy faisoit honneur de sa personne, et duquel la compagnie luy estoit fort aggreable.

VIII. Or y avoit il à Rome plusieurs sortes de prætures, et s'attendoit on bien que Brutus ou Cassius emporteroient celle qui est de plus grande dignité, que lon nommoit la præture urbaine, à cause que celuy qui l'exerçoit, faisoit droit et jugeoit entre ceulx de la ville : à raison dequoy ilz entrerent en different l'un contre l'autre, combien que les uns veulent dire, que pour quelques autres causes precedentes, il y avoit desjà quelque peu de picque entre eulx, et que ceste concurrence les meit encore plus avant en querelle, quoy qu'ilz fussent alliez : car Cassius avoit espousé Junia la sœur de Brutus. Les autres disent que ce debat entre eulx vint de Cæsar mesme, lequel secrettement donnoit esperance de sa faveur à l'un et à l'autre : si tira leur brigue si avant, et se picquerent tellement à ceste poursuitte, qu'ilz en eurent procès l'un contre l'autre. Brutus combatoit de sa vertu et bonne renommée alencontre de plusieurs beaux exploits d'armes que Cassius avoit faits contre les Parthes : et Cæsar, après avoir ouy leurs allegations, dit à ses amis ausquelz il se conseilloit sur cest affaire. « Il est vray que les raisons que Cassius « allegue, sont plus justes : mais neantmoins il « fault preferer Brutus » : et par ainsi eut Brutus la premiere, et Cassius la seconde, lequel ne luy voulut pas tant de bien pour celle qu'il avoit obtenue, que de mal pour celle qu'il avoit perdue.

IX. Mais Brutus en beaucoup d'autres choses se sentit encore de la puissance de Cæsar autant comme il voulut : car s'il eust voulu il eust peu estre le

premier de ses amis, et avoir le plus de credit autour de luy : mais ceulx de la faction de Cassius l'en divertissoient (car, quant à Cassius, ilz n'estoient point encore retournez en grace, depuis le different de leur brigue) et estoient incessamment après luy à l'admonester et prescher de ne se laisser point destremper ny amollir par les allechemens de Cæsar, ains fouir toutes ses caresses et ses graces tyranniques, desquelles ilz disoient que Cæsar usoit envers luy non pour honorer sa vertu, mais pour affoiblir la force de son courage. Si n'estoit point Cæsar luymesme sans en avoir quelque souspeçon, et sans en ouir quelques rapports, ains craignoit son grand cueur, son authorité et ses amis : mais d'autre costé il se fioit à la bonté de ses meurs et de son naturel : car comme on luy eust un jour rapporté que Antonius et Dolobella machinoient quelque nouvelleté contre luy, il respondit, « que « ces gras et perruquez ne luy faisoient point de « peur, mais ouy bien ces palles et maigres », entendant cela de Brutus et de Cassius. Une autre fois que lon accusoit et chargeoit Brutus envers luy, et l'admonestoit on de s'en donner de garde, il respondit en touchant de la main son estomac, « Com« ment, vous semble il que Brutus n'aura pas la « patience d'attendre que ce pauvre corps ait fait « son temps »? comme s'il eust voulu dire, qu'il n'appartenoit à nul autre qu'à Brutus, d'avoir après luy aussi grande puissance que luy.

X. Et me semble quant à moy, qu'il eust peu estre asseureement le premier homme de la ville,

s'il eust peu endurer de seconder Cæsar quelque espace de temps, et laisser un peu fener, par maniere de dire la fleur de son authorité, et passer la gloire qu'il avoit acquise par ses grandes victoires: mais Cassius homme cholere, qui haïssoit plus Cæsar en privé, qu'il ne faisoit le tyran en public, l'enflamma et le precipita: et dit on que Brutus portoit mal patiemment la seigneurie, mais que Cassius haïssoit le seigneur, se plaignant de plusieurs tortz qu'il luy avoit fait, et entre autres, qu'il luy avoit osté des lions. Cassius en avoit fait provision pour ses jeux, quand il seroit ædile, et furent trouvez en la ville de Megare lors qu'elle fut prise par Calenus, et Cæsar les reteint. On dit que ces bestes porterent grand dommage aux Megariens: car sur l'instant que la ville s'en alloit prise, ilz rompirent les cages où ilz estoient enfermez, et les deslierent, pensans qu'ilz empescheroient les ennemis de leur courir sus: mais les lions se tournerent contre eulx mesmes, ainsi qu'ilz s'enfuyoient çà et là tous desarmez, et en deschirerent aucuns si cruellement, que les ennemis mesmes eurent pitié de le veoir. Voilà ce que aucuns disent avoir esté cause principale de faire conspirer Cassius alencontre de Cæsar: mais ilz ne disent pas la verité. Car Cassius avoit dès sa naissance une nature impatiente de toutes sortes de tyrans, comme il monstra estant encore jeune enfant allant à une mesme eschole que Faustus filz de Sylla: car comme ce Faustus soy glorifiant entre les autres enfans louast haultement la monarchie de son pere, Cassius se dressant en

pieds luy donna une couple de soufflets : dequoy les tuteurs de Faustus voulurent avoir reparation et poursuivre ceste injure en justice : mais Pompeius les en engarda, et feit venir les deux enfans devant luy, ausquelz il demanda comment la chose estoit allée : et là Cassius, ainsi que lon trouve par escript, dit à l'autre, « Or sus, Faustus, prens encore la hardiesse de redire une autre fois en la presence de ce personnage icy, les mesmes paroles qui me irriterent alors encontre toy, à celle fin que de rechef je te rompe la teste à coups de poing », tel estoit le naturel de Cassius. Mais quant à ses familiers amis, par plusieurs sollicitations, et ses citoyens par plusieurs bruits de ville et plusieurs escritteaux l'appelloient nommeement, et l'incitoient à faire ce qu'il feit : car au dessoubz de celuy sien ancestre Junius Brutus, qui abolit la domination des roys à Rome, on escrivit, « Pleust à dieu que tu fusses maintenant, Brutus » : et une autre fois, « Que vescusses tu aujourd'huy, Brutus ». Le tribunal mesme, sur lequel il seoit et donnoit audience durant le temps de sa præture, se trouvoit le matin tout plein de telz escritteaux, « Brutus, tu dors, et n'es pas vray Brutus ». Dequoy les flatteurs de Cæsar estoient cause, lesquelz oultre plusieurs autres excessifz et desmesurez honneurs qu'ilz luy inventoient tous les jours, mettoient la nuict des diademes sur les testes de ses statues, esperans par ce moyen attraire la commune à l'appeller *roy* au lieu de dictateur : mais il en advint tout autrement, ainsi

que nous avons escrit bien au long en la vie de Julius Cæsar.

XI. Comme donques Cassius alloit sondant et sollicitant ses amis alencontre de Cæsar, tous unanimement luy promettoient d'entrer en ceste conjuration, moyenant que Brutus en fust le chef, disant qu'une telle entreprise avoit besoing, non tant de hardiesse ne de gens qui meissent la main à l'espée, que d'un personnage de telle reputation comme estoit Brutus, pour commencer à faire à chacun asseureement penser par sa seule presence, que l'acte seroit sainct et juste : autrement, que et à le faire ilz auroient moins de cueur, et après l'avoir fait, en seroient plus souspeçonnez, pource que chascun estimeroit que jamais ce personnage n'auroit refuzé à estre participant d'une telle execution, si la cause en eust esté bonne. Parquoy Cassius après avoir discouru ces raisons en luymesme, parla le premier à Brutus, depuis le different qu'ilz avoient eu ensemble : après s'estre reconcilié avec luy, et qu'ilz se furent entr'embrassez l'un l'autre, il luy demanda s'il avoit deliberé de soy trouver au senat le premier jour du mois de mars, pourautant qu'il avoit entendu que les amis de Cæsar devoient ce jour là mettre en avant au conseil que Cæsar fust par le senat appellé et declaré *roy*. Brutus respondit qu'il ne s'y trouveroit point. « Mais si on nous y « appelle, dit Cassius. Alors sera ce à moy, res« pondit Brutus, à point ne me taire, ains à y re« sister, et à mourir plus tost que de perdre la li« berté ». Cassius adonc encouragé et poulsé par

ceste parole : « Et qui sera (dit il) celuy des Ro-
« mains qui te veuille laisser mourir pour la li-
« berté ? Ignores tu que tu es Brutus ? estimes tu que
« ce soient tissiers, cabaretiers, ou autres telles
« basses gens mechaniques, qui escrivent ces bil-
« lets et escritteaux que lon treuve tous les jours
« en ton siege pretorial, et non les premiers hom-
« mes, et les plus gens de bien de la ville qui le
« facent ? Car il fault que tu saches qu'ilz attendent
« des autres preteurs quelques données et distri-
« butions populaires, quelques jeux, et quelques
« combats d'escrimeurs à oultrance pour donner
« passetemps au peuple : mais ilz te demandent à
« toy nommeement, comme une debte heredi-
« taire à laquelle tu leur es obligé, l'abolition de la
« tyrannie, estant bien deliberez de faire et souf-
« frir toutes choses pour l'amour de toy, moyen-
« nant que tu te veuilles monstrer tel comme ilz
« pensent que tu le doives estre, et qu'ilz s'atten-
« dent que tu sois ». Cela dit, il baisa Brutus, et
l'embrassa, et ainsi prenans congé l'un de l'autre,
s'en allerent chacun parler à leurs amis.

XII. Or y avoit il un des amis de Pompeius nommé [1] Caius Ligarius, qui pour avoir suivy son party avoit esté accusé devant Cæsar, et Cæsar l'en

[1] Ailleurs il s'appelle Quintus. *Amyot*. Et c'est Quintus qu'il faut lire assurément ; car les freres de Quintus Ligarius avoient suivis le parti de César. Mais Quintus avoit pris celui de Pompée, comme on peut le voir dans le discours de Cicéron pour Quintus Ligarius, qu'il défendit si heureusement devant César, comme on l'a vu dans sa Vie.

avoit absouls : mais ne luy sachant pas tant de gré de son absolution, comme estant indigné de ce que pour sa tyrannique domination il avoit esté en danger, il luy en estoit demouré fort aspre ennemy en son cueur, et estoit fort familier de Brutus, lequel l'alla veoir malade en son lict, et luy dit, « O Li-« garius, en quel temps es-tu malade »? Ligarius incontinent se soublevant sur le coude, et luy prenant la main droitte, « Si tu as (dit il) Brutus, « voulunté d'entreprendre chose digne de toy, je « suis sain ». Depuis cela ilz commencerent à tenter tous ceulx de leur cognoissance, desquelz ilz se fioient, et à leur communiquer leur entreprise, choisissans non leurs familiers et amis seulement, ains tous ceulx qu'ilz estimoient avoir le cueur assez ferme pour attenter choses perilleuses, et qui ne craignissent point la mort : à raison dequoy ilz n'en descouvrirent rien à Ciceron, combien que ce fust le personnage que plus ilz aimoient, et auquel plus ilz se fioient, de peur que oultre ce que de nature il avoit faulte de hardiesse, luy ayant encore l'aage apporté de la crainte d'avantage, il ne rabbatist, par maniere de dire, et n'emoussast la poincte de leur deliberée affection, et ne refroidist l'ardeur de leur entreprise, laquelle avoit principalement besoing d'estre chauldement executée, en voulant par discours de raison reduire toutes choses à si grande seureté, qu'il n'y eust aucun doubte. Car Brutus laissa mesme de ses autres amis, Statillius l'Epicurien, et Faonius, celuy qui faisoit profession d'imiter et ensuivre Marcus Caton, à cause

que leur en ayant jetté de loing quelques paroles couvertes en devisant et disputant ensemble de la philosophie, pour sonder leur vouluntė, Faonius respondit qu'une guerre civile estoit pire qu'une principaulté de monarchie usurpée contre les loix: et Statillius avoit dit, que ce n'estoit point le faict d'un homme prudent et sage, que de se mettre en danger et en peine de sa vie pour des folz et des ignorans. Labeo estoit present à ceste dispute, qui sousteint le contraire à tous deux: mais Brutus s'en teut comme s'il y eust eu en cela quelque doubte, et quelque difficulté malaisée à resoudre en ce propos: mais depuis hors de là, il communiqua sa deliberation à ce Labeo, lequel s'offrit bien vouluntiers à en estre participant, et furent d'advis de prattiquer aussi un autre Brutus surnommé *Albinus*, non qu'il fust autrement homme à la main ny fort vaillant de sa personne, mais pour ce qu'il pouvoit beaucoup, à cause d'un grand nombre de serfz escrimans à oultrance qu'il nourrissoit pour donner au peuple le passetemps de les voir combatre: joinct aussi qu'il avoit credit alentour de Cæsar. Cassius et Labeo luy en parlerent premierement ensemble, ausquelz il ne respondit rien, mais quand il en eut luymesme parlé à Brutus à part, et que Brutus luy eust declaré qu'il en estoit le chef et conducteur de toute l'entreprise, adonc il promeit bien vouluntiers d'y aider de tout son pouvoir.

XIII. Brief la meilleure et plus grande partie des conjurez fut induitte à entrer en ceste conspiration par la dignité et la reputation de Brutus: et

sans

sans avoir jamais juré ensemble, sans avoir ne pris ne donné asseurance, ne s'estre obligez les uns aux autres par aucuns religieux sermens, tous teindrent la chose si secrette en eulx mesmes, tous la sceurent si bien celer, et si couvertement manier et mener entre eulx, que combien que les dieux la descouvrissent par predictions de devins, par signes et prodiges celestes, et par presages des sacrifices, jamais neantmoins elle ne fut creuë. Mais Brutus comme celuy qui sçavoit très bien, que à son adveu et pour l'amour de luy tous les plus nobles, les plus vertueux et plus magnanimes hommes de la ville se mettoient en ce hazard, considerant en soymesme la grandeur du peril, quand il estoit hors de sa maison taschoit à se contenir, et à composer de sorte sa contenance et son visage, que lon ne cogneust point qu'il eust aucune chose qui le travaillast en son entendement: mais la nuict et en sa maison il ne le pouvoit pas aussi faire: car ou son soucy l'esveilloit malgré luy, et le gardoit de dormir, ou de luy mesme il se mettoit le plus souvent à penser si profondement en ses affaires, et s'arrestoit à discourir en son esprit toutes les difficultez qui estoient en son entreprise, si fort, que sa femme estant couchée auprès de luy, s'apperceut bien qu'il estoit plein d'agonie et de tristesse d'entendement qu'il n'avoit point accoustumée, et qu'il remuoit à par luy en son esprit quelque deliberation, qui luy pesoit beaucoup et luy estoit bien malaisée à resoudre et desvelopper.

XIV. Sa femme Porcia estoit, comme nous avons desja dit, fille de Caton, et l'espousa Brutus qui estoit son cousin, non point fille, mais bien jeune veufve après la mort de son premier mary Bibulus, duquel elle avoit eu un petit garson nommé Bibulus, qui depuis a escrit un petit livre des faicts et gestes de Brutus que lon trouve encore aujourd'huy. Ceste jeune dame estant sçavante en la philosophie, aimant son mary, et ayant le cœur grand, joinct avec un bon sens et une prudence grande, ne voulut point attenter d'interroger son mary de ce qu'il avoit sur le cueur, que premierement elle n'eust fait une telle espreuve de soy mesme : elle prit un petit ferrement, avec lequel les barbiers ont accoustumé de roigner les ongles, et ayant fait sortir de sa chambre toutes ses femmes et servantes, elle se feit une playe bien profonde dedans la cuisse, tellement qu'il en sortit incontinent une grande effusion de sang, et tantost après pour l'aspre douleur de celle incision la grosse fiebvre la commencea à saisir : et voyant que son mary s'en tourmentoit fort, et en estoit en fort grand esmoy, au plus fort de sa douleur elle luy parla en ceste maniere, « Je « (dit elle) Brutus, estant fille de Caton t'ay esté « donnée, non pour estre participante de ton lict « et de ta table seulement, comme une concubine, « ains pour estre aussi parsonniere et compagne « de toutes tes bonnes et mauvaises fortunes. Or « quant à toy, il n'y a que plaindre ne reprendre « de ton costé en nostre mariage : mais de ma part, « quelle demonstration puis je faire de mon devoir

« envers toy, et de combien je vouldrois faire pour « l'amour de toy, si je ne sçay supporter constam- « ment avec toy un secret accident, ou un soucy « qu'il soit besoing de celer fidelement? Je sçay « bien que le naturel d'une femme semble commu- « nement trop debile pour pouvoir seurement con- « tenir une parole de secret : mais la bonne nour- « riture, Brutus, et la conversation des gens ver- « tueux, ont quelque pouvoir de reformer un vice » de la nature : et quant à moy, j'ay cela d'avantage, « que je suis fille de Caton, et femme de Brutus, « à quoy neantmoins je ne me fioye pas du tout « par cy devant, jusques à ce que maintenant j'ay « cogneu que la peine mesme et la douleur ne me « sçauroient vaincre ». En disant ces paroles, elle luy monstra sa bleceure, et luy compta comment elle se l'avoit faitte pour s'esprouver elle mesme. Brutus fut fort esbahy quand il eut ouy ces paroles, et levant les mains au ciel, feit prieres aux dieux de luy faire tant de grace, qu'il peust mener à chef son entreprise si bien qu'il fust trouvé digne d'estre mary d'une si noble dame comme Porcia, laquelle pour lors il reconforta le mieulx qu'il peut.

XV. Au reste, ayant esté prefix un jour de conseil, auquel on esperoit que Cæsar ne fauldroit pas de venir au senat, ilz delibererent d'executer adonc leur entreprise, pource que lors tous les conjurez se pourroient trouver ensemble sans souspeçon, et qu'ilz auroient là les premiers hommes de la ville et les plus gens de bien tous portez, lesquelz quand ilz verroient un si grand exploit executé, tien-

droient au demourant la main à la defense de la liberté ; et si leur sembla d'avantage que l'assignation du lieu auquel se devoit tenir le conseil, estoit proprement chose conduitte par expresse providence divine, et qui faisoit pour eulx : car c'estoit l'un des portiques qui sont alentour du theatre, dedans lequel portique y avoit un conclave garny de sieges tout alentour, et en iceluy une image de Pompeius que la ville y avoit fait dresser en son honneur, lors qu'il orna et embellit ce quartier là de la ville du theatre qu'il y feit bastir, et des portiques qui sont alentour d'iceluy. En tel lieu doncques fut assignée l'assemblée du senat droittement au quinzieme jour du mois de mars, que les Romains appellent *Idus Martias*, de sorte qu'il sembloit proprement que quelque dieu menast expressement là Cæsar pour y estre tué, en vengeance de la mort de Pompeius.

XVI. Quand le jour fut escheut, Brutus sortit de son logis ayant une dague ceincte par dessoubs sa robbe longue sans que personne en sceust rien que sa femme seule : et les autres conjurez estoient tous assemblez chez Cassius, pour accompagner et conduire jusques sur la place son filz, qui ce jour là prenoit la robbe que lon appelle *virile :* et de là se rendirent tous en trouppe dedans ce portique de Pompeius, s'attendans que Cæsar deust incontinent venir au senat : là où principalement fut certes admirable la constance asseurée de ces hommes là, en chose de si grand peril, attendu ce qu'ilz avoient entrepris : car plusieurs d'iceulx pour le deu de

leurs offices, à cause qu'ilz estoient præteurs, estans contrainets de faire droit aux parties, non seulement escouterent doulcement et patiemment ceulx qui voulurent parler à eulx, ou plaider quelque cause devant eulx, de sens aussi rassis comme s'ilz n'eussent eu autre affaire quelconque en teste, ains qui plus est, donnerent des sentences graves et de reposé jugement, en y vacquant très attentifvement. Si y eut quelque partie, qui ayant esté condemnée ne vouloit pas payer, ains en criant et protestant disoit qu'il en appelloit par devant Cæsar: et Brutus adonc regardant les assistans, « Cæsar (dit il) « ne m'empeschera point de faire ce que comman- « dent les loix ».

XVII. Et toutefois il leur survint, par cas de fortune, plusieurs accidents qui estoient bien pour les troubler, dont le premier et le principal fut, que Cæsar demoura beaucoup à venir, de sorte qu'il estoit desjà bien tard quand il arriva au senat, à cause que ne se trouvans pas les signes des sacrifices bons ny propices, sa femme le retenoit en la maison, et les devins luy defendoient d'en sortir. Le second fut, que quelcun s'approchant de Casca, qui estoit l'un des conjurez, et le prenant par la main droitte, luy dit, « Dea Casca, tu m'as « bien celé ton secret, mais Brutus m'a le tout « descouvert »: dequoy Casca se trouvant estonné, l'autre continua son propos en disant, « Comment, « par quel moyen es tu soudainement devenu si « riche, que tu brigues d'estre ædile »? Tant peu s'en fallut que Casca deceu par l'ambiguité des pa-

roles que l'autre luy avoit dittes, ne decelast tout le secret de leur conjuration. Un autre senateur nommé Popilius Læna, après avoir salué plus affectueusement que de coustume Brutus et Cassius, leur dit tout bas en l'oreille, « Je prie aux dieux que « vous puissiez venir à chef de ce que vous avez en- « trepris : mais je vous conseille et admoneste de « vous avancer, car vostre faict n'est point celé ». Leur ayant dit ces paroles il s'en alla incontinent, et les laissa en grande doubte que leur conspiration ne fust descouverte.

XVIII. Et sur ces entrefaittes accourut à grande haste l'un des domestiques de Brutus pour luy dire que sa femme se mouroit, à cause que Porcia passionnée du soucy de l'advenir, et n'estant pas assez puissante pour supporter une si grande agonie d'esprit, à peine se pouvoit contenir dedans la maison, ains tressailloit de frayeur à chaque bruit ou cry qu'elle entendoit, ne plus ne moins que font ceulx qui sont espris de la fureur des Bacchantes, demandant à tous ceulx qui revenoient de la place que faisoit Brutus, et y envoyant continuellement messagers les uns sur les autres pour en sçavoir des nouvelles. A la fin la chose allant en longueur, sa force corporelle ne peut plus resister, ains se laissa aller et defaillit tout à coup : tellement qu'elle n'eut pas seulement loisir d'entrer en sa chambre, car il luy prit une foiblesse ainsi qu'elle estoit assise emmy la maison, dont elle se pasma incontinent et perdit la parole entierement : ce que voyans ses servantes, se prirent à crier, et les voisins y accoururent à la

porte, au moyen dequoy le bruit fut incontinent espandu par tout qu'elle estoit trespassée : toutefois elle se revint bien tost de ceste pasmoison, et fut couchée et traitée par ses femmes. Quant à Brutus, ayant ouy ceste nouvelle il en fut bien troublé, comme lon peult estimer : mais toutefois il n'en abandonna point le public, ny ne s'en retira onques en sa maison pour chose qui y fust advenue.

XIX. Et ja disoit on que Cæsar estoit en chemin, se faisant porter dedans une littiere : car il avoit deliberé de n'arrester rien au senat de tout ce jour là, pource qu'il craignoit les sinistres presages des sacrifices, ains de remettre les affaires de consequence à une autre assemblée de conseil, faignant qu'il se trouvoit mal. Au sortir de sa littiere, Popilius Læna, celuy qui un peu devant avoit dit à Brutus qu'il prioit aux dieux qu'il peust conduire à fin son entreprise, l'alla abborder, et le teint longuement à parler à luy. Cæsar luy presta l'oreille et l'escouta bien attentifvement : parquoy les conjurez (s'il les faut ainsi appeller) n'entendans pas sa parole, mais conjecturans par ce qu'il leur avoit un peu auparavant dit, que ce parlement n'estoit autre chose que la descouverture de leur conspiration, furent bien estonnez, et s'entreregardans les uns les autres, donnerent bien à cognoistre à leurs visages, qu'ilz estoient bien tous d'advis, qu'il ne falloit pas attendre jusques à ce que lon les saisist au corps, ains que plus tost ilz se devoient occire eulx mesmes avec leurs propres mains : et comme Cassius et quelques autres jettassent desja les mains sur

les manches de leurs espées par dessoubz leurs robbes pour les desguainer, Brutus regardant le geste et la contenance de Læna, et considerant qu'il avoit la façon d'un homme qui prie humblement et affectueusement, non pas d'un qui accuse, il n'en dit mot à ses compagnons, à cause qu'il y avoit parmy eulx plusieurs qui n'estoient pas de la conspiration: mais avec un visage joyeux et une chere guaye asseura Cassius, et tantost après se departit Læna d'avec Cæsar en luy baisant la main, ce qui monstra que c'estoit pour quelque affaire qui le concernoit que ce long parlement s'estoit fait.

XX. Estant donques le senat entré le premier dedans le conclave où se devoit tenir le conseil, tous les autres conjurez environnerent incontinent la chaire de Cæsar, comme s'ilz luy eussent voulu dire quelque chose. Et dit on que Cassius jettant sa veuë sur l'image de Pompeius, la pria, ne plus ne moins que si elle eust eu sens et entendement. Trebonius d'autre costé retira à part Antonius à l'entrée du conclave, et luy commencea un long propos pour l'arrester au dehors. Quand Cæsar entra au dedans, tout le senat se leva par honneur devant luy, et aussi tost qu'il fut assis, les conjurez l'environnerent de tous costez, en luy presentant un d'entre eulx, nommé Tullius Cimber, lequel supplioit pour la restitution de son frere qui estoit banny, tous faisoient semblant d'interceder pour luy, en luy touchant aux mains, et luy baisant l'estomac et la teste: Cæsar du commencement rejetta simplement leurs caresses et leurs prieres: mais puis

après voyant qu'ilz ne desistoient point de tousjours l'importuner, il les repoulsa à force : et adonc Cimber avec les deux mains luy avalla sa robbe de dessus les espaules, et Casca qui estoit tout joignant luy par derriere, desguaina le premier, et luy donna un coup auprès de l'espaule, mais la playe n'entra pas gueres avant, et Cæsar se sentant blecé, luy saisit incontinent la main dont il tenoit sa dague, et s'escria à haulte voix en langage Romain, « Meschant traistre Casca, que fais tu »? Et Casca de l'autre costé s'escria aussi en langage Grec, appellant son frere à son aide. Et comme ja plusieurs à la foule chargeassent sur luy, en regardant tout alentour de soy, et s'en voulant fouir, il apperceut Brutus qui tenoit une espée nue au poing pour le frapper : et adonc il lascha la main à Casca qu'il tenoit encore, et couvrant son visage avec sa robbe, abandonna son corps à qui le voulut navrer : et lors les conjurez s'entrepressans les uns les autres pour l'affection qu'ilz avoient de ne le point espargner, en frappant de tant de dagues et espées sur un seul corps, se blecerent les uns les autres, entre lesquelz Brutus fut attaint en la main, en voulant estre participant de ce meurtre, et tous les autres furent aussi ensanglantez.

XXI. Ayant donques esté Cæsar ainsi tué, Brutus se presentant au milieu de la salle, voulut parler, et arrester les autres senateurs qui n'estoient point de la conspiration, pour rendre raison de leur faict : mais ilz s'en fouirent tous effroyez en grand desarroy, s'entrepressans et poulsans à la

porte de grande haste qu'ilz avoient de sortir, sans que personne toutefois les chassast : car il avoit expressement esté dit et arresté entre eulx, que lon ne tueroit autre que Cæsar seul, ains que lon convieroit au reste tous les autres à tascher de recouvrer la liberté. Tous les autres avoient bien esté d'avis en deliberant sur ceste affaire, que lon devoit aussi tuer Antonius, pource que c'estoit un homme insolent, et qui de sa nature favorisoit à la monarchie, oultre ce qu'il avoit grande faveur et bon credit envers les gens de guerre pour la longue frequentation et conversation qu'il avoit eue entre eulx, et mesmement pource qu'estant homme de sa nature entreprenant et convoiteux de grandes choses, il avoit encore d'avantage lors l'authorité du consulat, estant consul avec Cæsar : mais Brutus empescha qu'il ne se conclust, premierement pource qu'il dit que la chose seroit injuste de soy : et secondement, par ce qu'il leur proposa quelque esperance de changement en luy : car il n'estoit point hors d'espoir qu'Antonius estant homme magnanime de nature et desireux d'honneur et de gloire, quand il verroit que Cæsar seroit mort, ne peust entrer en voulunté d'aider à son païs à recouvrer la liberté, estant par l'exemple d'eulx attiré à aimer et suivre la vertu. Ainsi fut Brutus cause de sauver la vie à Antonius, lequel sur l'heure de ce grand effroy se desguisa de l'habillement de quelque basse et vile personne, et se desroba : mais Brutus et ses consorts ayans les mains toutes sanglantes, et leurs espées toutes nues aux poings, s'en

allerent droit au Capitole, admonestans par tout où ilz passoient les Romains de reprendre leur liberté.

XXII. Or y eut il du commencement, soudain que le cas eust esté fait, quelques clameurs et quelques gens qui s'en coururent çà et là par la ville, ce qui augmenta le trouble, l'effroy et le tumulte d'avantage : mais quand on veit que lon ne tuoit personne, que lon ne pilloit ny ne forceoit chose quelconque, adonc aucuns des senateurs et plusieurs du peuple prenans asseurance de là, s'en monterent vers eulx au Capitole, là où s'estant à la file assemblé grand nombre de personnes, Brutus leur feit une harengue pour gaigner la grace du peuple, et justifier ce qu'ilz avoient fait. Tous les assistans dirent qu'ilz avoient bien fait, et leur crierent qu'ilz descendissent hardiment : à l'occasion de quoy Brutus et ses compagnons prirent l'asseurance de descendre sur la place : les autres suivoient en trouppe, mais Brutus marchoit devant environné tout alentour fort honorablement des plus notables personnages de la ville, qui l'accompagnerent et l'amenerent du mont du Capitole à travers la place, jusques en la tribune aux harengues. Quand la commune le veit monté là dessus, encore que ce fust une tourbe de gens ramassez de toutes pieces, et bien deliberez de faire quelque emeute, elle eut neantmoins honte de le faire pour la reverence de Brutus, et presta silence pour entendre ce qu'il vouldroit proposer : et quand il commencea à parler presterent audience fort paisible à sa harengue :

toutefois si donnerent ilz bien clairement à cognoistre incontinent après, que le faict ne leur plaisoit point à tous : car quand un autre nommé Cinna voulut parler, et qu'il commencea à charger et accuser Cæsar, ilz entrerent en un courroux et une mutination grande, et luy dirent plusieurs injures, tellement que les conjurez s'en retirerent de rechef au mont du Capitole, là où Brutus craignant y estre assiegé, renvoya plusieurs gros personnages qui y estoient montez quant et luy, estimant qu'il n'estoit pas raisonnable que ceulx qui n'avoient point esté participans du faict, fussent participans du peril.

XXIII. Toutefois le lendemain s'estant le senat assemblé dedans le temple de la deesse *Tellus*, c'est à dire, la Terre, et en icelle assemblée ayans Antonius, Plancus et Ciceron mis en avant, qu'il falloit ordonner une generale oubliance et abolition de toutes choses passées, et une concorde pour l'advenir, il fut arresté que non seulement ilz auroient impunité du faict, mais que d'avantage les consulz mettroient en deliberation du senat, quelz honneurs on leur decerneroit. Cela conclud, le senat se leva, et Antonius le consul pour asseurer ceulx qui estoient au Capitole, leur envoya son filz en ostage. Sur ceste fiance Brutus et ses compagnons descendirent, là où chascun pesle mesle les salua, caressa et embrassa entre lesquelz Antonius mesme donna à soupper en son logis à Cassius, et Lepidus à Brutus, et ainsi des autres selon que chascun avoit eu ou familiarité ou amitié avec quelqu'un d'eulx. Le jour ensuivant, le senat estant de re-

chef assemblé en conseil, loua premierement Antonius de ce qu'il avoit sagement esteinct et assopy un commencement de guerre civile: puis donna aussi de grandes louanges à Brutus et à ses consors qui là estoient presens: et finablement leur assigna des gouvernemens de provinces: car à Brutus fut ordonnée la Candie, à Cassius la Libye, et à Trebonius l'Asie, à Cimber la Bithynie, et à l'autre Brutus la Gaule de deça les Alpes.

XXIV. Cela fait, on vint à parler du testament de Cæsar, de ses funerailles et de sa sepulture, là où estant Antonius d'advis que lon devoit lire son testament hault et clair en public, et aussi inhumer le corps honorablement, et non point à cachettes, de peur que cela ne fust occasion au peuple de s'irriter et aigrir d'avantage si on le faisoit autrement, Cassius y contredit fort et ferme: mais Brutus y consentit et s'y accorda: en quoy il semble qu'il feit une seconde faulte: car la premiere fut quand il empescha de conclurre que lon occiroit Antonius, pource qu'à bon droit on le chargea d'avoir en ce faisant sauvé et fortifié un très grief et inexpugnable ennemy de leur conspiration: et la seconde fut qu'il accorda que lon feist les funerailes de Cæsar en la sorte que Antonius voulut: ce qui fut cause de perdre et gaster tout. Car premierement quand on eut leu en public le testament par lequel estoit porté qu'il leguoit et donnoit à chasque citoyen Romain soixante et quinze drachmes d'argent [1]

[1] Sept escus et demy. *Amyot.* 57 livres 12 sols 11 deniers 1/4 de notre monnoie.

pour teste, et qu'il laissoit au peuple ses jardins et vergers qu'il avoit deçà la riviere du Tybre, au lieu où maintenant est basty le temple de la Fortune, le peuple l'en aima et regretta merveilleusement : puis quand le corps fut apporté sur la place, Antonius qui feit la harengue à la louange du defunct selon l'ancienne coustume de Rome, voyant que la commune s'esmouvoit à compassion par son dire, tourna son eloquence à l'inciter encore d'avantage à commiseration, et prenant la robbe de Cæsar toute ensanglantée, la desploya devant toute l'assistence, monstrant les decoupeures d'icelle, et le grand nombre de coups qu'il avoit receus.

XXV. Dequoy le peuple se mutina et s'irrita si fort, qu'il n'y eut plus d'ordre en la commune, parce que les uns crioient qu'il falloit faire mourir les meurtriers qui l'avoient occis, les autres alloient arracher les estaux, les tables, selles et bancs des boutiques d'alentour de la place, comme lon avoit fait ès funerailles de Clodius, et en ayant fait un monceau, meirent le feu dedans, et sur iceluy poserent le corps, qu'ilz bruslerent au milieu de plusieurs lieux sacrez, inviolables et sanctifiez, et aussi tost que le feu fut bien embrazé, les uns deçà les autres delà en prirent des tisons ardents, avec lesquelz ilz s'en coururent ès maisons de ceulx qui l'avoient tué pour les y brusler : toutefois eulx qui s'estoient bien auparavant munis et prouveuz, se sauverent aiseement de ce danger : mais il y eut un poëte nommé Cinna, lequel n'avoit aucunement

esté participant de la conjuration, ains avoit tousjours esté amy de Cæsar, et la nuict de devant avoit songé que Cæsar le convioit à soupper avec luy, et que l'ayant refuzé, il l'en avoit pressé à grande instance, jusques à le forcer, tant qu'à la fin il l'avoit mené par la main en un grand lieu vague et tenebreux, là où tout effroyé il avoit esté contrainct de le suivre malgré luy. Ceste vision luy avoit donné la fiebvre toute la nuict: et neantmoins le matin quand il sceut que lon portoit le corps pour l'aller inhumer, ayant honte de ne se trouver au convoy de ses funerailles, il sortit de son logis, et s'alla mettre parmy la commune qui estoit jà mutinée et irritée: et pource que quelqu'un le nomma par son nom *Cinna*, le peuple pensa que ce fust celuy, qui nagueres avoit en sa harengue blasmé et injurié publiquement Cæsar, et se ruant dessus luy en fureur, le deschira en piéces sur la place.

XXVI. Cela effroya plus Brutus et ses compagnons, que nulle autre chose après la mutation d'Antonius: à l'occasion dequoy ilz se retirerent hors de Rome, et se teindrent du commencement en la ville de Antium [1], en esperance de retourner à Rome quand la fureur du peuple seroit un peu appaisée: ce qu'ilz estimoient devoir estre bien tost, attendu qu'ilz avoient à faire à une multitude inconstante et facile à emouvoir, et que le senat estoit pour eulx, lequel pourtant ne teint compte de faire informer alencontre de ceulx qui avoient des-

[1] Iola, ville du Latium près de la mer, aujourd'hui Nettuno dans la Campagne de Rome.

membré le pauvre Cinna, mais bien feit rechercher et prendre ceulx qui avec des tisons ardents estoient allez assaillir les maisons des conjurez. Le peuple mesme estant desja ennuyé de l'insolence d'Antonius, lequel faisoit presque toutes choses de puissance absolue, ne plus ne moins que s'il eust esté roy, desiroit que Brutus retournast: et s'attendoit on qu'il viendroit luy mesme en personne faire jouer les jeux qu'il devoit au peuple, à cause de son office de præteur: mais estant adverty que plusieurs soudards de ceulx qui avoient esté à la guerre soubz Cæsar, et qui avoient des heritages de luy et des maisons ès villes où il les avoit logez, le guettoient pour le tuer, et que tous les jours par petites trouppes ilz se couloient secrettement à la file dedans Rome, il n'y oza retourner, ains eut le peuple le passetemps de veoir en son absence ses jeux et autres esbatemens, qui furent bien et magnifiquement fourniz de toutes choses à ce necessaires, sans qu'il y eust rien espargné : car il avoit fait achepter grand nombre de bestes estranges, desquelles il ne voulut que lon donnast pas une à aucun particulier, ny aussi que lon en laissast pas une, ains voulut qu'elles fussent toutes employées à ses jeux, et alla luymesme jusques à Naples pour parler à aucuns joueurs de comœdies et musiciens qui s'y tenoient, et escrivit à ses amis touchant un Canutius, qui lors estoit un excellent joueur, qu'ilz feissent tant envers luy, comment que ce fust, qu'il voulust jouer à ses jeux, pource qu'il n'estoit pas raisonnable, ce disoit il, de forcer aucun des

Grecs,

Grecs, s'ilz n'y venoient de leur bon gré : et si escrivit d'avantage à Ciceron, en le priant très instamment d'y vouloir assister comment que ce fust.

XXVII. Les affaires estant en tel estat à Rome, il survint une autre mutation, quand le jeune Cæsar y fut arrivé. Il estoit filz de la niepce de Julius Cæsar, qui l'avoit adopté pour son filz, et institué son heritier universel par son testament : mais lors que son pere adoptif fut tué, il estoit en la ville d'Apollonie, là où il estudioit en l'attendant, pource qu'il avoit deliberé d'aller faire la guerre aux Parthes, et si tost qu'il ouit les nouvelles de la mort, s'en retourna à Rome, là où pour commencer à se insinuer en la bonne grace du peuple, tout premierement il prit le nom de son pere adoptif, et distribua l'argent qu'il leur avoit laissé par son testament : au moyen dequoy il embrouilla fort Antonius, et à force d'argent retira grand nombre des soudards qui avoient esté à la guerre soubz son pere. Et Ciceron mesme, pour la haine grande qu'il portoit à Antonius, favorisoit à ses affaires, dequoy Brutus le reprenoit et le blasmoit fort, luy escrivant qu'il monstroit par ses deportemens de n'estre pas marry d'avoir maistre, mais seulement d'en avoir un qui le haïst, et que ses conseilz en l'administration de la chose publique tesmoignoient qu'il cherchoit et choisissoit de se soubmettre à une servitude gracieuse et humaine, en disant et escrivant que ce jeune Cæsar estoit homme doulx et debonnaire : et noz predecesseurs, ce disoit il, ne se

sont jamais voulu asservir à aucuns maistres quelque doulx qu'ilz fussent. Et que de sa part il n'avoit jamais resoluëment arresté en soymesme de faire ny la paix, ny la guerre, mais que sa resolution et sa deliberation arrestée estoit de jamais ne servir : et qu'il s'esmerveilloit grandement, comme Ciceron redoubtoit une guerre civile pour estre perilleuse, et ne craignoit point une paix ignominieuse, et que pour debouter Antonius de la tyrannie qu'il usurpoit, il cherchoit d'establir ce jeune Cæsar tyran en recompense : telle estoit la substance des premieres lettres que Brutus escrivit à Ciceron.

XXVIII. Mais estant jà la ville de Rome divisée en deux parts, les uns se rengeans du costé d'Antonius, et les autres du costé de ce jeune Cæsar, et les gens de guerre vendans leur service, ne plus ne moins qu'à un encan, à qui plus leur offroit, Brutus desesperant que les affaires se peussent bien porter, delibera de sortir d'Italie, et s'en alla à pied par le pais de la Lucanie en la ville d'Elea, qui est assise sur le bord de la mer, là où Porcia estant sur le poinct de se departir d'avec luy pour s'en retourner à Rome, taschoit le plus qu'elle pouvoit à dissimuler la douleur qu'elle en portoit en son cueur : mais un tableau la descouvrit à la fin, quoy qu'elle se fust au demourant, jusques à là tousjours constamment et vertueusement portée. Le subject de la peinture estoit pris des narrations grecques, comment Andromache accompagnoit son mary Hector, ainsi qu'il sortoit de la ville de

Troye, pour aller à la guerre, et comment Hector luy rebailloit son petit enfant; mais elle avoit les yeux et le regard tousjours fichez sur luy. La conformité de celle peinture avec sa passion la feit fondre en larmes, et retournant plusieurs fois le jour à revoir ceste peinture, elle se prenoit tousjours à plorer. Ce que voyant Acilius l'un des amis de Brutus recita les vers qu'Andromache dit à ce propos en Homère [1],

Hector, tu tiens lieu de père et de mère
En mon endroict, de mary et de frère.

Adonc Brutus en se soubriant, « Voire mais (dit « il) je ne puis de ma part dire à Porcia, ce « qu'Hector respond à Andromache au mesme lieu « du poëte [2],

Il ne te fault d'autre chose mesler,
Que d'enseigner tes femmes à filer.

« Car il est bien vray, que la naturelle foiblesse de « son corps ne luy permet pas de pouvoir faire les « mesmes actes de prouesse, que nous pourrions « bien faire, mais de courage elle se portera aussi « vertueusement en la defense du païs, comme l'un « de nous ». Bibulus le filz de Porcia l'a ainsi escript en son histoire.

XXIX. Au partir de là Brutus montant sur la mer cingla droit vers Athenes, là où le peuple le receut bien voluntiers avec force decrets honorables à sa louange, et se logea chez un sien amy,

[1] Iliade, L. VI, v. 429.
[2] *Ibidem*. v. 491.

allant tous les jours ouïr les lectures et disputes de Theomnestus philosophe Academique, et de Cratippus Peripatetique, et communiquant avec eulx de la philosophie, tellement qu'il sembloit que tous affaires mis en arriere, il ne vacquast seulement qu'à l'estude : toutefois ce pendant soubs main il faisoit ses apprests pour la guerre : car il envoya Herostratus en Macedoine pour prattiquer et gaigner les capitaines et les gens de guerre qui estoient en celle marche, attiroit et entretenoit tous les jeunes gentilzhommes Romains, qui estoient à Athenes pour l'estude des lettres et de la philosophie, entre lesquelz estoit le filz de Ciceron, lequel il louë singulierement, disant que soit qu'il veillast, ou qu'il songeast en dormant, il le trouvoit de cueur merveilleusement gentil, tant il haïssoit naturellement les tyrans.

XXX. Quelque temps après il commencea à manier ouvertement affaires, et estant adverty qu'il venoit de l'Asie quelque flotte de vaisseaux Romains, où il y avoit de l'argent, et que le capitaine qui estoit homme de bien et son familier, prenoit la route d'Athenes, il alla au devant jusques auprès de l'isle [a] de Carystos, là où ayant parlé avec luy, il feit en sorte que l'autre fut content de luy mettre ses vaisseaux entre mains : à l'occasion dequoy Brutus le voulut bien traitter magnifiquement en son logis, attendu mesmement que c'estoit

[a] Cette île est de l'invention d'Amyot. Le grec dit simplement jusqu'à Caryste. C'est une ville de l'Eubée au pied du mont Ocha.

le jour de sa nativité. Quand ce vint au milieu du festin, que lon commencea à boire les uns aux autres, les conviez se prirent à boire à la victoire de Brutus et à la liberté des Romains : et Brutus les voulant encore plus confirmer et encourager, demanda une plus grande couppe, et la tenant pour boire, il se prit à prononcer à haulte voix, sans occasion quelconque apparente ces vers :

[1] Mais toutefois ma triste destinée
Et Phœbus ont ma vie terminée.

Suivant lequel propos, on dit que le jour qu'il eut la derniere bataille près la ville de Philippes, au sortir de sa tente il donna pour le mot de la bataille à ses gens, *Phœbus :* tellement que depuis on a jugé que ceste soudaine exclamation estoit un presage du malheur qui luy devoit advenir. Après cela Antistius luy delivra [2] cinq cents mille drachmes de l'argent qu'il portoit en Italie, et tous les soudards de Pompeius qui estoient encore errans çà et là par la Thessalie, se retirerent bien vouluntiers par devers luy, et si osta à un nommé *Cinna* cinq cents hommes de cheval qu'il conduisoit en Asie à Dolobella : puis s'en alla par mer en la ville de Demetriade [3], là où il se saisit d'une grande quantité d'armes que lon portoit à Antonius, et qui par le

[1] Homère. Iliade, L. XVI, v. 849.

[2] Cinquante mille escus. *Amyot.* 389,062 livres 10 sols de notre monnoie.

[3] On a vu dans la Vie de Démétrius que pour lui faire honneur, on avoit donné ce nom à la nouvelle ville de Sicyone.

commandement de Julius Cæsar avoient là esté faittes et forgées pour servir à la guerre Parthique: qui plus est, Hortensius gouverneur de la Macedoine luy en meit le gouvernement entre ses mains: et tous les princes, roys et seigneurs d'alenviron se joignoient et entroient en ligue avec luy, quand il fut adverty que Caius frere d'Antonius venant de l'Italie avoit passé la mer, et tiroit en diligence vers les villes de Dyrrachium et d'Appollonie pour s'emparer des gens de guerre que Gabinius y tenoit.

XXXI. Parquoy Brutus voulant gaigner le devant et le prevenir, meit incontinent aux champs si peu de gens qu'il avoit autour de luy, prenant son chemin par païs aspres et malaisez en la saison d'hyver qu'il negeoit bien fort, et diligenta si bien qu'il devancea de beaucoup ses sommiers qui portoient les vivres: tellement que quand il fut auprès de Dyrrachium, il luy prit une maladie que les medecins appellent *Bulimia*, c'est à dire, famine, à cause du froid et du travail qu'il avoit enduré. Cest accident de maladie advient souvent aux hommes et aux bestes qui travaillent quand il a negé, soit ou pource que la chaleur naturelle estant toute retirée et resserrée au dedans du corps par la froidure de l'air environnant et espaississant le cuir, digere et consume incontinent la viande, ou qu'un petit vent subtil, agu et perceant, qui sort de la nege quand elle se fond, penetre au dedans du corps et en chasse la chaleur naturelle, qui s'en espand au dehors: car il semble que la chaleur esteinte par le froid qu'elle rencontre au sortir de la peau du

corps, soit cause des sueurs qui advienent en telle maladie, desquelles choses nous avons ailleurs disputé plus amplement. Mais Brutus s'estant evanouy, et ne se trouvant en son camp chose aucune qu'on luy peust bailler pour manger, ses gens furent contraints de recourir à leurs ennemis, et approchans de la porte de la ville, demanderent de grace du pain aux gardes: lesquelz entendans l'inconvenient qui estoit arrivé à Brutus, y allerent eulx mesmes, et luy porterent à boire et à manger: en souvenance dequoy puis après quand il eut la ville entre ses mains, non seulement il les traitta humainement et gracieusement quant à eulx, ains aussi tous les autres habitans pour l'amour de eulx.

XXXII. Estant doncques Caius Antonius arrivé en la ville d'Apollonie, il manda aux gens de guerre qui estoient aux environs qu'ilz se retirassent par devers luy: mais entendant qu'au contraire ilz se retiroient tous devers Brutus, et d'avantage, que ceulx d'Apollonie luy favorisoient aussi, il abandonna la ville, et s'en alla en celle de Buthrotus: toutefois il perdit premierement en chemin trois enseignes qui furent mises en pieces: puis s'efforcea de gaigner à force quelques lieux forts et avantageux d'assiette, qui sont alentour de Byllis, et en chasser des gens de Brutus qui les avoient preoccupez: et pour ce faire donna la bataille à Ciceron le filz, par lequel il fut vaincu: car Brutus se servoit desja de luy, comme d'un capitaine, et feit plusieurs bons exploits par son entremise et son moyen. De là à quelque temps, ayant surpris Caius en quelque

païs de marets fort escarté et esloigné de sa retraitte, il ne luy voulut pas courir sus à toute oultrance, ains seulement le feit chevaler tout alentour, commandant à ses soudards qu'ilz l'espargnassent luy et ses gens, comme ceulx qui bien tost après seroient à eulx sans coup ferir, ainsi qu'il en advint : car ilz se rendirent eulx et leur capitaine à sa mercy : tellement que Brutus avoit desja une bonne grosse trouppe de gens de guerre autour de luy. Or teint il long temps ce Caius en honneur, sans luy oster mesmes les marques et enseignes de magistrat, combien que plusieurs, et entre les autres Ciceron, luy escrivissent qu'il le feist mourir : mais quant il apperceut qu'il commenceoit à parler en secret aux capitaines, et à prattiquer quelque nouvelleté, il le feit mettre dedans une navire, et là le feit garder. Les soudards, qui desja avoient esté par luy subornez, s'estoient retirez en la ville d'Apollonie, de là où ilz manderent à Brutus qu'il s'y en allast vers eulx : mais il leur feit response, « que cela n'estoit « point la coustume des Romains, et qu'il falloit « qu'eulx mesmes vinssent vers leur capitaine, pour « le supplier de leur pardonner la desloyauté qu'ilz « avoient commise : ce qu'ilz feirent, et il leur par- « donna ».

XXXIII. Ainsi comme il s'apprestoit pour passer en Asie, luy vindrent nouvelles de la mutation qui estoit advenue à Rome : car le jeune Cæsar avoit esté fortifié d'honneur et d'authorité par le senat alencontre d'Antonius : mais après qu'il l'eust desfait et chassé hors de l'Italie, il commencea à estre

luy mesme redoutable au senat, pouraautant qu'il demandoit le consulat, qui estoit chose defendue par les loix, et entretenoit de grosses armées sans que la chose publique en eust aucun besoing. Et d'autre costé, voyant que le senat non content de cela, se tournoit devers Brutus, lequel estoit hors l'Italie, et qu'il luy ordonnoit et decernoit des gouvernemens de provinces, il eut aussi luymesme peur de son costé, et envoya devers Antonius luy offrir son alliance et amitié: puis approchant son armée près de Rome, se feit eslire bon gré mal gré consul, n'estant pas à peine en son adolescence: car il n'avoit encore que vingt ans, ainsi comme luy mesme l'escrit en ses commentaires, et tout incontinent commeit les juges pour faire le procès criminel à Brutus et à ses complices, pour avoir occis le premier et le plus grand personnage de Rome, tenant le plus hault et le plus honorable magistrat d'icelle, sans avoir esté jugé, ouy, ny condemné judiciellement, faisant accuser Brutus de ce crime par Cornificius, et Cassius par Agrippa. Si furent les accusez condemnez par contumace, pource que les juges furent contrains d'ainsi juger. Et dit on, qu'ainsi comme un huissier suivant la coustume des jugemens, montant sur la tribune aux harengues appellast à haulte voix Brutus, l'adjournant à comparoir en personne devant les juges, tout le peuple assistant souspira manifestement, et les gens d'honneur baisserent la teste sans oser dire mot, entre lesquelz, on veit les larmes tumber des yeux de Publius Silicius, à l'occasion dequoy tantost après il fut

au nombre de ceulx qui par affiches furent proscripts et abandonnez à estre tuez.

XXXIV. Après cela, ces trois, Cæsar, Antonius et Lepidus, feirent un accord et une ligue ensemble, par les capitulations de laquelle ilz partagerent entre eulx les provinces de l'empire Romain, et feirent par affiches condemner à mourir deux cents des principaux personnages de Rome, au nombre desquelz fut Ciceron : dequoy les nouvelles estans venues en Macedoine, Brutus adonc contraint, escrivit à Hortensius, qu'il feist mourir Caius Antonius pour vengeance de la mort de Ciceron, et de l'autre Brutus, dont l'un estoit son amy et l'autre son parent. Pour ceste cause, Antonius depuis ayant pris Hortensius en la bataille de Philippes, le feit occire dessus la sepulture de son frere. Mais Brutus dit adonc, « qu'il avoit plus de honte de la cause, pour « la quelle Ciceron estoit mort, qu'il n'avoit de com« passion de sa mort, et qu'il ne pouvoit que blasmer « et reprendre grandement les amis qu'il avoit à Ro« me, lesquelz estoient serfz plus par leur faulte, que « par la vertu de ceulx qui usurpoient la tyrannie sur « eulx, attendu qu'ilz avoient bien la voulunté si las« che, que de souffrir veoir faire devant leur yeux, « ce qui seulement à ouir leur devoit crever le cueur ».

XXXV. Quand il eut passé son exercite, qui jà estoit gros et puissant, en Asie, il donna ordre à assembler grand nombre de vaisseaux, tant en la coste de la Bithynie, comme en la ville de Cyzicum[1],

[1] La Bithynie est dans l'Asie, au midi du Pont-Euxin, et Cyzique dans la Mysie, en revenant a l'occident sur l'Hellespont.

à fin de mettre sus une armée de mer : et ce pendant il alla par les villes y ordonnant et disposant toutes choses, et donnant audience aux princes et seigneurs du païs, qui avoient affaire à luy. Puis il envoya devers Cassius en Syrie pour le destourner d'aller en AEgypte, luy mandant « que ce n'estoit « point pour acquerir empire ne seigneurie à eulx « mesmes, qu'ilz alloient ainsi errans par le monde, « ains que c'estoit au contraire pour affranchir leur « païs et le remettre en liberté, et que l'amas qu'ilz « faisoient d'armes et de gens de guerre, estoit pour « destruire les tyrans qui les vouloient asservir » : au moyen dequoy eu esgard à leur premier but et principal desseing, ilz ne devoient que le moins qu'il leur seroit possible esloigner l'Italie, ains plus tost se haster d'y aller pour secourir leurs citoyens. Cassius le creut et s'en retourna. Brutus luy alla au devant, et se trouverent ensemble près la ville de Smyrne, qui fut la premiere fois qu'ilz s'estoient reveus depuis qu'ilz se departirent d'ensemble au port de Piræe à Athenes, l'un pour aller en la Syrie, et l'autre en Macedoine. Si eurent grande joie, et non moins d'asseurance quand ilz veirent ensemble les puissantes armées qu'ilz avoient tous deux amassées, veu qu'estans partiz de l'Italie comme les plus denuez et les plus pauvres bannis du monde, sans armes, sans argent, n'ayant ny navire aucune equipée, ny un tout seul homme de guerre, ny une seule ville en leur devotion, neanmoins un peu de temps après ilz se retrouvoient ensemble assez puissans de navires, d'argent et de gens de

guerre tant à pied qu'à cheval pour combatre de la principaulté de l'empire Romain.

XXXVI. Or vouloit bien Cassius faire autant d'honneur à Brutus, comme Brutus luy en faisoit : mais Brutus le prevenoit le plus souvent, et s'en alloit le premier devers luy, tant pource qu'il estoit le plus aagé, comme aussi pource qu'il n'estoit pas si dispos ny si aisé de sa personne : et estimoit on communement qu'il estoit bien entendu au faict de la guerre, mais au demourant cholere et violent, qui vouloit commander aux autres plus tost par crainte qu'autrement : et puis au contraire estoit trop mol entre ses familiers, aimant par trop à railler et gaudir. Mais à l'opposite, Brutus estoit pour sa vertu bien voulu du peuple, aimé des siens, estimé des gens de bien, et haï de nul, non pas de ses adversaires mesmes, à cause qu'il estoit homme de doulce et benigne nature à merveilles, magnanime, qui ne se passionnoit jamais d'ire, de volupté, ny d'avarice, ains avoit toujours la vulunté et l'intention droitte, sans jamais fleschir ne varier, pour le droit et la justice, qui estoit la principale source de sa gloire, de son accroissement, et de la bienveillance que chascun lui portoit, pource que tout le monde avoit ceste persuasion, que son intention estoit droitte : car on n'esperoit pas certainement, que le grand Pompeius mesme s'il fust demouré au dessus de Cæsar, eust voulu soubmettre son authorité aux loix, ains pense lon qu'il eust tousjours retenu la souveraineté de puissance, en prenant pour contenter le peuple, le tiltre de con-

sul, ou de dictateur, ou de quelque autre plus civil et plus gracieux office : et quant à Cassius homme violent et cholere, qui en mainte passion se forvoyoit du droit chemin de la justice pour suivre son utilité, on estimoit asseureement qu'il faisoit la guerre, et alloit çà et là s'exposant aux dangers des armes, plus pour s'acquerir domination à soy-mesme, que pour rendre la liberté à ses citoyens : car qui considerera les autres encore plus vieux que ceulx-cy, comme un Cinna, un Marius, un Carbo, il est tout certain qu'ilz se proposoient comme un pris et un butin de leur victoire, la domination sur leur païs, et que, par maniere de dire, ilz confessoient presque, qu'ilz combatoient pour occuper la tyrannie et se faire seigneurs de l'empire Romain : et au contraire, ses ennemis mesmes ne reprocherent oncque à Brutus une telle mutation, ains dit on qu'Antonius declara par plusieurs fois publiquement, qu'il estimoit que de tous ceulx qui avoient mis la main sur Cæsar, il n'y avoit eu que Brutus seul qui eust esté meu à ce faire par avoir seulement estimé l'acte en soy louable et vertueux, ains que tous les autres conjurerent sa mort ou par haine particuliere, ou par envie qu'ilz luy portoient. Par où il appert que Brutus ne se confioit pas tant en la puissance de son armée qu'en sa propre vertu, et le peult on voir par ses escripts mesmes : car estant jà fort prochain de l'extreme peril, il escrit à Pomponius Atticus, « que ses affaires « estoient au plus beau degré de fortune qu'ilz eus- « sent sceu estre : Car ou j'affranchiray tout le peuple

« Romain en gaignant la bataille, ou je me deli« vreray de servitude en mourant » : et que toutes autres choses leur estans asseurées et certaines, un seul poinct leur estoit encore en doubte, s'ilz vivroient, ou s'ilz mourroient avec liberté. Il escrit d'avantage « qu'Antonius recevoit la punition que sa « folie meritoit : car au lieu qu'il pouvoit participer « egalement à la gloire de Brutus, de Cassius et de « Caton, et estre mis en leur reng, il avoit mieulx « aimé estre seulement un adjoinct d'Octavius, avec « lequel, encore qu'il ne soit par nous maintenant « vaincu, si aura il bien tost après la guerre contre « luy » : et quant à ce poinct, certainement il prophetisa très bien ce qui depuis en est advenu.

XXXVII. Mais pour lors, ainsi comme ilz estoient en la ville de Smyrne, Brutus requit à Cassius qu'il luy baillast partie des deniers qu'il avoit amassez en grande quantité, pource que ce qu'il en avoit peu finer de son costé, il l'avoit despendu à faire bastir si grand nombre de navires, que par le moyen d'icelles, ilz tiendroient toute la mer d'entre les terres en leur subjection : ce que les amis de Cassius empeschoient, et luy dissuadoient bien fort, luy remonstrans qu'il n'estoit point raisonnable que Brutus eust l'argent que Cassius avoit amassé en espargnant, et levé avec grand mescontentement des peuples subjects, pour en faire largesse à ses soudards, et par ce moyen en acquerir leur bienveillance aux despens de Cassius : mais neantmoins Cassius luy en bailla la tierce partie de la somme totale. Et là se partans de rechef d'ensemble pour aller

chascun de son costé prouvoir à leurs affaires, Cassius prit la ville de Rhodes, là où il ne se porta ny humainement, ny honestement, quoy qu'en entrant dedans il eust respondu à quelques uns des habitans, qui en le saluant l'appellerent *seigneur et roy*, qu'il n'estoit ny seigneur ny roy, mais bien celuy qui avoit puny et tué celuy qui se vouloit faire seigneur et roy.

XXXVIII. Brutus au partir de là envoya demander argent et secours de gens de guerre aux Lyciens: mais il y eut un certain orateur nommé Naucrates, lequel feit rebeller les villes, tellement que ceulx du païs occuperent quelques petites montagnes, cuidans par ce moyen empescher le passage à Brutus. Parquoy Brutus envoya contre eulx ses gens de cheval, qui les surprirent ainsi comme ilz disnoient, et en desfeirent environ six cents, et en prenant toutes les petites villettes et bourgades, il laissoit aller sans payer rençon tous ceulx qu'il y prenoit prisonniers, esperant par ceste gracieuseté les gaigner pour luy attraire tout le reste du païs: mais ilz estoient si obstinez et si fiers, qu'ilz se mutinoient pour un peu de dommage que lon leur faisoit en passant par leurs terres, et mesprisoient sa bonté et son humanité, jusques à ce que finablement il alla mettre le siege devant la ville des Xanthiens, en laquelle s'estoient enfermez les plus fiers et les plus belliqueux de toute la Lycie.

XXXIX. Or y a il une riviere [1] qui passe au long

[1] Le Xanthe, comme nous avons dit ci-devant.

des murailles de la ville, par dedans laquelle se sauvoient aucuns d'entre eulx nageans entre deux eaux, et s'en fuyoient: mais on y prouveut avec des rets que lon feit tendre à travers la riviere, au dessus desquelz y avoit de petites sonnettes attachées, qui par leur son advertissoient quand il y avoit quelqu'un pris dedans les filez. Ces Xanthiens de nuict feirent une saillie, et vindrent mettre le feu à quelques engins de baterie, dont on batoit leurs murailles: mais ilz furent incontinent rembarrez au dedans par les Romains aussi tost qu'ilz furent apperceuz. Le vent d'adventure se trouva impetueux qui augmenta la flamme, et la porta jusques au creneaux des murailles, tellement que les prochaines maisons en furent incontinent esprises. Parquoy Brutus craignant que toute la ville n'en fust embrasée, commanda soudain que lon esteignist le feu, et que lon taschast à secourir la ville: mais il prit sur l'heure à ces Lyciens une rage et furieuse incitation à desespoir si estrange et si horrible, que lon ne la sçauroit bien exprimer ny descrire, et ne la pourroit on mieulx ne plus veritablement accomparer, qu'à un forcené desir de mourir: car tous ensemble avec leurs femmes et leurs enfans, maistres et serviteurs, de quelque aage qu'ilz fussent, combatoient de dessus la muraille, et jettoient pierres, traicts et toutes autres telles choses aux Romains qui taschoient à amortir la flamme pour sauver la ville: et au contraire, apportans des fagots, des cannes et roseaux secs, et du bois, attiroient

attiroient le plus qu'ilz pouvoient le feu au dedans de la ville, en luy donnant toute matiere propre à entretenir et augmenter le feu, et l'irritant par toute maniere qui leur estoit possible. Quand la flamme fut coulée par tout, et que jà embrassant tous les quartiers de la ville, elle commencea fort à relnire, Brutus en ayant grande compassion, monta à cheval, et environna tout le circuit des murailles pour veoir s'il y pourroit donner quelque ordre, tendant les mains aux habitans, en les priant qu'ilz voulussent pardonner à leur pauvre ville, et se sauver eulx mesmes. Mais personne ne prestoit l'oreille à ses paroles, ains faisoient tout ce qu'ilz pouvoient pour se ruiner et se perdre eulx mesmes, non seulement les hommes et les femmes, mais aussi les petits enfans, dont les uns en plorant et criant se jettoient eulx mesmes dedans le feu, les autres se precipitans du hault en bas des murailles, se rompoient le col, les autres presentoient leurs gorges nues aux glaives de leurs peres, et deslaçans leurs vestemens, les prioient qu'ilz les tuassent eulx mesmes. Et quand la ville fut arse et bruslée, on trouva une femme qui s'estoit pendue et estranglée avec un cordeau [1], tenant de l'une de ses mains son enfant mort, attaché par le col, et de l'autre mettant le feu dedans sa maison avec un flambeau ardent. On la voulut monstrer à Brutus, mais il ne voulut point veoir un si horrible et si tragique spec-

[1] *Lisez* : « Ayant son enfant mort attaché à son col, et « tenant à la main un flambeau allumé pour enflammer sa « maison ». C.

tacle, ains se prit à plorer quand il l'entendit, et feit à son de trompe crier par un herault, qu'il donneroit certain pris d'argent à tout soudard qui pourroit sauver un Xanthien : il ne s'en trouva, à ce que lon dit, que cinquante seulement, qui furent sauvez malgré eulx. Ainsi les Xanthiens après un long espace de temps ayans achevé la revolution de leur fatale ruine, renouvellerent par leur temerité, la memoire de la calamité de leurs ancestres, lesquelz semblablement ès guerres des Perses brusIerent leur ville, et se desfeirent eulx mesmes.

XL. A raison dequoy Brutus voyant celle des Patareïens resister et tenir fort contre luy, estoit en doubte, et ne sçavoit s'il la devoit faire assaillir ou non, craignant qu'ilz n'entrassent en un pareil desespoir : mais ayant pris quelques unes de leurs femmes prisonnieres, il les renvoya sans leur faire payer rençon : et elles qui estoient filles et femmes des principaux hommes de la ville, racomptans à leurs parents la grande preudhommie, justice, continence et honesteté, qu'elles avoient trouvée en Brutus, leur persuaderent de soy soubmettre à luy, et luy livrer leur ville entre ses mains : après lesquelz tous les autres feirent le semblable, et s'allerent rendre et soubmettre tous à luy, lequel ilz trouverent humain, doulx et gracieulx trop plus qu'ilz n'avoient esperé, mesmement à comparaison de Cassius, qui environ le mesme temps, après avoir contrainct les Rhodiens de contribuer tout l'or et l'argent comptant qu'ilz avoient particulierement chascun en sa maison, dont il amassa

bien jusques à la somme de [1] huict mille talents; encore condemna il la ville en public à la somme de cinq cents autres talents : là où Brutus après avoir levé sur tout le païs de la Lycie cent cinquante talents [2] seulement, sans leur avoir fait autre dommage ne desplaisir, s'en partit du païs d'Ionie.

XLI. Or feit il en tout ce voyage là plusieurs actes notables et bien dignes de memoire, tant en remunerant comme en punissant ceulx qui l'avoient merité, mais j'en racompteray icy un entre les autres, dont luy mesme et tous les plus gens de bien des Romains furent fort aises : Lors que le grand Pompeius, ayant perdu la bataille contre Julius Cæsar, alla descendre en la coste de l'AEgypte près la ville de Pelusium, ceulx qui avoient la tutelle et la garde de la personne du roy, qui estoit encore presque enfant, teindrent conseil avec ses serviteurs et amis paternelz, sur ce qui estoit à faire en ce cas. Ilz ne furent pas tous d'un advis en ceste consultation, pource que les uns furent d'opinion que lon le devoit recevoir, les autres que lon le devoit chasser et debouter arriere de l'AEgypte : mais un certain rhetoricien nommé Theodotus, natif de l'isle de Chio, qui estoit là pour enseigner la rhetorique à ce jeune roy, estant appellé à ce conseil à faulte de plus suffisans personnages, dit, « que les uns et les autres s'abusoient,

[1] Quatre millions huict cents mille escus. *Amyot*. 37, 530,000 livres de notre monoie.

[2] 700,312 livres 10 sols de notre monnoie.

« tant ceulx qui estoient d'advis de le recevoir, que « ceulx qui disoient que lon le devoit chasser, et que « le plus expedient, veu le temps, estoit de s'en sai« sir, et le faire mourir, adjouxtant à ceste siene « sentence, qu'un homme mort ne mord point ». Le conseil s'arresta à ceste opinion : tellement que pour un notable exemple des adventures non croyables, et que lon ne penseroit jamais, le grand Pompeius se trouva occis par la rhetorique de ce plaidereau de Theodotus, ainsi que luy mesme en s'en glorifiant puis après le disoit : mais quand Julius Cæsar fut depuis arrivé en AEgypte, les meschans qui avoient esté de ce conseil, en furent puniz selon leur demerite, et en moururent tous malheureusement, excepté ce Theodotus, auquel la fortune presta un respit de peu de temps, durant lequel encore vescut il pauvrement et ignominieusement, sans jamais oser arrester en un lieu : mais lors que Brutus alloit par le pais d'Asie, il ne se peut plus cacher, ains luy fut amené, là où il fut puny, de sorte qu'il acquit plus de bruit à sa mort, qu'il n'avoit oncques fait en toute sa vie.

XLII. Environ ce temps, Brutus envoya prier Cassius de se trouver en la ville de Sardis : ce qu'il feit, et Brutus estant adverty de sa venue, luy alla au devant avec tous ses amis, et là tout leur exercite estant en armes, les appella tous [1] deux empereurs : et comme il advient ordinairement en grands affaires entre deux personnages, qui ont l'un et l'autre beaucoup d'amis, et tant de capitaines soubs

[1] *Imperatores*, c'est-à-dire, souverains capitaines. *Amyot.*

eulx, ilz avoient quelques plaintes et quelques mescontentemens l'un de l'autre : parquoy devant que faire autre chose, incontinent qu'ilz furent arrivez au logis, ilz se retirerent à part en une petite chambre, feirent sortir tout le monde, et fermerent les portes sur eulx : et lors commencerent à se plaindre reciproquement chascun de son compagnon : et finablement vindrent jusques à s'entrecharger et accuser, en se disant hault et clair leurs veritez l'un à l'autre, avec une grande vehemence, et puis à la fin se prirent tous deux à plorer. Leurs amis qui estoient au dehors de la chambre, les oyans tenser ainsi haultement, et se courroucer si aigrement, en furent bien esbahis, et eurent peur qu'ilz ne tirassent oultre : mais ilz avoient defendu que personne n'allast parler à eulx : toutefois un nommé Marcus Faonius, qui avoit esté, par maniere de dire, amoureux de Caton en son vivant, et se mesloit de contrefaire le philosophe non tant avec discours de raison qu'avec une impetuosité et une furieuse et passionnée affection, voulut entrer dedans, quoy que les serviteurs luy empeschassent l'entrée : mais il estoit trop malaisé de retenir ce Faonius, à quoy que ce fust que sa passion l'incitast : car il estoit homme vehement et soudain en toutes choses, qui n'estimoit rien la dignité d'estre senateur Romain : et combien qu'il usast de celle franchise de parler audacieusement, de laquelle faisoient profession les philosophes que lon appelloit anciennement *Cyniques*, comme qui diroit, *chiens*, si est ce que le plus souvent on ne trouvoit

point son audace fascheuse ny importune, pource que lon ne se faisoit que rire de tout ce qu'il disoit. Ce Faonius doncques alors malgré les huissiers poulsa la porte au dedans, et entra en la chambre, prononceant avec une grosse voix et un accent grave, qu'il contrefaisoit expressement, les vers que dit le vieux Nestor en Homere :

[1] Escoutez moi, et mon conseil suivez :
J'ai plus vescu, que tout deux vous n'avez.

Cassius s'en prit à rire : mais Brutus le jetta dehors, l'appellant *chien de mauvaise grace*, et *chien contrefait à faulses enseignes* : toutefois ilz feirent en cest endroit fin à leur contestation, et se departirent incontinent d'ensemble. Le soir mesme Cassius feit apprester le soupper en son logis, auquel Brutus mena ses amis : et comme ilz estoient desjà à table, Faonius y survint s'estant lavé. Brutus le voyant se prit à dire tout hault « qu'il ne l'avoit « point mandé, et commanda que lon le meist [2] au « plus hault lict » : mais luy à force se coucha en celuy du milieu, ce qui donna à la compagnie matiere de rire, et en fut la chère du festin plus gaye, et non sans propos de philosophie.

XLIII. Le lendemain Brutus condemna judiciellement en public, et nota d'infamie Lucius Pella, homme qui avoit esté prateur des Romains, et à qui Brutus avoit donné charge, à la poursuitte de ceulx de Sardis, qui l'accuserent et convainquirent

[1] Iliade. L. I. v. 259.
[2] Comme qui diroit au bas bout de la table. *Amyot.*

de pilleries, concussions et malversations en son estat. Ce jugement despleut merveilleusement à Cassius, à cause que peu de jours auparavant, luy-mesme avoit seulement admonesté de paroles en privé deux de ses amis attaincts et convaincus de mesmes crimes, et en public les avoit absouls, et ne laissoit pas de les employer et de s'en servir comme devant : à l'occasion dequoy il reprenoit Brutus comme voulant estre trop juste et garder trop severement la rigueur des loix en un temps, auquel il estoit plus tost besoing de dissimuler un petit, et ne prendre pas les choses au pied levé. Brutus au contraire luy respondoit, « Qu'il se « devoit souvenir des Ides de mars, auquel jour « ilz avoient tué Cæsar, lequel ne pilloit ny ne « travailloit pas luy mesme tout le monde, ains « seulement estoit le support et l'appuy de ceulx » qui le faisoient soubs son authorité et soubs « luy, et que s'il y a aucune occasion, pour « laquelle on puisse honnestement mettre à non-« chaloir la justice et le droit, il eust mieulx « valu laisser desrobber, et faire toutes choses « iniques et contre la raison aux amis de Cæsar, « que de le souffrir aux leurs : car lors on ne « nous eust peu, disoit il, imputer que lascheté « de cueur seulement, et maintenant on nous « accusera d'injustice, oultre la peine que nous « supportons, et les dangers ausquelz nous nous « exposons ». A cela peult on évidemment cognoistre quelle estoit l'intention de Brutus.

XLIV. Mais ainsi comme ilz se preparoient pour

repasser de l'Asie en Europe, on dit qu'il se présenta à luy un grand et merveilleux prodige. Il estoit homme vigilant de nature, et qui dormoit bien peu, tant pource qu'il vivoit fort sobrement, que pource qu'il s'exerçoit et travailloit continuellement. Jamais il ne dormoit de jour et la nuict ne dormoit sinon autant qu'il eust esté contrainct de demourer sans rien faire, ou sans parler à personne, quand tout le monde reposoit. Mais lors qu'il avoit la guerre et la superintendence de tous les affaires, ayant toujours l'entendement tendu à la cogitation de l'issue, et de ce qui en devoit advenir, depuis qu'il avoit seulement un petit sommeillé après soupper, il employoit tout le reste de la nuict à despescher ses plus pressants affaires, et après les avoir expediez, et y avoir donné provision, s'il luy restoit du temps, il se mettoit à lire quelque livre jusques au trosieme guet de la nuict, à laquelle heure les capitaines, centeniers et chefs de bendes avoient accoustumé de s'en venir vers luy. Sur le poinct doncques qu'il devoit passer en Europe, une nuict bien tard, tout le monde estant endormy dedans son camp en grand silence, ainsi qu'il estoit en son pavillon avec un peu de lumière, pensant et discourant profondement quelque chose en son entendement, il luy fut advis qu'il ouit entrer quelqu'un, et jettant sa veuë à l'entrée de son pavillon, apperceut une merveilleuse et monstrueuse figure d'un corps estrange et horrible, lequel s'alla presenter devant luy sans dire mot : si eut bien l'asseurance de luy demander qui il estoit, et s'il estoit dieu ou hom-

me, et quelle occasion le menoit là. Le fantasme luy respondit, « Je suis ton mauvais ange, » Brutus, et tu me verras près la ville de Phi- » lippes ». Brutus sans autrement se troubler, luy repliqua, « Et bien, je t'y verray donc ». Le fantasme incontinent se disparut : et Brutus appella ses domestiques, qui luy dirent n'avoir ouy voix, ne veu vision quelconque.

XLV. A ceste cause il se remeit pour lors à veiller et penser comme devant : mais le matin si tost qu'il fut jour, il s'en alla devers Cassius, luy compter la vision qu'il avoit euë la nuict. Cassius qui tenoit les opinions d'Epicurus en la philosophie et avoit accoustumé d'en disputer et debatre souvent avec Brutus, luy dit là dessus, « Nous tenons, « Brutus, en notre secte de philosophie, que nous « ne souffrons, ny ne voyons pas à la verité, « tout ce que nous pensons veoir ou souffrir : et « que c'est chose bien incertaine et tromperesse, « que le sens naturel de l'homme, et que l'enten- « dement qui est encore plus leger et plus soudain, « le remue et le tourne facilement, sans matiere « ne subject aucun, en toutes formes et toutes « especes, ne plus ne moins que lon imprime « facilement sur de la cire : et par ainsi qu'il est « bien aisé à l'ame de l'homme, laquelle a en soy « ce qui fait et qui reçoit l'impression, de diver- « sifier et differenter une chose par elle mesme : « ce que nous monstrent assez evidemment les « diverses mutations des songes qui nous advienent « en dormant, que la partie imaginative, ou

« l'apprehension de nostre entendement, de bien « petit commencement tourne en toutes especes « d'accidents, pource que le naturel de nostre en- « tendement est de tousjours se mouvoir, et son « mouvement n'est autre chose qu'imagination ou « apprehension : mais encore y a il davantage « maintenant en toy, c'est que le corps travaillé « tient par nature l'entendement suspendu en tran- « se et en trouble. Mais au reste de dire qu'il y « ait des esprits ou des anges, et encore qu'il y « en eust, qu'ilz ayent forme d'hommes, ou voix, « ou puissance aucune qui parviene jusques à « nous, il n'est pas vraysemblable. Quant à moy « je voudrois qu'il y en eust, à fin que nous « eussions confiance, non seulement en si grand « nombre d'armes, de chevaux, de navires et « de vaisseaux, mais aussi au secours des dieux, « attendu que nous sommes autheurs et defen- « seurs de très beaux, très saincts et très vertueux « actes ». Par telz discours Cassius remeit et ap- paisa un petit Brutus.

XLVI. Au desloger de l'armée y eut deux aigles qui fondans de grande roideur s'allerent renger aux premieres enseignes, et suivirent tousjours les souldards, qui les nourrirent jusques auprès de la ville de Philippes, là où un jour seulement devant la bataille elle s'en volerent toutes deux. Or avoit jà Brutus reduit en son obeïssance la meilleure partie des peuples et nations de tout ce païs là : mais s'il y estoit encore demouré à renger quelque ville ou quelque seigneur, alors ilz acheverent de les sub-

juguèr tous, et tirerent oultre jusques à la coste de Thassos [1] : là où Norbanus, ayant planté son camp en certains pas que lon appelle *les Destroits* près d'un lieu que lon nomme [2] *Symbolon*, Cassius et Brutus l'environnerent tellement, qu'il fut contrainct de se retirer de là, et abandonner le lieu qui estoit fort avantageux pour luy, et s'en falut bien peu qu'ilz ne luy prissent toute son armée : car Cæsar ne l'avoit peu suivre à cause de sa maladie, pour raison de laquelle il estoit demouré derriere, et l'eussent fait, n'eust esté le secours d'Antonius, qui feit une si extreme diligence que Brutus ne la pouvoit croire. Cæsar n'arriva que dix jours après : et se camperent Antonius alencontre de Cassius, et Brutus à l'opposite de Cæsar. Les Romains appelle la plaine qui estoit entre leurs deux osts, *les champs Philippiens*, et n'avoit on jamais veu deux si belles ne si puissantes armées de Romains l'une devant l'autre prestes à combatre. Il est vray que celle de Brutus estoit en nombre d'hommes beaucoup moindre que celle de Cæsar, mais en beauté de harnois et en sumptuosité d'equippage, il faisoit beaucoup meilleur veoir celle de Brutus : car la plus part de leurs armes n'estoient qu'or et argent, que Brutus leur avoit donné largement, combien qu'en toutes autres choses il enseignast très bien à ses capitaines à vivre regleement sans superfluité quelconque : mais quant à la sumptuosité des armes,

[1] L'île de Thasos qui est au dessous de la Thrace.

[2] C'est tout autre chose ; c'est le nom d'un port de mer. Voyez Strabon, livre 7. *Amyot*. Voyez les Observations.

qu'il fault que les gens de guerre ayent tousjours en leurs mains, ou qu'ilz les portent ordinairement sur leur dos, il estimoit qu'elle augmentoit le cueur à ceulx qui de nature sont convoiteux d'honneur, et qu'elle rend plus aspres au combat ceulx qui aiment à gaigner et craignent à perdre, à cause qu'ilz combatent pour sauver leurs armes, comme leurs biens et leurs heritages.

XLVII. Quand ce vint à faire la reveuë et la purification de leurs armées, Cæsar feit la siene au dedans des trenchées de son camp, et donna un peu de bled seulement, et [1] cinq drachmes d'argent pour teste à chasque soudard pour sacrifier aux dieux, en leur demandant la victoire : mais Brutus condemnant ceste chicheté ou pauvreté, premierement feit la reveuë de son exercite et le purifia aux champs, ainsi comme est la coustume des Romains : et puis donna à chaque bende force moutons pour sacrifier, et [2] cinquante drachmes d'argent à chasque soudard : de maniere que leurs gens estoient bien plus contents d'eulx, et mieulx deliberez de bien faire au jour de la bataille, que ceulx de leurs ennemis. Toutefois en faisant les cerimonies de ceste purification, on dit qu'il advint à Cassius une chose de sinistre presage : car l'un de ses sergens qui portoient les verges devant luy, luy apporta le chappellet de fleurs qu'il devoit avoir

[1] Environ dix sept sols et demy. *Amyot*. 3 liv. 17 sols 9 d. 3/4 de notre monnoie.

[2] Cinq escus. *Amyot*. 38 livres 18 sols 1 denier 1/2 de notre monnoie.

sur la teste en sacrifiant, renversé à l'envers : et dit on que encore auparavant en quelques jeux et quelque pompe, où lon portoit une image de la victoire de Cassius qui estoit d'or, elle tumba, parce que celuy qui la portoit tresbucha. D'avantage lon voyoit tous les jours dedans le camp grand nombre d'oyseaux qui mangent les charongnes des corps morts, et si trouva lon des ruchées d'abeilles, qui s'estoient amassées en un certain lieu dedans le pourpris des tranchées du camp, lequel lieu les devins furent d'advis de forclorre de l'enceinte du camp, pour oster la superstitieuse crainte et souspeçon qu'ilz en avoient, laquelle commenceoit mesme à retirer et demouvoir un petit Cassius des opinions d'Epicurus, et avoit totalement espouventé ses soudards : tellement qu'il n'estoit pas lors d'advis que lon decidast ceste guerre par une seule bataille, ains que lon dilayast plus tost, et que lon la tirast en longueur, attendu qu'ilz estoient les plus forts d'argent, et les plus foibles en nombre d'hommes et d'armes.

LXVIII. Mais au contraire, Brutus tousjours auparavant et lors mesmement ne demandoit autre chose, que de mettre tout au hazard d'une bataille le plus tost qu'il seroit possible, à fin que vistement ou il recouvrast et rendist la liberté à son païs, ou qu'il delivrast de ces maulx tout le monde, qui estoit travaillé à suivre, nourrir et entretenir tant de grosses et puissantes armées. Et encore voyant que ès courses et escarmouches qui se faisoient tous les jours, ses gens estoient tousjours les plus forts,

et avoient tousjours du meilleur, cela luy elevoit le cueur d'avantage. Et oultre cela, pource que desja il y avoit eu quelques uns de leurs gens qui s'estoient allez rendre aux ennemis, et en souspeçonnoit on encore d'autres d'en vouloir faire autant, cela feit que plusieurs des amis mesme de Cassius, qui paravant estoit de son opinion, quand se vint au conseil à debatre si lon donneroit la bataille ou non, furent de l'advis de Brutus : et neantmoins y eut l'un de ses amis, qui s'appelloit Atellius, qui y contredit, et fut d'advis que lon attendist l'hyver passé. Brutus luy demanda quel profit il esperoit d'attendre encore un an : et Atellius luy respondit, « Si autre profit il n'y a, au « moins auray je d'autant plus longuement vescu ». Cassius fut fort marry de ceste response, et en fut Atellius très mal voulu, et pis estimé de tous les autres : tellement qu'il fut sur l'heure conclu et arresté, que le lendemain on donneroit la bataille.

XLIX. Si teint Brutus tout le long du soupper contenance d'homme qui avoit bien bonne esperance, et feit de beaux discours de la philosophie : puis après soupper s'en alla reposer. Mais quant à Cassius, Messala dit qu'il souppa à part en son logis avec bien peu de ses plus familiers, et que tout le long du soupper il eut la façon morne, triste et pensive, combien que ce ne fust point son naturel, et qu'après soupper il le prit par la main, et la luy serrant estroittement, comme lon fait par maniere de caresse, ainsi qu'il avoit accoustumé, il luy dit

en langage Grec, « Je te proteste et appelle à tesmoing, Messala, que comme le grand Pompeius, « je suis contre mon vouloir et advis contraint « d'adventurer au hazard d'une bataille la liberté « de nostre païs, et neantmoins si devons nous avoir « bon courage, ayans regard à la fortune, à la« quelle nous ferions tort si nous nous deffions « d'elle, encore que nous suivions mauvais conseil». Messala escrit que Cassius luy ayant dit ces dernieres paroles, luy dit, à dieu, et que luy l'avoit convié de soupper le jour ensuivant en son logis pource que c'estoit le jour de sa nativité. Le lendemain doncques aussi tost comme il fut jour, fut haulsé au camp de Brutus et de Cassius le signe de la bataille, qui estoit une cotte d'armes rouge : et parlerent les deux chefz ensemble au milieu de leurs deux armées, là où Cassius le premier se prit à dire, « Plaise aux dieux, Brutus, que nous puissions ce « jourd'huy gaigner la bataille, et vivre desormais « tout le reste de nostre vie l'un avec l'autre en « bonne prosperité : mais estant ainsi, que les plus « grandes et principales choses qui soyent entre les « hommes, sont les plus incertaines, et que si « l'issue de la journée d'huy est autre, que nous ne « desirons et que nous n'esperons, il ne sera pas « aisé que nous nous puissions revoir, qu'as tu en « ce cas deliberé de faire? Ou de fouir, ou de mou« rir »? Brutus luy respondit, « Estant encore jeune « et non assez experimenté ès affaires de ce monde, « je feis, ne sçay comment, un discours de philo« sophie, par lequel je reprenois et blasmois fort

« Caton de s'estre desfait soymesme, comme n'es-
« tant point acte licite ny religieux, quant aux
« dieux, ny, quand aux hommes vertueux, de ne
« point ceder à l'ordonnance divine, et ne pren-
« dre pas constamment en gré tout ce qui luy plaist
« nous envoyer, ains faire le restif et s'en retirer:
« mais maintenant me trouvant au milieu du peril,
« je suis de toute autre resolution: tellement que
« s'il ne plaist à dieu que l'issue de ceste bataille
« soit heureuse pour nous, je ne veux plus tenter
« d'autre esperance, ny tascher à remettre sus de
« rechef autre equipage de guerre, ains me deli-
« vreray des miseres de ce monde, me contentant
« de la fortune [1]: car je donnay aux Ides [2] de mars
« ma vie à mon païs, pour laquelle j'en vivray une
« autre libre et glorieuse ». Cassius se prit à rire, luy ayant ouy dire ce propos, et en l'embrassant,
« Allons doncques, dit il, trouver noz ennemis pour
« les combatre en ceste intention: car ou nous vain-
« crons, ou nous ne craindrons plus les vain-
« cueurs ».

L. Ces paroles dittes ilz se meirent à deviser en presence de leurs amis touchant l'ordonnance de la bataille, là où Brutus pria Cassius de luy laisser la conduitte de la poincte droitte, laquelle on estimoit

[1] Ce lieu est corrompu au texte grec. *Amyot.* Je crois avec Reiske, qu'il faut traduire : « remerciant la fortune, de ce « qu'après le sacrifice que j'avois fait de ma vie aux Ides de « mars, elle m'a laissé vivre encore quelque temps libre et « couvert de gloire ». C.

[2] Le 15 de mars, jour où il tua César.

estre

estre plus convenable et mieux seante à Cassius, tant pource qu'il estoit plus aagé, que pource qu'il estoit plus experimenté: et neantmoins Cassius le luy ottroya, et voulut que Messala qui avoit la charge de l'une des plus belliqueuses legions qu'ilz eussent, fust aussi en celle poincte. Si meit incontinent Brutus aux champs sa chevalerie, qui estoit fort bien en poinct, et les gens de pied ne furent pas moins prompts à donner dedans. Or faisoient les gens d'Antonius une trenchée depuis le marets, au long duquel ilz estoient logez, pour coupper à Cassius le chemin de la mer: et Cæsar, au moins son armée, ne bougeoit: car quant à luy, il n'estoit pas en son camp, pource qu'il se trouvoit malade, et ne s'attendoient pas ses gens que les ennemis leur deussent donner la bataille, ains seulement faire quelques saillies pour empescher ceulx qui besongnoient à la trenchée, et à coups de traict les troubler et empescher de faire leur ouvrage, et ne se donnans point garde de ceulx qui venoient droit à eulx pour leur donner la bataille, s'esmerveilloient du grand bruit qu'ilz oyoient venant de l'endroit auquel se faisoit la trenchée.

LI. Cependant Brutus envoya aux chefz des bendes et particuliers capitaines de petits buletins, esquelz estoit escrit le mot de la bataille, et luy mesme passant à cheval au long de toutes les trouppes, alloit preschant et priant les soudards de bien faire leur devoir, tellement qu'il y en eut bien peu qui entendissent quel mot de bataille avoit esté donné, ains la plus part, sans attendre que lon le leur dit,

coururent de grande impetuosité charger les ennemis, de sorte que pour ce desordre il y eut grande inegalité entre les legions, qui furent fort distraittes et esloignées les unes des autres. Celle de Messala la premiere, et les plus prochaines après, passerent oultre la poincte senestre des ennemis, sans faire autre chose que glisser seulement au long et en renverser quelques uns en passant, et tirans oultre, allerent donner droit dedans le camp de Cæsar, hors duquel, comme luy mesme escrit en ses commentaires, il avoit un peu devant esté transporté par le conseil et advertissement de l'un de ses amis nommé Marcus Artorius, qui la nuict en dormant avoit eu une vision, laquelle commandoit qu'il fust transporté hors de son camp : tellement que lon pensa qu'il y eust esté tué, à cause que sa lictiere, où il n'y avoit rien dedans, fut percée et faulsée à coups de traict et de javelines en plusieurs endroits. Il y eut grand meurtre dedans ce camp : et entre autres y furent mis en pieces deux mille Lacedæmoniens, qui peu devant estoient arrivez au secours de Cæsar : les autres qui n'avoient point glissé au long, ains avoient chargé de front à droit fil la bataille de Cæsar, les meirent facilement en routte, à cause qu'ilz estoient ja troublez pour la perte de leur camp, et y furent desfaittes à coups de mains trois legions : puis de la grande ardeur qu'ilz chassoient et poursuivoient les fuyans, ilz se jetterent pesle mesle parmy eulx dedans leur camp ayans Brutus quant et eulx.

LII. Mais ce que les vaincueurs n'avoient point

advisé, l'occasion le monstra aux vaincus, c'estoit la poincte gauche de la bataille des ennemis toute nue et desemparée de ceulx de la poincte droitte, qui s'estoient escartez trop loing à poursuivre ceulx qu'ilz avoient rompus. Si s'allerent asprement ruer dessus: et neantmoins quelques efforts qu'ilz feissent, ne peurent encore forcer ny rompre le milieu de la bataille, où ilz trouverent gens qui les sousteindrent et leur feirent teste vaillamment: mais bien rompirent ilz et meirent en fuitte la poincte gauche en laquelle estoit Cassius, pour le desordre qui s'y trouva, et aussi pource qu'ilz n'estoient pas advertis comment leur poincte droitte s'estoit desja portée. Si les chasserent batans jusques dedans leur camp, qu'ilz pillerent, sans que ny l'un ny l'autre des capitaines en chef y fussent presens: pource qu'Antonius, à ce que lon dit, evitant la fureur de la premiere charge, s'estoit jetté dedans le prochain marets, et ne sçavoit on qu'estoit devenu Cæsar depuis qu'il s'estoit fait transporter hors de son camp, de maniere qu'il y eut quelques souldards qui monstrerent leurs espées sanglantes, desquelles ilz disoient l'avoir occis, et notamment en descrivoient la face, et specifioient l'aage qu'il pouvoit avoir. Qui plus est, le front et le milieu de la bataille de Brutus avoit desja mis en route, avec grande effusion de sang, tout tant qu'ilz avoient rencontré d'ennemis en teste devant eulx, de sorte que Brutus avoit entierement vaincu et gaigné tout de son costé, et Cassius tout perdu du sien, et n'y eut rien qui ruina tant leurs affaires que cela, que

Brutus n'alla pas secourir Cassius, pensant qu'il eust vaincu comme luy : et Cassius n'attendit pas Brutus, pensant qu'il fust perdu comme luy : et qu'il soit vray que la victoire fust de leur costé, Messala le monstre, parce qu'ilz gaignerent trois aigles et plusieurs autres enseignes sur leurs ennemis, et leurs ennemis n'en gaignerent pas une sur eulx.

LIII. Mais Brutus en s'en retournant de la chasse après avoir batu, pillé et saccagé ceulx de Cæsar, s'esmerveilla qu'il ne voyoit point la tente de Cassius dressée et hault eslevée comme elle souloit, ny les autres tentes et pavillons en son camp ordonnez comme ilz avoient accoustumé, pource que tout avoit esté jetté par terre et deschiré à la premiere entrée des ennemis : mais ceulx d'autour de luy qui avoient meilleure veuë, luy dirent qu'ilz voyoient grand nombre d'armes reluisantes, et force boucliers argentez qui alloient et venoient par dedans le camp de Cassius, mais que ce n'estoient point à leur advis ny les harnois, ny le nombre des hommes qui avoient esté laissez et ordonnez pour la garde du camp, et neantmoins qu'ilz ne voyoient point au delà un si grand nombre de morts ny une telle desconfiture, qu'il y devroit avoir, si tant de legions y avoient esté desfaitte.

LIV. Cela commencea à faire doubter Brutus de ce qui estoit advenu, si ordonna quelques gens pour garder le camp de son ennemy, qu'il avoit pris, et feit rappeller ses gens qui chassoient encore, et les rallia pour les cuider mener au secours de Cassius,

duquel l'affaire estoit allé en ceste sorte : premierement il fut fort marry de veoir comme les gens de Brutus couroient sus aux ennemis, sans attendre ny le mot de la bataille, ny le commandement de charger, et moins encore luy pleut ce qu'après avoir vaincu ilz se meirent incontinent au pillage, sans se soucier d'aller envelopper le reste des ennemis par le derriere : mais aussi par trop attendre et trop differer, plus que par la provoyance ou vaillance des capitaines adversaires, il se trouva luy mesme enveloppé par la poincte droitte de l'armée des ennemis : tellement que ses gens de cheval se desbenderent incontinent, fuyans à val de roupte vers la marine : et voyant ses gens de pied branler aussi et reculer en arriere, il s'efforcea de les retenir, et osta à un porte enseigne qui fuyoit, l'enseigne qu'il portoit, laquelle il planta en terre devant ses pieds, combien qu'à grande peine peust il ja plus tenir ensemble seulement ses gardes. Ainsi fut il à la fin contraint luy mesme de se retirer avec une petite trouppe de ses gens sur une motte de là où lon pouvoit clairement veoir et descouvrir ce qui se faisoit en la plaine : mais quant à luy, il n'y veit rien, car il avoit mauvause veuë, sinon qu'il veit, encore fut ce à grande peine, comme les ennemis pilloient son camp devant ses yeux. Il veit aussi venir une grosse trouppe de gens de cheval que Brutus envoyoit à son secours, et pensa que ce fussent ennemis qui le poursuivissent : et neantmoins envoya l'un de ceulx qui estoient autour de luy, nommé Titinnius, pour sçavoir au vray que c'es-

toit. Ces gens de cheval l'apperceurent de tout loing : et si tost qu'ilz cogneurent que c'estoit l'un des meilleurs et plus feaux amis de Cassius, se prirent à jetter un grand cry de joye, et ceulx qui estoient ses plus familiers, meirent pied à terre pour le saluer et l'embrasser ; les autres l'environnerent tout alentour à cheval, avec chants de victoire et grand bruit de leurs armes, dont ilz faisoient retentir la campagne pour l'excessive joye qu'ilz avoient : mais ce fut ce qui feit le plus de mal que tout le reste : car Cassius pensa que Titinnius à la verité fust pris des ennemis, et dit adonc ces paroles, « Pour avoir trop aimé à vivre, j'ay attendu « jusques à voir, pour l'amour de moy, prendre « devant mes yeux, l'un de mes meilleurs amis ». Et cela dit, il se retira à part en une tente où il n'y avoit personne, et y tira quant et luy l'un de ses affranchis nommé *Pindarus*, qu'il avoit tousjours tenu auprès de luy pour une telle necessité, depuis le malheureux voyage contre les Parthes, auquel Crassus mourut : toutefois il se sauva bien de celle desconfiture, mais lors entortillant son manteau alentour de sa teste, et luy tendant le col tout nud, il luy bailla à trencher sa teste, (car on la trouva separée d'avec le corps) mais jamais depuis homme ne veit ce Pindarus, dont aucuns ont pris occasion et matiere de dire qu'il avoit occis son maistre sans commandement.

LV. Incontinent après on advisa et recogneut clairement ces gens de cheval, et Titinnius couronné d'un chappeau de triumphe, qui s'en venoit devant

en diligence pour trouver Cassius : mais quand il entendit par les cris, pleurs et lamentations de ses amis qui se tourmentoient, l'inconvenient et l'erreur qui estoit advenu par l'ignorance de son capitaine, il desguaina son espée, en se disant mille injures à soy mesme de ce qu'il avoit tant demouré, et s'en tua luy mesme sur le champ. Brutus ce pendant approchoit tousjours, ayant desjà bien entendu que Cassius avoit esté rompu : mais de sa mort il n'en sceut rien qu'il ne fust bien près de son camp : là où, après l'avoir bien lamenté et ploré, en l'appellant le dernier des Romains, comme estant impossible que plus il peust à Rome naistre un personnage d'aussi grand cueur comme il avoit esté, il feit ensepvelir le corps, et l'envoya en la ville de Thassos, de peur que si lon faisoit ses funerailles dedans le camp, elles ne fussent cause de quelque desordre : puis assembla ses gens de guerre et les reconforta : et voyant qu'ilz avoient perdu tout leur bagage, dont ilz ne se pouvoient passer, il leur promeit à chascun deux mille drachmes [1] en recompense. Les gens de guerre furent tous consolez après l'avoir ouy harenguer, s'esmerveillans grandement de sa liberalité, et le convoyerent avec grands criz, quand il se retira, en le magnifiant comme celuy seul des quatre capitaines qui n'avoit point esté vaincu en la bataille. Aussi à la verité l'effect monstra que non sans cause il avoit eu esperance de demourer vaincueur : pource qu'avec peu de legions il avoit batu et chassé tous ceulx qui

[1] 556 livres 5 sols de notre monnoie.

s'estoient trouvez en teste devant luy, et encore si tous les siens eussent combatu, et que la plus part d'iceulx n'eussent point oultrepassé les ennemis, pour courir au pillage de leurs biens, il est vray semblable qu'il les eust tous desfaits, et qu'il n'en fust demouré pas un. Il y mourut de sa part environ huict mille hommes, en comptant les serviteurs des soudards, que Brutus appelloit *Brigas*, et de la part des ennemis Messala escrit qu'il en mourut, à son advis, plus de deux fois autant : à l'occasion dequoy ilz estoient aussi plus ennuyez et plus descouragez que luy, jusques à ce que le soir bien tard il y eut l'un des serviteurs de Cassius, nommé *Demetrius*, qui s'en alla devers Antonius, et luy porta les vestemens dont le corps de son maistre avoit nagueres esté despouillé, et son espée aussi.

LVI. Cela asseura les ennemis de Brutus, et leur donna un tel courage, que le lendemain dès le matin ilz se presenterent aux champs en bataille : mais du costé de Brutus, les deux camps estoient en branle et en trouble, non sans grand danger, par ce que le sien estant plein de prisonniers avoit besoing de grande et soigneuse garde : et celuy de Cassius portoit impatiemment la mutation de son capitaine, et si y avoit quelque sourde envie de ceulx qui avoient esté batus, à l'encontre de ceulx qui avoient vaincu : à l'occasion dequoy Brutus les teint bien tous prestz en armes, mais il se garda neantmoins de donner la bataille. Et quant aux prisonniers serfs, desquelz il y avoit un grand nombre, qui non sans souspeçon alloient

et venoient parmy les soudards armez, il commanda qu'on les tuast : et quant à ceulx qui estoient de libre condition, il les renvoya tous delivres, disant qu'ilz estoient mieulx prisonniers avec ses ennemis qu'avec luy : pource qu'avec eulx ilz estoient serfs et esclaves, et avec luy libres et citoyens : et voyant que ses amis et ses capitaines en avoient aucuns en si grande haine qu'ilz ne leur vouloient aucunement pardonner, luy mesme les recela et les envoya secrettement à sauveté. Entre ces prisonniers estoient Voluminius un plaisant, et Sacculio joueur de farces, desquelz Brutus ne faisoit compte aucun : mais ses familiers les amenerent devant luy, les accusans et leur mettant sus, que tout prisonniers qu'ilz estoient, ilz ne s'abstenoient pas de se mocquer d'eulx, et de les broquarder injurieusement. Brutus ne respondoit rien à cela, ayant l'esprit tendu à autres choses, et Messala Corvinus dit que ce seroit bien fait de les faire très bien fouetter dessus un eschaffault, et puis les renvoyer tous nuds bien fouettez aux capitaines de leurs ennemis, pour leur montrer leur vergogne en ce qu'il falloit qu'il eussent de telz rustres que ceulx là, estans en camp, pour les faire rire, et leur faire passer leur temps à la table. Quelques uns des assistans se prirent à rire de ce propos : mais Publius Casca, celui qui donna le premier coup à Cæsar, quand il fut tué, dit adonc, « Nous ne « faisons pas le devoir que nous devrions aux fu- « nerailles de Cassius, de nous amuser à plai-

« saulter et à rire en ce poinct : et quant à toy « Brutus, tu monstreras quelle souvenance tu « auras d'un tel capitaine ton pair et compagnon, « en faisant mourir, on en sauvant ces galans icy, « qui se mocqueront cy après de luy, et diffame-« ront sa memoire ». A quoy Brutus, respondit en grande cholere, « Pourquoy donc m'en venez « vous parler vous autres, Casca, et que vous « n'en faittes de vous mesmes ce que bon vous « semble » ? Ces paroles ouyes, ilz prirent ceste response pour un consentement à l'encontre de ces pauvres malheureux, et une permission d'en faire ce qu'ilz voudroient : si les emmenerent hors de là, et les feirent mourir.

LVII. Cela fait, Brutus donna aux soudards ce qu'il leur avoit promis, après les avoir premièrement un petit tensez et repris de ce que sans attendre que lon leur donnast le mot de la bataille, ilz estoient ainsi allez à la desbendée chocquer les ennemis en la première bataille, et leur feit promesse, que si en la seconde ilz faisoient devoir de bien combatre, il leur donneroit à piller et saccager deux villes, à sçavoir Thessalonice et Lacedæmone. En toute la vie de Brutus il ne se trouve que ceste seule faulte, à laquelle il n'y a point de response, combien que Cæsar et Antonius ayent depuis payé à leurs gens beaucoup pire loyer de la victoire, ayans dechassé presque de toute l'Italie les naturelz habitans et vrais proprietaires, pour donner à leurs soudards des terres et des villes, esquelles ilz n'avoient rien : mais ceulx là

ne se proposerent jamais autre but en ceste guerre, ny autre fin, sinon vaincre pour dominer : là où lon avoit si grande opinion de la vertu de Brutus, que la voix commune et opinion du monde ne luy permettoit ny de vaincre, ny de se sauver, s'il n'estoit juste et honeste, mesmement depuis que Cassius fut mort, lequel on chargeoit et mescroyoit de poulser aucunefois Brutus à faire des choses violentes. Mais ainsi comme sur la mer, après que le timon et le gouvernail de la navire est brisé par la tourmente, les mariniers taschent à y reclouer et attacher encore quelque autre piece de bois au lieu, en combatant le moins mal qu'il leur est possible contre la necessité : aussi Brutus ayant à gouverner une si grosse puissance, ses affaires estant en grand bransle, et n'ayant plus de capitaines qui fust en dignité et en authorité pareil à luy, estoit contrainct de soy servir necessairement de ceulx qu'il avoit, et consequemment de faire beaucoup de choses selon leur advis, et estoit bien de luy mesme d'opinion de leur ottroyer tout ce qu'il pensoit servir à faire qu'ilz se monstrassent gens de bien au besoing : car les gens de Cassius estoient fort mal aisez à manier, et se monstroient fiers et braves au camp, pource qu'ilz n'avoient point de chef qui leur commandast souverainement, mais lasches et couards envers les ennemis, pource qu'ilz avoient esté jà par eulx desfaicts.

LVIII. D'autre costé les affaires de Cæsar et d'Antonius, ne se portoient de rien mieulx : car

premierement ilz avoient faulte de vivres : et pource qu'ilz estoient logez en lieux bás, ilz s'attendoient d'avoir un bien fort aspre et mauvais hyver, à cause qu'ilz estoient campez au long d'un marets; et que depuis la bataille il estoit survenu de grandes pluyes en la saison d'autonne, dont toutes les tentes et pavillons estoient pleins de fange et d'eau, laquelle se geloit incontinent pour le froid : et encore sur ces entrefaittes leur vindrent nouvelles de la grande perte de gens qu'ilz avoient faitte sur la mer : car les galeres de Brutus rencontrerent au passage un gros renfort de gens de guerre que lon leur amenoit encore d'Italie, et les desfeirent tellement qu'il s'en sauva bien peu, lesquelz furent encore si pressez de famine, qu'ilz furent contraincts de manger jusques aux cordages et aux voiles de leurs vaisseaux : si desiroient fort venir de rechef à la bataille premier que Brutus fust adverty de ces bonnes nouvelles pour luy : car il advint par cas de fortune que la bataille de mer se donna au mesme jour que celle de terre : mais par accident, plus tost que par la malice ou paresse des capitaines, il arriva que Brutus n'en sceut rien que vingt jours après. Ce que s'il eust sceu devant, il ne fust point de rechef descendu à la bataille, attendu qu'il avoit bonne provision de toutes choses necessaires à son armée pour un long temps, et estoit logé en un lieu fort opportun, de maniere que son camp ne pouvoit pas estre grandement offensé par l'hyver, ny aussi forcé par ses ennemis, et qu'il estoit paisible seigneur victorieux sur la mer,

ayant de sa part encore vaincu sur la terre. Cela luy devoit bien haulser le cueur, et luy donner bonne esperance : mais estans les affaires de l'empire Romain, à ce qu'il me semble, reduits à tel estat qu'ilz ne pouvoient plus estre regiz par plusieurs seigneurs, ains avoient besoing d'un souverain monarque, Dieu voulant oster celuy qui seul pouvoit empescher celuy qui devoit parvenir à celle monarchie, engarda que celle victoire ne vinst à la cognoissance de Brutus, quoy qu'il fut bien près d'en estre adverty neantmoins : car le jour de devant que fut la derniere bataille, sur le soir bien tard il se vint rendre en son camp un des ennemis nommé Clodius, qui declara que Cæsar ayant eu la nouvelle de la desfaitte de son armée de mer, ne cherchoit autre chose qu'à combatre premier que Brutus en fust adverty : mais on n'adjouxta point de foy à son dire, et fut tellement mesprisé que lon ne daigna pas seulement le mener devant Brutus, parce que lon estima que c'estoit une menterie qu'il avoit controuvée pour estre le bien venu en apportant bonnes nouvelles.

LIX. Celle nuict on dit que le mesme fantasme qui s'estoit desjà une fois apparu à Brutus, se representa de rechef à luy en la mesme forme et figure, et puis se disparut sans luy mot dire : mais Publius Volumnius homme sçavant et philosophe, qui fut dès le commencement de ceste guerre tousjours avec Brutus, ne fait point de mention de ce fantasme : bien dit il que la premiere et principale aigle fut toute couverte d'abeilles : et qu'il y eut

l'un des capitaines à qui soudainement l'un des bras sua et rendit de l'huile rosat, et que plusieurs fois on tascha à l'essuyer et secher, mais que cela n'y servit de rien : et que devant le choc de la bataille, il y eut deux aigles qui combatirent entre les deux armées, durant lequel combat, il se feit un si grand silence, qu'il n'est pas croyable, en toute la plaine, estans les deux exercites l'un devant l'autre ententifs à les veoir combatre, et qu'à la fin celle de devers Brutus ceda, et s'en fouit. C'est bien une chose toute notoire et certaine, que quand la porte du camp fut ouverte, le premier homme que rencontra le portenseigne qui portoit l'aigle, fut un AEthiopien que les soudards meirent en pieces à coups d'espées pour le presage. Et depuis que Brutus eut mis aux champs son armée en bataille, et l'eut presentée droit en front à son ennemy, il demoura long temps à donner le signe de la bataille : pource qu'en allant çà et là visiter les compagnies, il luy tumba en l'esprit quelques souspeçons à l'encontre d'aucunes d'icelles, et luy en vint on faire quelques descouvertures et quelques advertissemens : et si voyoit ses gens de cheval aller laschement en besongne, et ne vouloir pas franchement commencer la charge, ains attendre tousjours ce que feroient les gens de pied : puis tout soudain l'un des meilleurs chevaliers qu'il eust en tout son ost, et qui jusques là avoit esté fort renommé pour sa prouesse, estant appellé Camulatius, s'en vint passer à cheval tout au long de Brutus, et s'alla devant luy rendre aux ennemis.

LX. Brutus en fut fort desplaisant, et partie par courroux, partie par crainte de plus grande rebellion et trahison, feit soudain marcher ses gens, qu'il estoit desjà plus de trois heures après midy : si eut du meilleur à l'endroit où il combatoit de sa personne, et enfoncea la poincte gauche des ennemis, qui recula devant luy à l'aide de sa chevalerie, qui chargea avec les gens de pied, quand elle veit les ennemis en bransle : mais ceulx de la pointe gauche, quand les capitaines les voulurent faire marcher, eurent peur d'estre environnez par derriere, à cause qu'ilz estoient en moindre nombre que les ennemis, et à ceste cause en s'eslargissant s'escarterent un peu du milieu de leur bataille. Au moyen dequoy s'estans eulx mesmes affoibliz, ilz ne peurent soustenir l'effort des ennemis, ains se tournerent les premiers en fuitte : et ceulx qui les avoient mis en roupte vindrent aussi tost envelopper Brutus par derriere, lequel au plus fort de la meslée feit tout ce que sçauroit faire un bon capitaine et vaillant soudard, tant de l'entendement que de la main, pour obtenir la victoire : mais ce qui luy avoit donné la bataille gaignée à la premiere journée, la luy donna perdue à la seconde : car à la premiere fois les ennemis qui furent rompus, furent aussi tost mis en pieces, et à ceste seconde, des gens de Cassius qui furent tournez en fuitte, il n'y en eut gueres de tuez, et ceulx qui se sauverent de vistesse, estans espouventez pour avoir jà esté vaincus, descouragerent le reste de

l'armée en se venant rejoindre à eulx, et emplirent tout de desordre et d'effroy.

LXI. Si mourut là le filz de Marcus Caton, combatant vertueusement entre les plus vaillans jeunes hommes : car combien qu'il fust extremement las et travaillé, il ne voulut jamais reculer ny fouyr : ains en combatant obstineement à coups de main, et declarant tout hault qui il estoit par son nom et celuy de son pere, fut à la fin abbatu dessus plusieurs corps des ennemis qu'il avoit tuez autour de luy : aussi y demourerent morts sur le champ tous les plus gens de bien qui fussent en l'armée, qui s'exposerent courageusement à tout danger pour sauver la personne de Brutus : entre lesquelz y avoit un de ses plus familiers nommé Lucilius, qui voyant une trouppe d'hommes d'armes Barbares, ne faisans compte de tous les autres qu'ilz rencontroient en leur voye, et tirans tous en foule droit à l'encontre de Brutus, se delibera de les arrester tout court au peril de sa vie, et estant demouré derriere, leur dit qu'il estoit Brutus, et à celle fin qu'ilz le creussent plus tost, les pria de les mener à Antonius, pource, disoit il, qu'il craignoit Cæsar, et qu'il se fioit plus à Antonius. Ces Barbares estans fort joyeux de ceste rencontre, et cuidans bien avoir trouvé une très heureuse fortune, le menerent qu'il estoit desjà nuict, et envoyerent devant quelques uns d'entre eulx, pour en advertir Antonius, lequel en fut aussi très aise, et vint au devant de ceulx qui le menoient. Les autres qui entendirent,

tendirent, que lon amenoit Brutus prisonnier, y accoururent aussi de toutes parts, les uns ayans compassion de sa fortune, les autres disans qu'il avoit fait chose indigne de sa reputation, de s'estre pour peur de mourir laissé ainsi laschement prendre vif à des Barbares. Quand ilz approcherent les uns des autres, Antonius s'arresta un peu pensant en luy mesme comment il se devoit porter envers Brutus : et ce pendant Lucilius luy fut presenté qui se prit à dire d'un visage fort asseuré : « Antonius, je « te puis asseurer, que nul ennemy n'a pris ny « ne prendra vif Marcus Brutus, et jà dieu ne « plaise que la fortune ait taut de pouvoir sur la « vertu : mais quelque part que lon le treuve, soit « vif, soit mort, on le trouvera tousjours en estat « digne de luy : au reste quant à moy, je viens icy « devant toy, ayant abusé ces hommes d'armes « icy, en leur faisant à croire que j'estoye Brutus, « et ne refuze point de souffrir pour ceste tromperie, tous telz tourmens que tu voudras ». Ces paroles de Lucilius ouyes, tous les assistens en demourerent fort estonnez, et Antonius regardant ceulx qui l'avoient amené, leur dit, « Je pense que « vous estes bien marriz d'avoir failly à vostre entente, compagnons, et qu'il vous est advis que « cestuy cy vous a fait un grand tort : mais je veux « bien que vous sçachiez, que vous avez fait une « meilleure prise, que celle que vous poursuiviez : « car au lieu d'un ennemy, vous m'avez amené un « amy : et quant à moy, si vous m'eussiez amené » Brutus vif, je ne sçay certes que je luy eusse fait,

« là où j'aime trop mieulx que telz hommes que « cestuy cy soient mes amis que mes ennemis ». En disant cela, il embrassa Lucilius, et pour lors le consigna et bailla en garde à l'un de ses amis, en le luy recommandant : et Lucilius le servit tousjours depuis loyaument et fidèlement jusques à la mort.

LXII. Mais Brutus ayant passé une petite riviere bordée deçà et delà de haults rochers, et umbragée de force arbres, estant desjà nuict toute noire, ne tira gueres oultre, ains s'arresta en un endroit bas au dessoubs d'une haulte roche, avec aucuns de ses capitaines et amis qui l'avoient suivy, et regardant vers le ciel tout plein d'estoiles, prononcea en souspirant deux vers, dont Volumnius en a noté l'un qui est de telle substance,

[1] O Jupiter, que [2] celuy, dont naissance
Ont tant de maulx, n'eschappe ta vengeance.

Et dit qu'il avoit oublié l'autre. Un peu après nommant ses amis qu'il avoit veu mourir en la bataille devant ses yeux, il souspira plus fort qu'il n'avoit encore point fait, mesmement quand il vint à nommer Labeo et Flavius, dont l'un estoit son lieutenant, et l'autre maistre des ouvriers de son camp. Sur ces entrefaittes, il y eut quelqu'un de la compagnie, qui ayant soif, et voyant que Brutus l'avoit aussi, s'en courut avec un cabasset vers la riviere. Au mesme instant lon entendit du bruit devers l'autre costé : Volumnius y alla avec Dardanus l'es-

[1] Euripide. Médée, v. 332.
[2] Appian l'entend d'Antonius. *Amyot.*

cuyer de Brutus pour veoir qui c'estoit, et incontinent après estans retournez demanderent s'il y avoit plus à boire. Brutus en riant doulcement respondit, « Tout est beu, mais on vous en apportera d'autre » : et y renvoya celuy mesme qui y avoit esté la premiere fois, lequel fut en danger d'estre pris par les ennemis, et se sauva à bien grande peine, estant encore blecé. Au reste Brutus estimoit qu'il ne fust pas mort grand nombre de ses gens en la bataille, et pour le sçavoir au vray, il y eut un nommé Statylius qui promeit passer à travers les ennemis, car autrement n'estoit il pas possible, et s'en aller visiter leur camp, et que là s'il trouvoit que tout s'y portast bien, il allumeroit un flambeau et le haulseroit en l'air, puis s'en retourneroit à luy. Le flambeau fut levé : car Statylius alla jusques là : et long temps après Brutus voyant qu'il ne revenoit point, dit, « Si Statylius « est en vie, il reviendra » : mais il advint de male fortune, qu'en s'en retournant il tumba ès mains des ennemis qui l'occirent.

LXIII. La nuict estant jà bien advancée, Brutus s'inclinant devers Clitus l'un de ses domestiques, ainsi qu'il estoit assis, luy dit quelques mots tout bas en l'oreille : l'autre ne luy respondit rien, ains se prit à plorer. Parquoy il attira son escuyer Dardanus, auquel il dit aussi quelques paroles : et à la fin il s'addressa à Volumnius mesme, parlant en langage Grec, et le priant en memoire de l'estude des lettres et des exercices qu'ilz avoient pris ensemble, qu'il luy voulust aider à mettre la

main à l'espée et à poulser le coup pour se tuer. Volumnius rejetta fort ceste priere, et aussi feirent bien les autres, desquelz il y eut un qui dit, qu'il ne falloit pas demourer là, ains s'en fouir: et adonc Brutus se levant, « Il s'en fault fouir voirement, « dit il, mais c'est avec les mains, et non pas avec « les pieds »: et leur touchant à tous en la main, leur dit ces paroles d'un fort bon et joyeux visage, « Je sens en mon cueur un grand contentement, « de ce qu'il s'est trouvé que pas un de mes amis « ne m'a failly au besoing: et ne me plains point « de la fortune, sinon en tant qu'il touche à mon « païs: car quant à moy, je me repute plus heureux « que ceulx qui ont vaincu, non seulement pour « le regard du passé, mais aussi pour le pre- « sent, attendu que je laisse une gloire sem- « piternelle de vertu, laquelle nos ennemis victo- « rieux ne sçauroient jamais ny par armes, ny par « argent, acquerir ne laisser à la posterité, que lon « ne die tousjours, qu'eulx estans injustes et mes- « chans, ont desfait des gens de bien pour usur- « per une domination tyrannique qui ne leur ap- « partient point ». Cela dit, il les admonesta, et pria chascun d'eulx qu'ilz se voulussent sauver: puis se tira un peu à l'escart avec deux ou trois seulement, desquelz estoit Straton, qui estoit premierement venu à sa cognoissance par l'estude de la rhetorique. Il approcha le plus près de luy, et prenant [1] son espée à deux mains par le manche,

[1] Grec : et ayant à deux mains appuyé la poignée de son espée sur la terre.

se laissa tumber de son hault sur la poincte, et se tua ainsi. Les autres disent que ce ne fut pas luy qui teint l'espée, mais que ce fut Straton à son instance et priere qui la lui tendit en tournant le visage d'autre costé, et que Brutus se jetta de grande roideur dessus, tellement que s'estant percé d'oultre en oultre par le milieu de l'estomac, il rendit l'esprit tout incontinent. Messala qui ayant esté grand amy de Brutus, se reconcilia depuis avec Cæsar, luy presenta quelque temps après, ce Straton un jour qu'il estoit de loisir, et en plorant luy dit, « Cæsar, voicy celuy qui feit le dernier service « à mon Brutus. » Cæsar le receut dès lors, et depuis en tous ses affaires s'en est trouvé aussi loyaument servy que de nul autre des Grecs qu'il eust alentour de luy, jusques à la bataille d'Actium. Et dit on que ce Messala mesme respondit un jour à Cæsar, qui en sa presence le louoit fort haultement d'avoir combatu très vaillamment et de très grande affection pour luy en la journée d'Actium, combien qu'il luy eust esté paravant très aspre ennemy en celle de Philippes pour l'amour de Brutus, « J'ay « tousjours voulu estre de la meilleure et plus juste partie ».

LXIV. Au demourant Antonius ayant lors trouvé le corps de Brutus, le feit envelopper de l'une de ses plus riches cottes d'armes. Et depuis estant adverty que la cotte avoit esté desrobée, feit mourir le larron qui l'avoit prise, et envoya les cendres et reliques du corps à Servilia mere de Brutus. Quant à Porcia sa femme, Nicolaus le phi-

losophe, et Valerius Maximus [1], recitent qu'ayant pris en soy resolution de mourir, ses parents l'en voulurent engarder, et eurent soigneusement l'œil à la garder, et qu'à ceste cause elle tira du foyer des charbons tous ardents, et les jetta dedans sa bouche, qu'elle teint si estroittement fermée, qu'elle s'en estouffa. Toutefois on trouve une lettre missive de Brutus à ses amis, par laquelle il se plaint de leur nonchalance, d'avoir tenu si peu de compte de sa femme, qu'elle avoit mieulx aimé mourir, que de languir plus longuement malade. Ainsi sembleroit il que ce philosophe n'auroit pas bien cogneu le temps : car l'epistre, au moins si elle est veritablement de Brutus, donne assez à entendre la maladie et l'amour de ceste dame, et aussi la maniere de sa mort.

COMPARAISON
DE DION AVEC BRUTUS.

Or pour venir maintenant à comparer ces deux personnages, il est certain qu'ayans tous deux eu de grandes parties, mesmement celle cy pour la premiere, que de bien peu de chose ilz se sont tous deux faits très grands, c'est une louange propre et singuliere à Dion qu'il n'a point eu de concurrent, ny d'aide à ce faire, comme Brutus eut Cassius,

[1] L. IV, ch. 6. Il vivoit sous Auguste et Tibère.

lequel, sans point de doubte, n'avoit pas la reputation de vertu, ny la gloire pareille à luy : mais aux affaires de la guerre il ne contribua pas moins de sens, de hardiesse, ny d'entendement, et de tout exploit, que luy : veu mesmement que plusieurs luy attribuent le premier commencement et l'origine de toute l'entreprise, et disent que ce fut luy qui donna cueur à Brutus de conspirer la mort de Cæsar. Là où comme Dion fournit du sien les armes, les navires et les soudards : aussi gaigna il de luymesme ceulx qui luy furent aides et compagnons à executer ce qu'il avoit entrepris. Et si ne feit pas de mesme Brutus, lequel des affaires mesmes prit sa grandeur, et acquit par la guerre sa puissance et sa richesse : ains au contraire avancea ses propres biens à faire la guerre pour recouvrer et rendre la liberté à ses citoyens, y employant l'argent mesme duquel il se devoit entretenir en son exil.

II. D'avantage Brutus et Cassius par contrainte eurent recours aux armes, pourautant qu'ilz n'eussent peu seurement demourer en paix quand ilz furent hors de Rome, à cause qu'ilz estoient condemnez et poursuivis à mort : et à ceste cause pour la seureté de leurs personnes furent contraints de se mettre au hazard de la guerre, plus pour eulx mesmes, que pour leurs citoyens : là où Dion vivant en son exil plus seurement et plus joyeusement que le tyran mesme qui l'avoit banny, se hazarda et s'exposa à un tel peril pour delivrer la Sicile de servitude : et si n'estoit point chose pareille aux Romains, d'estre delivrez de la domination de Cæsar,

que aux Syracusains d'estre deschargez de Dionysius : car Dionysius ne nioit point qu'il ne fust tyran, ayant emply la Sicile de maux infinis. Mais la domination de Cæsar quand elle vint à s'establir, il est vray qu'elle feit beaucoup de maulx à son commencement à ceulx qui y voulurent resister, mais depuis à ceulx qui estans vaincus la receurent, il semble que ce n'estoit qu'un nom seulement, et une apparence et opinion, plus tost que chose vraye : car il n'en sourdit jamais un seul acte tyrannique ny cruel, ains au contraire, sembloit que ce fust comme un doulx et clement medecin, que dieu de grace speciale eust donné à l'empire Romain, pour mettre quelque ordre aux affaires d'iceluy, lesquelz avoient besoing d'estre reduits en monarchie : et pourtant le peuple Romain regretta fort Cæsar incontinent qu'il eust esté tué, et ne pardonna jamais depuis à ceulx qui l'avoient occis : là où ce dequoy plus les Syracusains accuserent Dion, fut qu'il laissa eschapper Dionysius du chasteau de Syracuse, et qu'il ne voulut pas demolir la sepulture de son pere.

III. Au reste, quant aux exploits de la guerre, Dion s'est tousjours monstré capitaine irreprehensible, ayant tousjours très bien et sagement conduit les choses qu'il avoit luy mesme de son propre conseil entreprises, et emenda les faultes que faisoient les autres, en remettant les affaires en meilleur estat qu'il ne les trouvoit : là où il semble que Brutus ne feit point sagement de recevoir la seconde bataille, attendu qu'il y alloit de tout : et

après qu'il l'eut perdue, ne sceut trouver aucun remede ny ressource, ains faillit de cueur, et quitta toute esperance, n'ayant ozé à tout le moins autant combatre contre la mauvaise fortune, comme feit Pompeius, attendu mesmement qu'il luy estoit demouré sur le lieu mesme encore beaucoup de matiere d'avoir esperance aux armes, et qu'il estoit oultre cela indubitablement seigneur de toute la mer.

IV. Et ce qui est le plus grand reproche que lon objice à Brutus, à sçavoir, que Cæsar luy ayant sauvé la vie, et donné grace pour autant de prisonniers pris en la bataille, comme il en avoit demandé, le reputant son amy, et l'honorant beaucoup plus que nul de ses autres familiers, Brutus neantmoins avoit souillé ses mains de son sang, cela ne sçauroit on reprocher à Dion: car à l'opposite tant comme il fut amy et allié de Dionysius, il luy dressa, et aida à maintenir tousjours ses affaires: et depuis estant banny de son païs, luy ayant esté fait un oultrage notable en sa femme, et luy ayans ses bien esté ostez, il entra adonc ouvertement en guerre juste et legitime contre luy.

V. Mais certes au contraire c'est le premier poinct qui se retourne tout au rebours: car ce en quoy consiste leur principale louange, à sçavoir la haine contre les tyrans et contre les meschans, est toute pure et toute simple en Brutus, pource que ne ayant chose aucune en privé, pour laquelle il se peust plaindre de Cæsar, il s'exposa au hazard de le tuer, seulement pour le recouvrement de la liberté de son

païs : là où si Dion n'eust receu en son privé quelque oultrage de Dionysius, jamais il ne luy eust fait la guerre. Ce qui appert assez par les Epitres de Platon, où lon peult veoir que Dion ayant esté chassé oultre son gré de la cour tyrannique, et non pas s'en estant retiré ny estrangé vouluntairement, dechassa Dionysius. D'avantage le regard du bien public feit que Brutus devint amy de Pompeius, duquel auparavant il estoit ennemy, et ennemy de Cæsar, duquel il estoit amy, comme s'il n'eust eu autres bornes pour limiter son amitié ou inimitié, que le droit et la justice seulement : et Dion feit plusieurs choses en faveur et au profit de Dionysius, pendant qu'il se fia de luy, et quand il commencea à s'en deffier, alors par despit il luy commencea la guerre : tellement que ses amis mesmes ne creurent pas tous, qu'après avoir chassé Dionysius il ne se deust luy mesme saisir de la seigneurie, en abusant le peuple de quelque plus doulx et plus gracieux tiltre que de tyran : mais quant à Brutus, ses ennemis mesmes confessoient, que de tous ceulx qui avoient conspiré alencontre de Cæsar, il estoit celuy seul qui n'avoit jamais proposé autre but en son entreprise, sinon remettre le gouvernement de la chose publique Romaine en son premier estat.

VI. Et oultre cela, encore n'estoit ce pas chose pareille d'avoir affaire à Dionysius, comme d'avoir affaire à Cæsar : car il n'y a personne, qui ayant premier cogneu Dionysius ne l'eust mesprisé, attendu qu'il employoit la pluspart du temps à yvrongner, jouer au dez et paillarder : mais avoir ozé

mettre en son entendement de ruiner Cæsar, et n'avoir point restifvé pour crainte de son grand sens, sa puissance et sa fortune, veu que son nom seulement tenoit en frayeur, et ne laissoit point reposer les roys des Parthes et des Indes, il falloit bien que cela vinst d'une excellente nature, et qui pour crainte n'eust jamais rien diminué de son courage. Et pourtant aussi tost que lon veit Dion en la Sicile, plusieurs milliers d'hommes s'en allerent joindre à luy contre Dionysius : mais la gloire de Cæsar sousteint et remeit sus ses amis encore après qu'il fut mort, et son nom eut tant d'efficace, que d'un jeune enfant qui n'avoit aucun moyen ny aucun pouvoir de soy, il en feit incontinent le premier homme des Romains et en uza lon comme d'un remede ou d'un contrepoison contre la haine, malvueillance et puissance d'Antonius.

VII. Et si lon veult dire que Dion chasea le tyran Dionysius avec grands combats et grands exploits d'armes : et, au contraire, que Brutus tua Cæsar estant tout nud, et n'ayant aucune garde : je responds que cela fut un acte de très grand sens et de très sage capitaine, d'avoir sceu si bien choisir le temps et le lieu propre pour surprendre un si puissant homme nud, et sans aucune garde : car il ne l'alla point assaillir subitement en chaude chole, ny tout seul, où à peu de compagnie : ains fut son entreprise propensée de longue main, et arrestée avec plusieurs, desquelz il n'y eut oncques un seul qui luy faillist : ainsi fault il croire que dès le commencement il les choisit tous gens de bien, ou que

par les avoir choisis il les rendit telz. Là où Dion, soit ou que dès le commencement il ait failly à bien choisir s'estant fié à des meschans, ou que pour n'avoir sceu bien user de ceulx qu'il avoit choisis, il les ait rendus de gens de bien, malheureux et meschans, ne l'un ne l'autre ne peult estre le faict d'un homme sage : car Platon mesme le reprent de ce qu'il avoit choisy de telles personnes pour ses amis, que ce furent eulx qui l'occirent.

VIII. Et après que Dion eust esté tué, nul ne vengea [1] sa mort : et au contraire, des ennemis de Brutus, l'un (qui fut Antonius) feit honorablement inhumer son corps, et Cæsar luy garda ses honneurs : car il y avoit à Milan cité de la Gaule qui est du costé de l'Italie [2], une siene image faitte de cuivre à sa semblance, laquelle Cæsar, passant par là quelque temps après, regarda fort attentifvement, pource qu'elle estoit faitte d'un excellent ouvrier, et qu'elle retiroit fort au naturel, et passa oultre : puis s'arresta tout court, et appella en presence de plusieurs, les officiers de la ville, ausquelz il dit que leur ville estoit son ennemie, et criminelle de lèze majesté, par ce qu'elle receloit un sien ennemy. Les officiers de prime face furent bien estonnez, comme lon peult penser, et le nierent fort et ferme : et ne sachans quel ennemy il vouloit dire, se regarderent les uns les autres. Cæsar adonc se retournant devers la statue de Brutus avec un vi-

[1] Nul homme, au moins d'une vengeance directe. V. la fin de sa Vie.

[2] Grec, Gaule Cisalpine.

sage refrongné, leur dit, « Et cestuy-cy que voicy « debout, n'est il pas nostre ennemy » ? Les officiers adonc furent encore plus effroyez que devant, tellement qu'ilz ne sceurent que respondre : mais lors Cæsar se prit à rire, et louant les Gaulois de ce qu'ilz estoient fermes et loyaux à leurs amis, encore en leurs adversitez, voulut que la statue demourast en son plant, ainsi comme elle estoit

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARATUS.

Pourquoi Plutarque adresse la vie d'Aratus à Polycrate. II. *Aratus enfant sauvé des mains d'Abantidas.* III. *Exercices auxquels il s'applique dans sa jeunesse.* IV. *Nicoclès s'empare de la tyrannie de Sicyone après la mort d'Abantidas.* V. *Aratus forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie.* VI. *Il se détermine à essayer l'escalade de la ville.* VII. *Ses préparatifs ; comment il abuse les espions de Nicoclès.* VIII. *Il se met en marche.* IX. *Embarras que lui causent quelques chiens et les patrouilles de la ville.* X. *Il se rend maitre de la ville. Nicoclès s'enfuit.* XI. *Il associe Sicyone à la ligue des Achéens.* XII. *Caractère d'Aratus.* XIII. *Sa modération et sa libéralité.* XIV. *Il va en Egypte.* XV. *Histoire du tableau d'Aristrate.* XVI. *Aratus rétablit la concorde entre ses citoyens.* XVII. *Antigonus cherche à le brouiller avec Ptolémée.* XVIII. *Il entreprend de se rendre maître de la citadelle de Corinthe.* XIX. *Importance de cette place.* XX. *Comment Antigonus s'en étoit rendu maître.* XXI. *Erginus promet de la livrer à Aratus moyennant* 50 *talents.* XXII. *Aratus met son argenterie en gage pour faire la somme.* XXII. *Comment l'entreprise pensa échouer.* XXIV. *Aratus entre dans la ville de Corinthe.* XXV. *Il attaque la citadelle.* XXVI. *Il la prend.* XXVII. *Il engage les Corinthiens à entrer dans la ligue des*

Achéens. XXVIII. *Autres exploits d'Aratus.* XXIX. *Grande autorité qu'il obtient dans la ligue des Achéens.* XXX. *Il entreprend d'affranchir Argos de la tyrannie d'Aristomaque.* XXXI. *Aristomaque est tué. Aristippe se met à sa place.* XXXII. *Vie misérable de ce tyran.* XXXIII. *Aratus essaie de s'emparer d'Argos par surprise.* XXXIV. *Il entreprend inutilement de la prendre de force.* XXXV. *Il bat Aristomaque, qui est tué.* XXXVI. *Cette victoire rétablit sa réputation.* XXXVII. *Lysiade, tyran de Mégalopolis, quitte la tyrannie, et réunit sa ville à la ligue des Achéens.* XXXVIII. *Lysiade d'abord fort estimé perd son crédit.* XXXIX. *Victoire qu'Aratus remporte sur les Etoliens à Pallène.* XL. *Aventure singulière dans le temple de Diane.* XLI. *Il essaye de surprendre le Pirée.* XLII. *Il fait rendre aux Athéniens le Pirée.* LXIII. *Il fait entrer Aristomaque second dans la ligue des Achéens* XLIV. *Il surprend Mantinée.* LXV. *Mort de Lysiade, discrédit où cet évenement jette Aratus* LXVI. *Il refuse la préture.* XLVII. *Réflexions sur la conduite d'Aratus.* XLVIII. *Il empêche Cleomène d'entrer dans la ligue des Achéens. Suites funestes de cette affaire.* XLIX. *Il se rend odieux en faisant punir ceux qui avoient des liaisons avec Cléomène.* L. *Les Corinthiens veulent se rendre maîtres de sa personne. Il leur échappe.* LI. *Il refuse les offres avantageuses de Cléomène.* LII. *Il appelle Antigonus au secours des Achéens.* LIII. *Honorable manière dont Antigonus le traite.* LIV. *Il reprend Argos sur Cléomène.* LV. *Divers reproches faits à*

Aratus. LVI. *Sa conduite à l'égard de la ville de Mantinée, inexcusable.* LVII. *Il est vaincu par les Etoliens auprès de Caphyes.* LVII. *Crédit d'Aratus auprès de Philippe.* LVIII. *Philippe change de conduite.* LIX. *Aratus l'engage à rendre Ithome aux Messéniens.* LX. *Aratus se retire de la cour de Philippe.* LXI. *Philippe le fait empoisonner.* LXII. *Il est enterré à Sicyone. Ses honneurs funèbres.* LXIII. *Comment le ciel punit Philippe de son crime.*

Depuis la deuxième année de la cent vingt-septième olympiade, jusqu'à la troisième année de la 141e, avant J. C. 214.

ARATUS.

ARATUS.



Le philosophe Chrysippus, amy Polycrates, craignant, comme il me semble, le mauvais son d'un ancien proverbe, le couche, non du tout ès propres termes qu'il doibt estre et qu'il est en usage, mais ainsi qu'il estimoit qu'il seroit mieulx, en disant,

> Qui va louant son pere genereux,
> Si ce ne sont des enfans bienheureux?

Mais Dionysodorus le Trœzenien, en le reprenant, le raccoustre ainsi qu'il doibt estre à la verité,

> Qui va louant son pere genereux,
> Si ce ne sont des enfans malheureux?

Disant que ce proverbe clost la bouche à ceulx qui d'eulx mesmes ne valent rien, et se vont tapissans soubs les vertus de leurs ancestres, ne faisant autre chose que les haultlouer continuel-

lement. Mais ceulx qui ont, ainsi que dit Pindarus,

Par nature la vertu claire
De leurs parents hereditaire,

comme toy qui vas conformant ta vie aux exemples domestiques de tes vertueux ancestres, à ceulx là est-ce une grande felicité de rememorer souvent les faicts glorieux de leurs parents, en oyant reciter, ou en recitant eulx mesmes souvent quelque chose notable d'eulx: car ce n'est point à faulte de qualitez recommandables en eulx mesmes, qu'ilz se vont attribuans et attachant la gloire des louanges d'autruy, ains en conjoignant les leurs propres à celles de leurs ancestres, les exaltant comme ceulx qui les ont conduits, non seulement à estre, mais aussi à bien estre. Pourtant ayant composé la vie d'Aratus ton citoyen et l'un de tes ancestres, à la memoire duquel tu ne fais point de honte à faulte de gloire ny à faulte de puissance, je te l'envoye: non que je pense que tu n'ayes plus diligemment que nul autre enquis tous ses faicts et tous ses dicts, mais à fin que tes deux enfans Polycrates et Pythocles en lisant et en oyant tousjours reciter quelque chose, soyent eslevez et nourriz en exemples domestiques de la vertu que lon leur proposera à ensuivre: car celuy s'aime soymesme, et non pas le devoir ny l'honneur qui s'estime si parfaict, qu'il n'ait que faire de se proposer personne à imiter.

II. La cité doncques de Sicyone, depuis qu'une fois elle fut sortie du pur gouvernement de la noblesse, qui est le propre des villes Doriques, ne

plus ne moins que si son harmonie eust esté desaccordée et confuse, tumba en dissensions civiles et seditieuses menées des harengueurs du peuple : et ne cessa d'estre travaillée de ces maulx et troubles là, changeant tousjours de nouveaux tyrans, jusques à ce que Cleon ayant esté occis, les citoyens eleurent pour leurs gouverneurs Timoclidas et Clinias, les deux plus notables personnages et de plus grande authorité, qui fussent en la ville, et comme la chose publique commençeast à prendre quelque estat certain, Timoclidas mourut, et Abantidas filz de Paseas, pretendant à se faire seigneur de la ville, tua Clinias, et de ses parents et amis feit mourir les uns et chassa les autres, et tascha de faire aussi mourir son filz Aratus, qui n'avoit encore lors que sept ans : mais en ce trouble et tumulte, il s'en fouit de la maison de son pere parmy ceulx qui fuyoient : et en errant parmy la ville tout effroyé sans trouver personne qui le secourust, par cas de fortune il se jetta dedans la maison d'une femme qui estoit sœur d'Abantidas, mariée à Periphantus frere de Clinias, et s'appelloit la femme *Soso* : laquelle estant de nature magnanime, et estimant que l'enfant par expresse prevoyance divine s'en estoit ainsi fouy chez elle, le cacha au dedans : et puis la nuict l'envoya secrettement en la ville d'Argos.

III. Ayant doncques Aratus esté ainsi sauvé et respité de ce peril, commençea à conçevoir en son cueur celle vehemente et ardente haine alencontre des tyrans, qui depuis alla tousjours en luy crois-

sant avec l'aage. Si fut honestement nourry en la ville d'Argos, chez les hostes et amis de son pere: et voyant que son corps devenoit grand et robuste il s'adonna aux exercices de la personne, en quoy il se rendit si excellent, qu'il combatit ès jeux de prix publiques à toutes les cinq sortes d'exercices, dont il gaigna par plusieurs fois le pris : aussi apperçoit on en la face de ses images et statues ne sçay quoy de champion de lucte, et parmy la prudence et façon royale que lon veoit emprainte en son visage, cognoist on aussi qu'il estoit [1] grand mangeur et grand beuveur, comme sont ordinairement ceulx qui font profession de telz exercices du corps, dont advint qu'il ne s'exercita pas tant à bien parler, comme il eust esté à l'adventure requis à un gouverneur de choses publiques : toutefois il y en a qui jugent par ses commentaires qu'il estoit plus elegant en son parler, et plus eloquent qu'il ne semble à aucuns, à cause qu'il les escrivit à la haste, en faisant autre chose, avec les premieres paroles qui luy venoient en l'entendement.

IV. Mais depuis Dinias et Aristoteles le Dialecticien occirent Abantidas, lequel avoit pris une coustume de se trouver ordinairement sur la place à ouir leurs devis et de disputer avec eulx : ce qui leur donna moyen d'executer leur aguet. Après la mort d'Abantidas, son pere Paseas occupa la tyrannie, et Nicocles depuis le tua aussi en trahison, et

[1] Σκαφίον; aultres le prennent en ce lieu pour une marre, comme voulant dire qu'il estoit son marreur. *Amyot*. Voyez les Observations.

se feit tyran en son lieu. Lon dit que cestuy Nicocles ressembloit naïfvement de visage à Periander filz de Cypselus, comme Orontes Persien à Alcmæon, filz d'Amphiaraus, et un autre jeune homme Lacedæmonien à Hector de Troye, lequel Myrsilus escrit avoir esté foulé aux pieds par la grande presse du monde qui y accourut pour le veoir quand on le sceut. Ce Nicocles teint la tyrannie quatre mois durans, esquelz il feit beaucoup de maulx à la ville, et s'en fallut bien peu qu'il ne la perdist par emblée des AEtoliens.

V. On commenceoit lors Aratus d'entrer en son adolescence, estant beaucoup estimé pour la maison dont il estoit issu, et pour le courage que lon appercevoit en luy, qui n'estoit ny lasche ny petit, ains accompagné d'une gravité et d'un sens rassis plus que son aage ne portoit: à raison dequoy les bannis de Sicyone se rangerent plus auprès de luy que de nul autre: et Nicocles ne mettoit point à non chaloir de faire diligemment enquerir ce qu'il attentoit, ains observoit et faisoit espier secrettement quelle intention il avoit, non qu'il se doubtast d'aucune si hardie entreprise, ny d'aucun si adventureux exploit, ains souspeçonnant seulement qu'il solicitast les roys, qui estoient hostes et amis de son feu pere: car aussi à la verité Aratus essaya premierement de tenir ce chemin là: mais quand il veit qu'Antigonus tiroit ses promesses en longueur, et laissoit tousjours couler le temps, et que l'esperance du secours de Ptolomæus et de l'AEgypte estoit trop loingtaine, il resolut à la fin d'entre

prendre de desfaire par luy mesme le tyran. Si communiqua premierement sa deliberation à Aristomachus et à [1] Ecdelus, dont l'un estoit aussi banny de Sicyone, et l'autre Arcadien banny de la ville de Megalipolis, philosophe et homme à la main tout ensemble, ayant esté familier et disciple d'Arcesilaus academique en la ville d'Athenes. Ces deux ayans bien vouluntiers presté l'oreille à sa semonce, il en parla encore aux autres bannis, desquelz y en eut quelques uns, mais peu, qui eurent honte de n'estre participans d'une telle esperance, et se meslerent de l'entreprise: mais la plus part non seulement n'y voulut point entrer, ains essayerent d'en divertir Aratus, disans qu'à faulte d'experience et de ne cognoistre pas bien le danger, il entreprenoit une chose où il n'y avoit point d'apparence.

VI. Et comme il fust en propos d'occuper une place sur le territoire de Sicyone, de laquelle ilz peussent faire la guerre aux tyrans, il vint devers eulx en Argos un homme eschappé des prisons du tyran de Sicyone, frere de Xenocles l'un des bannis: lequel estant mené par Xenocles mesme à Aratus, dit qu'à l'endroit par où il s'estoit sauvé, la terre au dedans estoit presque aussi haulte que les creneaux de la muraille, laquelle estoit en ce quartier là attachée contre des lieux hault relevez et pierreux, et que par le dehors la haulteur n'y estoit point si grande, que lon n'y peust bien advenir avec des eschelles. Aratus ayant entendu cela envoya avec Xenocles deux de ses serviteurs Seuthas

[1] Il le nomme ailleurs Ecdemus. *Amyot.*

et Technon, pour recognoistre la muraille, estant deliberé s'il y avoit apparence, d'attenter plus tost d'executer secrettement son entreprise, et de hazarder promptement tout à un coup, que de commencer une guerre qui seroit de longue durée, en y procedant par force evidente à la descouverte, luy qui estoit privé, alencontre de la puissance d'un tyran. Xenocles estant retourné après avoir pris la mesure de la haulteur de la muraille, rapporta que cest endroit là n'estoit pas ny impossible ny difficile à monter, mais qu'il estoit bien malaisé d'en approcher sans estre descouverts, à cause de quelques petits chiens qu'avoit un jardinier auprès de là, lesquelz estoient aspres à merveilles, et ne les pouvoit on faire taire: toutefois il ne laissa pas pour cela de l'entreprendre incontinent.

VII. Si ne fut point chose nouvelle de leur veoir faire provision d'armes, pource que lors on ne voyoit que voleries et brigandages par les champs, et ne faisoit on que courir les uns sur les autres: mais quant aux eschelles Euphranor qui estoit charpentier et faiseur d'engins, les feit tout publiquement, pource que son mestier ordinaire ostoit toute occasion de souspeçonner pourquoy c'estoit faire: car il estoit luymesme, aussi bien que les autres, banny de Sicyone. Au reste, les amis qu'il avoit en Argos, de ce peu qu'ilz avoient, luy presterent chascun dix hommes, et luy arma trente de ses serviteurs, oultre lesquelz il soudoya et loua encore quelque petit nombre de soudards, par l'entremise

d'un [1] Xenophilus, que luy fournirent les capitaines des brigands, auxqelz on donna à entendre, que lon les menoit sur le territoire de Sicyone, pour y prendre et emmener les juments et le haras du roy, et les envoya lon devant, les uns par un costé, les autres par un autre, avec mandement de se rendre tous ensemble à la tour de Polygnotus, où ilz devoient attendre : aussi envoya il devant Caphesias sans armes, avec quatre autres compagnons, qui devoient le soir quand la nuict seroit venue, arriver en la maison du jardinier comme estrangers passans, et se loger leans pour le tenir renfermé au dedans avec ses chiens, à cause qu'il n'y avoit point d'autre chemin pour passer par ailleurs. Quant aux eschelles qui se mettoient en pieces, ilz les cacherent dedans des tonnes à porter bleds, et les chargerent sur des chariots qu'ilz envoyerent devant. Mais sur ces entrefaittes on descouvrit en Argos des espies de Nicocles, qui se promenoient çà et là par la ville, espians sans faire semblant de rien, ce que Aratus alloit faisant : parquoy le matin au poinct du jour, il sortit de son logis, et s'en alla sur la place promener avec ses amis comme il avoit de coustume : puis s'en alla au parc des exercices, là où il se despouilla, oignit et lucta ; et finablement emmena quant et luy en son logis quelques uns des jeunes gentilzhommes qui avoient accoustumé de faire bonne chere, boire et passer le temps avec luy : et aussi tost après veit on sur la place l'un de ses

[1] *Lisez :* de Xenophilus, le premier des chefs des voleurs, auxquels on donna, etc. C.

serviteurs qui portoit des chappeaux de fleurs, l'autre qui acheptoit des torches et flambeaux, l'autre qui parloit à des balladines et des menestrieres qui avoient accoustumé de baller et de jouer des instruments ès banquets. Ce que voyans les espions de Nicocles furent abusez, et se rians les uns aux autres, dirent que lon pouvoit bien veoir à cela, qu'il n'y avoit rien au monde plus couard, ne plus craintif qu'un tyran, veu que Nicocles qui tenoit une si grosse ville, et avoit une si grande puissance, redoubtoit un jeune homme lequel despendoit tout ce qu'il pouvoit avoir pour l'entretenement de son exil, en voluptez et en bancquets et festins en plein jour.

VIII. Voila comment ces espies furent trompez: mais Aratus incontinent après le disner se partit d'Argos, et alla trouver les soudards, ausquelz il avoit donné assignation de se trouver à la tour de Polygnotus, et les mena droit à Nemée, là où il leur declara à descouvert son entreprise, les ayant premierement bien preschez et leur ayant fait de belles promesses: puis leur donna pour le mot du guet *Apollo favorable*, et tira droit à Sicyone, hastant son pas du commencement à mesure que la lune baissoit, et puis le retardant après, de maniere que sa clarté leur servist tout le long du chemin, et qu'il arrivast à la maison du jardinier, qui estoit tout joignant la muraille, quand la lune seroit couchée: Si luy vint Caphesias au devant, lequel n'avoit peu prendre les chiens, pour ce qu'ilz s'en estoient fouyz: mais bien avoit enfermé le jardinier

au dedans de sa maison. Cela descouragea la pluspart de la compagnie, qui vouloient à toute force que lon s'en retournast : mais Aratus les reconforta en leur promettant qu'il les remeneroit s'il v oyoit que les chiens leur feissent trop d'ennuy, et incontinent feit partir et se mettre devant ceulx qui portoient les eschelles, que conduisoient Ecdelus et Mnasitheus, et luy mesme marcha tout bellement après.

IX. Les chiens abbayoient desjà bien fort, et couroient à l'entour de Ecdelus et de ses compagnons: mais neantmoins ilz approcherent de la muraille seulement, et y planterent les eschelles, par lesquelles ainsi que les premiers montoient, le capitaine du guet, qui avoit cedé à celuy qui le devoit faire le matin, passa d'adventure par là devant, visitant les gardes avec une clochette [1], et y avoit force torches, et grand bruit de gens qui marchoient après luy. Ce qu'entendans ceulx qui estoient sur les eschelles se tappirent dessus sans bouger: au moyen dequoy il fut facile que les passans ne les apperceussent point: mais le guet nouveau du matin venoit à l'opposite, qui les meit en extreme danger d'estre descouverts : toutefois l'ayans encore eschappé, à cause que ce second guet passa tout oultre sans s'arrester : Ecdelus et Mnasitheus saillirent incontinent sur la muraille, puis envoyerent en diligence Technon devers Aratus, luy mandans qu'il

[1] Cette clochette étoit faite pour reconnoître si les sentinelles veilloient. Les factionnaires étoient obligés de héler de loin, lorsqu'ils en entendoient le son.

se hastast de venir. Or n'y avoit il pas grande distance depuis le jardin où estoient les petits chiens, jusques à la muraille, et jusques à une tour, là où lon tenoit un grand chien de chasse pour y faire le guet: toutefois il ne sentit point leur venuë, fust ou pource que de sa nature il estoit lasche, ou que le jour de devant il eust esté travaillé: mais les petits chiens du jardinier qui jappoient à bas l'ayans esveillé et convié à abbayer, il commencea à leur respondre en grongnant un petit seulement tout bas: mais puis quand ilz passerent au long de la tour où il estoit, il se prit à japper à pleine gorge, et feit retentir tout ce quartier là du bruit de son abboy, de sorte que l'escoute qui estoit plus avant, demanda à haulte voix au veneur qui gouvernoit le chien, à qui c'estoit qu'il abbayoit si asprement, et s'il y avoit point là quelque chose de nouveau. Le veneur luy respondit de dedans la tour, qu'il n'y avoit rien de mal, et que c'estoit son chien qui s'estoit esveillé et mis à abbayer pour les lumieres du guet qui estoit passé et du son de la clochette: ce fut ce qui plus asseura les soudards d'Aratus, pour ce qu'ilz estimerent que le veneur fust de l'intelligence, et qu'il aidast à celer leur emblée, et qu'il y en eust beaucoup d'autres dedans la ville adherents à la conjuration. Quand ce vint à monter sur la muraille, il y eut adonc grande longueur et grand danger, à cause que les eschelles branloient et plioient sous le faix, s'ilz ne montoient un à un tout bellement, et l'heure les pressoit, pource que les coqs commençoient desjà à chanter, et que les

gens de village, qui apportoient quelque chose pour vendre au marché, commenceoient à arriver de tous costez.

X. A l'occasion dequoy Aratus se hasta de monter, y ayant quarante hommes seulement montez avant luy, et en attendant encore quelques uns de ceulx qui estoient à bas, marcha droit au palais et à la maison du tyran, là où les soudards qu'il tenoit pour sa garde à sa soude faisoient le guet, et les surprenant au desprouveu, les saisit tous au corps sans en occire pas un : puis envoya par toute la ville ès maisons de ses amis les appeller : ilz accoururent incontinent de tous costez. Jà commenceoit le jour à poindre, et fut tout aussi tost le theatre plein de peuple qui s'estoit esmeu au bruit de la ville, sans sçavoir au vray que c'estoit, jusques à ce qu'un herault leur annoncea à haulte voix, que c'estoit Aratus filz de Clinias qui appelloit ses citoyens au recouvrement de leur liberté : et lors s'asseurans que ce qu'ilz attendoient de pieça estoit advenu, s'en coururent tous en foule à la maison du tyran, où ilz meirent le feu, dont il s'en leva une si grande flamme quand la maison fut toute embrasée, que lon la veit jusques à Corinthe, de sorte que les Corinthiens s'esbahissans que ce pouvoit estre, furent entredeux d'y aller au secours. Mais quant à Nicocles, il se sauva et s'en fouit hors de la ville par des contremines secrettes : et les soudards esteignans le feu avec ceulx de la ville, saccagerent tout ce qu'ilz trouverent de demourant dedans la maison : à quoy Aratus ne meit point d'empeschement, ains meit

encore en commun tout le reste des biens qui appartenoient au tyran. Et succeda la chose si heureusement, qu'il n'y eut personne tué ny blecé de ceulx qui estoient venus de dehors, ny de leurs ennemis qui estoient au dedans, ains contregarda la fortune tout cest exploit pur et net de toute effusion de sang civil.

XI. Si remeit Aratus en leurs biens et maisons quatre vingts bannis qui avoient esté chassez par Nicocles, et d'autres qui avoient aussi esté jettez par les tyrans precedents, bien jusques au nombre de cinq cents, qui avoient esté longuement errans hors de leur païs par l'espace de bien cinquante ans en tout : et s'en estans retournez la plus part pauvres et indigents, voulurent rentrer en leurs biens qu'ilz possedoient auparavant ; et se remettans de faict en leurs terres aux champs, et en leurs maisons à la ville, jetterent Aratus en grande perplexité, voyant d'un costé qu'Antigonus espioit tous les moyens de s'emparer de Sicyone, depuis qu'elle fut affranchie, et qu'au dedans elle estoit en trouble et en dissension civile : parquoy jugeant très bien et choisissant le meilleur party selon l'estat où estoient les affaires de ce temps là, il l'associa à la ligue et communaulté des Achæiens [1]. Car ceulx de Sicyone estans de nation Dorique, se soubmeirent voulun-tiers à la societé du gouvernement, et soubs le nom des Achæïens, lesquelz n'avoient encore pour lors ny grande authorité ne grande puissance, pource que

[1] La premiere année de la cent trente-deuxième olympiade, avant J. C. 252 et fut nommé préteur.

c'estoient toutes petites villes qui n'avoient pas grande estendue de terres, ny de gueres bonnes, estans situez au long d'une coste de marine, en laquelle il n'y avoit presque nulz abris ny aucuns ports, ains force pierres et rochers, par entre lesquelz la mer batoit la terre ferme : et neantmoins ilz feirent très bien cognoistre que la force des Grecs est inexpugnable toutes et quantes fois qu'il y a bon ordre, et qu'ilz s'accordent bien entre eulx soubz la conduitte d'un sage capitaine : [1] attendu que ce n'est pas, en maniere de dire, l'une des moindres parties des forces de la Grece, lors qu'elle estoit en sa fleur : et pour lors n'ayans pas tous ensemble la puissance d'une seule bonne ville, pour s'accorder bien les uns avec les autres à suivre bon conseil, et à ne porter point d'envie à celuy qui estoit le premier en vertu, ains luy obeïr vouluntiers, non seulement ilz se mainteindrent francs et libres au milieu de tant de grosses citez, si grandes seigneuries et si puissantes tyrannies, ains delivrerent encore et preserverent de servitude plusieurs autres peuples Grecs.

XII. Mais quant aux meurs d'Aratus, il estoit homme qui de sa nature aimoit l'egalité civile, laquelle doibt estre entre bourgeois d'une mesme ville, magnanime, plus soigneux et plus diligent ès affaires de la chose publique, que non pas ès propres de sa maison; haïssant mortellement les tyrans, et mesurant ses amitiez ou inimitiez à la me-

[1] Attendu, qu'on les comptoit pour ainsi dire, pour rien dans les forces de la Grèce, etc. C.

sure du bien et de l'utilité publique. Au moyen dequoy il semble n'avoir pas esté si entier ne si parfait amy, comme doulx et gracieux ennemy [1], s'accommodant au temps de la chose publique en l'un et en l'autre : brief, c'estoit une voix conforme et commune de tous les alliez, de toutes les villes confederées, de toutes les compagnies privées, et de toutes les assemblées des theatres, qu'Aratus n'estoit amy sinon des choses bonnes et honestes, qui n'estoit pas tant asseuré ny hardy pour donner une bataille rengée, et pour faire la guerre à descouvert, comme cauteleux et ruzé pour surprendre quelque ville d'emblée : et pourtant combien qu'il ait hardiement executé plusieurs grandes entreprises, dont on n'eut jamais esperé qu'il fust venu à bout, encore semble il qu'il en laissa d'avantage de celles qui estoient bien possibles, à faulte de les ozer entreprendre : car il n'y a pas seulement des bestes qui voyent clair de nuict en tenebres, et sont aveugles de jour, par ce que la siccité et subtilité deliée de l'humeur qui est en leurs yeux, ne se peult contemperer avec la lumiere du jour : ains y a aussi bien des hommes, lesquelz estans au demourant prudents et sages de nature, se troublent facilement ès dangers où il fault aller en plein jour à la descouverte : et au contraire, s'asseurent ès entreprises secrettes, là où il fault proceder à la desrobbée : laquelle inegalité d'asseurance en personnes autrement bien nées, procede de faulte d'avoir le jugement affiné, et le discours espuré par raisons

[1] Voyez les Observations.

de philosophie, produisant en eulx la nature d'elle mesme, la vertu non regie par certaine science, ne plus ne moins qu'un fruict qui vient de soy mesme sans estre cultivé de main d'homme. Mais cela se pourra mieulx cognoistre et juger par les exemples.

XIII. Aratus doncques s'estant joinct à la communaulté des Achæïens soymesme et sa ville aussi, et servant de sa personne à la guerre entre les hommes d'armes, estoit singulierement aimé des capitaines generaux qui le voyoient ainsi obeïssant: car combien qu'il eust apporté à la communaulté une si notable contribution, comme estoit sa reputation de luy mesme et la puissance de sa ville, ce neantmoins, il se rendoit aussi prompt à executer tous les commandemens de ceulx qui estoient esleuz capitaines, comme eust sceu faire le moindre soudard, soit qu'il fust ou de Dyme, ou de Trita [1], ou de quelque autre encore plus petite villette: et luy estant envoyé par le roy Ptolomæus [2] un don d'argent comptant, jusques à la somme de [3] vingt et cinq talents, il l'accepta bien, mais il la distribua tout aussi tost entre ses pauvres citoyens, tant pour leur survenir à leurs autres necessitez, comme pour rachepter les prisonniers.

XIV. Ce nonobstant les bannis pressoient tous-

[1] Voyez les Observations sur le ch. XLIII de la Vie d'Agis et de Cléomène, au Tome VII., p. 499.

[2] Philadelphe, auquel Evergète I succéda, 247 ans avant J. C.

[3] Quinze mille escus. *Amyot*. 116,718 livres 15 sols de notre monnoie.

jour

jours les usurpateurs de leur bien pour les en faire sortir, et ne se vouloient point contenter autrement; à ceste cause estant la chose publique en danger de tumber en une guerre civile, Aratus voyant qu'il n'y avoit autre moyen de remedier à tel inconvenient, sinon par la liberalité de Ptolomæus, resolut de s'en aller devers luy le supplier de luy faire delivrer de l'argent. Si s'embarqua au port de Methone au dessus du chef de Malée, pour de là prendre la route d'AEgypte: mais il eut le vent si fort contraire et la mer si haulte, que le pilote de la navire fut contraint de relascher. Et ainsi estant jetté hors de sa route, eut beaucoup d'affaire à gaigner la ville de Adria [1] qui luy estoit ennemie, pource qu'Antigonus [2] la tenoit, et y avoit dedans garnison de ses gens: mais Aratus la prevint en descendant habilement à terre hors de la navire, et se tirant bien loing arriere de la marine avec un de ses amis qui avoit nom Timanthes, se jetterent tous deux dedans un boscage où ilz passerent toute la nuict en grand mesaise. Il ne fut pas plus tost sorty hors de la navire, que le capitaine de la garnison y arriva qui le cherchoit: mais il fut abusé par ses serviteurs, lesquelz il avoit instruicts de ce qu'ilz devoient dire, qu'il s'en estoit incontinent fouy, et avoit passé en l'isle d'Eubœe. Mais au demourant le capitaine reteint la navire, les serviteurs

[1] C'est vraisemblablement l'île d'Andros qu'il faut lire ici, qui est vis-à-vis de l'Eubée.

[2] Gonatas, auquel Démétrius succéda la troisième année de la cent trente-quatrième olympiade, avant J. C. 242.

et tout ce qui se trouva dedans, comme estant de bonne prise. Quelques jours après estant Aratus en grande perplexité, ne sçachant ce qu'il devoit faire, il advint de bonne fortune qu'une navire Romaine abborda à l'endroit du lieu où il se tenoit le plus du temps, partie pour se cacher, et partie aussi pour espier s'il descouvriroit rien. Ceste navire s'en alloit en Syrie, il monta dessus, et feit tant envers le maistre, qu'il luy promeit de le porter jusques en la Carie, comme il feit: mais il ne fut pas en moindre danger de la tourmente sur la mer à ceste seconde fois, qu'il avoit esté à la premiere. Et de la Carie il passa long temps après en l'AEgypte, où il parla au roy, lequel estoit bien affectionné envers luy, pource que Aratus l'entretenoit, en luy envoyant souvent des tableaux, des peintures et autres telles singularitez de la Grece: car y ayant bon jugement, il en amassoit et acheptoit tousjours des meilleures et plus exquises, mesmement de celles de Pamphilus et de Melanthus, pour les luy envoyer. Car encore florissoient alors les lettres à Sycione, et y estoit la peinture en reputation de retenir la vraye perfection, sans y avoir rien de corrompu ny d'alteré; tellement que Apelles, combien qu'il fust desjà en grande estime, s'y en alla, et paya à ces deux ouvriers [1] un talent pour demourer quelque temps avec eulx, à fin d'y acquerir, non tant la perfection de l'artifice, que la reputation.

XV. Er pourtant, si tost qu'Aratus eut remis la

[1] Voyez les Observations.

ville en liberté, il feit incontinent effacer et abbatre toutes les autres images des tyrans : mais il fut assez longuement en doute, s'il effaceroit aussi celle d'Aristratus, lequel avoit regné du temps de Philippus, pource qu'elle estoit peinte des mains de tous les disciples de ce Melanthus, estant auprès d'un chariot de triumphe qui portoit une victoire, et y avoit Apelles mesme mis la main, ainsi comme l'escrit Polemon le geographe. C'estoit une œuvre singuliere et très digne de veoir, de maniere qu'Aratus du commencement fleschissoit et se laissoit aller à la vouloir conserver pour l'excellence de l'artifice : toutefois à la fin, poulsé de la haine excessive qu'il portoit aux tyrans, encore commanda il que lon l'effaceast. Mais on dit que le peintre Neacles qui estoit des amis d'Aratus, le pria les larmes aux yeux de vouloir pardonner à un si noble chef d'œuvre : et comme Aratus n'en voulut rien faire, il luy dit que c'estoit bien raison de faire la guerre aux tyrans, mais non pas à leurs images. Laissons doncques le chariot de triumphe et la victoire, et je feray que tu verras Aristratus sortant voulontairement [1] hors du tableau. Aratus le luy permeit, et adonc Neacles effacea la figure d'Aristratus, au lieu de laquelle il peignit une palme seulement, et n'y oza adjouxter autre chose du sien. Lon dit qu'au dessoubs du chariot demourerent cachez les piedz d'Aristratus effacé.

XVI. Aratus doncques à raison de ces peintures

[1] Grec, et je ferai sortir Aristratus du tableau.

estoit desjà bienvoulu du roy Ptolomæus : mais depuis qu'il eut un peu gousté et essayé sa compagnie, il l'aima bien encore plus cherement que jamais : de sorte qu'il luy donna pour survenir à sa ville la somme de [1] cent cinquante talents, desquelz il emporta les quarante quant et luy au Peloponese, et depuis le roy luy envoya le reste à plusieurs fois. Si fut desjà chose de soy grande, d'avoir sceu finer à ses citoyens une somme de deniers telle, que les harengueurs, capitaines et gouverneurs des villes franches pour bien petite partie d'icelle, qu'ilz prenoient des princes et des roys, s'en laissoient corrompre, et leur vendoient et trahissoient leur païs et leurs villes. Mais encore fut ce plus grande chose que par le moyen de cest argent il remeit en bonne paix, union et concorde, les pauvres avec les riches, et consequemment asseura le salut de tout le peuple de Sicyone, là où il se monstra merveilleusement reservé et moderé en une si grande puissance et authorité comme il eut : car ayant esté esleu arbitre avec plein pouvoir pour composer, juger et decider par main souveraine, toutes les querelles et differents des bannis, il ne le voulut point entreprendre luy seul, ains prit avec luy quinze autres des principaux citoyens, avec lesquelz à grande peine et grand labeur il appointa et appaisa à la fin tous ses citoyens, et les meit en bonne paix les uns avec les autres. A raison dequoy non seulement tous les manans et habitans de Sicyone ensemble luy decerne-

[1] Quatre vingts dix mille escus, *Amyot* 700,312 livres 10 sous de nôtre monnoie.

rent honneurs publiques telz comme il luy appartenoit : mais aussi les bannis particulierement luy feirent dresser une image de cuivre, au dessoubz de laquelle ilz feirent engraver ceste inscription :

Les hauts exploits de sens et de prouesse,
Qu'a faits cest homme à l'honneur de la Grece,
Sont approchans des coulomnes jumelles
Dont Hercules borna ses œuvres belles :
Mais nous estans, Aratus, retournez
Par ta justice au lieu où sommes nez,
Pour honorer ton vertueux courage,
Fait eriger tant avons ceste image,
Te reverans comme nostre sauveur,
Qui, moyenant des bons dieux la faveur,
A ton païs as rendu liberté
Des sainctes loix en toute egalité.

XVII. Aratus doncques ayant fait tous ces actes, vainquit bien l'envie des bourgeois et habitans de la ville pour la grandeur des biens qu'il leur avoit faits : mais le roy Antigonus en estant marry, et voulant ou le tirer du tout à son amitié, ou le mettre en souspeçon et deffiance de Ptolomæus, luy faisoit plusieurs autres grandes courtoisies, sans que Aratus les recherchast : et mesmement un jour comme il sacrifioit aux dieux à Corinthe, il luy envoya jusques à Sicyone sa part des hosties qu'il avoit immolées, et au festin du sacrifice, où il y avoit beaucoup des personnes notables conviées, dit tout hault, « Je « pensois du commencement que ce jeune Sicyonien « ne fust que franc de sa nature, aimant la liberté » de son païs et de ses citoyens seulement : mais je

« cognois maintenant qu'il est homme qui sçait bien
« juger des meurs et des affaires des princes : car par
« cy devant il ne faisoit compte de nous, pource
« que son esperance le tiroit hors de ce païs : et qu'il
« estimoit beaucoup les richesses AEgyptienes,
« oyant parler de tant d'elephans, de si grosse
« flotte de vaisseaux, et de si grande cour comme
« lon fait celle d'AEgypte ; mais maintenant qu'il
« a veu de près et cogneu que tout cela n'est
« qu'une apparence vaine, une pompe et une fumée,
« il s'est du tout retourné devers nous : et quant à
« moy, je le reçoy bien vouluntiers, et veulx que
« vous l'estimiez et le teniez tous pour mon amy ».
Ces paroles ne faillirent pas d'estre bien recueillies par les envieux et gens de maligne nature, qui les prenans pour leur subject escrivirent à l'envy les uns des autres plusieurs mauvaises et fascheuses choses d'Aratus au roy Ptolomæus, de sorte que Ptolomæus luy envoya un messager exprès pour s'en plaindre à luy. Voilà comment il y avoit parmy les ardentes amitiez de ces princes et roys, qui faisoient par jalouzie à l'envy l'un de l'autre à qui l'auroit, beaucoup d'envie et de malignité.

XVIII. Au demourant la premiere fois qu'Aratus fut esleu capitaine general de la ligue des Achæïens, il courut et pilla le païs de la Locride, qui est vis à vis de la coste d'Achaïe, et la Calydoine aussi : mais il n'arriva pas à temps pour secourir les Bœotiens en la bataille qu'ilz perdirent devant la ville de Chærόnée contre les AEtoliens, là où Abœocritus gouverneur de la Bœoce fut occis sur le champ avec mille

autres Bœotiens : mais l'année ensuivant [1] estant de rechef esleu capitaine general, il entreprit de regaigner la forteresse et chasteau de Corinthe, qui estoit une entreprise qui concernoit le bien, non seulement de Sicyone en particulier, et de la ligue des Achœïens, ains aussi de toute la Grece, pource que son intention estoit d'en chasser la garnison des Macedoniens, laquelle sembloit proprement un joug qui tenoit en servitude tout le demourant des Grecs : car tout ainsi comme Chares capitaine des Atheniens ayant eu quelque avantage en une rencontre sur les lieutenans du roy, escrivit au peuple d'Athenes qu'il avoit gaigné une victoire sœur germaine de celle de Marathon : aussi me semble il que lon ne faudroit point, quand on diroit que ceste execution ressembloit naïfvement, comme un frere à l'autre, à l'occision des tyrans faicte par Pelopidas le Thebain, et par Thrasybulus Athenien, sinon que ce dernier acte est plus excellent en ce, que ce ne fut pas contre des Grecs, ains contre une domination estrangere qu'il fut executé.

XIX. Car l'encouleure du Peloponese, qui separe la mer AEgée d'avec l'Ionique, unit et conjoint la terre ferme du reste de la Grece avec la presque isle du Peloponese : ainsi le mont que lon appelle *Acrocorinthe*, sur lequel est la forteresse, se levant au milieu de la Grece, quand il y a garnison de gens de guerre dedans, vient à rompre et empescher tout le commerce, traffic et passage d'ar-

[1] Polybe, qui a écrit d'après les Commentaires d'Aratus, met sa seconde préture huit ans après la première.

mées de ceulx qui sont au dedans du destroit, d'avec ceulx qui en sont au dehors, tant par mer que par terre, et en rend seigneur et maistre celuy seul qui tient la place : de sorte que ce n'estoit point par manière de jeu ny de mocquerie, ains à la verité, que Philippus le jeune [1] roy de Macedoine souloit appeller la ville et le chasteau de Corinthe, *les ceps et les fers de la Grece*. A l'occasion dequoy la place estoit fort requise et desirée de tout le monde, mesmement des princes et des roys : mais le desir qu'Antigonus en avoit, estoit si ardent qu'il ne differoit en rien de la fureur des plus passionnez amoureux : car il ne faisoit autre chose que penser continuellement comment il la pourroit oster par quelque surprise à ceulx qui la tenoient, pource que de l'avoir par force ouverte il estoit impossible.

XX. PARQUOY estant mort Alexandre qui tenoit la place, par poison qu'Antigonus luy feit bailler, comme lon dit, et la forteresse demourée entre les mains de sa femme Nicæa, qui prit le gouvernement des affaires, et feit soigneusement garder ceste forteresse d'Acrocorinthe, il y envoya incontinent son filz Demetrius, et luy donna une doulce esperance de nopces royales, en luy promettant de luy faire espouser ce jeune prince : chose qui estoit fort aggreable à la dame, encore qu'elle tirast desjà fort sur l'aage : si la gaigna incontinent quant à elle par le moyen de ce sien jeune filz, dont il usa comme d'un appast pour la tirer en ses rets : mais pour cela elle n'abandonna point son chasteau, ains le feit tous-

[1] Fils de Démétrius, et petit-fils d'Antigonus Gonatas.

jours garder diligemment : dequoy Antigonus monstra semblant de ne se soucier point, faisant de sumptueux sacrifices aux dieux, des festins, des jeux, tous les jours dedans la ville de Corinthe pour les nopces, comme celuy qui ne vouloit entendre à autre chose qu'à faire festes, et la plus grande chere dont il se pourroit adviser. Quand l'heure de veoir l'esbatement des jeux fut venue, et que le musicien Amœbeus commencea à chanter, luy mesme feit semblant de vouloir accompagner Nicæa jusques au theatre, estant portée dedans une littiere parée et accoustrée comme pour une royne. Elle estoit fort aise de cest honneur, et ne pensoit à rien moins qu'à ce qui luy devoit advenir : mais quand Antigonus fut alendroit d'une ruelle, par où il fault destourner pour monter contremont au chasteau, il luy dit qu'elle s'en allast tousjours devant au theatre, et luy ce pendant laissa là Amœbeus avec tout son chant, et toute la feste des nopces, et monta droit au chasteau, s'efforceant plus que son aage ne portoit. Quand il fut amont, il trouva la porte fermée, et frappa de son baston, commandant à ceulx de la garnison qu'ilz ouvrissent. Eulx estonnez de le veoir là en personne, ouvrirent : et luy s'estant ainsi saisy de la place, en fut si aise, qu'il ne se peut contenir dedans les bornes de prudence : ains se meit à banqueter au milieu des rues, de joye qu'il en avoit, et sur la place, ayant des menestrieres qui jouoient des instrumens devant sa table, et portant des chappeaux de fleurs sur sa teste, en follastrant ainsi dissoluëment, comme si c'eust

esté quelque jeune homme, luy qui estoit jà vieil et ancien, et qui avoit en ses ans experimenté tant de mutations de la fortune: et neantmoins encore se laissoit il tant transporter à son aise, qu'il saluoit et embrassoit tous ceulx qu'il rencontroit en son chemin: par où lon peult estimer que la joye entrant en l'esprit de l'homme sans raison, le fait quelquefois sortir hors de soy, et le met en plus grand trouble d'entendement, que ne font ny la douleur ny la peur. Antigonus doncques ayant gaigné la forteresse d'Acrocorinthe, en la maniere que nous avons dit, il la meit entre les mains et la donna en garde à ceulx dont il se fioit le plus, dont il bailla la charge au philosophe Persæus.

XXI. Mais Aratus, du vivant mesme d'Alexander, fut bien en voulunté de l'entreprendre, toutefois il s'en deporta, pource qu'il se feit allié des Achæïens: mais lors il se presenta de rechef une autre occasion de l'attenter, qui fut telle: Il y avoit à Corinthe quatre freres natifz de la Syrie, desquelz l'un nommé *Diocles* estoit soudard de la garnison du chasteau, et les autres ayans desrobbé de l'or du roy, se retirerent à Sicyone devers le bancquier AEgias, duquel Aratus se servoit en ce qui concernoit sa vacation. Ces trois freres luy vendirent incontinent partie de l'or qu'ilz avoient desrobbé: et depuis, l'un d'eulx qui se nommoit *Erginus*, allant et venant souvent le veoir, luy vendit petit à petit le demourant: moyennant lequel trafic AEgias prit familiarité avec luy, et le meit en propos de la garnison de ceste forteresse d'Acrocorinthe. Erginus luy

dit qu'en allant devers son frere contremont les rochers droits et couppez, il avoit appereeu une fente taillée dedans le roc en travers, qui conduisoit à un endroit où la muraille du chasteau estoit fort basse. Ce qu'entendant AEgias luy respondit en riant, « Et « dea, mon amy, comment allez vous pour gaigner « si peu d'or troublans les affaires du roy, veu que « vous pouvez vendre une seule heure bien grosse « somme d'argent? car aussi bien vous fera lon « mourir si vous estes attaincts de ce larcin, comme si « vous estiez convaincus de trahison». A ceste parole Erginus se prit à rire, et promeit qu'il sonderoit là dessus la voulunté de son frere Diocles, pource qu'il ne se fioit pas trop des autres freres: et peu de jours après retournant, il feit marché de conduire Aratus en un endroit de la muraille, qui n'avoit pas plus de quinze pieds de hault, promettant qu'il luy aideroit à executer le demourant avec son frere Diocles.

XXII. Aratus promeit de leur donner [1] cinquante talents s'il venoit à bout de son entreprise, et s'il y failloit [2], qu'il leur donneroit à chascun une maison et un talent. Erginus voulut que les cinquante talents fussent realement deposez entre les mains du bancquier AEgias. Aratus ne les avoit pas comptans, et si ne les vouloit pas prendre à usure, de peur de donner occasion de faire souspeçonner

[1] Trente mille escus. *Amyot.* 232,437 livres 10 sous de notre monnoie.

[2] Ajoutez; *Mais qu'il parvint cependant à s'echapper avec eulx.* C.

et d'esventer son entreprise : parquoy il prit toute sa vaisselle d'or et d'argent, et toutes les bagues et joyaux de sa femme, qu'il meit en gage pour la somme entre les mains d'AEgias : mais Aratus avoit le cueur si grand, et desiroit tant faire de belles choses, que sçachant comme Phócion et Epaminondas avoient esté estimez les plus justes et les plus hommes de bien, qui fussent en toute la Grece, pour avoir refuzé de grands presens, qu'on leur faisoit, et n'avoir jamais voulu vendre leur honneur pour de l'argent, luy passant encore plus oultre, estoit content d'avancer et despendre le sien secrettement pour mener à chef une entreprise, là où il falloit que luy seul se meist en danger de sa vie pour un bien commun à tous, sans que ceulx mesmes, au profit desquelz tournoit l'entreprise, en sceussent rien. Qui sera donc celuy qui n'aura en admiration la magnanimité grande d'un tel personnage, et ne sera, par maniere de dire, encore à ceste heure affectionné à luy aider, veu qu'il acheptoit si cherement un si grand danger de sa propre personne, et mettoit en gage ce qu'il avoit de plus precieux meuble, pour estre mené la nuict au milieu de ses ennemis, là où il luy faudroit combatre pour sa propre vie, sans avoir autre plege ny autre gage que l'esperance de faire une belle chose, et rien d'avantage ?

XXIII. Mais si l'entreprise estoit de soy perilleuse, un erreur qui survint par ignorance tout au commencement, la rendit encore plus dangereuse : car Aratus avoit envoyé devant un de ses gens

nommé Technon avec Diocles [1] pour recognoistre la muraille : ce Technon n'avoit encore jamais parlé à Diocles, mais il pensoit bien avoir sa forme empreinte en son entendement par les enseignes qu'Erginus luy avoit baillées, qu'il avoit les cheveux cresspes, le visage noir, et point de barbe. Estant doncques arrivé alendroit où Erginus avoit dit qu'il se trouveroit avec Diocles, il attendit devant la ville en un lieu qui se nommoit *Ornis :* pendant qu'il estoit là attendant, le premier frere de Diocles nommé *Dionysius*, qui ne sçavoit rien de l'entreprise, n'y n'estoit point de l'intelligence, et qui ressembloit de visage à Diocles, y survint par cas d'adventure. Technon emeu par les marques qu'il appercevoit en luy toutes semblables à celles que lon luy avoit baillées, luy demanda s'il tenoit rien à Erginus : il respondit qu'il estoit son frere, parquoy il se persuada incontinent qu'il parloit certainement à Diocles, et sans luy demander son nom, ny rechercher autre indice quelconque, luy toucha en la main, et luy commencea à parler de l'intelligence qu'il avoit avec Erginus, et à luy en demander. L'autre se servant de son erreur finement luy advoua [2] tout, et sur l'heure mesme s'en retourna vers la ville devisant avec luy, sans que Technon se doubtast de rien : mais sur le poinct que ce Dionysius estoit tout prest de luy mettre la main sur le collet, Erginus y arriva aussi, lequel s'estant apperceu de

[1] Grec, *pour reconnoître la muraille de concert avec Dioclès.*

[2] Lui répondoit dans son sens.

l'erreur que Technon avoit fait, et du danger où il estoit, luy feit signe de la teste qu'il s'en fouist, et se prenans tous deux à courir, se sauverent de vistesse vers Aratus: lequel pour cela ne perdit encore point l'esperance, ains envoya tout aussi tost Erginus porter de l'argent à ce Dionysius, et le prier de ne descouvrir rien de ce qu'il avoit entendu, et d'avantage le mena quant et luy à Aratus, mais depuis qu'ilz le teindrent une fois, ilz ne le laisserent plus aller, ains le lierent et le serrerent en une chambre enfermé, pendant qu'ilz se preparoient pour executer leur entreprise.

XXIV. Quand toutes choses furent prestes, Aratus ordonna au reste de son armée, qu'ilz demourassent derriere en armes toute la nuict, et luy avec quatre cents hommes des meilleurs qu'il eust, qui ne sçavoient eulx mesmes où ilz alloient, ne pourquoy, tira droit vers les portes de la ville passant le long du temple du Juno. Il estoit lors environ le cueur d'esté, et se trouvoit la lune au plein, le ciel clair sans nuée quelconque, de sorte qu'ilz avoient grande peur que leurs armes reluisantes aux rayons de la lune, ne les decelassent : mais ainsi que les premiers approchassent assez près de la ville, se leverent des nuées de la mer qui couvrirent toute la ville et les environs d'icelle, de maniere qu'elles y feirent umbre, et là tous les autres se seans en terre deschausserent leurs souliers, tant pource que lon fait moins de bruit que pource que lon glisse moins en montant à piedz nudz sur des eschelles: mais Erginus et sept autres jeunes

compagnons habillez comme gens qui voyagent, entrerent secrettement dedans la porte de la ville, où ilz tuerent le portier et les gardes qui estoient avec luy. Au mésme instant Aratus feit appuyer les eschelles contre les murailles, par lesquelles il feit monter en diligence cent soudards, et envoya commander aux autres qu'ilz le suivissent le mieulx que ilz pourroient: puis faisant tirer amont les eschelles à la plus grande haste qui luy fust possible, passa à travers la ville avec ces cent hommes pour aller vers le chasteau, estant aussi joyeux comme s'il eust tenu la chose pour jà toute faitte, à cause qu'il ne se sentoit point descouvert. Mais en allant ilz apperceurent venir contre eulx quatre hommes du guet portans de la lumiere: ces hommes ne les voyoient point, à cause qu'ilz estoient encore dedans l'umbre, et au contraire eulx les voyoient bien clairement de tout loing: parquoy Aratus et ses gens se serrerent un peu contre de vieilles murailles et masures, pour les attendre, et de primsault en tuerent les trois: mais le quatrieme blecé d'un coup d'espée sur la teste, s'en fouit criant que les ennemis estoient dedans la ville. Incontinent les trompettes sonnerent l'alarme, toute la ville s'emeut, et furent aussi tost toutes les rues pleines de gens, qui couroient çà et là, et de lumieres qui esclairoient par tout, tant au bas de la ville, comme en hault au chasteau, et entendoit on un grand bruit confus de tous costez.

XXV. Aratus ce pendant s'efforceoit de monter contre mont les rochers droits et couppez, pas à pas du commencement, et avec grande peine et grande

difficulté, n'estant pas dedans le sentier qu'il devoit tenir, ains l'ayant failly à cause qu'il estoit fort enfoncé et caché entre les rochers, et qu'avec plusieurs tours et retours il alloit aboutissant au pied de la muraille du chasteau, mais tout soudain comme par un miracle exprès, la lune penetrant à travers les nuées, mesmement lors qu'ilz furent alendroit le plus malaisé de tout le chemin, leur esclaira jusques à ce qu'il arriva alendroit de la muraille, où il falloit qu'il se trouvast, là où de rechef la lune se recacha, pource que les nuées se rassemblerent. Au reste les trois cents soudards qu'Aratus avoit laissez à la porte près du temple de Juno, quand ilz furent entrez dedans la ville pleine de bruit et de tumulte et de lumieres, ne pouvans trouver le sentier, par où les autres estoient montez ny les suivre à la trace, se rengerent et se serrerent ensemble au long d'un flanc de rocher umbragé et obscur, attendans en grande destresse et grande agonie d'esprit, des nouvelles d'Aratus, qui estoit desjà attaché au combat contre la garnison du chasteau, laquelle tiroit contre luy et contre sa trouppe à toute puissance.

XXVI. On oyoit bien au bas du chasteau un grand bruit de gens qui combatoient : mais le son en estoit si confus pour le retentissement des rochers et du mont, que lon ne sçavoit certainement discerner dont il procedoit. Eulx doncques estans en ceste perplexité, et ne sachans en quelle part ilz devoient tourner, Archelaus capitaine des gens du roy Antigonus, ayant bon nombre de combatans, monta

monta amont avec grands cris et grand bruit de trompettes pour aller donner sur la cueue à Aratus et à sa trouppe : mais passé qu'il fut oultre les trois cents soudards, ilz se leverent en sursault comme s'ilz eussent expressement esté là mis en embusche, et chargeans sur luy, occirent ceulx qu'ilz peurent attaindre les premiers, et effroyerent les autres avec Archelaus mesme, de maniere qu'ilz les escarterent tous en fuitte, les uns d'un costé, les autres d'un autre. Et sur le poinct qu'ilz venoient d'estre desfaits, arriva Erginus devers ces trois cents, venant d'avec ceulx qui combatoient, et leur apporta nouvelles comme Aratus estoit attaché au combat de main contre ceulx du chasteau qui se defendoient vaillamment, et qu'ilz combatoient fort asprement pour la muraille, au moyen dequoy il estoit besoing de le secourir promptement. Les soudards luy dirent qu'il les menast doncques tout de ce pas sans plus attendre : comme il feit : et en montant signifierent par leurs cris à leurs gens qu'ilz alloient à leur secours : d'avantage la lune qui estoit au plein, donnant sur leurs harnois, faisoit imaginer et penser aux ennemis, qu'ilz fussent en plus grand nombre qu'ilz n'estoient, pour la longueur du chemin qu'ilz faisoient en montant au long des rochers, et aussi pource que la resonnance de la nuict estoit cause que leur clameur sembloit venir de beaucoup plus grosse trouppe qu'ilz n'estoient. En somme se joignans avec les autres ilz feirent tel effort qu'ilz poulserent ceulx de la garnison hors

de la muraille, gaignerent le dessus, et furent en fin maistres de la place à l'instant propre que le jour commencea à poindre, de sorte que tout à un coup le soleil levant vint à esclaircir leur exploit, et le demourant de leur armée à arriver de Sicyone, que les Corinthiens receurent bien vouluntiers à portes arriere ouvertes, leur aidans à prendre les gens du roy.

XXVII. Puis quand il leur sembla que tout estoit bien asseuré, alors Aratus descendit du chasteau au theatre de la ville, où il accourut une multitude innumerable de peuple, tant pour envie de le veoir, que pour ouir les remonstrances qu'il feroit aux Corinthiens. Parquoy ayant disposé les Achæïens aux entrées du theatre d'un costé et d'autre, luy tout armé comme il estoit, entra sur la scene, et se tira en avant ayant le visage tout changé, tant pour la peine qu'il avoit endurée, que pour la faulte de dormir: tellement que la lassitude du corps amortissoit l'aise et le contentement de l'esprit. Et comme toute l'assistence du peuple, aussi tost qu'il se presenta sur la scene, se desbordast à luy faire toutes les demonstrations d'honneur, de caresses et de bon recueil qui leur estoit possible, il transposa sa javeline de la main gauche en la droitte, et pliant un peu le genouil et le corps, s'appuya dessus, et se teint longuement debout en ce poinct avant que parler, recevant les cris de joye et les batemens de mains que faisoit tout ce peuple louant sa vertu, et benissant sa bonne et heureuse fortune: puis quand ilz eurent cessé, et qu'ilz se fu-

rent rassis, adonc composant sa contenance, il commencea à leur faire une harengue au nom de toute la ligue et communaulté des Achæiens convenable à ce qu'il venoit d'executer, leur suadant de se vouloir joindre et unir à icelle : et leur rendit sur l'heure mesme les clefz de leur ville, lesquelles jusques à lors n'avoient point esté en leur puissance, depuis le temps du roy Philippus. Et quant aux autres capitaines d'Antigonus, ayant pris prisonnier Archelaus, il le laissa aller, et feit mourir Theophrastus, pource qu'il ne vouloit pas sortir de Corinthe : mais Persæus voyant que le chasteau s'en alloit perdu, se sauva secrettement de vistesse en la ville de Cenchrées : et dit on que depuis estant quelquefois tumbé en propos de la philosophie, comme quelqu'un mainteinst qu'il n'y avoit que le parfaict sage, qui peust estre bon capitaine : « C'est bien, respondit il (ainsi me soient « les dieux en aide) l'une des opinions de Zenon, « qui m'a autrefois esté la plus aggreable : mais « maintenant ce jeune homme Sicyonien m'a bien « fait changer d'advis ». Plusieurs historiens escrivent notamment ce propos de Persæus.

XXVIII. Au reste Aratus se saisit aussi lors incontinent du temple de Juno et du port de Lecheum, là où il prit vingt et cinq vaisseaux de ceulx du roy, et cinq cents chevaux de service pour la guerre, et quatre cents Syriens qu'il vendit tous. Les Achæïens laisserent dedans la forteresse d'Acrocorinthe, une garnison de quatre cents hommes de pied, cinquante chiens, et autant de veneurs,

qui tous estoient nourriz et entretenus pour la garde du chasteau. Or les Romains ayant en admiration la vertu de Philopœmen, l'appellerent le dernier des Grecs : mais aussi pourrois je bien dire que cest acte (à mon advis) est le dernier exploit notable de vertu des Grecs, (estant à mon advis) semblable, tant en hardiesse, qu'en prosperité, aux plus beaux des anciens, comme tesmoigna bien ce qui en ensuivit incontinent après : car les Megariens se departans d'avec Antigonus, se joignirent incontinent à Aratus, et les Trœzeniens avec les Epidauriens entrerent aussi tost en la ligue et societé des Achæïens, et à la premiere saillie qu'il feit, il alla courir le païs de l'Attique, et passa en l'isle de Salamine, laquelle il pilla et saccagea toute, ne plus ne moins que s'il eust delivré et tiré hors de prison la puissance des Achæïens pour s'en servir à tout ce que bon luy sembleroit : mais il renvoya francs les prisonniers Atheniens sans leur faire payer aucune rençon, pour leur faire venir envie de se rebeller contre les Macedoniens.

XXIX. Qui plus est, il feit le roy Ptolomæus[1] allié et confederé des Achæïens, soubs condition qu'il auroit la preeminence et superintendence en la guerre tant par mer que par terre : à raison desquelz effects, il acquit si grande authorité et un tel credit entre les Achæïens, que ne pouvant estre esleu continuellement d'an en an capitaine general, à cause que les loix le defendoient, il l'estoit tousjours pour le moins de deux ans l'un, mais de

[1]. Evergète.

faict et de conseil il avoit tousjours l'authorité de commander, pource qu'ilz voyoient et cognoissoient evidemment qu'il n'y avoit ny gloire, ny richesse, ny amitié des princes et des roys, ny le profit mesme particulier de la cité dont il estoit né, ny autre chose quelconque, qu'il preferast à l'augmentation et à l'accroissement de la communaulté des Achæïens : ayant opinion que les villes estoient d'elles mesmes chascune à par soy foibles et se conservoient les unes les autres estans liées ensemble par la chaine du bien public, ne plus ne moins que ès corps des animaux, les parties vivent, se nourrissent et prenent esprit de vie par la liaison qu'elles ont les unes avec les autres, et soudain qu'elles sont separées, elles ne prenent plus de nourriture, et se corrumpent et pourrissent : semblablement aussi les villes perissoient par ceulx qui desmembroient leur societé, et au contraire alloient en accroissant lors que se faisans partie d'un autre grand corps, elles se sentoient de la commune provoyance.

XXX. Et voyant que les principales villes d'alentour estoient libres et vivoient à leurs loix, il luy sembla chose indigne de laisser les Argiens en servitude : si espia les moyens de faire mourir le tyran Aristomachus qui les dominoit, tant pour rendre graces à la ville de ce qu'il y avoit esté en son enfance eslevé et nourry, comme aussi pour joindre celle grosse et puissante cité à la ligue des Achæïens. Or se trouva il assez gens qui eurent bien le cueur et la hardiesse de l'oser entreprendre, dont furent les chefz AEschylus et Charimenes le devin, mais

ilz n'avoient point d'espées, pource qu'il estoit très estroittement defendu d'en tenir, et y avoit de fort griefves punitions ordonnées par le tyran contre ceulx qui en seroient trouvez saisiz. Parquoy Aratus leur feit à Corinthe forger de petites courtes dagues, qu'il cousut dedans des bastines que lon chargea dessus des bestes de voiture, qui portoient ne sçay quelles meschantes hardes : mais le devin Charimenes communiqua l'entreprise à un tiers, et l'associa à leur conjuration, dont AEschylus estant mal content, commencea à mener sa pratique à part, et se retirer d'avec eulx, dequoy l'autre s'appercevant, en fut si despit, qu'il les decela ainsi comme ilz s'en alloient pour executer leur entreprise.

XXXI. Toutefois la pluspart des complices de la conspiration se sauva et se retira à Corinthe : ce nonobstant le tyran Aristomachus peu de temps après fut occis par ses propres serviteurs. Mais un autre tyran Aristippus plus meschant que le premier, se hasta d'usurper la tyrannie avant que lon n'y peust obvier : ce neantmoins Aratus avec tous les jeunes hommes Achæïens qui se trouvoient en aage de porter armes, y alla promptement au secours, esperant y trouver les vouluntez de ceulx de la ville bien disposées à recouvrer leur liberté : mais le peuple estans desjà tout accoustumé à porter vouluntairement le joug de servitude, pour le long temps qu'il y avoit qu'il estoit asservy, il ne trouva personne qui se rengeast de son costé : et ainsi s'en retourna sans rien faire, sinon que lon imputa aux

Achæïens, qu'en pleine paix ilz avoient commencé la guerre, et en furent sur ce appellez en justice par devant les Mantiniens, à l'instance et poursuitte d'Aristippus. La cause fut plaidée en l'absence d'Aratus, et furent condemnez en l'amende de trente marcs [1] d'argent. Depuis cest essay, Aristippus craignant et haïssant mortellement Aratus, espia de le faire tuer, à l'aide du roy Antigonus qui le secondoit à ce faire, et y avoit presque par tout gens au guet, qui n'espioient et ne cherchoient que le temps propre pour executer ceste vouluntè : « mais « il n'est point de si seure garde pour un seigneur et « un capitaine, que la vraye et constante bienvueil- « lance des subjets : car depuis que la noblesse et le « commun peuple sont accoustumez à craindre, non « celuy, mais pour celuy qui leur commande, alors « il voit de plusieurs yeux, il oyt de plusieurs oreilles, « et sent de loing tout ce qui se fait ».

XXXII. Pourtant veux je un petit arrester le fil de mon histoire en cest endroit, pour exposer la maniere de vivre de ce tyran Aristippus, à laquelle ceste tant enviée domination tyrannique, et ceste fumée de seigneurie, que tant on souhaitte et tant on estime, l'avoit reduit. Car encore qu'il eust le roy Antigonus pour allié, qu'il entretinst grand nombre de gens de guerre pour la seureté de sa personne, et qu'il n'eust laissé dedans la ville aucun de ses ennemis et malveuillans vivant : ce neant-

[1] Grec : trente mines, 2334 livres 7 sols 6 deniers de notre monnoie. Le talent vaut 69 mines. La mine 100 drachmes.

moins il vouloit que ses gardes et satellites logeassent et feissent le guet au dehors de son palais soubs les galeries et portiques d'alentour, et chassoit ses serviteurs tout aussi tost comme ilz avoient souppé, puis fermoit sa court sur luy, et s'alloit serrer luy seul avec une siene concubine dedans une petite chambre haulte qui se fermoit avec une trappe, dessus laquelle il mettoit son lict, et y dormoit de tel somme que doibt dormir une personne qui est continuellement en telle deffiance et en telle frayeur: puis quand il y estoit monté, la mere de son amie venoit oster l'eschelle, et l'enfermoit dedans une autre chambre, et puis l'y remettoit le lendemain au matin appellant ce beau tyran, qui sortoit de là, ne plus ne moins que fait un serpent de son creux et de son trou. Là où Aratus au contraire ayant acquis non violentement par armes, ains legitimement par vertu une principaulté perpetuelle, sans estre ordinairement couvert d'autre chose que d'une simple robbe et d'un manteau de peu de valeur, s'estant declaré ennemy mortel de toute sorte de tyrans, a laissé une race et lignée de ses descendans, qui dure jusques aujourd'huy très noble et très illustre entre les Grecs: et à l'opposite il se trouve bien peu de ces tyrans, qui usurpent les forteresses des villes libres, qui soudoyent et entretiennent tant de satellites, qui se remparent de tant d'armes, tant de portes, et tant de pontslevis pour la seureté de leurs personnes, qui se sauvent à la fin de mort violente, non plus que les lievres, et si ne laissent ny posterité, ny maison, ni sepul-

ture, dont leur memoire soit honorée après leur mort.

XXXIII. Ayant donc Aratus essayé par plusieurs fois, et d'emblée, et à force ouverte, de surprendre la ville d'Argos, et l'oster à ce tyran Aristippus, il y avoit tousjours failly, mesmement une nuict entre autres qu'il y entra fort hazardeusement par eschelles avec peu de gens de guerre, et tua les gardes qui accoururent celle part au secours: mais puis après quand le jour fut venu, et que le tyran avec toutes ses forces, luy vint courir sus, les Argiens, comme si ce n'eust point esté pour leur liberté qu'Aratus eust combatu, ains tout ainsi que s'ilz eussent esté juges seans à veoir l'esbatement des jeux de Nemée, pour adjuger de bonne foy le prix au vaincueur, sans vouloir favoriser à l'une ni à l'autre partie, ne se bougerent aucunement: et ce pendant Aratus combatant en homme de bien, reçeut un coup de pique, qui lui percea la cuisse de part en part: toutefois il gagna à la fin le quartier de la ville où il combatoit, et n'en fut point debouté jusques à la nuict, quelque effort que feissent les ennemis, et s'il eust aussi bien peu durer au travail toute la nuict, il fut venu au dessus de son entreprise: car le tyran ne regardoit plus qu'à fouir, et avoit desjà envoyé vers la mer beaucoup de ses biens: mais il n'y eut jamais homme qui en allast dire aucune nouvelle à Aratus, joinct aussi qu'ayant faulte d'eau, et ne se pouvant pas aider à cause de sa bleceure, il fut à la fin contraint de remmener ses gens sans rien faire.

XXXIV. Parquoy desesperant de la pouvoir plus avoir par la surprise, il y alla à force ouverte, pillant et fourrageant tout le plat pays d'Argos, là où il y eut une grosse rencontre aupres de la riviere de Chares contre le tyran Aristippus, en laquelle on donna grand blasme à Aratus d'avoir abandonné la victoire, et de s'estre laschement retiré de la meslée, pource que le reste de son armée avoit sans point de doubte eu l'avantage, et ayant chassé les ennemis jusques bien loing, luy n'estant pas tant pressé et forcé de reculer, comme soy deffiant d'avoir gaigné, et s'estant effroyé, se retira avec ses gens dedans son camp tout troublé : et comme les autres retournans de chasser, se courrouceassent de ce qu'ayans rompu les ennemis, et en ayans tué beaucoup plus grand nombre qu'ilz n'en avoient perdu des leurs, neantmoins ilz laissoient, à faulte de cueur, dresser sur eulx un trophée en signe de victoire par ceulx qu'ilz avoient batus et desfaits, ayant honte de cela, il proposa d'essayer le combat une autre fois pour le trophée. Et un jour seulement entre deux, il sortit aux champs, et presenta une autre fois son armée en bataille : mais neantmoins depuis voyant qu'il estoit arrivé un gros renfort à son ennemy, et que ceulx du tyran venoient au combat plus franchement que devant, il ne l'oza pas attendre, ains se retira, envoyant demander congé d'enlever ses morts pour les ensepvelir : toutefois il sceut si gracieusement parler, et si sagement se conduire pour l'experience qu'il avoit de gouverner, et aussi pour la bienveillance qu'on luy por-

toit, qu'il effacea ceste faulte là, et acquit aux Achæïens la ville de Cleones, là où il feit celebrer la feste des jeux de Nemée, comme appartenant de toute ancieneté plus tost aux Cleoneïens, que non point aux Argiens. Toutefois les Argiens la celebrerent aussi, et fut lors premierement rompue la franchise et la seureté que lon souloit donner à ceulx qui venoient pour combattre à telz jeux, par ce que les Achæïens arresterent prisonniers ceulx qui avoient combattu en Argos, en repassant par leurs terres, et les vendirent comme ennemis : tant Aratus et les Achæïens haïssoient asprement, et sans vouloir pardonner, toutes sortes de tyrans.

XXXV. Peu de temps après il fut adverty comme le tyran Aristippus espioit quelque occasion pour luy surprendre la ville de Cleones, mais qu'il le craignoit, à cause qu'il faisoit sa residence à Corinthe, si envoya mandemens par tout pour faire assembler l'armée de la ligue : et commanda que lon eust à faire provision de vivres pour plusieurs jours, et descendit à Cenchrées, provoquant Aristippus pour la ruze de cest esloignement, à fin qu'en son absence il attentast de courir sus aux Cleoneïens : comme il en advint : car il ne faillit pas incontinent de s'y en aller avec son armée : mais Aratus retournant de Cenchrées à Corinthe, qu'il estoit desjà nuict toute noire, et ayant mis des gardes sur tous les chemins, mena tout soudain l'armée des Achæïens droit à Cleones, si vistement et si paisiblement, qu'ilz ne furent point apperceus par les chemins, ains entrerent dedans la ville de Cleones, qu'il es-

toit encore nuict, et furent prests à combatre avant que le tyran en sceust rien. Si furent les portes de la ville ouvertes au poinct du jour, et le signe de la bataille donné au son des trompettes, et courans sus avec grands cris aux gens du tyran, qui ne se doubtoient de rien moins, les tournerent d'arrivée tous en fuitte : et pourautant que le lieu où se feit la rencontre, avoit plusieurs destours, Aratus en chassant se meit sur le chemin qu'il lui sembla que le tyran auroit plus tost suivy. La chasse dura jusques à la ville de Mycenes, là où le tyran fut attaint par un Candiot nommé Tragiscus, ainsi comme le met Dinias, qui le tua, et y mourut de ses gens plus de quinze mille combatans.

XXXVI. Mais Aratus ayant gaigné une si belle et si heureuse victoire qu'il n'y avoit pas perdu un tout seul homme, ne peut pas toutefois prendre la ville d'Argos, ni la remettre en liberté, parce qu'un AEgias et un second Aristomachus se jetterent dedans avec l'armée du roy, qui la teindrent : mais bien effacea il par cest exploit d'armes bonne partie du blasme qu'on luy donnoit, et des broccards et traicts de mocquerie que disoient de luy les flatteurs des tyrans, lesquelz pour leur complaire, alloient racomptans, « que quand on venoit à jouer des « cousteaux le ventre s'esmouvoit au capitaine gene« ral des Achæiens, et qu'il luy prenoit un esblouisse« ment d'yeulx et un tournoyement de teste soudain « qu'il entendoit le son des trompettes : et que quand « il avoit mis ses gens en ordonnance et donné le mot « de la bataille, il demandoit aux chefs des bendes,

« s'il y estoit besoing de sa presence[1], pource qu'il es« toit blecé aux talons, et puis s'en alloit bien loing « attendre quelle seroit l'issue de la bataille ». Ces propos estoient desjà si communs, que les philosophes mesmes disputans, à sçavoir si trembler et changer de couleur quand un peril se presente, sont signes de foiblesse de cueur ou bieu de mauvaise complexion et froideur de corps, alleguoient tousjours Aratus comme estant bon et vaillant capitaine, à qui neantmoins cela tousjours advenoit à l'instant que commenceoit le combat.

XXXVII. Après doncques qu'il eust desfait Aristippus, il espia aussi les moyens de ruiner Lysiadas Megalopolitain, qui tenoit comme seigneur souverain son païs, la ville de Megalopolis, toutefois il n'avoit point le cueur bas ne villain, ny ne s'estoit point laissé aller à ceste violente usurpation de tyrannie par effrenée concupiscence de vivre à son plaisir, ne par avarice insatiable, comme font la plus part des princes : ains estant poulsé d'un desir d'honneur et de gloire, estant encore jeune homme, et ayant receu inconsidereement en son cueur, qui estoit hault et grand, les propos faulx et vains qu'il entendoit dire de la principaulté comme de chose grandement heureuse et admirable, il trouva moyen de se faire seigneur de son pais : mais il fut puis après bien tost saoul des dangers et travaux que telle seigneurie porte quant et soy, et desirant imiter Aratus, lequel il voyoit prosperer en gloire et en honneur, joint aussi qu'il redoubtoit les aguets qu'il

[1] Lisez : *(car le dé en est jetté) et puis s'en alloit*, etc. C.

luy dressoit, il luy prit une très honeste et très louable voulunté de se delivrer premierement de haine et de crainte de prison et de garde de sattellites, et par consequent d'estre bienfaiteur de son païs: si envoya querir Aratus, quitta sa seigneurie, et meit sa ville en la ligue et communaulté des Achæïens: pour lequel acte, ilz le louerent haultement, et l'esleurent capitaine general de leur ligue: et luy, voulant du premier coup surpasser la gloire d'Aratus, attenta plusieurs choses qui ne sembloient point necessaires, comme entre autres il commencea la guerre aux Lacedæmoniens: à quoy Aratus luy voulut bien resister: mais on estima qu'il le feist par envie: au moyen dequoy il fut pour la seconde fois esleu capitaine general des Achæïens, nonobstant toutes les menées d'Aratus qui luy contrarioit ouvertement et prochassoit d'en faire eslire un autre: car luy estoit tousjours esleu de deux ans l'un.

XXXVIII. Si fut ce Lysiadas esleu par trois fois capitaine general de la ligue des Achæïens au grand contentement de tout le monde, et avoient l'authorité souveraine de commander alternativement l'un après l'autre, Aratus et luy: mais à la fin, pource qu'il prit une inimitié declarée encontre luy, et qu'il le blamoit et chargeoit ordinairement au conseil des Achæiens, on s'en fascha, et le rejetta lon, par ce que lon estima que ce fust une vertu feincte et simulée, qui vouloit estriver et contester alencontre d'une vraye, pure et sincere. Et tout ainsi comme AEsopus dit « que les petits oyseaux respondirent au

« cocu [1] qui leur demandoit pour quelle raison ilz le « fuyoient, que c'estoit pource qu'ilz craignoient qu'à « la fin il ne devinst esparvier » : aussi semble il qu'il estoit demouré en l'opinion des hommes ne sçay quoy de suspicion de la tyrannie de Lysiadas, qui faisoit estimer qu'il ne s'estoit point mué de bonne et franche vouIunté.

XXXIX. Mais Aratus acquit aussi grand honneur par les choses qu'il feit alencontre des AEtoliens : car comme les Achæiens à toute force les voulussent combatre sur les confins du territoire de Megare [2], et que mesme le roy dés Lacedæmoniens Agis, estant avec son armée arrivé au camp de la ligue, les enhortast et incitast à leur donner hardiment la bataille, Aratus y contredit fermement, et endura plusieurs reproches et plusieurs attaintes de mocquerie qu'on luy tira, en le chargeant de lascheté et de couardise : mais nonobstant tout cela, il n'abandonna point la resolution de son conseil salutaire pour une infamie apparente seulement, ains laissa les ennemis passer le mont Gerania, et entrer au dedans du Peloponese sans les combatre : toutefois depuis voyant que d'arrivée ilz avoient pris la ville de Pallene, il ne suivit plus son premier advis, ny ne voulut plus perdre temps, en attendant que ses forces fussent entierement assemblées ; ains sans plus differer, marcha droit avec

[1] Coucou.

[2] Il sembleroit par la manière dont cela est rendu qu'Agis fut allié des Achéens, tandis que c'étoit tout le contraire. Voyez les Observations.

ce peu de gens qu'il avoit ensemble, contre les ennemis, lesquelz s'affoiblirent eulx mesmes pour user insolentement et desordonneement de leur victoire, jusques à ne se tenir point sur leurs gardes : car ilz ne furent pas plus tost entrez dedans la ville de Pallene, que les soudards s'escarterent incontinent par les maisons, s'entrepoulsans les uns les autres, et s'entrebatans pour les biens qui y estoient : et les capitaines allerent aussi ravissans les filles et les femmes des Palleniens, ausquelles ilz mettoient leurs morrions et armets sur les testes, à fin que nul autre ne les prist, ains que lon cogneust à l'armet, qui seroit le maistre de chascune. Mais ainsi qu'ilz estoient en ces termes et entendoient à cela, on leur vint soudainement apporter nouvelles qu'Aratus arrivoit. Ce qui meit soudainement un tel effroy parmy eulx, que lõn peult estimer, se voyans surpris en desarroy : car avant qu'ilz fussent tous advertis du danger de la surprise, les Achæïens estoient desjà attachez au combat jusques dedans les portes de la ville et dedans les faulxbourgs, contre les premiers qui furent incontinent desfaits : et ceulx là rompus et fuyans à val de roupte meirent en telle perplexité ceulx qui s'estoient ralliez ensemble pour aller au secours, qu'ilz ne sçavoient qu'ilz devoient faire.

XL. En ce tumulte y eut l'une des dames captives fille de Epigethes l'un des plus nobles de la ville, et elle grande et belle à merveilles, laquelle estant assise dedans le temple de Diane, où l'avoit retirée le

le capitaine [1] qui l'avoit prise et choisie pour soy, et qui luy avoit mis son armet [2] sur la teste, accourut soudainement quand elle entendit le bruit des combatans, et se presenta à la porte du temple avec l'armet sur sa teste pour regarder la meslée. Ceulx de la ville la voyans en cest accoustrement, la trouverent plus venerable à veoir, et de plus grande majesté que d'une creature humaine; et les ennemis en conceurent une telle frayeur, cuidans veoir un fantasme, qu'il n'y en eut pas un qui eust le cueur de soy mettre en defense. Aussi disent les Palleniens, « que l'image de Diane tout le reste du « temps demoure serrée sans que lon y touche, et que « quand la religieuse qui en a la charge la remue pour « la porter ailleurs, personne ne l'ose regarder, ains « tout le monde en destourne les yeux, pource que la « veuë n'en est pas seulement espouventable et dom- « mageable aux hommes, mais aussi qu'elle rend les « arbres par où on la passe steriles, et y fait avorter « les fruicts ». Ce fut l'occasion qui troubla lors ainsi l'entendement aux Ætoliens, parce que la religieuse en transportant l'image de la deesse, la tourna devers eulx: toutefois Aratus en ses Commentaires ne dit rien de tout cela, ains escrit seulement, « qu'ayant « desfait les Ætoliens, et les chassant, il entra pesle « mesle quant et les fuyans dedans la ville, dont il les « jetta hors, et en tua sept cents ». Ce faict d'armes a esté renommé depuis entre les plus glorieux, et l'a

[1] Ajoutez: *de la troupe d'élite* C.

[2] Ajoutez: *orné de trois aigrettes.* C.

le peintre Timanthes exprimé et representé fort au vif. Ce neantmoins pource que plusieurs princes, peuples et nations se benderent incontinent alencontre des Achæïens, Aratus appointa depuis, et feit paix et alliance offensive et defensive avec les AEtoliens par l'entremise d'un Pantaleon qui avoit fort grand credit et authorité entre eulx.

XLI. Au surplus desirant aussi affranchir les Atheniens, il essaya de surprendre d'emblée le port de Piræe, dont il fut repris et blasmé par les Achæïens, à cause qu'il avoit enfrainct la tresve qu'ilz avoient avec les Macedoniens: mais luy en ses commentaires nie fort et ferme que ce ait esté luy, et en rejette la coulpe sur Erginus, celuy par le moyen duquel il recouvra le chasteau d'Acrocorinthe, disant « que ce fut luy qui de son propre « mouvement essaya de l'escheller, et que s'estant « son eschelle rompue soubs luy, il se prit à fouir: « et que se sentant poursuivy de près par les enne- « mis, il appella continuellement Aratus, comme « s'il eust esté present, et qu'il se sauva ayant abuzé « les ennemis par ceste ruze de guerre «. Toutefois ceste response ne me semble pas vraysemblable: pource qu'il n'est pas croyable, que Erginus soudard privé, Syrien de nation, eust mis une si grande entreprise en sa teste, si ce n'eust esté du sceu et par le commandement d'Aratus, qui luy eust baillé gens, temps et moyen de l'entreprendre: ce que depuis il monstra bien evidemment, par ce qu'il n'attenta pas deux et trois fois seulement, mais plus encore, comme ceulx qui desi-

rent impatiemment une chose, de surprendre ce port de Piræe, ne se rebutant point pour avoir failly une fois, ains plus tost asseurant de rechef son esperance pour l'avoir failly de peu et en estre approché bien près : et une fois, entre autres, en fuyant par la plaine Thriasie, il se denoua la jambe et luy fallut faire plusieurs incisions pour le guarir, de sorte qu'il fut long temps que lon le portoit dedans une littiere à la guerre.

XLII. Depuis estant mort Antigonus, et Demetrius succedé au royaume, il attenta encore plus que jamais de delivrer la ville d'Athenes, faisant bien fort peu de compte des Macedoniens. Et pourtce ayant esté desfait en bataille près de Phylacia par un lieutenant du roy Demetrius, nommé Bythys, et estant incontinent couru par tout un grand bruit que Aratus estoit mort, ou pour le moins qu'il estoit prisonnier, celuy qui gardoit le Piræe, qui estoit un capitaine nommé Diogenes, escrivit une lettre missive à Corinthe, par laquelle il mandoit à la garnison des Achæïens qui la tenoit, qu'ilz eussent à luy rendre la ville, pourautant qu'Aratus estoit mort, et il se trouva d'adventure lors dedans Corinthe, de sorte que ceulx qui avoient apporté les lettres, s'en retournerent mocquez, sans faire autre chose que donner à rire à la compagnie : qui plus est, le roy mesme Demetrius envoya de la Macedoine une galere, sur laquelle il vouloit qu'on luy amenast Aratus lié et garotté : et les Atheniens mesmes pour complaire aux Macedoniens surpassans toute legereté de flatterie, porte-

rent tout un jour des chappeaux de fleurs sur leurs testes en signe de resjouissance publique quand on apporta les premieres nouvelles qu'il estoit mort : dequoy Aratus estant irrité mena incontinent son armée contre eulx jusques tout joignant le faulxbourg de l'Academie : toutefois à leurs prieres il n'y feit point de dommage : et depuis les Atheniens recognoissans sa vertu, quand le roy Demetrius vint à mourir prirent envie de recouvrer leur liberté : et luy, combien qu'il y eut ceste année là un autre capitaine general des Achæïens, et qu'estant detenu par une longue maladie il ne bougeast du lict, toutefois à ce besoing il se feit porter dedans une littiere jusques à Athenes, et feit tant envers le capitaine de la garnison Diogenes, qu'il feit rendre aux Atheniens le port de Piræe, la forteresse de Munychia, et l'isle de Salamine et le chasteau de Sunium, moyennant la somme de [1] cent cinquante talents, dont luy mesme Aratus en fournit du sien propre douze mille [2] : et cela fait, joignirent incontinent aux Achæiens les AEginetes et les Hermioniens : et la plus part de l'Arcadie mesme, de sorte qu'estans pour lors les Macedoniens distraicts à autres guerres qu'ilz avoient à l'encontre de leurs voisins, la puissance des Achæïens prit un grand accroissement, ayant mesmement pour alliez les AEtoliens.

XLIII. Adonc Aratus voulant accomplir son ancienne promesse, et se faschant de veoir la cité

[1] Quatre vingt dix mille escus. *Amyot*. 700,312 livres 10 sous de notre monnoie.

[2] Grec, vingt talens, 93,375 livres de notre monnoie.

d'Argos, qui leur estoit si voisine, encore detenue en servitude, envoya devers Aristomachus luy remonstrer qu'il se voulust contenter de remettre sa ville en liberté et l'associer à la ligue des Achæiens, comme Lysiadas avoit fait de la siene, et de vouloir plus tost estre capitaine general avec honneur et louange d'une si grosse et si puissante communaulté, que tyran d'une seule ville haï, et à toutes les heures du jour et de la nuict en danger de sa personne. Aristomachus presta l'oreille à ces admonestemens, et renvoya devers Aratus, luy mandant qu'il auroit doncques besoing de [1] cinquante talents pour se desfaire des gens de guerre qu'il avoit autour de luy. L'argent fut trouvé soudainement, et Lysiadas qui estoit encore capitaine general de la ligue, et qui desiroit singulierement que cest exploit se conduisist à chef par son moyen, envoya secrettement devers Aristomachus accuser Aratus, en luy faisant remonstrer comme de tout temps il estoit ennemy mortel, et qui ne pardonnoit jamais aux tyrans, à raison dequoy il luy conseilloit de se mettre plus tost entre ses mains: comme il feit: et le presenta Lysiadas au conseil des Achæiens, là où ceulx du conseil declarerent bien evidemment l'amour et la fiance qu'ilz avoient en Aratus : car quand il contredit à ce que Aristomachus ne fust point receu, ilz le chasserent en courroux [2] : et depuis ayant luy

[1] 30 mille escus. *Amyot.* 233,437 l. 10s. de notre monnoie.

[2] Cette traduction rend Plutarque ridicule. Il falloit écrire : car Aratus s'y estant opposé par pique, ils le refuserent. Il est aisé de voir de quoi il étoit piqué.

mesme esté gaigné, quand il commencea à en parler de rechef au contraire devant le conseil, ilz accorderent promptement de recevoir les Argiens et les Phliasiens en leur communaulté, et mesme l'année ensuivant esleurent Aristomachus capitaine general de la ligue : et luy se voyant en credit envers les Achæiens, voulut entrer à main armée dedans le païs de la Laconie, et envoya querir Aratus, qui pour lors se trouvoit à Athenes. Aratus luy rescrivit qu'il luy dissuadoit totalement ce voyage, ne voulant point que les Achæïens s'attachassent à Cleomenes qui estoit jeune homme courageux et adventureux, et qui en peu de temps s'estoit accreu merveilleusement : toutefois y estant Aristomachus aheurté de tout poinct, Aratus luy obeït, et fut en personne à tout ce voyage, là où s'estant Cleomenes soudainement venu presenter à eulx avec son armée près la ville de Palantium, Aristomachus luy voulut donner la bataille : mais Aratus l'en destourna, dont Lysiadas le chargea envers les Achæïens, et l'année ensuivant luy voulut faire teste à demander la charge de general : mais il le perdit et en fut debouté à la pluralité des voix, estant Aratus esleu capitaine general pour la douzieme fois.

XLIV. Ceste année là il fut desfait en bataille par Cleomenes près du mont de Lycæum, et s'en estant fouy il s'esgara la nuict, tellement que lon cuida qu'il fust mort, et en courut de rechef bien grand bruit entre les Grecs : toutefois il se sauva, et ayant rallié ses gens ne se contenta pas d'estre

eschappé, et de se retirer à sauveté, ains se servant très sagement de l'occasion, sans que personne s'en doubtast, ne que lon souspeçonnast qu'il peust advenir, il alla assaillir au desprouveu les Mantiniens qui estoient alliez de Cleomenes, et ayant pris la ville laissa bonne garnison dedans, et donna droict de bourgeoisie aux estrangers qui estoient demourans dedans. Ainsi fut il seul, qui estant vaincu acquit aux Achæiens ce que à grande peine eussent ilz peu gaigner si eulx mesmes eussent vaincu.

XLV. Depuis, les Lacedæmoniens estans entrez en armes sur les terres des Megalopolitains, il y alla bien soudainement au secours: mais il ne voulut plus hazarder la bataille, ny donner prise à Cleomenes, qui ne demandoit autre chose que de l'attirer au combat, et resista tousjours constamment aux Megalopolitains qui le pressoient de sortir en la campagne: car oultre ce qu'il n'estoit pas de nature fort propre pour une bataille assignée, encore estoit il lors le plus foible en nombre de combatans, et avoit affaire à un jeune homme adventureux, ayant encore le feu en la teste, là où l'ardeur de son courage estoit desjà fort attiedie quant à luy, et son ambition refroidie: et si estimoit que comme Cleomenes par se hazarder hardiment alloit adquerant reputation, qu'il n'avoit pas au paravant: aussi estoit il besoing que luy conservast, par soy tenir bien sur ses gardes, et aller reservéement en besongne, celle qu'il avoit desjà toute acquise. Ce neantmoins les soudards armez à la legere estant sortiz aux champs, et ayans repoulsé les Spartiates

jusques dedans leur camp, où ilz entrerent pesle mesle quant et eulx, Aratus non pour cela ne voulut onques y mener ses citoyens, ains les arresta sur le bord d'une grande baricave qu'il y avoit entre deux, et les engarda de passer oultre : dequoy Lysiadas se desesperant et en disant oultrage à Aratus, appella les gens de cheval, disant qu'il vouloit à tout le moins aller soustenir ceulx qui chassoient, les priant de ne vouloir point ainsi laschement laisser perdre la victoire qu'ilz avoient toute certaine entre leurs mains, et de ne l'abandonner point au besoing combatans pour la defense de leur païs. Ainsi ayant assemblé autour de luy bon nombre de chevalerie et d'hommes choisis, il alla par grand effort donner dedans la poincte droitte de la bataille des ennemis, et les ayant tournez en fuitte, les chassa d'un ardeur de courage inconsiderée jusques dedans des chemins tortus, plantez d'arbres et fossoyez de larges fosses, là où Cleomenes l'alla charger si asprement qu'il y demoura mort sur la place en combatant fort vaillamment et fort glorieusement ; les autres hommes d'armes fuyans s'allerent rejetter dedans la bataille de leurs gens de pied, et troublans leurs rencs emplirent toute l'armée de fuitte et d'effroy : à l'occasion dequoy on donna grand blasme à Aratus d'avoir là abandonné Lysiadas, et estant forcé par les Achæïens qui s'en alloient sans son congé, il les suivit à la fin, et se retira aussi luy mesme en la ville d'Ægium, là où les Achæïens tenans leur conseil arresterent qu'ilz ne fourniroient plus argent à Aratus, ny ne soudoyeroient plus

d'estrangers : et luy dirent qu'il les entreteinst du sien, s'il en vouloit plus avoir pour faire la guerre : dequoy se sentant grandement injurié, il fut entre deux de leur quitter leur seau, et se deposer promptement de la charge de general : toutefois après avoir un peu discouru l'affaire en luy mesme, il eut patience, et menant les Achæiens vers la ville d'Orchomene y combatit alencontre de Megistonus beaupere de Cleomenes, sur lequel il eut advantage : car il luy tua trois cents de ses hommes, et le prit luy mesme prisonnier.

XLVI. Au reste, ayant paravant accoustumé d'estre tousjours esleu capitaine general pour le [1] moins de deux ans l'un, quand son tour de l'estre fut escheu, on l'appella bien pour luy bailler la charge, mais il s'en excusa, et fut esleu Timoxenus en son lieu : de laquelle excuse la cause que lon allegue, que c'estoit pour un despit et un mescontentement qu'il avoit de la commune, ne me semble pas vraysemblable, pource que la cause vraye fut, à mon advis, l'estat auquel il voyoit les affaires des Achæiens : car Cleomenes ne marchoit plus pas à pas tout bellement comme il avoit fait à son commencement, quand il estoit contrerollé par des officiers et magistrats de ville : ains depuis qu'il eut fait occire les Ephores, departy egalement tout le territoire de Lacedæmone, et donné droit de bourgeoisie Spartaine à plusieurs estrangers, s'estant

[1] Il n'y a point de pour le moins dans le Grec. Plutarque a dit plus haut que les loix des Achéens ne permettoient pas qu'un préteur fût continué deux ans de suite.

fait seigneur absolu de Lacedæmone, il courut aussi tost sus à bon esciant aux Achæïens, et voulut avoir preeminence et principaulté sur eulx.

XLVII. A l'occasion dequoy lon reprent fort Aratus, de ce qu'en une si perilleuse tourmente des affaires de son païs il avoit quitté et abandonné, luy qui estoit le pilote, la conduitte et le gouvernement du timon à un autre, lors qu'il eust esté honeste et raisonnable, que de luy mesme il l'eust pris en main, encore que lon ne luy eust pas voulu bailler, pour survenir au salut commun : ou s'il se deffioit et desesperoit du tout des affaires et de la puissance des Achæïens, il devoit plus tost ceder à Cleomenes, et non pas infecter et corrumpre de rechef le Peloponese de meurs barbares, en y remettant garnison de Macedoniens, et emplissant le chasteau d'Acrocorinthe d'armes de Gaulois [1] et d'Esclavons, non pas faire ses seigneurs et maistres ceulx qu'il avoit tant de fois batus à la guerre, et tant de fois affinez en matiere de gouvernement, et dont luy mesme dit tant de maulx par tout en ses commentaires, ny ne les mettre pas dedans les villes, en les appellant alliez et confederez pour cuider amoindrir et desguiser la villanie du faict. Car encore que Cleomenes eust esté inique, violent et tyrannique, s'il fault ainsi dire, à tout le moins estoit il descendu du sang de Hercules, et estoit natif de Sparte, au plus bas et plus petit homme de laquelle il valoit mieux donner la principaulté, que non pas au pre-

[1] M. Dusoul croit qu'il faut lire ici des Etoliens. Je dis bien du moins que des Gaulois m'étonnent fort en cet endroit.

mier de la Macedoine, au moins à ceulx qui ont en quelque recommandation l'honneur et la noblesse de la Grece; et toutefois Cleomenes ne demandoit aux Achæïens que la preeminence et le tiltre de capitaine seulement, au lieu duquel tiltre d'honneur il promettoit beaucoup de bien aux villes de la ligue et alliance: là où Antigonus [1] ayant esté esleu capitaine general avec puissance absoluë, tant par mer que par terre, n'en voulut neantmoins accepter la charge, que premierement on ne luy eust mis entre ses mains pour son salaire, la forteresse d'Acrocorinthe, qui estoit manifestement faire ne plus ne moins que le chasseur d'AEsopus, qui brida le cheval: car il ne voulut point monter dessus les Achæïens, qui l'en requeroient, et qui par ambassades et par decret de leur conseil, se soubmettoient à sa puissance, qu'il ne les eust premierement sellez et bridez par garnison qu'il leur feit recevoir, et ostages qu'il leur feit bailler: et neantmoins il allegue tout ce qu'il peut pour se laver de ceste faulte, en taschant de faire accroire qu'il y fut contraint. Mais Polybius escrit que de longue main avant la contrainte, soy deffiant de la hardiesse de Cleomenes, il avoit secrettement eu propos avec Antigonus de ce qu'il feit depuis ouvertement, et qu'il attiltra les Megalopolitains les premiers qui feirent ceste requeste au conseil des Achæïens, d'appeller le roy Antigonus à leur secours, à cause qu'ilz estoient les plus voisins du feu, et ceulx qui plus continuellement sentoient les travaux de la

[1] Surnommé Doson.

guerre de Cleomenes, lequel estoit tousjours à leur porte à les saccager et piller: et autant en escrit semblablement Phylarchus, auquel toutefois s'il n'avoit Polybius pour tesmoing, à l'adventure ne seroit il pas trop raisonnable d'adjouxter grande foy: car pour l'amour qu'il portoit à Cleomenes, il semble estre ravy de quelque inspiration divine toutes et quantes fois qu'il vient à parler de luy, et fait en son histoire, ne plus ne moins qu'il feroit en un plaidoyer devant des juges, accusant par tout l'un, et defendant tousjours l'autre.

XLVIII. Les Achæiens doncques perdirent de rechef la ville [1] de Megalipolis, qui fut prise sur eulx par Cleomenes, et furent par luy desfaits en une grosse bataille près de Hecatombœon, dont ilz furent si estonnez, qu'ilz luy envoyerent incontinent des ambassadeurs, par lesquelles ilz luy manderent qu'il se trouvast en la ville d'Argos, et que là ilz le feroient leur capitaine general: mais quand Aratus entendit qu'il venoit, et qu'il estoit desjà avec son armée près la ville de Lerna, en ayant peur, il envoya d'autres ambassadeurs pour luy faire entendre qu'il vinst en seureté avec trois cents hommes seulement, comme devers ses alliez et confederez: et nonobstant que s'il avoit souspeçon d'aucune fraude ou mauvaistié, qu'on luy bailleroit des ostages, pour la seureté de sa personne. Cleomenes respondit que cela estoit manifestement un tour de moquerie et une injure qu'on luy faisoit: au moyen dequoy il se partit de là inconti-

[1] Lisez: *de Mantinée*. C.

nent, et escrivit une lettre missive au conseil des Achæïens, dedans laquelle il dit toutes les villanies et infamies qu'il peut d'Aratus, lequel luy repliqua de mesme, et se picquerent ainsi l'un l'autre jusques à parler de leurs mariages et de leurs femmes : depuis laquelle lettre Cleomenes envoya par un herault desfier les Achæïens, et leur denoncer la guerre, et s'en fallut bien peu qu'il ne desrobbast la ville de Sicyone, par intelligence de quelques traistres, mais y ayant failly, il se destourna tout court, et s'en alla à Pallene, qu'il prit, en ayant chassé le capitaine general des Achæïens, et incontinent après il prit aussi la ville de Phenée et celle de Pentelion : puis se joignirent voluntairement à luy les Argiens et les Phliasiens, qui receurent garnison de luy, de sorte qu'il n'y avoit plus rien qui demourast seur ny ferme aux Achæïens de tout ce qu'ilz avoient conquis et joint à leur communaulté.

XLIX. Pourtant se trouvoit Aratus en grand trouble de son entendement, voyant que tout le Peloponese branloit ainsi, et que toutes les villes se soublevoient par les menées de ceulx qui demandoient les nouvelletez : car il n'y avoit personne qui se contentast de l'estat auquel estoient pour lors les affaires, ains y eut plusieurs des Sicyoniens et des Corinthiens mesmes descouverts, qui avoient de secrettes intelligences avec Cleomenes, et qui de longue main estoient mal affectionnez au bien de la ligue et communaulté, pour le desir qu'ilz avoient de se faire eulx mesmes seigneurs de leurs

villes, contre lesquelz ayant esté donné par le conseil à Aratus commission d'informer et de faire leur procès souverainement et sans appel, il feit mourir ceulx qu'il trouva attaints de celle corruption en Sicyone, et essayant de faire le semblable à Corinthe, il enquit contre eulx, et les feit punir, irritant contre soy le commun peuple, qui estoit jà luy mesme estrangé de voulunté, et se faschoit de la subjection des Achaiens.

L. Panquoy s'estant assemblez au temple d'Apollo, ilz envoyerent querir Aratus en intention de le prendre et le retenir prisonnier avant que de se rebeller ouvertement. Aratus y alla, pour monstrer qu'il ne se doubtoit ny ne se deffioit point d'eulx, tirant toutefois son cheval après luy par la bride. Si se leverent incontinent plusieurs encontre luy, qui luy reprocherent et dirent toutes les injures dont ilz se peurent adviser : mais Aratus avec un visage rassis et une parole doulce, leur dit qu'ilz se rasseissent en leurs places, et qu'ilz ne criassent point ainsi dissoluëment debout, et mesme feit entrer dedans ceulx qui estoient à la porte : mais en leur disant cela, il se tira tout bellement un peu arriere de la presse, comme pour donner son cheval à quelqu'un pour le luy tenir. Puis estant ainsi sorty de ceste presse, il parla poseement et sans effroy à ceulx de Corinthe qu'il trouva par le chemin, leur disant qu'ilz s'en allassent à ce temple d'Apollo : mais quand il fut à l'endroit du chasteau, alors il monta soudainement dessus son cheval, et commanda à Cleopater capitaine de la gar-

nison des Achæïens, qu'il entendist soigneusement à bien garder le chasteau : et cela dit, s'en courut à bride abbatue devers Sicyone, suivy par trente de ses soudards seulement, pource que les autres l'abandonnerent, s'escartans çà et là. Un peu après les Corinthiens advertis comment Aratus s'en estoit fouy, allerent après, mais ilz ne le peurent attaindre : si envoyerent adonc querir Cleomenes, et meirent leur ville entre ses mains, dont il n'estima pas tant le gaing, comme il fut marry de la faulte de ce qu'ilz avoient laissé eschapper Aratus.

LI. Ainsi Cleomenes, s'estans aussi les peuples habitans au long de celle marine, qui s'appelle communément la riviere de Corinthe, rendus à luy, et luy ayans livré leurs places et leurs villes, environna d'une trenchée et d'une closture de pallis le chasteau d'Acrocorinthe. Au demourant, arrivé que fut Aratus à Sicyone, plusieurs des Achæïens s'y assemblerent autour de luy, et y estant tenue assemblée de conseil, fut par eulx esleu capitaine general avec plein pouvoir et authorité souveraine de toutes choses, et luy donnerent gardes de ses propres citoyens, ayant desjà manié les affaires des Achæïens par l'espace de trente et trois ans, durant lesquelz il avoit tousjours esté le premier homme de la Grece en puissance et en reputation, et lors il se trouvoit pauvre, desert et affligé, comme en un naufrage de son païs batu de la tempeste, et en grand danger de sa propre personne : car ayant envoyé devers les Ætoliens leur demander secours,

ilz le luy refuzerent tout à plat : qui plus est, la ville d'Athenes ayant bonne voulunté d'envoyer secours pour l'amour d'Aratus, fut divertie de la mettre en execution par les menées d'Euclidas et de Micion. D'avantage, il avoit une maison à Corinthe, où estoit tout son argent, à quoy Cleomenes ne toucha point du commencement, ny ne permeit point qu'autre y touchast, ains envoya querir ses amis et entremetteurs de ses affaires, et leur dit qu'ilz luy gardassent et gouvernassent le tout pour luy en rendre puis après bon compte: et oultre ce, particulierement envoya Tripylus devers luy, et depuis encore Megistonus son beaupere, luy faire plusieurs grandes offres, mesmement une pension de [1] douze talents, qui estoit le double de celle que luy donnoit Ptolomæus, qui luy envoyoit six talents tous les ans, et ne demandoit autre chose, sinon qu'il fust declaré par la communaulté capitaines des Achæiens, et qu'il peust mettre la moitié de la garnison dedans le chasteau d'Acrocorinthe pour le garder en commun : à quoy Aratus feit response, qu'il ne tenoit pas les affaires en sa main, et que les affaires le tenoient plus tost luy mesme. Laquelle response Cleomenes prenant pour une simulée desfaitte, entra incontinent en armes sur les terres des Sicyoniens, où il pilla et gasta tout le plat pais, et demoura l'espace de trois mois, pendant que Aratus estoit après à deliberer et à se resoudre, s'il devoit

[1] Sept mille deux cents escus. *Amyot.* 55,922 livres de notre monnoie.

recevoir Antigonus, ou non, à cause qu'il ne vouloit point mettre la main aux armes pour le secourir, que prealablement on ne luy livrast le chasteau d'Acrocorinthe entre ses mains.

LII. Parquoy les Achæiens assemblez en la ville d'Ægium pour en consulter, y appellerent Aratus : mais il y avoit danger au passage, à cause que Cleomenes estoit campé tout auprès de la ville de Sicyone, avec ce que ses citoyens le retenoient, et disoient à toute force qu'ilz ne le laisseroient point aller s'exposer à un si evident peril, estant leurs ennemis si près d'eulx. Les femmes mesmes et les petits enfans estoient pendus à son col, plorans et l'environnans comme leur pere et leur sauveur commun : toutefois Aratus les ayans reconfortez et asseurez au moins mal qu'il peut, monta à cheval avec dix de ses amis et son filz qui estoit desja sur le commencement de son adolescence, et s'en alla vers la marine, où ilz monterent sur quelques vaisseaux qui estoient là à l'ancre, et se feirent porter à Ægium, où se tenoit l'assemblée du conseil, auquel il fut resolu, que lon appelleroit Antigonus, et luy livreroit on le chasteau d'Acrocorinthe entre ses mains : ce qui fut fait, et y envoya Aratus son propre filz entre les autres ostages : dequoy les Corinthiens estans griefvement irritez et indignez, pillerent ses biens, et donnerent sa maison à Cleomenes. Et comme desja Antigonus fust en chemin pour aller au Peloponese avec son armée, laquelle estoit de vingt mille hommes de pied Macedoniens, et de quatorze cents hommes de cheval, Aratus

avec les officiers de la ligue des Achæiens luy alla au devant par mer, sans que les ennemis en sceussent rien, jusques à la ville de Peges, ne se fiant pas trop à Antigonus, ny aux Macedoniens, pource qu'il sçavoit très bien, qu'il [1] ne s'estoit agrandy que par les maulx et dommages qu'il leur avoit faits, et que le premier et plus grand moyen qu'il avoit eu de se poulser et mettre en avant aux affaires, avoit esté la haine qu'il portoit au vieil Antigonus [2] : toutefois voyant que c'estoit une necessité irremediable, que l'occasion qui le pressoit, à laquelle ceulx mesmes qui commandent aux autres, sont contraints d'obeïr, il en prit l'adventure.

LIII. Quand donques on en alla dire la nouvelle à Antigonus, que c'estoit Aratus en personne qui s'en venoit vers luy, ayant salué les autres qui estoient en sa compagnie d'une chere assez commune, il luy feit à luy un recueil à ceste premiere rencontre, qui fut singulierement honorable : et depuis le trouvant en toutes choses homme de bien et de fort bon sens, il l'approcha de luy, jusques à luy communiquer de ses plus privez affaires, pource qu'il n'estoit pas seulement utile au maniement d'affaires d'estat et gouvernement de grandes choses, ains estoit autant ou plus aggreable pour estre alentour d'un prince, et luy tenir compagnie à luy faire passer le temps du paiz estant de loisir. Pourquoy, combien qu'Antigonus fust lors jeune, toutefois, quand il eut entierement cogneu la nature d'Aratus, ayant toutes les parties qui sont neces-

[1] Lui-même Aratus.
[2] Gonatas.

saires pour retenir l'amitié d'un prince, il se servit de luy en toutes choses, plus que de nul autre, non seulement des Achæiens, mais aussi des naturelz Macedoniens. Et ainsi advint ce que les dieux avoient signifié par les signes et indices des sacrifices : car en une hostie qui fut immolée, il se trouva deux bourses du fiel enveloppées d'une seule taye : ce que les devins avoient interprété signifier, « que ceulx qui paravant estoient très grands enne-« mis, et qui se vouloient mal de mort, se viendroient « à unir en amitié extrême » : de laquelle prediction Aratus sur l'heure ne feit point de compte, n'adjoustant pas au demourant grande foy ny aux sacrifices, ny aux divinations, et s'arrestant plus au discours de la raison. Mais depuis estans les affaires de la guerre bien acheminez, comme Antigonus feist un festin en la ville de Corinthe, auquel beaucoup de gens furent conviez, il voulut qu'Aratus couchast au dessus de luy à la table, et peu après commanda que lon apportast une couverture, et se tournant devers Aratus luy demanda s'il sentoit point de froid. Aratus luy respondit qu'il geloit, et adonc Antigonus luy dit qu'il s'approchast plus près de luy, et comme les serviteurs eussent apporté un tappis pour couvrir le roy, ilz les en envelopperent tous deux ensemble : et lors Aratus se souvenant de ce sacrifice se prit à rire, et compta au roy le signe qui luy estoit advenu en sacrifiant, et l'interpretation que les devins en avoient faitte. Cela fut quelques temps depuis.

LIV. Mais pour lors estant à Pegès, ilz don-

nerent la foy l'un à l'autre : et cela fait, marcherent aussi tost contre les ennemis : si y eut entre eulx plusieurs escarmouches tout joignant la ville de Corinthe, par ce que Cleomenes s'estoit bien fortifié, et que les Corinthiens se defendoient de grand courage. Sur ces entrefaittes Aristoteles Argien, estant amy d'Aratus, envoya secrettement devers luy l'advertir, qu'il feroit rebeller la ville, si luy mesme y venoit avec quelque nombre de gens de guerre. Aratus le dit au roy Antigonus, qui luy bailla mille cinq cents hommes, avec lesquelz il s'embarqua, et passa en diligence depuis l'encouleure du destroit, jusques en la ville d'Epidaure : mais les Argiens n'attendirent pas sa venue, ains s'esleverent devant, et assaillirent les gens de Cleomenes, qu'ilz rengerent jusques dedans le chasteau. Dequoy Cleomenes estant adverty, et craignant que ses ennemis tenans la ville d'Argos ne luy couppassent et serrassent le chemin de se pouvoir retirer à sauveté en son païs quand il en seroit besoing, abandonna le chasteau d'Acrocorinthe, et se partit qu'il estoit encore nuict pour aller secourir ses gens qui estoient dedans Argos : si y arriva assez à temps, et y desfait quelque trouppe des ennemis : mais tantost après Aratus y estant arrivé, et le roy aussi Antigonus y survenu avec toute sa puissance, Cleomenes fut contraint de se retirer à Mantinée.

LV. Depuis ce recouvrement d'Argos toutes les autres villes du Peloponese se retournerent de rechef du costé des Achaïens, et Antigonus se saisit

du chasteau d'Acrocorinthe : et Aratus estant esleu capitaine par les Argiens, leur conseilla qu'ilz feissent present à Antigonus de tous les biens de leurs tyrans et de ceulx qui avoient esté traistres à la chose publique : et après avoir bien tourmenté et gehenné le tyran Aristomachus en la ville de Cenchrées, le noyerent finablement dedans la mer : dont Aratus fut fort blasmé d'avoir laissé ainsi martyriser ce pauvre homme, qui n'estoit point meschant, et qui luy avoit fait du plaisir, ayant à sa persuasion vouluntairement quitté sa tyrannie, et mis sa ville en la communaulté des Achæïens, avec ce que desjà on luy imputoit plusieurs autres choses, comme d'avoir esté cause que les Achæïens avoient donné en don à Antigonus la ville de Corinthe, ne plus ne moins que si c'eust esté quelque petit village, et qu'après avoir pillé la ville d'Orchomene, ilz luy avoient permis d'y mettre garnison de Macedoniens, qu'ilz avoient arresté en leur conseil que lon n'escriroit plus, ny n'envoyeroit on ambassadeurs quelconques sans le sceu et consentement d'Antigonus, et qu'ilz estoient contraincts de payer la soude aux Macedoniens, et que lon faisoit des sacrifices, des offrandes, des festes et des jeux à Antigonus comme s'il eust esté un dieu, en suivant l'exemple des citoyens d'Aratus qui avoient commencé les premiers, et avoient receu Antigonus dedans leur ville, à la suasion d'Aratus qui le logeoit et festoyoit en sa propre maison. De toutes lesquelles faultes ilz jettoient la coulpe sur Aratus, ne considerans pas que depuis avoir baillé en main

à Antigonus les renes du gouvernement, luymesme estoit bon gré mal gré qu'il en eust, tiré par la roideur impetueuse de la royale licence, et n'estoit plus demouré maistre ny seigneur, sinon de la parole seulement, de laquelle encore n'osoit il pas user trop librement : car il est tout certain qu'il se feit lors plusieurs choses qui despleurent grandement à Aratus, comme entre autres, qu'Antigonus feit relever les images des tyrans d'Argos que luy avoit fait abbatre, et qu'il feit aussi ruer par terre celles, que lon avoit dressées à ceulx qui avoient surpris le chasteau de Corinthe, excepté celle d'Aratus toute seule : et quelques prieres qu'il feist au contraire, jamais pourtant ne le sceut obtenir.

LVI. Et si sembla que les Achæïens ne se porterent pas envers les Mantiniens, avec l'humanité qui estoit convenable entre peuples Grecs : car ayans la ville entre leurs mains par le moyen d'Antigonus, ilz feirent mourir tous les principaux et plus notables personnages d'icelle, et des autres en vendirent les uns comme esclaves, et envoyerent les autres en Macedoine avec les fers aux pieds, et feirent les femmes et les enfans serfs qu'ilz vendirent aussi comme esclaves, et de l'argent qui en provint en departirent entre eulx une tierce partie, et en donnerent les deux autres aux Macedoniens. Mais encore se peult il dire que cela se faisoit par quelque droit de vengeance : car combien que ce fust cruaulté grande de traitter ainsi en courroux des peuples qui estoient d'un mesme sang et d'une mesme langue, au moins est ce chose doulce et non

aspre, comme dit Simonides; « quand on y est con-« trainct, donner ce refreschissement et ce conten-« tement à son cueur bouillant d'ire et enflammé de « despit »: mais quant à ce qui fut encore depuis fait de celle ville, on n'en sçauroit aucunement excuser Aratus, ne dire qu'il l'ait fait par occasion ny honneste ny necessaire: car Antigonus ayant donné le corps vuide de la ville aux Argiens, ilz resolurent de la repeupler, et esleurent Aratus pour capitaine et conducteur de ce repeuplement, lequel ordonna que de lors en avant la ville ne seroit plus appellée Mantinée, ains *Antigonide*, comme elle s'appelle encore jusques aujourd'huy. Ainsi semble il que *l'amiable Mantinée* (car ainsi la surnomment les poëtes) ait esté totalement effacée, et est demourée une autre ville qui porte le nom de ceulx qui ont destruit et fait mourir les habitans de la premiere.

LVII. Depuis Cleomenes ayant esté desfait en une grosse bataille près la ville de Sellasie, abandonna la ville de Sparte, et s'en fouit en AEgypte: et Antigonus ayant usé de toute honesteté et gracieuseté envers Aratus, s'en retourna en Macedoine, là où se sentant desjà attainct de maladie, il envoya Philippus qui luy devoit succeder au royaume, estant encore sur le commencement de son adolescence, au Peloponese, luy enjoignant expressement de soy gouverner principalement par le conseil d'Aratus; et user de son entremise quand il voudroit parler aux villes, et se faire cognoistre aux Achaïens. Aratus le recueillant de mesme, le rendit affectionné, de sorte qu'il le renvoya en

Macedoine plein d'amour et de bienvueillance envers luy, et bien deliberé d'entendre à bon esciant aux affaires de la Grece. Mais après le trespas d'Antigonus, les AEtoliens commencerent d'avoir en mespris la paresse et lascheté des Achæïens, pource qu'estans jà tous accoustumez à se defendre par mains estrangeres, et s'estans de tout poinct rengez dessoubs les armes des Macedoniens, ilz vivoient en oisifveté et dissolution grande, à l'occasion de quoy les AEtoliens entreprirent de se faire seigneurs du Peloponese : si leverent une armée, et en passant chemin prirent quelque bestail et quelque butin seulement sur les terres des Patreïens et des Dymeïens ; mais entrans à main armée dedans le territoire de Messene, y pillerent et gasterent tout le plat païs. Dequoy Aratus se courrouceant, et voyant que celuy qui estoit lors capitaine general des Achæïens, nommé *Timoxenus*, dilayoit et reculoit tousjours, en consumant le temps en vain, à cause que la fin de son année approchoit, luy estant designé general pour l'année ensuivant, anticipa son terme de cinq jours pour aller secourir les Messeniens, et assemblant les forces des Achæïens, qui n'estoient plus ny de leurs personnes duits aux armes, ny de leurs voluntez bien affectionnez à la guerre, il fut vaincu près la ville de Caphyes. Et pource qu'il sembla qu'il y avoit procedé un peu trop chauldement et trop courageusement, il se refroidit, de rechef si fort, et abandonna tellement les affaires, que toute esperance perdue, il endura que les AEto-

liens foulassent aux pieds, par maniere de dire, le Peloponese devant ses yeux, avec toute l'insolence et l'arrogance qu'il est possible, combien que par plusieurs fois ilz luy donnassent de belles prises sur eulx.

LVIII. Si furent de rechef les Achæiens contraincts de tendre les mains à la Macedoine, et d'attirer aux affaires de la Grece le jeune roy Philippus, esperans que pour l'amour qu'il portoit et la confiance qu'il avoit en Aratus principalement, ilz le manieroient facilement, et en feroient tout ce qu'ilz voudroient. Mais lors premier commencerent Apelles et Megareus, et quelques autres courtisans à calumnier Aratus, ausquelz le roy prestant l'oreille teint la main à ce qu'un autre nommé *Eperatus* de faction contraire à Aratus fust par les Achæiens esleu capitaine general : toutefois estant ce nouveau general Eperatus extremement mesprisé par les Achæiens, et Aratus ne se voulant plus aucunement mesler ny entremettre des affaires, il ne se faisoit chose quelconque qui rien valust : à l'occasion dequoy Philippus recognoissant qu'il avoit grandement failly, se retourna devers Aratus, et se donnant du tout à luy, quand il cogneut que ses affaires en alloient croissans tousjours de bien en mieulx, il voulut dependre totalement de luy, comme de celuy duquel procedoit tout son honneur, sa reputation et sa grandeur. A l'occasion dequoy Aratus fut estimé de tout le monde sage gouverneur, non seulement d'un estat et chose publique populaire, mais aussi d'un royaume, pource que ses meurs,

son intention et son but principal apparoissoient ès faicts de ce jeune roy, comme une riche couleur qui les embellissoit : car la moderation de laquelle usa ce jeune prince envers les Lacedæmoniens qui l'avoient offensé, le gracieux traittement qu'il feit aux Candiots, moyennant lequel il gaigna toute l'isle de Candie en peu de jours, et le voyage qu'il entreprit contre les AEtoliens, qui fut de merveilleuse execution, luy acquirent renom de prince croyant conseil, et à Aratus, de sage gouverneur et d'homme de grand entendement ; au moyen dequoy les mignons de ce jeune roy, luy portans plus grande envie que jamais, et voyans qu'ilz ne gaignoient rien à mesdire de luy à cachettes, commencerent à luy dire injures tout publiquement, et à le picquer ouvertement de villaines et oultrageuses paroles à la table, par grande insolence et grande derision, jusques à le poursuivre une fois à coups de pierres, ainsi comme il se retiroit après soupper en sa tente : dequoy Philippus quand il le sceut estant indigné, les condemna sur l'heure à l'amende de [1] vingt talents, et depuis encore pource qu'ilz luy troubloient ses affaires, il les feit mourir.

LIX. Mais à la fin enorgueilly par la prosperité de ses affaires qui luy succedoient à sa voulunté, il commencea à mettre hors plusieurs violentes cupiditez, et sa naturelle mauvaistié, venant à forcer le masque dont il se couvroit contre sa nature, et petit à petit à monstrer les vices de ses meurs : car premierement il corrompit la femme du jeune Ara-

[1] Douze mille escus. *Amyot.* 93,375 liv. de notre monnoie.

tus, ce qui fut longuement couvert et caché, pourautant qu'il estoit logé en leur maison, et commencea à devenir de jour en jour plus rude et plus aspre aux choses publiques, et aux estats populaires, et voyoit on evidemment qu'il reculoit Aratus arriere de soy : mais le commencement de la deffiance qu'il prit de luy, vint de ce qui se feit à Messene : car comme les Messeniens fussent tumbez en une grande dissension civile les uns contre les autres, Aratus y alla pour y remedier, et y arriva un jour après Philippus, qui au lieu de les accorder, les alloit aigrissant et irritant encore d'avantage les uns contre les autres, demandant à part aux capitaines de la ville s'ilz n'avoient pas des loix pour reprimer l'audace et l'insolence du commun peuple, et puis à part aux chefz de la partie du peuple, s'ilz avoient pas des mains pour se defendre des tyrans : parquoy se fiant l'une et l'autre partie de luy, les capitaines voulurent mettre les mains sur les harengueurs et prescheurs du peuple, et eulx avec la commune se soublevant tuerent les capitaines, officiers et principaux personnages de la ville, jusques au nombre de bien près de deux cents. Philippus doncques ayant fait ce mauvais acte, et mis les Messeniens en telle combustion les uns contre les autres, Aratus qui y survint puis après, monstra d'en estre fort desplaisant, et ne feit point taire son filz qui en reprit et blasma publiquement le roy, avec une très grande aigreur. Or sembloit il que ce jeune Aratus auparavant fust amoureux de Philippus, mais il ne se peut tenir lors de luy dire devant toute l'assemblée du

peuple qu'il ne le trouvoit plus beau, non pas de visage mesme, ains le plus laid du monde, après avoir fait un si mauvais acte : à quoy Philippus ne luy respondit rien, combien que lon cuidast qu'il luy deust bien respondre en cholere, et qu'il se fust plusieurs fois escrié pendant que l'autre harenguoit : ains comme s'il eust porté patiemment les grosses paroles que le filz luy avoit dittes, et ne s'en fust point autrement offensé pour estre de nature civile et moderée, il prit le pere par la main et l'emmena hors du theatre, où se tenoit l'assemblée du peuple, vers le chasteau d'Ithome pour y sacrifier à Jupiter, et pour visiter la place, laquelle n'estoit pas moins forte que celle d'Acrocorinthe, et qui quand il y a garnison dedans, fait beaucoup de maulx à ceulx d'alentour, et si est bien mal aisé de l'en dechasser.

LX. Philippus doncques estant monté là sus au chasteau, et y ayant sacrifié, comme le devin luy eust apporté les entrailles d'un bœuf que lon venoit d'immoler, il les prit luy mesme à deux mains et les monstra à Aratus et à Demetrius Phalerien [1], se tournant tantost devers l'un et tantost devers l'autre, en leur demandant ce qu'ilz jugeoient par les signes et presages de ce sacrifice, à sçavoir, s'il retiendroit pour luy le chasteau, ou bien s'il le rendroit aux Messeniens. Demetrius s'en prenant à rire luy respondit, « Si tu as conscience de devin, « tu le rendras : mais si tu l'as de roy, tu retien- « dras le bœuf par les deux cornes ». Entendant par le bœuf le Peloponese, et voulant dire que si

[1] Voyez les Observations.

une fois il tenoit ceste forteresse de Ithome avec celle d'Acrocorinthe, le Peloponese seroit entierement soubs sa main et en sa subjection. Mais Aratus demoura longuement sans mot dire, et à la fin Philippus l'ayant prié de respondre, « Il y a, dit il, « en Candie plusieurs grandes forteresses, et plu-« sieurs chasteaux assis sur des mottes hault eslevées « hors du plain de la terre dedans les païs des Beo-« tiens et des Phociens. Aussi y a il plusieurs lieux « de merveilleuse force ès marches des Acarna-« niens, tant au dedans de la terre comme le long « des costes de la marine, de tous lesquelz tu n'en « as pris pas un de force, et neantmoins font tous « vouluntairement ce que tu leur commandes : car « c'est à faire à des briguands que de soy fier à des « rochers et à se saisir de haults precipices : mais « un roy ne peult avoir forteresse plus forte ne plus « munie que l'amour, la foy et bienvueillance des « hommes. C'est ce qui t'a ouvert la mer de la Can-« die : c'est ce qui t'a mis dedans le Peloponese : « ce sont les moyens qui t'ont desja fait en si jeune « aage eslire capitaine des uns, et rendu seigneur « absolu des autres ». Comme Aratus poursuivoit encore son propos, Philippus rebailla au devin les entrailles qu'il luy avoit apportées, et prenant Aratus par la main, luy dit, « Or allons doncques sui-« vans ce mesme chemin », ne plus ne moins que s'il l'eust jetté à force dehors du chasteau, et qu'il luy eust osté la ville de Messene d'entre les mains.

LXI. Depuis Aratus se garda le plus qu'il peut de se trouver en sa cour, et se retira petit à petit de sa

compagnie : car quand il alla faire la guerre au royaume d'Epire, il pria fort Aratus de vouloir faire le voyage avec luy : mais il s'en excusa, et demoura en sa maison craignant d'acquerir mauvais bruit et mauvaise reputation des choses que Philippus y feroit : lequel depuis ayant perdu très honteusement son armée de mer contre les Romains, et ayant au demourant fort mal fait ses besongnes, s'en retourna de rechef au Peloponese, là où il cuida une autre fois abuser les Messeniens : mais sa malice fut descouverte, à cause dequoy il se prit adonc à les oultrager ouvertement en gastant tout leur plat païs. Parquoy Aratus s'estrangea aussi totalement de luy, et se retira de tout poinct de son amitié, ayant desja apperceu l'injure qu'il luy avoit faitte en la femme de son filz, dont il estoit fort desplaisant en son cueur, sans toutefois en vouloir rien descouvrir à son filz, pource qu'il ne luy en pouvoit venir autre fruict, que de sçavoir l'oultrage qui luy avoit esté fait, attendu qu'il n'avoit pas moyen de s'en ressentir et venger, pource que Philippus s'estoit merveilleusement et estrangement changé, estant devenu de roy gracieux, et de jeune adolescent chaste et bien conditionné, homme vicieux, dissolu, cruel et tyrannique : ce qui, à dire verité, n'estoit point un changement de nature, ains plus tost une declaration à la descouverte, quand il ne craignit plus personne, de sa mauvaistié et meschanceté, laquelle avoit esté par crainte long temps tenue couverte.

LXII. Car qu'il soit vray que le regard et l'affec-

tion qu'il porta dès le commencement à Aratus fut meslée de reverence et de crainte, il le monstra evidemment par ce qu'il feit à la fin contre luy : car desirant le faire mourir, et ne pensant point estre seulement libre, tant qu'il seroit en vie, non pas roy ou tyran, il n'osa attenter de le faire luy mesme, ains attiltra l'un de ses familiers et capitaines nommé *Taurion*, auquel il donna charge de l'executer par le plus secret moyen qu'il luy seroit possible, mesmement par poison et en son absence. Ce capitaine prit familiarité avec Aratus, et luy donna du poison, non point fort ny violent, ains de ceulx qui esmeuvent au dedans du corps une chaleur lente, avec une petite toux, et qui petit à petit rendent la personne phtisique. Aratus s'apperceut bien qu'il estoit empoisonné : mais pource qu'il voyoit qu'il n'eust rien gaigné à le descouvrir, il l'endura patiemment sans en dire mot, comme si c'eust esté maladie naturelle, sinon qu'une fois estant l'un de ses plus privez et plus feaux amis en sa chambre, qui s'esmerveilloit de luy veoir cracher du sang, il luy dit : « C'est, Cephalon mon amy, la recompense « de l'amitié des roys » : et mourut [1] de ceste sorte en la ville d'AEgium, estant pour la dixseptieme fois capitaine general des Achaïens, lesquelz vouloient, qu'il fut enterré au lieu mesme, et qu'on luy bastist un monument convenable à l'honneur de sa vie.

LXIII. Mais les Sicyoniens estimans que ce leur seroit une honte, si son corps estoit ensepulturé ailleurs qu'en leur ville, feirent tant par remonstrances envers le conseil des Achaïens, qu'on leur permeit

[1] Estant âgé de 58 ans.

emporter le corps : toutefois il y avoit un ancien statut, par lequel il estoit expressement defendu d'enterrer personne dedans l'enceinte des murailles de leur ville, et oultre celle defense encore y avoit il une superstitieuse crainte qui les retenoit, à raison dequoy ilz envoyerent au temple d'Apollo en Delphes pour en demander conseil à la prophetisse qui leur rendit une telle response :

Consultes-tu, Sicyone, ou les os
D'Aratus sont en eternel repos,
Comment tu dois à ce grand homme faire
Sa sepulture et digne anniversaire?
Sçache, que qui de reverer empesche
Ce personnage, ou en est marry, peche
Contre la terre et le hault firmament,
Contre la mer aussi ensemblement.

Cest oracle ayant esté apporté, tous les Achæiens en furent bien joyeux : mais specialement les Sicyoniens, lesquelz tournans incontinent leur dueil en feste publique, enleverent le corps de la ville d'AEgium, et mettans des chappeaux de fleurs sur leurs testes, et se vestans de belles robbes blanches, le conduisirent en maniere de procession, avec hymnes et cantiques à sa louange, et avec danses, jusques à la ville de Sicyone, en laquelle ilz choisirent le plus apparent lieu, où ilz l'inhumerent, comme le fondateur, pere et sauveur de leur ville, et s'appelle le lieu encore jusques aujourd'huy *Aratium*, là où lon fait tous les ans deux solemnelz sacrifices, l'un le cinquieme jour de novembre [1], auquel

[1] Grec : du mois daesium que les Athéniens appellent anthestérion, février.

quel il delivra la ville de servitude, et appelle lon ce sacrifice là, *Soteria*, qui vault autant à dire comme, la feste de salut: et un autre, le jour qu'il nasquit, ainsi comme ilz disent. Quant au premier sacrifice, ce fut le presbtre de Jupiter sauveur qui le feit, et le second, ce fut le filz d'Aratus, estant ceint d'une nappe qui n'estoit pas toute blanche, ains mespartie de couleur pourpre : et durant le sacrifice furent chantez des hymnes à sa louange sur la lyre par des musiciens, et [1] le maistre des musiciens feit une procession alentour, estant accompagné des enfans et des jeunes hommes de la ville, après lesquelz suivoit le senat couronné de chappeaux de fleurs, et des autres citoyens ceulx qui y voulurent aller. Dequoy ilz gardent encore jusques aujourd'huy quelques marques par devotion. Mais la plus part des honneurs qui luy furent alors ordonnez, par traict de temps, et changement des choses qui sont depuis survenues, ont esté delaissez.

LXIV. Voila comment a vescu, et quel a esté le premier Aratus, ainsi comme lon trouve par les histoires. Au reste, Philippus homme meschant et oultrageux en sa cruaulté, feit aussi empoisonner son filz, le second Aratus, non pas de poison mortel, ains de ceulx qui troublent le sens et l'entendement de l'homme, le faisant par ceste malheureté devenir fol; en luy offusquant la raison, jusques à luy faire attenter des choses estranges et enormes, et à prendre des appetits honteux et reprochables, de maniere que la mort, encore qu'elle luy vint en

[1] Lisez : le *Gymnasiarque*.

sa jeunesse et en la fleur de son aage, ne luy doibt point estre reputée à calamité, ains à salut et delivrance de plus grands maulx et malheurs. Mais Philippus paya bien depuis durant toute sa vie à Jupiter protecteur du droit d'hospitalité et d'amitié, la peine que meritoit sa malheureuse meschanceté : car ayant esté desfait en bataille par les Romains, il fut contraint de soy soubmettre à leur mercy, par lesquelz il fut privé de tout le demourant des terres et seigneuries qu'il tenoit, et de tous les vaisseaux qu'il avoit, fors que de cinq, condemné à leur payer mille talents [1] pour l'amende, et de bailler son filz en ostage : seulement luy laissa lon par pitié le royaume de la Macedoine, avec les appartenances : là où encore faisant de jour à autre mourir tous les plus nobles hommes et les plus prochains de son sang, il emplit tout son royaume d'horreur et de haine mortelle encontre luy. Qui pis est, n'ayant entre tant de malheurs, qu'une seule felicité, d'avoir un filz vertueux, il le feit mourir par l'envie et la jalouzie de ce qu'il voyoit que les Romains l'honoroient, et laissa la succession de son royaume à son autre filz Perseus, lequel on disoit encore n'estre pas son filz legitime, ains avoir esté supposé, estant né d'une cousturiere qui se nommoit *Gnathenium*. C'est celuy que desfeit et mena en triumphe à Rome Paulus AEmylius : et à celuy là faillit la race des roys descendans d'Antigonus, là où la posterité d'Aratus dure encore jusques à nostre temps ès villes de Sicyone, et de Pallene.

[1] Siz cents mille escus. *Amyot*. 4,668,660 livres de notre monnoie.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE GALBA.

Combien des troupes indisciplinées sont dangereuses. II. *Coup-d'œil sur les mutations de l'empire Romain immédiatement après la mort de Néron.* III. *Naissance et commencement de Galba.* IV. *Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne.* V. *Il se déclare chef de la révolte excitée par Junius Vindex.* VI. *Comment Néron reçoit cette nouvelle.* VII. *Galba se repent de son entreprise.* VIII. *Un de ses affranchis lui apprend que le sénat l'avoit nommé empereur.* IX. *Enorme crédit de Nymphidius Sabinus.* X. *Il aspiroit secrétement à l'empire.* XI. *Verginius Rufus reconnoît Galba pour empereur.* XII. *Galba reçoit les députés du sénat.* XIII. *Portrait de Titus Junius.* XIV. *Nymphidius jaloux de son crédit auprès de Galba.* XV. *Il entreprend de se faire substituer à Galba.* XVI. *Antonius Honoratus persuade aux cohortes prétoriennes de demeurer fidèles à Galba.* XVII. *Nymphidius est tué.* XVIII. *Actes tyranniques de Galba.* XIX. *Insolence de la cohorte des mariniers. Galba les fait tuer.* XX. *Il entreprend de retirer des mains des comédiens et gens de cette espèce tous les dons que Néron leur avoit faits.* XXI. *Mauvaise conduite de Galba inspirée par Titus Junius.* XXII. *Haine générale contre Galba.* XXIII. *Il songe à adopter quelqu'un pour le faire son successeur.* XXIV. *Ce que c'étoit qu'Othon.*

XXV. *Comment il s'insinua dans les bonnes graces de Galba.* XXVI. *Junius conseille à Galba d'adopter Othon.* XXVII. *L'armée de Germanie nomme Vitellius empereur.* XXVIII. *Galba va au camp déclarer Pison son successeur.* XXIX. *Intrigue d'Othon pour se faire nommer empereur par l'armée.* XXX. *L'armée le proclame.* XXXI. *Faux bruit de la mort d'Othon.* XXXII. *Galba est tué.* XXXIII. *Othon nommé empereur par le sénat.* XXXIV. *Jugement sur Galba.*

Depuis l'an 749, jusqu'à l'an 822 de Rome, après J. C. 69.

GALBA.



Iphicrates capitaine Athenien disoit, « qu'il fault « que le soudard soit avaricieux, amoureux et vo- « luptueux, à fin que pour avoir dequoy fournir à « ses cupiditez il se hazarde plus hardiement et plus « adventureusement à tout peril » : mais la plus part des autres sont d'advis que les gens de guerre doivent estre comme un corps fort et robuste [1], qui de soymesme n'ait aucun mouvement, ains se meuve au branle et eslancement du capitaine. Suivant laquelle opinion, lon dit que Paulus Æmylius

[1] Ce passage a paru obscur à plusieurs savans qui ont essayé de le corriger en suivant diverses conjectures. Aucune ne nous paroît satisfaisantes. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire que comme dans un corps en parfaite santé il n'y a point de mouvement isolé, mais que toutes les fonctions particulières sont dirigées par un principe moteur, dont l'influence universelle les combine pour l'intérêt commun; de même dans une armée toutes les affections, tous les mouvemens particuliers doivent être inspirés, présidés et gouvernés par la volonté du général.

arrivant en la Macedoine, trouva l'armée qui estoit pleine de babil et de curiosité, pourautant que chasque soudard se mesloit de faire du capitaine : ce que luy ne trouvant pas bon, feit publier un mandement, « que les soudards ne s'empeschassent « d'autre chose, sinon d'avoir la main prompte « et l'espée bien trenchante : et qu'au demourant « ilz luy laissassent faire : pource qu'il auroit l'œil « et le soing de faire ce qui appartenoit à sa « charge ». Pourtant Platon, qui dit que rien ne sert d'avoir un bon chef et sage capitaine, si les soudards ne sont sages et obeissans aussi, estimant que la vertu de bien obeïr a aussi grand besoing d'une nature genereuse de soy mesme, et d'une aide de bonne nourriture, comme la vertu royale de bien commander, attendu mesmement que c'est elle qui tempere en bon accord la vehemence de la cholere actifve avec la doulceur et facilité humaine, a assez d'autres exemples et suffisans tesmoignages ailleurs pour verifier son dire, et mesmement les miseres et calamitez qui advindrent aux Romains après la mort de Neron, monstrent assez qu'il n'y a rien qui soit plus à redoubter et à craindre en un empire, que une puissance militaire, qui licencieusement suit ses appetits forcenez et desordonnez.

II. Car Demades après la mort d'Alexandre le grand, accomparoit son armée au Cyclops Polyphemus depuis qu'il eut l'œil crevé, voyant les mouvemens insensez, troublez et aveuglez, dont elle se mouvoit. Mais l'empire romain divisé en plusieurs parts tout en un mesme temps, et mutiné

en plusieurs endroits contre soymesme, tumba en semblables accidents et inconveniens, que ceulx que les poëtes comptent des Titans; non tant pour l'ambition de ceulx qui venoient à estre declarez empereurs, comme pour l'avarice et l'insolence des gens de guerre, qui poulsoient et chassoient hors du siege imperial les empereurs les uns par les autres, ne plus ne moins qu'une cheville chasse l'autre. Et neantmoins Dionysius le tyran de Sicile souloit appeller Pheræus [1], qui avoit esté seigneur et tyran de la Thessalie l'espace de dix mois tant seulement, tyran de tragedie, se mocquant de la soudaine mutation de son estat : là où le palais et la maison imperiale des Cæsars à Rome en moins de temps que de dix mois receut quatre empereurs, y faisans les soudards entrer l'un, et en sortir l'autre, ne plus ne moins que s'ilz eussent joué quelque mystere sur un eschaffault : mais à tout le moins avoient les habitans de Rome, qui estoient ainsi opprimez, une consolation, c'estoit, qu'il ne leur falloit point d'autre vengeance alencontre de ceulx qui estoient cause de leur oppression : car ilz les voyoient s'entretuer eulx mesmes, et plus justement que nul autre, celuy qui premier les avoit allechez, et qui leur avoit enseigné d'esperer tant à la mutation d'un empereur, comme il leur promeit en condemnant [2] un très bel acte, qui estoit de s'estre soublevez et rebellez contre Neron, et le rendant acte de trahison, par y interposer salaire. Car Nymphidius Sabinus

[1] Voyez les Observations.

[2] C'est-à-dire, en déshonorant.

estant capitaine des soudards destinez à la garde des empereurs, que lon appelle les soudards Prætoriens, avec Tigellinus, quand il vit les affaires de Neron totalement desesperez, et luy prest à s'en fouir en AEgypte, persuada ausdits soudards de declarer Galba empereur, comme n'estant plus Neron à Rome, ains s'en estant desjà fouy, leur promettant[1] sept cens cinquante escus pour teste, et aux autres qui estoient çà et là à la garde des provinces[2] cent vingt et cinq, laquelle somme de deniers il estoit impossible d'amasser, qu'il ne feist dix mille fois plus d'extorsions à tout le monde, que Neron n'en avoit fait. Ceste promesse fut cause de faire incontinent mourir Neron[3], et peu après Galba[4], à cause que les soudards abandonnerent l'un pour l'esperance de recevoir ce donatif, et bien tost après occirent l'autre, pource qu'ilz ne le recevoient pas assez tost à leur gré. Puis en cherchant quelqu'un qui leur en donnast autant, ilz se perdirent et meirent à male fin les uns les autres par rebellions et par trahisons, plus tost qu'ilz n'eurent trouvé ce qu'ilz esperoient.

III. Or de vouloir exposer particulierement et par le menu, toutes les choses qui furent faittes ou qui advindrent alors, ce seroit escrire une histoire entiere et complette : mais quant à moy, il me suffira seulement de ne passer point soubz silence les plus

[1] 7500 drachmes.
[2] 1250 drahmes.
[3] L'an de Rome 821. Il se tua lui-même.
[4] L'an de Rome 822. Il ne régna que sept mois.

notables faicts ou accidents et inconveniens qui advindrent lors aux Cæsars. C'est doncques chose confessée de tous, que Sulpicius Galba a esté le plus riche homme privé qui soit entré en la maison des Cæsars : et combien que de son propre estoc il eust grande dignité de noblesse, pour estre de la race et maison des Serviens, si se sentoit il encore plus honoré pour estre parent de Quintus Catulus, qui fut un des premiers hommes de son temps en vertu et en reputation, combien qu'au demourant il cedast vouluntairement le credit et l'authorité à d'autres. Aussi estoit Galba aucunement parent de Livia, femme d'Augustus Cæsar : et pour ceste cause en faveur d'elle il sortit du palais imperial[1] quand il alla prendre possession de son consulat. Et dit on, qu'ayant eu charge de l'armée d'Allemagne, il s'y porta fort bien : et semblablement au gouvernement de la Lybie, là où il fut vice-consul, il eut honneur en son faict autant que nul autre : mais la simplicité de son vivre ordinaire, et sa despense reglée sans superfluité quelconque, fut reputée chicheté quand il fut declaré empereur, pource que la louange de sobrieté et de temperance qu'il vouloit ramener en usage, estoit desjà chose si rance, par maniere de dire, et si desaccoustumée, qu'il n'en estoit plus de nouvelle.

IV. Il fut aussi envoyé pour gouverner l'Hespagne par Neron avant qu'il eust appris à redoubter les citoyens de grande authorité : mais outre ce qu'il estoit doulx et humain de sa nature, la vieillesse

[1] L'an de Rome 775, de J. C. 22.

augmenta encore l'opinion que lon avoit de luy, qu'il fust craintif. Car comme les meschans et maudits procureurs [1] de Neron tourmentassent cruellement et inhumainement les provinces, il ne les pouvoit pas autrement secourir, mais au moins estoit ce quelque reconfort et quelque consolation à ceulx qui estoient adjugez et venduz comme esclaves par eulx, de veoir que Galba plaignoit leur calamité et l'injure qu'on leur faisoit, autant que si lon luy eust faitte à luymesme. Et comme lon eust fait des vers diffamatoires alencontre de Neron, que lon portoit et chantoit par tout, il ne les defendit ny ne s'en courroucea point, comme faisoient les procureurs de Neron : à raison dequoy il estoit encore plus aimé de ceulx du païs, ausquelz il avoit pris familiarité, pource que c'estoit jà la huitieme année qu'il administroit ce gouvernement là, lors que Junius Vindex estant gouverneur de la Gaule se rebella et soubleva contre Neron : lequel, à ce que lon dit, luy en avoit escrit avant qu'il se rebellast ouvertement : mais Galba n'y adjouxta point de foy, ny aussi ne le decela, ny ne l'accusa point comme feirent plusieurs autres ayans charge d'armées et de gouvernemens de provinces, qui en-

[1] Ces procureurs étoient chargés de la perception des revenus, et de la gestion des affaires de l'empereur. C'étoit Auguste qui les avoit institués. Leurs droits s'étendirent peu-à-peu, dit Tacite, An. L. XII ; et dans les provinces et dans Rome même, ils exercèrent presque toutes les fonctions autrefois attribuées aux préteurs. Claude leur donna une jurisdiction universelle et souveraine. *Ibidem.*

voyerent à Neron les lettres mesmes que Vindex leur en avoit escrites, et empescherent en tant qu'en eulx estoit, l'entreprise, de laquelle ayans esté depuis participans, ilz confesserent estre traistres à eulx mesmes, autant comme à luy.

V. Mais depuis ayant Vindex [1] ouvertement declaré la guerre à Neron, il escrivit une autre fois à Galba, le priant qu'il voulust accepter l'empire, et se vouloir donner pour chef à un corps fort et puissant, qui n'avoit besoing que d'une teste, c'estoient les Gaules, où il y avoit jà cent mille combatans en armes tous prests, et où lon en pouvoit lever encore d'avantage, alors il meit la chose en deliberation de ses amis, desquelz les uns furent d'advis qu'il differast encore, attendant quel mouvement et quelle mutation monstreroit Rome à ceste nouvelleté. Mais Titus Junius capitaine de la legion prætoriene luy dit, « O Galba, comment consultes « tu de cela? Car deliberer si nous demourerons « fideles ou non à Neron [2], c'est desjà demourer : « il nous fault faire l'un des deux, ou ne rejetter « point l'amitié de Vindex, comme nous estant « Neron ennemy, ou bien il nous le fault accuser « et luy faire la guerre, pource qu'il desire te veoir « empereur de Rome plus tost que Neron tyran ». Depuis cela, par affiches publiques il assigna jour auquel il donneroit affranchissement et liberté à ceulx qui l'en iroient requerir. Ce bruit incontinent

[1] L'an de Rome 821.

[2] Il faut traduire d'après la correction de Juste Lipse : *c'est déjà ne plus l'être*. C.

espandu par tout, feit assembler grande multitude d'hommes bien deliberez de se rebeller, et ne fut pas à peine monté sur le tribunal, que tous les assistens l'appellerent et le declarerent *empereur*. Toutefois il ne voulut pas du premier coup receptvoir ceste appellation, ains accusant Neron, et deplorant aucuns des plus nobles personnages qu'il avoit fait mourir, promeit qu'il presteroit son sens et sa prudence au bien public de son païs, ne se nommant ny Cæsar ny empereur, ains seulement *lieutenant* du senat et du peuple romain.

VI. Or que Vindex ait fait sagement d'appeller Galba à l'empire, on le peult verifier par le tesmoignage mesme de Neron : lequel ayant tousjours monstré semblant qu'il ne se soucioit point de Vindex, et qu'il ne faisoit compte aucun de la rebellion des Gaulois, si tost qu'il entendit que Galba s'estoit aussi declaré, ce qui fut sur l'heure de son soupper, il renversa la table par courroux et despit : et neantmoins le senat ayant jugé Galba ennemy, encore voulut il faire de l'assseuré, et se jouer entre ses amis, disant que ceste nouvelle ne luy estoit point venue mal à propos, pource que aussi bien avoit il affaire d'argent, et que c'estoit un expedient qui luy estoit arrivé bien à poinct pour en trouver, à cause que bien tost il auroit les biens de tous les Gaulois, comme butin de juste guerre, après qu'il les auroit reconquis et subjuguez de nouveau : et que tout promptement s'offroient les biens de Galba qu'il pouvoit vendre, attendu qu'il s'estoit declaré son ennemy. Ainsi commanda

il que lon saisist et vendist à l'encan au plus offrant les biens de Galba. Quoy entendu, Galba feit aussi à son de trompe mettre en vente tout ce qui estoit à Neron en toute la province d'Hespagne : et trouva encore plus de gens prests à achepter.

VII. Tous les jours se soublevoient gens de tous costez contre Neron, qui se rengeoient tous de la part de Galba, exceptez Clodius Macer en Afrique, et Verginius Ruffus en la Gaule, ayans charge des legions ordonnées pour la garde de l'Allemagne : lesquelz deux faisoient leurs affaires à part, n'ayans pas tous deux une mesme intention : pource que Clodius ayant beaucoup desrobbé, et fait mourir beaucoup d'hommes pour sa cruaulté et son avarice, monstroit evidemment qu'il nageoit entre deux eaux, ne sachant ne comme lascher, ne comment retenir la charge de son gouvernement : et Verginius estant chef des plus puissantes legions, qui par plusieurs fois l'avoient declaré empereur, et l'avoient voulu contraindre d'accepter l'empire : à quoy il avoit tousjours fait response qu'il n'estoit point deliberé, ny de l'accepter, ny de souffrir qu'il fust donné à un autre qu'à celuy que le senat auroit esleu. Cela du commencement troubla fort Galba : mais quand les deux armées de Vindex et de Verginius malgré les capitaines, qui ne les peurent engarder, non plus que des chartiers qui ne peuvent retenir les brides de leurs chevaux, se furent entrechocquées en une grosse bataille, où il demoura vingt mille Gaulois morts sur la place, et Vindex qui se tua luymesme après, il courut un

bruit que les vainqueurs après une si belle victoire contraindroient Verginius d'accepter l'empire, ou qu'il se retourneroit à Neron. Alors Galba se trouvant extremement effroyé, escrivit à Verginius qu'il se voulust entendre avec luy pour conserver l'empire et la liberté aux Romains, et se retira quant et quant en une ville d'Hespagne qui s'appelle Colonia [1], se repentant plus tost de ce qu'il avoit jà fait, et regrettant son accoustumée tranquillité de vie, en laquelle il avoit tousjours esté nourry, que vacquant à faire aucune chose utile ou necessaire à son entreprise.

VIII. Or estoit il jà le commencement de l'esté, et un jour sur le soir un peu avant la nuict, arriva devers luy un sien serf affranchy natif de la Sicile [2], lequel estoit venu de Rome en sept jours, et entendant que Galba se reposoit seul, il s'en courut droit en sa chambre qu'il ouvrit, et y entrant malgré les valets de chambre qui estoient à la porte, luy annoncea comme, vivant encore Neron, mais ne comparoissant plus, le peuple romain premierement, et puis le senat l'avoient appellé et declaré *empereur*, et que tantost après on avoit apporté nouvelles comme Neron estoit mort, ce qu'il n'avoit point voulu croire, ains s'en estoit allé sur le lieu mesme, là où ayant veu son corps roide mort estendu, il s'estoit alors mis en chemin.

IX. Ces nouvelles esjouirent fort Galba, et ac-

[1] Autres lisent Clunia. *Amyot.*

[2] Lisez, en corrigeant le texte d'après Suétone et Tacite, nommé *Icelus*.

courut grande multitude d'hommes à la porte de son logis, s'asseurans sur ce qu'ils le voyoient luy-mesme asseuré, combien que la diligence du messager semblast incroyable : mais deux jours après arriva Titus avec quelques autres du camp, qui luy annoncea particulierement tout ce que le senat avoit ordonné. Si fut ce Titus avancé en degré honorable, et le serf affranchy eut le droit de porter anneaux d'or, et se faisant appeller Martianus Vicellus, eut depuis le premier credit entre les affranchiz de son maistre. Ce pendant Nymphidius Sabinus à Rome, alloit non petit à petit, ains tout à un coup entreprenant et usurpant toute l'authorité : faisant son compte que Galba estoit si vieil, qu'à peine pourroit il estre apporté dedans une littiere jusques à Rome, estant aagé de soixante et treize ans : joinct aussi que l'armée des Prætoriens qui estoient dedans Rome de long temps, luy vouloit grand bien, et lors ne recognoissoit autre superieur que luy seul, pour la grandeur de la promesse qu'il leur avoit faite : dont luy avoit le gré et la grace, et Galba demouroit obligé de la debte. Si commanda incontinent à Tigellinus son compagnon en la charge de capitaine des Prætoriens, qu'il eust à poser l'espée : et faisant force banquets envoyoit semondre tous ceulx qui avoient esté consulz, ou qui avoient eu charge d'armées ou de gouvernemens de provinces, et les faisoit convier au nom de Galba : et se trouverent quelques uns des soudards, qui semerent ce propos parmy le camp, qu'il falloit envoyer des ambassadeurs devers Galba, luy requerir

Nymphidius pour leur capitaine perpetuel, seul et sans compagnon. Mais encore ce que le senat faisoit en l'honneur et faveur de luy, en l'appellant son bienfaitteur, et luy allant tous les jours faire la cour jusques dedans son logis, voulant qu'il fust autheur de tous les decrets qui se passoient au senat, et qu'il les authorisast, luy haulsa bien d'avantage le cueur, et luy donna bien plus grande audace: de sorte qu'en peu de temps il devint, non seulement odieux, mais redoubtable à ceulx mesmes qui luy alloient faire la cour. Et comme les consulz eussent donné à des courriers publiques les patentes signées et scellées, esquelles estoient contenus les decrets du senat, pour les porter à l'empereur, en vertu desquelles patentes les officiers des villes aussi tost qu'ilz voyent le seel, font fournir coches et chevaux frais aux envoyez, pour plus diligemment faire et haster leur voyage, il se courroucea bien asprement à eulx, de ce qu'ilz n'avoient aussi pris lettres seellées de luy et des soudards pour y envoyer: qui pis est, encore dit on qu'il fut entre deux de deposer les consulz: toutefois eulx s'estans excusez envers luy, et l'ayans supplié de leur pardonner, il appaisa son courroux.

X. Et pour gratifier à la commune, il ne les empescha point de faire mourir en tourment ceulx qu'ilz pouvoient tenir des domestiques et familiers de Neron: comme entre autres un gladiateur et escrimeur à oultrance, qui se nommoit *Spicillus*, lequel ilz meirent dessoubz les images et statues de Neron, que lon trainna par toute la ville: et un

autre

autre nommé *Aponius*, l'un des delateurs de Neron, qu'ilz renverserent par terre, et feirent passer par dessus des chariots chargez de pierres : et plusieurs autres semblablement qu'ilz meirent tous en pieces, les uns sans qu'ilz eussent aucunement forfait. Tellement qu'il y eut un Mauriscus des plus gens de bien de la ville, et tenu pour tel, qui dit en plein senat, « J'ai grande peur que bien tost « nous ne regrettions Neron ». Ainsi Nymphidius approchant en son esperance bien près du but où il pretendoit, estoit bien aise d'ouir que quelques uns murmuroient, qu'il estoit filz de Caius [1] Cæsar, celuy qui teint l'empire Romain après Tiberius, pource que ce Caius estant encore jeune garson, avoit cogneu sa mere qui estoit assez belle jeune femme de visage, fille de Callistus l'un des affranchiz de Cæsar, qu'il avoit euë d'une lingere, laquelle il entretenoit : mais il se treuve que ce Nymphidius estoit desjà né avant que Caius Cæsar eust sceu cognoistre sa mere, et avoit on opinion qu'il avoit esté engendré par un escrimeur à oultrance, qui se nommoit *Martianus*, dont Nymphidia sa mere fut amoureuse pour le grand bruit qu'il avoit dedans Rome, et de faict il luy ressembloit de visage mieulx qu'à nul autre : tant y a qu'il advouoit bien estre voirement filz de ceste Nymphidia, mais s'attribuant à luy seul la desfaitte de Neron, il n'estimoit pas en estre suffisamment recompensé des honneurs qu'il en avoit, et des biens dont il

[1] Caligula qui avoit succédé à Tibère, l'an de Rome 790, et avoit été tué l'an de Rome 794.

jouissoit, ny de ce qu'il couchoit avec Sporus, que Neron avoit tant aimé, lequel il envoya querir aux funerailles de Neron, que le corps brusloit encore, et le teint avec luy, comme si c'eust esté sa femme, et l'appelloit Poppæus [1]: toutefois non content de ce, encore aspiroit il soubz main à la succession de l'empire, faisant partie de ses menées dedans Rome mesme, par l'entremise de quelques femmes et hommes, qui estoient du senat, et qui luy favorisoient secrettement, et partie par un Gellianus, qu'il envoya en Hespagne pour espier ce qui s'y faisoit.

XI. Mais depuis que Neron fut mort, toutes choses succederent au gré de Galba, excepté que Verginius Ruffus qui nageoit encore entre deux eaux, le tenoit en grand soucy, par ce qu'il craignoit (oultre ce qu'il commandoit à une grosse et très belliqueuse armée, ayant mesmement de fresche datte desfait Vindex, et tenant soubz sa main une bonne partie de l'empire Romain qui estoit la Gaule totale, laquelle estoit en branle, et ne demandoit qu'à se rebeller) qu'il ne prestast l'oreille à ceulx qui l'enhortoient de prendre pour luymesme l'empire: car il n'y avoit lors capitaine Romain, qui eust si grand nom, ne qui fust de telle reputation que Verginius, et meritoirement, comme celuy qui avoit grandement servy, au poinct du besoing, aux affaires des Romains, les ayant delivrez

[1] *Lisez* Poppæa. Néron lui avoit donné les noms de Sabina et de Poppæa, qui étoient ceux de l'infâme créature qu'*il* avoit épousée en répudiant Octavie.

tout à un coup d'une cruelle tyrannie et du danger des guerres Gauloises : toutefois luy perseverant en sa premiere resolution garda au senat l'election de l'empereur, combien que encore depuis que la mort de Neron fut toute notoire, la commune des soudards luy en feist grande instance, et que un coulonnel de mille hommes fust allé jusques dedans sa tente luy presenter l'espée nue, et luy dire qu'il se deliberast d'accepter l'empire, ou de recevoir l'espée en son corps. Mais depuis que Fabius Valens chef d'une legion eut fait le serment de fidelité à Galba, et qu'il eut receu des lettres de Rome, par lesquelles on luy escrivoit ce que le senat avoit ordonné, à la fin difficilement et avec grande peine persuada il aux soudards de declarer et recognoistre Galba empereur, lequel luy envoya pour successeur Flaccus Ordeonius, à qui il ceda voluntairement : et luy ayant livré l'armée entre ses mains, s'en alla trouver Galba qui tiroit tousjours son chemin droit à Rome, et l'accompagna tousjours sans que Galba luy feist aucune demonstration de mescontentement ny d'honneur aussi : estant cause de l'un Galba mesme qui le reveroit, et de l'autre ses amis, mesmement [1] Titus Junius pour l'envie qu'il portoit à Verginius, cuidant empescher son accroissement, là où il secondoit et aidoit sans le cognoistre, sa bonne fortune, laquelle luy preparoit les moyens de le tirer hors

[1] Il faut lire ici, et dans tous les endroits où Plutarque en parle, T. Vinius. V. la note d'Oudendorp sur Suétone. Galba, p. 762. c.

des guerres civiles et des maulx, esquelz tumberent depuis les autres capitaines, pour le mettre en une vie tranquille, et en une vieillesse pleine de paix et de repos.

XII. Au demourant, les ambassadeurs envoyez de la part du senat rencontrerent Galba à Narbonne cité de la Gaule, là où après l'avoir salué, ilz l'admonesterent de se haster le plus tost qu'il luy seroit possible, pour se monstrer au peuple Romain, lequel desiroit singulierement sa venue. Galba les receut humainement et gracieusement, et leur feit bonne chere, mais civilement toutefois : car combien que Nymphidius luy eust envoyé force officiers et force meubles de ceulx de Neron, jamais il ne se servit en tous les banquets et festins qu'il feit, d'autres que de ses propres : enquoy il se monstra homme magnanime et vainqueur de toute folle vanité.

XIII. Mais Junius luy donna bien tost à entendre, que ceste magnanimité et ceste moderation civile sans pompe ny superfluité quelconque, estoit une façon trop basse de flatter le peuple, et que c'estoit une certaine honesteté qui ne se cognoissoit pas soy mesme, ains desdaignoit sa grandeur. Si luy persuada d'user des biens et meubles de Neron, et en ses festins faire, sans rien espargner, une sumptuosité de despense royale. Brief le vieillard commencea à faire evidemment cognoistre qu'il se laisseroit mener et gouverner par Junius, lequel estoit extremement et plus que nul autre avaricieux, et oultre cela subject aux femmes,

car estant encore jeune homme la premiere fois qu'il fut à la guerre soubz Calvisius Sabinus, il mena la femme de son capitaine, qui estoit femme luxurieuse, desguisée en habit de soudard au camp, jusques au logis mesme du capitaine[1], que les Romains appelloient *Principia*, là où il la corrompit: pour raison dequoy Caius Cæsar le feit mettre en prison, mais à sa mort il en eschappa. Une autre fois souppant avec Clodius Cæsar, il desrobba un pot d'argent, ce qu'entendant Clodius le feit encore semondre le lendemain de venir soupper avec luy: mais il commanda à ses officiers que lon ne le servist qu'en vaisselle de terre. Ainsi ce larcin par la facilité comique de Cæsar, sembla plus tost digne de risée et de mocquerie que de courroux: mais ceulx qu'il commeit depuis par extreme convoitise d'argent, lors qu'il tenoit Galba en sa puissance, et avoit tout credit envers luy, donnerent aux uns juste cause, et aux autres apparente couverture de tragiques inconveniens et de très griefves calamitez.

XIV. Car Nymphidius incontinent que Gellianus fut retourné de l'Hespagne, où il l'avoit envoyé pour espier ce que faisoit Galba, estant par

[1] Cela n'est point dans le grec. Le lieu que les Romains appelloient *Principia*, étoit le lieu où l'on placoit les aigles et autres drapeaux militaires; c'étoit là qu'on convoquoit l'assemblée des soldats. Cette enceinte étoit sacrée. Tacite ne dit point que ce fut Vinius qui l'eût introduite dans le camp, mais qu'elle y étoit entrée d'elle-même, par curiosité, déguisée en habit de soldat.

luy adverty comme Cornelius Lacon estoit capitaine des gardes et de la maison de l'empereur, et que Junius avoit tout le credit et toute l'authorité, et qu'il ne luy avoit jamais esté permis de pouvoir seulement approcher de Galba, ny de parler à luy en secret, à cause que tous ceulx qui estoient autour de luy le tenoient pour suspect, et avoient l'œil sur tout ce qu'il faisoit, se trouva tout troublé : si assembla tous les centeniers, chefz des bendes, et capitaines particuliers du camp des prætoriens, ausquelz il remonstra que Galba quant à luy, estoit un bon vieillard et personne moderée, mais qu'il ne se gouvernoit pas par son conseil, ains se laissoit mener à Junius et à Lacon qui gastoient tout : et pourtant que ce seroit bien fait avant qu'ilz vinsent à se fortifier d'avantage et à usurper au gouvernement des affaires aussi grande authorité, comme avoit fait Tigellinus, d'envoyer devers l'empereur des ambassadeurs au nom de tout le camp, pour luy remonstrer qu'en dechassant seulement ces deux personnes d'alentour de luy, il seroit mieulx venu dedans Rome, et plus aggreable à tout le monde. Les capitaines ne trouverent point cela bon : car il leur sembla estrange et sans apparence de raison, de vouloir ainsi instruire et enseigner un vieil empereur, comme si c'estoit un jeune garson qui ne feist que commencer à gouster que c'estoit d'avoit licence de commander, et luy prescrire de quelz serviteurs et amis il se devoit servir, et à qui il devoit donner credit, ou non.

XV. Ce que voyant Nymphidius prit un autre chemin, et escrivit des lettres à Galba pour l'effroyer, luy mandant une fois qu'il y avoit beaucoup de gens à Rome qui luy portoient mauvaise voulunté, et qui estoient en branle de se soublever contre luy, une autre fois que les legions de la Germanie se remuoient, et qu'il entendoit le semblable de celles qui estoient en la Judée et en la Syrie, et une autre fois que Claudius Macer retenoit en Afrique les navires chargées de bleds qui devoient venir à Rome : mais à la fin voyant que Galba ne faisoit aucun compte de luy, et ne luy adjoustoit point de foy, il proposa de luy courir sus le premier, combien que Claudius Celsus natif d'Antioche, homme sage, et qui luy estoit fidele amy, luy desconseilla fort de ce faire, en luy remonstrant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust une seule famille ny maison dedans Rome qui fust pour l'appeller *Nymphidius Cæsar*. Mais au contraire plusieurs autres se mocquoient de Galba, mesmement un Mithridates du royaume de Pont qui le blasonnoit de ce qu'il estoit chaulve et ridé : « Car les « Romains, disoit-il, le tienent maintenant en « quelque compte : mais quand ilz l'auront une fois « veu, ils estimeront que ce soit une perpetuelle « infamie, et un sempiternel reproche de notre « temps, qu'il y ait esté appellé et nommé Cæsar » : si furent d'advis de mener Nymphidius environ la minuict au camp, et là le declarer et nommer publiquement Empereur.

XVI. Mais le premier coulonnel Antonius Ho-

noratus quand vint sur le soir assembla les soudards qui estoient soubz sa charge, et en leur presence commencea à se blasmer premierement soymesme, et eulx après de ce qu'en si peu de temps ilz s'estoient tournez et changez tant de fois sans s'arrester par discours de raison, ny eslire ce qui estoit le meilleur, ains seulement estant poulsez par quelque mauvais esprit qui les trainnoit d'une trahison en une autre. « Encore (dit-il) avoit nostre premier
« changement quelque couleur apparente, c'est à
« sçavoir, les crimes et pechez de Neron : mais
« maintenant dequoy accusons nous Galba pour
« avoir couverture de luy faulser la foy ? a il tué sa
« mere ? a il fait mourir sa femme ? a il villaine-
« ment fait acte de basteleur ou de farceur sur un
« eschaffault en plein theatre ? et toutefois pour
« ces cas infames là, encore n'eusmes nous jamais
« le cueur de commencer à abandonner Neron,
« ains adjouxtasmes foy au dire de Nymphidius, qui
« nous donna à entendre que c'estoit luy le premier
« qui nous avoit abandonnez, et qu'il s'en estoit
« fouy en Ægypte. Que voulons nous donque faire ?
« occirons nous Galba après Neron ? voulons nous
« tuer celuy qui est parent de Livia, pour eslire
« empereur le filz de Nymphidia ? comme nous
« avons desja fait mourir le filz d'Agrippine, ou
« plus tost faire payer à cestuy cy la peine de ce
« qu'il a temerairement ozé faire, et en ce faisant
« venger la mort de Neron, et nous monstrer
« loyaux et fideles gardes à Galba ? » A ces paroles
du coulonnel consentirent tous les soudards, et de

ce pas allerent devers leurs autres compagnons, les admonester et prier de vouloir maintenir la foy et loyauté qu'ilz avoient jurée à l'empereur, de sorte qu'ilz en feirent retourner plusieurs.

XVIII. Sur quoy s'estant levé un grand bruit, Nymphidius cuidant, comme aucuns disent, que ce fussent les soudards qui jà l'appellassent, ou bien voulant de bonne heure assopir ceste emeute pour contenir ceulx qui flottoient encore en doubte, s'y en alla avec force lumieres de flambeaux et de torches, portant en sa main une harengue que Ciconius Varro luy avoit composée, et que luy avoit estudiée par cueur pour la prononcer devant les soudards : mais trouvant les portes du camp fermées, et voyant plusieurs avec leurs armes dessus les murailles, il eut peur, et en s'approchant leur demanda qu'ilz vouloient dire, et par commandement de qui ilz avoient ainsi leurs armes. Il luy fut respondu par tous d'une voix, qu'ilz ne recognoissoient autre empereur que Galba ; ce qu'il feit semblant d'approuver, et commanda à ceulx qui le suivoient d'en faire autant, et quant et quant s'approcha de plus près : quelques uns des soudards qui se trouverent près de la porte, luy ouvrirent, et le laisserent entrer dedans avec peu de gens. Mais il ne fut pas plus tost entré, que lon luy tira premierement un coup de javelot, lequel un Septimius qui marchoit devant luy receut sur son pavois, puis d'autres luy coururent sus avec leurs espées nues, et le poursuivirent fuyant, jusques au logis d'un soudard, là où ilz le massacrerent : puis tirerent son

corps en lieu public, mettant des barrieres alentour, à fin que ceulx qui en auroient envie, le peussent veoir le lendemain.

XVIII. Ayant donques Nymphidius ainsi finy ses jours, Galba qui en fut adverty, ordonna que tous ses complices et consors de sa conjuration, qui n'avoient point esté occis sur l'heure pour l'amour de luy, fussent executez à mort: comme ilz furent: entre lesquelz fut Ciconius, celuy qui avoit composé la harengue, et Mithridates le Pontique aussi: mais combien qu'ilz l'eussent bien merité, si estima lon que ce n'estoit ny legitimement ny civilement fait, de commander que lon feist ainsi mourir ces personnages qui estoient de quelque qualité, sans leur faire faire premierement quelque forme de procès, pource que tout le monde s'attendoit de veoir sous ce nouveau empereur une toute autre forme de gouvernement, que l'on n'avoit point encore veuë, et se trouvoit on deceu de ce que lon en esperoit au commencement: mais encore trouva lon bien plus mauvais ce qu'il commanda de mourir à un personnage de dignité consulaire, nommé Petronius [1] Tertullianus, pource qu'il avoit esté fidele à Neron. Car de Macer qu'il feit tuer en Afrique par Trebonianus, et de Fonteius en Allemagne par Valens, il avoit quelque occasion de les craindre, à cause qu'ilz estoient en armes, et avoient commandement sur des exercites: mais Tertullianus qui estoit homme vieil, nud et sans armes, certainement il le devoit ouir en ses justi-

1. Cornelius Tacitus l'appelle Turpilianus. *Amyot.*

fications, s'il eust voulu observer de faict la moderation qu'il promettoit de garder à son advenement. Voilà ce que lon reprent en luy.

XIX. Au demourant quand il fut près de Rome, environ de lieuë et demie, il se trouva enveloppé d'un tumulte de mariniers et de forsaires, qui avoient occupé le chemin, et le teindrent environnez de tous costez ; c'estoient ceulx que Neron avoit amassez en une legion, et les ayant tirez de la rame, en avoit fait des soudards : si estoient là venus pour luy requerir qu'il leur confermast leur estat de gens de guerre, et le pressoient si importunement, qu'ilz ne permettoient pas que ceulx qui venoient au devant du nouveau empereur, le peussent veoir ny parler à luy : ains tumultuoient et menoient un grand bruit, demandans des enseignes à leur legion, et un lieu de garnison pour y resider. Galba les remeit à une autre fois, en leur disant qu'ilz luy feissent une autre fois entendre ce qu'ilz demandoient. Eulx disoient que ceste remise estoit une sorte de refus, et s'en mutinoient en le poursuivant avec grand cris, jusques à tant qu'il y en eut aucuns qui eurent bien la hardiesse de desguainner leurs espées : et adonc Galba commanda aux gens de cheval qu'il avoit à sa suitte, qu'ilz chargeassent dessus. Il n'y en eut pas un qui feit teste, ains furent les uns foulez aux pieds des chevaux sur le le lieu mesme, les autres tuez en s'en fuyant [1]. Ce

[1] Non pas tous à beaucoup près. Car après les avoir ainsi dissipés, Galba les fit décimer ; et la légion, qui étoit plus nombreuse que les autres, demeura encore assez complette, comme on voit dans Suétone et dans Tacite.

qui fust un mauvais et sinistre presage pour luy, d'entrer en la ville de Rome avec une telle effusion de sang humain, et par dessus les corps de tant de pauvres gens morts: mais au lieu que quelques uns auparavant le mesprisoient, comme trop vieil et trop caduc, il n'y eut celuy à l'heure qui ne le redoubtast et ne tremblast devant luy.

XX. D'avantage voulant monstrer une grande mutation, quant aux largesses desmesurées et despenses superflues de Neron, il semble qu'il se forvoya du devoir: car comme un Canus excellent joueur de flustes, eust joué durant son soupper, pource que c'estoit une musique fort plaisante à ouyr, il la loua et prisa beaucoup, puis commanda que lon luy apportast sa bougette, en laquelle il prit quelques escus, et les luy donna de sa main, disant que ce n'estoit point de l'argent public, ains du sien propre: et au surplus commanda que lon repetast severement les dons que Neron avoit faits aux joueurs de comœdies, musiciens, lucteurs et toute autre telle maniere de gens faisans profession des exercices de la personne, en leur laissant la dixieme partie seulement: dont il retira bien peu de chose, pource que la plus part de ceulx qui en avoient eu, l'avoient jà tous despendu, comme ilz sont communement gens desordonnez en leur vivre, et qui vivent ordinairement au jour la journée: et falloit aller rechercher ceulx qui avoient pris ou acheptè quelque chose d'eulx, et le leur faire rendre: à quoy il ne se trouvoit point de fin, tant cela alloit loing de l'un à l'autre, et s'estendoit à grand nombre de personnes.

XXI. De tout cela la honte et le deshonneur tumboient sur luy : mais l'envie et la haine sur Junius, comme celuy qui rendoit le prince chiche et mechanique envers tous les autres, pendant que luy en usant desordonnement, prenoit à toutes mains et vendoit toutes choses : car le poëte Hesiodus dit qu'il fault

[1] Boire son saoul quand le tonneau est plein,
Et tout autant quand il vient au declin.

Mais Junius voyant Galba ainsi vieil et caduc, se vouloit gorger et remplir de la fortune, ce pendant qu'il la tenoit, pensant bien qu'elle luy commençeoit et finissoit tout ensemble : et ce pendant il faisoit un grand tort au pauvre vieillard, administrant mal soubz son authorité ès principaulx affaires, et blasmant, ou du tout empeschant ceulx que le prince de luy-mesme avoit bonne envie de faire justement, comme de punir les ministres de Neron : car il en feit mourir aucuns, entre lesquelz furent un Elius, un Polyclinus, Petinus et Patrobius : dont le peuple fut fort aise, et crioit ainsi comme on les menoit au supplice à travers la place, que c'estoit une belle et saincte procession, et demandoit aux dieux et aux hommes, celuy qui avoit esté le maistre et le conducteur de toute la tyrannie de Neron, Tigellinus : mais le vaillant homme avoit gaigné le devant, en preoccupant Junius avec de grandes arres, et puis en faisant mourir le pauvre Tertullianus [2], pour autant seulement qu'il

[1] Les travaux et les jours, v. 366. C.

[2] Voyez la note sur le ch. XVIII.

n'avoit point abandonné ny haï Neron, estant tel comme il estoit, sans que toutesfois il fust aucunement coulpable ny participant des crimes et des maulx qu'il avoit commis en sa vie : là où celuy qui avoit rendu Neron digne de mort, et qui depuis l'avoit encore abandonné, demoura sans qu'on luy feist ne qu'on luy demandast rien, servant de bel enseignement aux autres, qu'il n'y avoit chose que lon ne peust esperer et obtenir de Junius, pourveu qu'on luy donnast : car jamais le peuple Romain ne desira tant chose, que de veoir conduire ce Tigellinus au supplice, et ne cessoit jamais aux assemblées du theatre ou des lices de le demander, jusques à ce que l'empereur les en reprit par une affiche publique : en laquelle estoit narré, que Tigellinus ne vivroit plus gueres, à cause qu'il estoit malade de phtise, qui l'alloit tous les jours consumant petit à petit : et requeroit Galba au peuple, qu'il ne voulust point aigrir sa principaulté, ny la rendre tyrannique et cruelle. Dequoy le peuple fut marry, mais eulx ne s'en feirent que rire : et sacrifia Tigellinus aux dieux pour leur rendre graces de son salut, et feit preparer un sumptueux festin, là où Junius se levant d'auprès de l'empereur après soupper, s'en alla jouer chez Tigellinus, menant sa fille qui estoit veufve quant et soy, à laquelle Tigellinus beut, luy offrant un don de vingt et cinq mille escus[1], et commanda à la principale de ses concubines d'oster de son col, pour le luy donner,

[1] Grec : 250,000 drachmes, 194,531 livres 5 sous de notre monnoie.

un carquan qu'elle portoit, du prix et de la valeur de quinze mille escus [1].

XXII. Depuis lequel acte les choses mesmes qui se faisoient droittement et avec raison, estoient calumniées et prises en mauvaise part : comme ce qui fut ottroyé aux Gaulois, pource qu'ils s'estoient soublevez avec Vindex : car lon estima que ce n'estoit pas tant de la bonté et liberalité de l'empereur, qu'ilz avoient esté affranchiz et exemptez des subsides et tributs qu'ilz souloient payer, et qu'ilz avoient obtenu droit de bourgeoisie romaine, comme qu'ilz l'avoient achepté de Junius. Pour ces causes et raisons le peuple haïssoit l'empire de Galba : mais les soudards pour le present, qui leur avoit esté promis du commencement, s'entretenoient en quelque esperance, pensans qu'encore qu'ilz n'eussent autant comme il leur avoit esté promis, aumoins en auroient ilz autant que Neron leur en avoit baillé. Mais Galba entendant qu'ilz se plaïgnoient de luy, dit adonc une parole digne d'un grand prince et magnanime, « Qu'il avoit accous« tumé de choisir les soudards, non pas de les « achepter ». Ceste parole leur estant rapportée, engendra en leurs cueurs une aspre et cruelle haine alencontre de luy, pourautant qu'ilz estimerent que c'estoit les priver, non seulement, mais aussi enseigner et instruire les empereurs qui viendroient après luy, de ce qu'ilz avoient à faire en leur endroit.

[1] Grec : cent cinquante mille drachmes, 116,718 livres 15 sous de notre monnoie.

XXIII. Toutefois le mutinement des soudards prætoriens qui estoient à Rome, estoit encore fort couvert et caché pour quelque reverence qu'ilz portoient à la presence de Galba, lequel retenoit ceulx qui avoient bien bonne envie de se mutiner, pource qu'ilz ne voyoient encore commencement aucun de mutation. Cela cachoit aucunement et les gardoit de monstrer en evidence leur mauvaise voulunté. Mais ceulx qui paravant avoient esté soubz la charge de Verginius, et qui estoient lors soubz Flaccus en Allemagne, se reputans dignes de grandes recompenses pour la bataille qu'ilz avoient gaignée contre Vindex, et n'en ayans du tout rien, ne se vouloient contenter pour chose que leur dissent leurs capitaines, et ne faisoient point de compte de Flaccus mesme, à cause qu'il ne se pouvoit aider de sa personne, tant il estoit tourmenté de la goutte : joint aussi qu'il n'avoit experience quelconque des affaires de la guerre ny d'estat. Et comme un jour il se feist quelques jeux, à l'entrée desquelz les coulonnelz et capitaines, selon la coustume romaine, faisoient des vœux et prieres aux dieux pour la santé et prosperité de l'empereur Galba, il y en eut plusieurs qui feirent bruit du commencement : puis comme les capitaines continuassent leurs prieres, à la fin les soudards respondirent, « S'il en est digne ». Les legions semblablement qui estoient soubz la charge de Tigellinus, faisoient souvent de telles insolences, dequoy les procureurs et entremetteurs des affaires de Galba, l'advertissoient par lettres. Et luy craignant et pensant

sant que lon le mesprisast, non seulement pour sa vieillesse, mais aussi pource qu'il n'avoit point d'enfans, il se delibera d'adopter pour son filz quelque jeune homme des plus nobles maisons de la ville, et le declarer son successeur à l'empire.

XXIV. Or y avoit il Marcus Othon, qui estoit bien de noble race, mais qui tousjours avoit esté fort subjet à son plaisir, et perdu en voluptez dès son enfance, autant ou plus que nul autre des Romains. Et comme Homere appelle souvent Paris le mary de la belle Helene, en le nommant par le nom de sa femme, pource qu'il n'avoit autre qualité recommandable en luy : aussi vint Othon à avoir bruit et à estre cogneu dedans Rome pour le mariage de Poppæa, de laquelle Neron devint amoureux, lors qu'elle estoit encore mariée à Crispinus [1] : mais portant encore quelque honneur à sa femme, et craignant sa mere, il attiltra Othon pour la soliciter et corrompre. Car Neron aimoit Othon, et prenoit plaisir à sa compagnie, pource qu'il estoit ainsi dissolu : estant bien aise d'ouir que quelquefois il se mocquoit de luy, en l'appellant chiche et mechanique. Auquel propos on compte que Neron s'estant un jour oingt d'une huile et composition de perfum fort precieuse, il en aspergea un petit en passant Othon : lequel luy feit le lendemain un festin en son logis, où soudainement sortirent force tuyaux d'or et d'argent de tous costez de la sale, qui jette-

[1] Tacite dit qu'Othon la séduisit et l'épousa ; et qu'ensuite en louant imprudemment sa beauté à Néron, il fit naître la passion du tyran, qui ne la connoissoit point encore.

rent de ceste huile perfumée, comme si c'eust esté de l'eau toute simple, et en baignerent toute la sale. Ayant doncques le premier desbauché Poppæa, et l'ayant corrompue soubz l'esperance de l'amour de Neron, il luy persuada de faire divorce avec son mary. Ce qu'elle feit, et luy la receut puis après en sa maison comme sa femme legitime, ne se contentant pas tant d'y avoir part, comme estant marry et despit de la communiquer à un autre. Et de ceste jalouzie Poppæa mesme n'estoit point marrie, à ce que lon dit: car elle ferma quelquefois la porte à Neron, encore que Othon ne fust pas à la maison, soit ou pource qu'elle le voulust tousjours tenir en appetit, et ne le laisser pas prendre son plaisir à cueur saoul: ou comme aucuns estiment, pource qu'elle ne voulust point de Cæsar pour mary, et qu'elle ne le refusast point pour amy, à cause qu'elle estoit luxurieuse. Tant y a que Othon fut en danger de sa vie pour ce mariage de Poppæa: et estoit chose estrange que Neron ayant fait mourir sa femme et sa sœur pour les nopces de Poppæa, pardonna neantmoins à Othon. Mais ce fut à cause qu'il avoit Seneque pour amy, à la persuasion et par l'admonestement duquel, il fut envoyé tout au bout de l'Hespagne, le long de la mer Oceane, au gouvernement des Lusitaniens: où il se deporta si sagement, qu'il ne fut ny chargeant, ny desplaisant aux naturelz habitans du païs: entendant très bien que ceste commission honorable luy avoit esté baillée, pour addoulcir ou couvrir seulement son exil.

XXV. Depuis quand Galba se rebella, luy fut le

premier de tous les gouverneurs des provinces, qui se joignit à luy : et faisant porter tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or et d'argent au maistre de la monnoye, la bailla pour la fondre, et en battre de la monnoye : et luy donna de ses officiers ceulx qu'il sentoit les plus addroicts, et les mieulx propres pour servir un prince : se monstrant au demourant fidele, et aussi bien entendu aux affaires d'estat quand on l'eut essayé, comme nul autre qui fust en la suite de l'empereur. Tellement que par tout le chemin il alla plusieurs journées dedans un mesme coche avec Galba, là où il chercha fort de s'insinuer bien avant en la bonne grace de Junius par presens qu'il luy faisoit, et par propos aggreables, dont il l'entretenoit : mais principalement parce qu'il luy cedoit voluntairement le premier lieu, au moyen dequoy il avoit asseureement le second lieu de credit après luy : et le surmontoit en ce qu'il faisoit tout ce, dont on le requeroit, gratuitement et sans rien prendre, et donnoit facile accès et gracieuse audience à tous ceulx qui vouloient parler à luy : mesmement aux gens de guerre, ausquelz il aida beaucoup et en feit avancer plusieurs aux charges honorables, partie les demandant luymesme sans moyen à l'empereur, et partie les impetrant de Junius, et des deux affranchiz de Galba, Icellus et Asiaticus : car c'estoient les trois personnes, qui avoient le plus de credit en la cour alentour de leur maistre : et toutes les fois qu'il donnoit à soupper à l'empereur en son logis, il corrumpoit tousjours la bende des gardes qui faisoient le guet,

faisant distribuer à chasque soudard un escu: ce qu'il sembloit qu'il feist pour plus honorer l'empereur, mais c'estoit pour luy donner une trousse, qu'il alloit ainsi gaignant les gens de guerre et les gardes qui faisoient le guet.

XXVI. Comme donques Galba consultast qui il esliroit pour son successeur, Junius luy meit en avant Othon : ce qu'il ne faisoit pas pour neant, ny sans loyer, ains soubz promesse que Othon espouseroit sa fille, pourveu que Galba l'adoptast pour son filz, et le déclarast son successeur à l'empire. Mais Galba avoit tousjours evidemment monstré qu'il vouloit preferer le public au privé, et cherchoit d'adopter, non celuy qui luy seroit plus aggreable, ains celuy qui seroit plus utile à l'empire Romain. Et m'est bien advis qu'il n'eust pas voulu instituer Othon heritier de son patrimoine seulement, sachant qu'il estoit homme desordonné, dissolu et desbordé en despense, et abysmé de debtes, comme celuy qui devoit [1] cinq cents mille escus. Parquoy ayant ouy le conseil de Junius sur ceste matiere doucement sans rien respondre, il en remeit la resolution à une autre fois, et le feit seulement pour lors consul, et Junius quant et luy: dont on pensa que incontinent au commencement de l'année, il le declareroit son successeur à l'empire. Ce que les gens de guerre desiroient plus que nul autre : mais ainsi qu'il estoit encore après à consulter et arrester quelle resolution il prendroit sur ce faict, la rebellion des legions de la Germanie,

[1] 50 millions de drachmes.

qui se soubleverent et se declarerent tout à un coup, le surprit. Car tous les gens de guerre universellement le haïssoient, à cause qu'il ne leur payoit point le don qui leur avoit esté promis. Mais ceulx là particulierement alleguoient pour cause simulée de leur malveuillance, qu'il avoit rejetté sans honneur Verginius Rufus : et que les Gaulois qui avoient combatu contre eulx, estoient remunerez de beaux et grands privileges, et ceulx qui n'avoient point adheré à Vindex, avoient esté puniz et chastiez, de sorte qu'il sçavoit gré seulement à Vindex, attendu qu'il l'honoroit et recompensoit, tout mort qu'il estoit, avec publique oblation et sacrifices funebres, comme si par luy seul il eust esté declaré empereur.

XXVII. Ja se tenoient tout publiquement ces propos parmy le camp quand le premier jour de l'an escheut, que les Romains appellent les *Calendes de Janvier*, auquel comme Flaccus eust fait assembler les soudards pour leur faire prester le serment de fidelité à l'empereur selon la coustume, ilz abbatirent et jetterent par terre les images de Galba, et jurerent au nom du peuple et du senat Romain seulement. Ce que voyans les capitaines redoubterent autant le danger d'estre sans chef, que le peril de la rebellion. Si y eut quelqu'un d'entre eulx qui se prit à dire, « Que faisons nous, compa-
« gnons ? nous n'elisons point d'autre empereur,
« et si ne voulons point de celuy qui l'est mainte-
« nant : monstrans par là que nous ne refusons ny
« ne fuyons pas Galba seulement, mais tout autre

« chef et empereur qui nous puisse commander. « Et quant à Flaccus Ordeonius, qui n'est qu'une « umbre et une image de Galba, je suis bien d'ad- « vis que nous le laissions là pour tel comme il est : « mais Vitellius gouverneur de la basse Germanie, « n'est loing de nous que d'une journée seulement, « filz d'un pere qui a ésté censeur à Rome, et par « trois fois consul, et qui a esté pair et compagnon, « par maniere de dire, de Clodius-Cæsar en l'ad- « ministration de l'empire, la pauvreté duquel, « s'il y a aucun qui la luy reproche, est une cer- « taine preuve de sa bonté et magnanimité. Eslisons « le doncques, et monstrons à tout le monde que « nous sçavons mieux eslire et choisir un empereur, « que les Hespagnolz, ny les Lusitaniens ». Aucuns des soudards assistans approuverent ces paroles, les autres non : et y eut un port'enseigne qui se desrobbant secrettement du camp en alla porter la nouvelle à Vitellius, lequel avoit ce jour là à soupper grande compagnie en son logis : et estant ce propos incontinent couru par tout son camp, Fabius Valens coulonnel d'une legion s'en vint le lendemain avec grosse trouppe de gens de cheval le premier, et nomma Vitellius *empereur*, qui paravant sembloit en faire refus et le rejetter, comme redoubtant la charge de l'empire trop grande et trop pesante pour luy : mais lors estant plein de viande et de vin de son disner, il sortit en public, et receut le nom de *Germanicus* qu'on luy bailla, ne voulant point encore accepter celuy de Cæsar : et tout incontinent après ceulx de Flaccus laissans

le beau serment populaire qu'ilz avoient presté au nom du senat, jurerent d'obeïr fidelement à ce qu'il plairoit à l'empereur Vitellius leur commander. Voilà comment Vitellius fut esleu empereur en Allemagne.

XXVIII. Galba entendant ce nouveau mouvement, pensa qu'il n'estoit plus temps de differer l'adoption qu'il avoit propensée : et cognoissant que ceulx à qui il donnoit credit autour de luy, estoient partis, les uns faisans pour Dolobella, et la plus part pour Othon, il n'en approuva ne l'un ne l'autre, et soudainement sans en avoir predit un seul mot à personne, il envoya querir Piso qui estoit petit [1] filz de Crassus et de Piso, que Neron avoit fait mourir, jeune homme bien conditionné, et qui monstroit à une gravité moderée qu'il avoit de nature, qu'il estoit né à toute vertu. Galba descendit incontinent du palais, et s'en alla droit au camp pour le declarer Cæsar et son successeur à l'empire : mais au sortir du palais, il y eut de grands signes et prodiges celestes qui l'accompagnerent : et encore quand il fut dedans le camp et qu'il commencea à dire par cueur partie de sa harengue, et partie à la lire, il tonna et esclaira tant comme il parla, et tumba une si grosse pluye, et un brouillas si espez dedans le camp, et sur toute la ville, qu'il estoit facile à veoir que les dieux n'avoient point pour aggreable ceste adoption, et qu'il n'en adviendroit ja bien. Les soudards mesmes par leur triste chere monstroient bien leur mescontentement et leur

[1] *Lisez* : d'après Tacite, fils de Crassus et de Scribonia.

mauvaise voulunté, mesmement que lors on ne leur feit mention quelconque de largesse, et s'esmerveillerent fort les assistans à ce que lon pouvoit conjecturer au visage et par la voix et parole de Piso, qu'il ne s'esmouvoit aucunement d'une si grande grace, combien que ce ne fust point à faulte de sentiment pour la cognoistre.

XXIX. Comme aussi de l'autre costé on remarqua aisement en la face d'Othon plusieurs signes qui tesmoignoient qu'il estoit amerement espris de despit et de courroux, de se veoir ainsi decheu de ceste esperance: car estant celuy duquel on avoit premierement parlé comme du plus digne, et en estant approché si près, se veoir après frustré, il jugea que c'estoit bien signe que Galba avoit mauvaise opinion de luy, et qu'il luy vouloit mal en son cueur, tellement que depuis il fut tousjours en crainte et en doubte de sa personne: car redoubtant Piso, haïssant Galba, et estant courroucé à Junius, il s'en alla plein de diverses passions en son entendement, pource que les devins, astrologiens et Chaldeïens qu'il avoit tousjours autour de luy, l'admonestoient de ne quitter point totalement l'esperance, et de n'avoir point le cueur failly, mesmement un nommé Ptolomæus, auquel il avoit grande fiance, pource qu'il luy avoit par plusieurs fois predit et asseuré que Neron ne le feroit point mourir, et au contraire qu'il mourroit le premier, et que luy le survivroit et seroit empereur de Rome: car luy ayant desja fait cognoistre le commencement veritable, il luy maintenoit qu'il ne se devoit

point deffier du demourant : mais plus encore l'aguillonnoient ceulx qui le plaignoient secrettement, et qui souspiroient de le veoir si ingratement traitter par Galba, mesmement plusieurs de ceulx qui avoient autrefois tenu lieux honorables auprès de Tigellinus et de Nymphidius, lesquelz estans lors reculez et ravallez, se retiroient tous devers luy, et l'irritoient : comme entre autres, Veturius et Barbius, dont l'un avoit esté *Optio*, et l'autre *Tesserarius* : car ainsi appellent les Romains ceulx qui servent de rapporteurs, d'espies et d'entremetteurs aux capitaines : lesquelz avec un sien serf affranchy que lon appelloit *Onomastus*, allerent au camp, où ilz corrompirent aucuns des soudards par argent comptant, et d'autres par promesses, avec ce qu'ilz avoient desja la voulunté mauvaise, et ne demandoient que quelque occasion pour la declarer : car autrement si les soudards eussent tous eu la voulunté saine, ce n'estoit pas œuvre qui se peust conduire à chef en quatre jours, qu'il y eut d'intervalle entre l'adoption et l'occision, que faire ainsi tourner et rebeller tout un camp : car ilz furent tuez le quinzieme jour de janvier, auquel jour Galba sacrifia dès le matin dedans le palais en presence de ses amis : et le devin qui se nommoit Ombricius, si tost qu'il eut les entrailles de l'hostie immolée entre ses mains, et qu'il les eut regardées, il dit, non en paroles couvertes ny ambiguës, ains tout ouvertement « qu'il voyoit des signes de grand tumulte, et « qu'il y avoit peril de trahison, qui pendoit sur la « teste de l'empereur mesme », de maniere qu'il sem-

bloit proprement que les dieux luy baillassent Othon pris par la main : car il estoit lors derriere Galba et escoutoit tout ce que le devin disoit, et ce qu'il monstroit.

XXX. Mais ainsi qu'il estoit en ceste agonie d'entendement, changeant de toutes couleurs au visage pour la frayeur qu'il avoit, Onomastus son affranchy luy vint dire que les maistres charpentiers et maçons estoient venuz, et qu'ilz l'attendoient : car c'estoit le signe qu'ilz avoient pris ensemble, auquel Othon devoit aller au devant des soudards. Si dit adonc Othon, « que ayant acheptó une maison « vieille, il vouloit aller monstrer aux [1] maistres ou« vriers, ce dont il se deffioit » : et ainsi se partit de la compagnie, et descendit du palais par le quartier, que lon appelle le *logis de Tiberius*, sur la place à l'endroit où est la coulomne dorée, à laquelle se rendent et aboutissent tous les grands chemins de l'Italie. Là le rencontrerent ceulx qui les premiers l'appellerent *empereur*, qui n'estoient pas en tout plus de vingt et trois : à l'occasion dequoy, encore qu'il ne fust point inconstant, comme il sembloit pour estre si delicat de sa personne, et si mol et effeminé de courage, ains plus tost resolu et immuable ès dangers, si se voulut il lors, tant il eut de frayeur, deporter de son entreprise : mais les soudards ne lui permirent pas, ains environnans sa littiere à bras avec les espées nues, commanderent à ses porteurs qu'ilz le portassent : et luy disant et repetant souvent, « Je suis mort », alloit hastant

[1] Voyez les Observations. C.

ses porteurs : car quelques uns l'ouirent ainsi comme il passoit, s'esbahissans plus tost que se troublans, de veoir autour de luy si peu de gens qui eussent ozé entreprendre une chose si hardie. Ainsi qu'on l'emportoit à travers la place, il en rencontra autant d'autres qui venoient au devant de luy, et puis encore d'autres trois à trois et quatre à quatre, qui tous se joignirent à sa trouppe, crians, *Cæsar, Cæsar*, et ayant leurs espées traittes aux poings. Or celuy des coulonnelz à qui il touchoit ce jour là de garder le camp, Martialis, ne sçavoit rien de la conspiration : mais se trouvant estonné et effroyé au desprouveu, il les laissa entrer. Quand il fut dedans il ne trouva personne qui luy feist resistence, pource que ceulx qui ne sçavoient que c'estoit, se trouvant enveloppez de ceulx qui le sçavoient, et qui par complot fait de longue main s'entr'entendoient, se trouvans escartez çà et là un à un, et deux à deux, suivirent les autres par crainte du commencement, et après de bonne voulunté.

XXXI. Cela fut aussi tost rapporté à Galba au palais, estant encore le devin après ses sacrifices, de sorte que ceulx mesmes qui n'adjouxtoient point de foy à telles divinations, et n'en vouloient rien croire, s'esmerveillerent lors grandement de ceste divine signifiance. Si accourut incontinent de la place au palais grande foule de peuple : parquoy Junius et Lacon et quelques uns de ses affranchiz se teindrent auprès de sa personne, ayant les espées toutes nues, et Piso sortit dehors pour parler aux

gardes du corps : et pource que la legion Esclavonne logeoit hors du camp dedans le portique qui s'appelle de *Vipsanus*, on y envoya vistement Marius Celsus, un homme de bien, pour la gaigner. Ce pendant Galba estoit en doubte s'il devoit sortir du palais, ou non : car Junius ne vouloit point qu'il sortist : mais Celsus et Lacon l'admonestoient fort de ce faire, jusques à dire de grosses paroles à Junius qui l'en divertissoit. Sur ces entrefaites il courut un bruit que Othon avoit esté tué dedans le camp : et tantost après survint Julius Atricius l'un des meilleurs et plus renommez soudards qui fussent entre tous les gardes, monstrant son espée toute nue, et criant qu'il avoit tué l'ennemy de Cæsar : il poulsa tant à travers la presse, qu'il approcha de Galba, et luy monstra son espée toute ensanglantée. Galba le regardant entre deux yeux luy demanda qui luy avoit ordonné de ce faire : le soudard luy respondit que c'estoit la foy et le serment de fidelité qu'il luy avoit juré : à quoy toute la tourbe du peuple assistant luy cria qu'il avoit fort bien fait, et en batit des mains en signe de resjouissance.

XXXII. Adonc Galba se mettant en sa littiere se feit porter hors du palais pour aller sacrifier à Jupiter, et aussi se monstrer en public : mais il ne fut pas plus tost descendu en la place, qu'un vent tout contraire, en maniere de parler, luy donna aux oreilles, que Othon estoit seigneur et maistre du camp et de toute l'armée. Adonc, comme il advint en une si grosse foule de peuple, les uns luy

crierent qu'il s'en retournast arriere, les autres qu'il passast oultre, et qu'il tirast avant, les uns qu'il ne se doubtast de rien, les autres qu'il se teinst sur ses gardes. Estant sa littiere en ce trouble, ne plus ne moins qu'en une tourmente de mer, poulsée tantost çà, tantost là, et bien souvent près d'estre renversée, lon apperceut premierement des gens de cheval, puis d'autres à pied armez, venans du costé du palais de Paulus, crians tous ensemble à haulte voix, « [1] Dehors, dehors, homme privé ». Si se prit incontinent tout le peuple à courir, non point d'une fuitte esgarée, ains ès portiques et lieux plus eminents de toute la place, comme si c'eust esté pour veoir jouer quelque esbatement. Et lors un nommé Attilius [2] Sarcella renversa par terre l'une des statues de Galba, qui fut comme un commencement de guerre declarée : les autres tout alentour tirerent force coups de javelots contre sa littiere : mais quand ilz veirent qu'ilz ne le pouvoient assener, alors ilz s'en approcherent les espées traittes aux poings, sans que personne de ses gens demourast auprès de luy, ny se meist en quelque devoir de le defendre, excepté un que le soleil veit ce jour là seul, entre tant de milliers d'hommes, digne de l'empire Romain : ce fut un Centenier nommé [3] *Sempronius*, qui n'ayant receu premierement aucun bienfait de Galba, ains seulement pour

[1] *Lisez* : Que tous les gens privés s'ôtent du passage.
[2] Tacitus l'appelle Vergilio. *Amyot.*
[3] Cornélius Tacitus l'appelle Densus. *Amyot.*

le devoir et le serment de fidelité, et se meit au devant de sa littiere, et haulsant une branche de vigne qu'il tenoit en la main, dont les capitaines Romains ont accoustumé de batre et fouetter les soudards quand ilz l'ont merité, se prit à crier après ceulx qui luy couroient sus, en les priant de ne faire point d'oultrage à leur empereur : mais à la fin quand il veit qu'ilz ne desistoient point, et que c'estoit à bon esciant, il desguaina son espée, dont il sousteint les coups, jusques à ce qu'on luy eut à luy mesme couppé les jarrets : car alors il tumba par terre : et adonc la littiere de Galba estant renversée alendroit de la place, qui s'appelle le *Lac Curtien*, Galba demourá gisant tout de son long emmy la place, couvert d'une cuirace. Les soudards conjurez se jetterent sur luy, qui luy donnerent plusieurs coups, et luy leur tendant la gorge leur dit, « Frappez, s'il est ainsi expedient pour le bien du « peuple Romain ». Il receut plusieurs coups aux bras et aux cuisses, à ce qu'on dit, mais le soudard qui le tua fut un nommé *Camurius* de la quinzieme legion : les autres mettent que ce fut un Terentius, les autres Arcedius : les autres nomment un Fabius Fabulus, qui luy ayant couppé la teste l'enveloppa dedans un pan de sa robbe, pource qu'il ne la pouvoit autrement empoigner, à cause qu'elle estoit toute chaulve : mais ses compagnons ne vouloient point qu'il la cachast, ains plus tost qu'il monstrast en evidence le beau chef-d'œuvre qu'il avoit fait : parquoy il la ficha au bout d'une lance, et alla se-

couant et branlant la face de ce pauvre vieillard, prince sage et moderé, souverain pontife et consul, courant çà et là, comme font les femmes esprises de la fureur de Bacchus ès festes des Bacchanales, et croulant sa lance toute teinte du sang qui couloit au long.

XXXIII. Quant ceste teste fut presentée à Othon, l'on dit qu'il s'escria tout hault : « Ce n'est « rien de ceste cy, compagnons, si vous ne me « monstrez aussi celle de Piso ». Laquelle luy fut un peu après apportée aussi : car le jeune homme ayant esté blecé, s'en fuyoit, et fut poursuivy par un nommé [1] Marcus, qui le tua auprès du temple de Vesta : aussi fut tué Junius, qui confessa tout hault qu'il estoit participant de la conjuration alencontre de Galba, car il crioit à ceulx qui le tuoient, que Othon n'entendoit pas qu'on le feist mourir. Ce neantmoins les soudards luy coupperent la teste à luy et à Lacon, et les porterent toutes deux à Othon, pour en avoir des presens : mais comme dit le poëte Archilochus,

De sept tuez sur la terre gisans,
Mille en y a les tueurs s'en disans,

Aussi lors plusieurs qui ne s'estoient aucunement empeschez de ce meurtre, souillerent leurs mains et leurs espées de sang, et les monstrerent toutes sanglantes pour en avoir des presens, lesquelz Vitellius [2] feit depuis rechercher et mourir : aussi

[1] Autres lisent Murcus. *Amyot.*

[2] Celui qu'on a vu un peu plus haut proclamé par l'armée de Germanie, et qui regna après Othon pendant huit mois.

vint au camp Marius Celsus que plusieurs accusoient d'avoir suadé aux soudards qu'ilz portassent secours à Galba, et crioit la commune que lon le feist mourir : ce que toutefois Othon ne vouloit point faire : toutefois craignant de contredire à la voulunté des soudards, il leur dit qu'il ne le falloit pas occire si chauldement, pource qu'il y avoit des choses qu'il falloit premierement enquerir et sçavoir de luy : si commanda que lon le liast, et le bailla en garde à ceulx dont il se fioit le plus. Cela fait, le senat fut incontinent convoqué, là où comme si les hommes fussent soudainement devenuz tous autres qu'ilz n'estoient, ou qu'il y eust de nouveaux dieux, ilz jurerent fidelité au nom d'Othon, que luy mesme qui l'avoit jurée à Galba, ne luy avoit pas observée, et luy donnerent les noms d'*Auguste* et de *Cœsar*, estans encore les troncs des corps sans testes tous estendus sur la place, vestus de leurs robbes consulaires. Quant à leurs testes, les soudards après qu'il n'en sceurent plus que faire, vendirent celle de Junius à sa fille deux cents cinquante escus : et quant à celle de Piso, sa femme l'impetra par prieres d'un nommé [1] *Veranius* : mais celle de Galba ilz la baillerent aux serviteurs de Patrobius et de Vitellius [2], lesquelz après luy avoir fait toutes les sortes d'oultrages et de villainies dont ilz se peurent adviser, la jetterent à la fin au lieu où l'on jette les corps de ceulx que les

[1] *Lisez :* Sa femme Verania.

[2] Tacite et Suétone ne parlent que de Patrobius.

Cæsars

Cæsars font mourir : le lieu s'appelle *Sestertium*. Quant à son corps, Helvidius Priscus par permission d'Othon l'emporta, et la nuict Argius un sien affranchy l'ensepultura.

XXXIV. Voila l'histoire de Galba, personnage qui en noblesse et en richesse ne cedoit à gueres de Romains, mais en tous deux ensemble estoit le premier de son temps, ayant vescu durant les regnes de cinq empereurs tousjours en honneur et en bonne reputation : de maniere qu'il desfeit Neron par son bon nom et la bonne estime que lon avoit de luy, non par sa puissance ny par sa force. Car de ceulx qui attenterent lors de se faire empereurs, les uns ne trouverent personne qui les en reputast dignes, les autres s'ingererent et s'en reputerent dignes eulx mesmes : mais Galba y fut appellé, et obeït à ceulx qui l'appellerent, prestant son nom à la hardiesse de Vindex, en quoy faisant il fut cause que son mouvement, qui paravant se nommoit attentat de nouvelleté et rebellion, fut nommé *guerre civile*, depuis que sa faction eut pour chef un personnage que lon reputoit digne de l'empire, pourtant ne feit il pas tant son compte de prendre les affaires pour soy, comme de se donner soy mesme aux affaires : mais il faillit en ce qu'il voulut commander aux soudards que Tigellinus et Nymphidius avoient gastez par leurs flatteries, ne plus ne moins que faisoient ancienement Scipion, Fabricius et Camillus aux gens de guerre Romains de leur temps. Et estant jà usé de vieillesse il se monstra bon em-

pereur et de l'ancienne mine en ses depòrtemens envers les soudards et gens de guerre seulement: mais au demourant se laissant aller aux cupiditez de Junius et de Lacon et de ses serfz affranchiz, il ne laissa personne qui regrettast le gouvernement de son empire, mais bien plusieurs qui eurent pitié et compassion de sa mort.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'OTHON.

Othon entre en fonctions de l'empire. II. *Il fait mourir Tigellinus.* III. *Il consent, pour plaire au peuple, à porter le nom de Néron.* IV. *Emeute de la dix-septième cohorte.* V. *Othon l'appaise.* VI. *Il écrit à Vitellius. Réponse de celui-ci.* VII. *Divers présages.* VIII. *Il marche au devant des capitaines de Vitellius.* IX. *Insolence de troupes de Vitellius.* X. *Avantage remporté par les troupes d'Othon sur celles de Vitellius.* XI. *Nouvel avantage des troupes d'Othon.* XII. *Othon tient conseil de guerre. Tous ses afficiers sont d'avis de ne point hazarder le combat.* XIII. *Othon se décide à combattre.* XIV. *Escarmouches entre quelques partis des deux armées.* XV. *Othon envoie à ses généraux ordre de donner bataille.* XVI. *Causes de la défaite de l'armée d'Othon.* XVII. *Elle est battue.* XVIII. *Elle envoie des députés aux vainqueurs.* XIX. *Et prête serment de fidélité au nom de Vitellius.* XX. *Horrible carnage qui fut fait dans ce combat.* XXI. *Zèle et affection que montrent à Othon les troupes qu'il avoit avec lui.* XXII. *Discours que leur tient*

Othon. XXIII. *Il renvoie ses amis et les sénateurs qui étoient auprès de lui.* XXIV. *Il se tue* XXV. *Ses troupes, après lui avoir rendu les honneurs funèbres, se soumettent à Vitellius.*

Depuis l'an 785 jusqu'à l'an 822 de Rome, de l'Ere chrétienne 69.

O T H O N.



n [1] le nouvel empereur au poinct
Capitole, où il sacrifia, et là se feit
is Celsus, qu'il salua, et parla hu-
ay, l'admonestant d'oublier plus tost
n emprisonnement, que de se sou-
i vrance. Celsus luy feit une response
prudente, que le crime dont on l'a-
arger envers luy, faisoit foy de ses
nstrant fidele envers Galba, auquel
ulle grace obligé. Les propos de l'un
eurent grandement aux assistens. Les
e mesmes les trouverent bons. Et au
oir mis en avant plusieurs honestes et
os, il departit le temps qu'il avoit en-
nsul, en donnant partie à Verginius

r de l'an de Rome 822. Car Plutarque nous à
avoit été tué le 18 des kalandes de février,
14 janvier. Voyez les Observations.

Rufus : et à tous ceulx qui avoient esté nommez au consulat par Neron ou par Galba, il leur garda et confirma leur reng : et des prelatures et presbtrises, il en honora les plus vieux senateurs, et ceulx qui estoient de plus grande reputation. A tous ceulx du senat qui ayans esté bannis par Neron, avoient esté rappellez, il leur rendit ce qu'il peut trouver encore en estre de leurs biens qui n'avoit point esté vendu, dont les premiers et principaulx personnages de la ville, qui paravant trembloient de frayeur et d'horreur, pensans que ce ne seroit pas un homme : mais plus tost une furie et un esprit maling qui seroit venu à usuper l'empire, furent tous fort resjouiz pour la bonne esperance de regne riant et gracieux que leur donna ce commencement.

II. Mais il n'y eut rien qui tant aggrea à tous les Romains ensemble, ne qui tant luy gaignast la bienvueillance de tout le monde, que ce qu'il feit de Tigellinus, lequel estoit desjà bien puny, quand il n'y eust eu que la crainte qu'il avoit de la punition, que tout le monde demandoit de luy, ne plus ne moins qu'une debte deuë à la chose publique, et par les maladies incurables dont son corps estoit attaint. Et combien que les gens de bien et d'honneur estimassent estre un extreme supplice comparable à plusieurs morts, que les maudictes et execrables dissolutions de luxure, esquelles il se plongeoit ordinairement avec femmes deshontées et perdues, après lesquelles sa desordonnée concupiscence brusloit encore, quoy qu'il eust la mort entre les dents, en les retenant le plus longuement qu'il

pouvoit: ce neantmoins encore faschoit il au monde, de ce qu'un tel meschant voyoit le soleil, après en avoir fait perdre la lumiere et la veuë à tant de si grands personnages. Othon l'envoya querir: car il se tenoit en des maisons de plaisance aux champs près la ville de Sinuesse, où il faisoit sa demourance, ayant tousjours des vaisseaux tous prestz en la coste de la marine pour s'en fouir plus loing, si besoing luy en estoit. Il essaya premierement de gaigner par argent celuy qui avoit la commission de l'emmener, et luy persuader qu'il le laissast eschapper: mais qnand il veit qu'il ne le pouvoit faire, il ne laissa pas pourtant de luy donner des presens, et luy pria de luy donner à tout le moins loisir de razer sa barbe: l'autre le luy conceda: et lors Tigellinus prit un rasouer duquel il se couppa la gorge luymesme.

III. Ainsi Othon ayant donné ce très juste contentement au peuple, ne voulut au demourant se ressentir ny venger d'aucune siene inimitié particuliere: mais pour gratifier au commun populaire, il ne refuza point d'estre appellé ès publiques assemblées des theatres, Neron: et comme aucuns particuliers eussent relevé et remis en veuë publique quelques sienes images, il ne le defendit point: ains, qui plus est, Clodius Ruffus [1] escrit qu'il fut envoyé des lettres patentes en Hespagne par des

[1] Cluvius Rufus, comme l'ont déjà remarqué plusieurs savans. Il avoit été consul l'an de Rome 798, sous l'empereur Claude.

couriers, esquelles [1] ce beau nom de Neron estoit joint à celuy d'Othon. Toutefois cognoissant que les premiers et principaux hommes de Rome ne le trouvoient pas bon, il s'en deporta et desista de le mettre en ses lettres.

IV. Ayant doncques Othon ainsi commencé à establir son empire, les soudards luy donnoient de l'ennuy, par ce qu'à tout propos ilz l'admonestoient qu'il se deffiast et se donnast de garde, defendant que les personnes d'honneur et de qualité n'approchassent de luy, soit ou pource que veritablement ilz eussent peur qu'il ne se tramast secrettement quelque conspiration alencontre de luy, pour l'amour et bienvueillance qu'ilz luy portoient, ou que ce fust une couleur affettée qu'ilz cherchassent pour troubler tout, et mettre tout en combustion de guerre: car comme luy mesme eust despesché Crispinus avec la dixseptieme cohorte, pour luy amener quelques uns prisonniers [2], et que Crispinus se preparast avant jour pour aller en sa commission, et feist charger les armes de ses soudards sur des chariots, les plus temeraires se prirent à crier que Crispinus ne couvoit rien de bon en son cueur, et que c'estoit le senat qui attentoit de remuer quelque nouvelleté, et que ces armes se portoient non pour,

[1] Voyez les Observations.

[2] Il faut traduire, d'après Tacite, ayant envoyé Crispinus pour amener la dix-septième cohorte (prétorienne), dont la résidence habituelle étoit à Ostie, ancien port, et premiere colonie des Romains, près de l'embouchure du Tibre, à gauche.

mais contre Cæsar. Ces paroles toucherent plusieurs au vif, qui s'en mutinerent : de maniere que les uns meirent les mains sur lesdicts chariots pour les arrester, les autres occirent de faict deux centeniers et Crispinus mesme, qui les vouloient empescher : et tous ensemble s'encourageans les uns les autres, tirerent droit à Rome, comme pour aller au secours de l'empereur : et là entendans qu'il y avoit bien quatre vingt senateurs qui souppoient avec luy, ilz s'en coururent droit au palais, crians que c'estoit une bonne occasion de tuer à un coup tous les ennemis de Cæsar.

V. Si fut incontinent toute la ville de Rome en grande combustion, s'attendant bien de devoir estre incontinent après saccagée, et couroient gens çà et là par le palais, se trouvant Othon luy mesme en tres grand trouble et grande destresse : car on cognoissoit evidemment qu'il avoit peur pour ceulx qu'il avoit conviez, non pas pour soymesme, les voyant tous transis de frayeur sans luy mot dire, tenans les yeux fichez sur luy, mesmement que les uns estoient venus à ce festin avec leurs femmes : si envoya soudainement les capitaines et chefz des bendes vers les soudards, leur commandant d'aller parler à eulx, et faire tout ce qui leur seroit possible pour les appaiser, et quant et quant feit lever de table les conviez, et sortir hors du palais par autres portes secrettes : et ainsi se sauverent ilz passans à travers les soudards, bien peu avant qu'ilz entrassent dedans la salle où se faisoit le festin, crians et demandans, « Que sont ilz devenuz les en-

« nemis de Cæsar »? Et luy se levant de bout sur son lict, les appaisa et addoulcit de paroles, jusques à y employer des larmes mesmes, et feit tant qu'il les renvoya tous à la fin : et le lendemain leur feit distribuer pour teste cent vingt et cinq escus [1] à chascun, puis entra dedans le camp, là où il loua la communaulté de la bonne et prompte affection qu'ilz avoient monstrée en son endroit, mais il dit qu'il y en avoit entre eulx, qui soubz couleur de bien, faisoient de mauvais offices, estans cause de faire calumnier sa bonté et son humanité, et leur constance et fidelité, les requerant qu'ilz s'en voulussent ressentir avec luy et les en punir. Tous approuverent son dire, et luy crierent tout hault qu'il le feist. Si en feit Othon saisir au corps deux seulement, de la punition desquelz il pensoit bien que personne ne se soucieroit : et à tant s'en alla.

VI. Ceulx qui l'aimoient, et qui se fioient en luy, s'esmerveilloient de ceste mutation : les autres estimerent qu'il estoit necessaire qu'il le feist ainsi pour plus gaigner le cueur des soudards, à cause de la guerre qui le menaçoit : car desjà luy venoient certaines nouvelles de tous costez, que Vitellius avoit pris authorité d'empereur, et arrivoient des courriers les uns sur les autres, qui luy apportoient advertissemens, comme il se rendoit tous les jours quelque chose à luy. D'autres aussi luy annonceoient comme les legions qui estoient à la garde des Pannonies, de la Dalmacie et Mysie, avoient esleu

[1] Grec, 1250 drachmes, 972 livres 13 sous 1 denier 1/2 de notre monnoie.

Othon. Incontinent après, luy furent aussi apportées lettres fort amiables de Mutianus et de Vespasianus, dont l'un estoit en la Syrie, et l'autre en la Judée, avec grosses et puissantes armées : sur quoy se confiant, il escrivit à Vitellius, qu'il ne meist point en sa teste entreprise plus haulte que d'un simple soudard, et qu'il luy donneroit force or et argent avec une ville, là où il pourroit vivre joyeusement en repos et fort à son aise. Vitellius luy respondit, en se mocquant de luy tout doulcement du commencement : mais depuis s'estans irritez l'un l'autre, ilz s'entr'escrivirent de fort oultrageuses et injurieuses lettres, en se reprochant l'un à l'autre, non faulsement, mais sottement et follement, les vices qu'ilz avoient : car il seroit mal aisé à discerner, lequel d'eulx deux estoit plus voluptueux, plus effeminé, moins experimenté, plus pauvre, ou plus endebté auparavant.

VII. Or se comptoit il alors plusieurs signes et presages que lon disoit estre apparus, mais la pluspart estoient bruits de ville incertains, qui ne trouvoient personne qui les advouast. Mais il y avoit dedans le Capitole une victoire montée dessus un chariot triumphal : tout le monde veit comme elle laissa aller les renes des brides des chevaux qu'elle tenoit en ses mains, comme ne les pouvant plus retenir. Et une statue de Caius Cæsar estant dedans l'isle, qui est à Rome [1] au milieu de la riviere du

[1] A Rome n'est point dans le texte. Ne seroit-ce pas plutôt l'île formée par les deux bras du Tybre à son embouchure, et appellée *l'île Sacrée*.

Tybre, sans qu'il y eust aucun tremblement de terre ne qui soufflast vent quelconque, se tourna d'Occident vers Orient, ce que lon dit estre advenu droittement environ le temps que Vespasian commencea à prendre à bon esciant les affaires en main: et y en eut plusieurs qui tournerent mesme en presage l'accident du Tybre: car il est bien vray que c'estoit la saison que les rivieres ont accoustumé d'estre pleines, mais il n'avoit jamais auparavant esté si gros, ny n'avoit perdu et gasté tant de choses comme il feit adonc, estant sorty hors de ses rives, et ayant noyé la plus grande partie de la ville mesmement à l'endroit où lon vend le bled, de sorte qu'il fut plusieurs jours que lon enduroit grande disette et grande famine à Rome.

VIII. Sur ces entrefaictes vindrent nouvelles que Cecinna et Valens, deux capitaines de Vitellius, avoient desja occupé les monts des Alpes: et dedans Rome Dolobella, homme de noble maison, fut souspeçonné par les soudards prætoriens, qu'il ourdissoit quelque sourde menée. Othon, soit ou qu'il le craignist luy, ou un autre, l'envoya en la ville d'Aquinum[1], l'asseurant qu'il n'auroit autre mal: et choisissant des personnes de qualité ceulx qu'il meneroit quant et luy, il y mena entre les autres Lucius frere de Vitellius, sans luy diminuer ny augmenter rien de l'honneur qu'il avoit: et si eut d'avantage grand soing d'asseurer sa[2] femme et sa mere, à ce qu'elles n'eussent point de peur, et or-

[1] A gauche du fleuve Liris du côté de la Campanie.

[2] De Vitellius.

donna Flavius frere de Vespasian garde et gouverneur de Rome en son absence, soit qu'il le feist pour l'amour de Neron, qui luy avoit autrefois donné le mesme honneur et la mesme authorité, laquelle Galba luy avoit depuis ostée, ou bien pour donner à entendre à Vespasian qu'il l'aimoit et qu'il se fioit en luy. Si demoura luy derriere à Bresselle, ville assise sur le Po, et envoya devant son armée sous la conduite de Marius Celsus et de Suetonius Paulinus et de Gallus et de Spurina, tous personnages de grande et illustre qualité, mais qui ne pouvoient manier ny gouverner les affaires à leur fantasie, comme ilz eussent bien voulu, pour l'insolence et la desobeïssance des soudards, lesquelz ne vouloient point d'autres capitaines [1], et disoient qu'il n'appartenoit qu'à l'empereur seul de leur commander.

IX. Vray est, que ceulx des ennemis n'estoient pas eulx mesmes gueres sages non plus, ny faciles à manier à leurs capitaines, ains estoient braves, temeraires et audacieux pour la mesme occasion: mais ilz avoient cela d'avantage, qu'ilz sçavoient bien combatre, et estoient tous aguerris et accoustumez au travail, lequel ilz ne fuyoient point: là où les prætoriens qui venoient de Rome, estoient delicats, mols et effeminez, pour le long sejour qu'ilz avoient eu sans guerre, en repos et en oisifveté dedans Rome, où ilz avoient vescu la plus part du temps en festes et en jeux, et par braverie et ar-

[1] *Lisez*: Sachant que c'étoit d'eux que l'empereur tenoit son autorité.

rogance vouloient que lon pensast qu'ilz desdaignassent les charges et courvées que leurs capitaines leur commandoient, comme estans trop dignes pour les faire, et non pas trop lasches pour en porter les travail, de sorte que quand Spurina les y voulut contraindre, il fut en danger de sa personne, et s'en fallut bien peu qu'ilz ne le tuassent, mais au moins n'espagnerent ilz villanie, oultrage, ny injure du monde qu'ilz ne luy dissent, l'appellans traistre, et luy reprochans qu'il laissoit perdre les occasions de bien conduire les affaires de Cæsar. Il y en eut mesme quelques uns, qui estans yvres s'en allerent la nuict en sa tente luy demander congé, disans qu'ilz vouloient aller, comment que ce fust, devers l'empereur, pour le charger et accuser envers luy : mais une pointure que leur donnerent leurs adversaires environ ce temps là près la ville de Plaisance, servit beaucoup à Spurina et aux affaires mesmes : car ceulx de Vitellius approchans des murailles de la ville, se mocquerent de ceulx d'Othon qui estoient aux crenaux les appellans « beaux danseurs et beaux joueurs de farces qui n'a« voient jamais rien veu que des jeux et des festes : « mais de guerre ny de faicts d'armes et de batailles « ne sçavoient que c'estoit, et que leur plus grande « prouesse estoit d'avoir trenché la teste à un pauvre « vieillard tout nud, entendans de Galba : mais de se « presenter en pleine campagne en bataille devant « des hommes, qu'ilz n'en avoient pas le courage ». Ces paroles injurieuses les picquerent, irriterent et enflammerent si bien qu'ilz vindrent d'eulx mesmes

supplier Spurina, qu'il leur commandast ce qu'il luy plairoit, et que desormais ilz ne refuseroient travail ny peril quelconque.

X. Si y eut un fort violent assault donné à la ville avec force engins : mais ceulx de Spurina en eurent l'avantage, et ayans repoulsé les assaillans avec grand meurtre, sauverent l'une des plus belles, plus grosses et plus florissantes citez de l'Italie. Si estoient les capitaines d'Othon plus accointables et plus gracieux à traitter et parler aux villes et aux hommes privez et particuliers, que n'estoient pas ceulx de Vitellius : desquelz Cecinna n'estoit ny de presence, ny de façons de faire, accessible ny populaire, ains estrange, hydeux et fascheux à le veoir seulement, un grand corps, portant à la guise des Gaulois des braguesques et des sayes à manches, et parlant en cest accoustrement aux portenseignes et capitaines Romains : et si avoit sa femme quant et luy tousjours montée sur un brave cheval, vestue pompeusement, et accompagnée d'une trouppe d'hommes d'armes choisiz de toutes les compagnies. L'autre, Fabius Valens, estoit si avaricieux, que ny le pillage des ennemis, ny les larcins sur les subjets, ny les concussions et corruptions sur les alliez et amis, ne pouvoient assouvir sa convoitise d'avoir, et semble que ce fut la cause pour laquelle ne cheminant pas assez tost, il ne se trouva pas à la premiere bataille : toutefois les autres en donnent le tort et la coulpe à Cecinna qui se hasta trop pour l'envie qu'il avoit que l'honneur de la victoire luy demourast à luy tout seul, qui fut cause, que oultre

les autres plus legeres faultes, il feit encore celle là, qu'il donna la bataille hors de temps et de saison : et puis quand ce vint au faict, encore ne la debatit il pas assez vaillamment, de sorte qu'elle cuida estre cause de tout perdre : car ayant esté repoulsé de Plaisance, il s'en alla devant Cremone qui est une autre grosse et puissante ville.

XI. Et Annius Galba [1] allant pour secourir Spurina qui estoit assiegé dedans Plaisance, quand il entendit par le chemin que ceulx de dedans estoient demourez bien plus forts, mais que ceulx qui estoient dedans Cremone se trouvoient bien pressez et en grand danger, il transporta là son armée, et s'en alla camper tout auprès des ennemis. Et depuis, les autres capitaines d'une part et d'autre, vindrent au secours de leurs gens : mais Cecinna ayant mis en embusche bon nombre de soudards bien armez, en quelques endroits pleins de bois et couverts, commanda aux gens de cheval qu'ilz marchassent devant, et que si les ennemis les venoient chocquer qu'ilz se tirassent en arriere petit à petit, faisans semblant de fouyr, jusques à ce qu'ilz les eussent attirez dedans l'embusche. Il y eut quelques traistres qui descouvrirent l'aguet à Celsus, lequel avec les meilleurs de ses hommes d'armes leur marcha bien alencontre, mais il se garda bien aussi de les poursuivre à bride abbatue, ains environna le lieu auquel estoit l'embusche, qu'il feit lever : et ce pendant manda en diligence aux gens de pied qui

[1] *Lisez* : Gallus, comme on le trouvera écrit un peu plus loin.

estoient

estoient en son camp, qu'ilz se hastassent de venir : et semble que s'ilz fussent arrivez à temps, il ne se fust pas sauvé un tout seul des ennemis, et que eulx eussent passé sur le ventre de toute l'armée de Cecinna, s'ilz eussent suivy à temps et à propos les gens de cheval. Mais Paulinus estant arrivé trop tard au secours, pour avoir marché trop laschement, fut chargé de n'avoir pas fait devoir de capitaine, tel comme il en avoit le nom : qui plus est, les communs soudards l'accusoient de trahison envers Othon, et irritoient l'empereur encontre luy, parlans d'eulx mesmes haultement, comme ayans vaincu quant à eulx, et n'ayant tenu qu'à la lascheté de leurs capitaines qu'ilz n'eussent emporté la totale victoire : mais Othon ne se fioit pas tant à eulx comme il vouloit leur imprimer opinion qu'il ne s'en deffioit aucunement. Parquoy il envoya Titianus son frere au camp, et avec luy Proclus le [1] maistre du palais, lequel avoit de faict toute l'authorité et le pouvoir de commander, mais d'apparence, c'estoit Titianus qui en avoit le tiltre d'honneur de lieutenant de l'empereur. Celsus et Paulinus alloient après, ayans le nom de conseillers et d'amis seulement, mais de puissance et d'authorité au maniement des affaires, rien du tout. De l'autre costé, les ennemis n'estoient pas en moindre trouble, mesmement ceulx que menoit Valens : car quand on apporta la nouvelle de la rencontre qui avoit esté faitte en ceste embusche, ilz se courroucerent à luy, de ce qu'ilz n'y avoit pas esté, et que

[1] Préfet du prétoire.

luy ne les y avoit pas menez pour secourir leurs gens qui y estoient demourez, de sorte qu'il eut beaucoup d'affaires à les appaiser et à les contenir, tant lz furent près de le charger : à la fin toutefois il deslogea, et s'alla joindre avec Cecinna.

XII. Mais Othon estant arrivé en son camp à Bebriacum [1], qui est une petite ville voisine de Cremone, teint conseil avec ses capitaines, à sçavoir s'il devoit donner la bataille, ou non. Si furent Proclus et Titianus d'advis, attendu que les soudards estoient bien deliberez, à cause de la victoire qu'ilz venoient de gaigner, que lon ne la devoit point differer, pource que cela ne feroit que refroidir l'ardeur de l'armée, qui ne demandoit qu'à combatre, et donner loisir à leurs ennemis d'attendre leur chef Vitellius, qui venoit luy mesme de la Gaule. Au contraire Paulinus alleguoit que les ennemis avoient toutes les forces presentes, avec lesquelles ilz esperoient les combatre et leur faire la guerre, et qu'il ne leur en defailloit rien, là où Othon attendoit une autre armée de la Mysie [2] et des Panonnies, tout aussi puissante que celle qu'ilz avoient là, pourveu qu'il sceust attendre son occasion, non pas servir à celle de ses ennemis, et que si presentement les soudards estoient bien delibe-

[1] Bedriacum, ou Betriacum, selon Cellarius, d'après les meilleurs manuscrits de Tacite et de Suétone.

[2] Mœsie. Elle s'étendoit le long du Danube qui la bornoit au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avoit à son midi la Macédoine, à l'ouest la Pannonie, divisée en supérieure en inférieure, ou en premiere et seconde.

rez estans en moindre nombre, à plus forte raison le seroient ilz encore d'avantage quand ilz auroient plus grand nombre de compagnons, et qu'ilz combatroient avec meilleure condition. Qui plus est, il remonstroit que le dilayer faisoit pour eulx, attendu qu'ilz avoient affluence de tous biens et de toutes provisions, là où à l'opposite leurs adversaires estant en païs d'ennemis viendroient à avoir bien tost faulte de vivres. Marius Celsus trouva ces raisons et remonstrances bonnes, et Annius Gallus n'estant pas present à ce conseil, ains s'estant retiré pour se faire penser d'une cheute, à cause qu'il estoit tumbé de cheval: mais Othon luy en avoit escrit pour avoir le discours de son advis: il feit response qu'il estoit d'opinion que lon ne se devoit point haster, ains attendre l'armée qui venoit de la Mysie, attendu qu'elle estoit desjà par chemin.

XIII. Toutefois Othon ne s'arresta point à ce conseil, ains le gaignerent ceulx qui concluoient à la bataille, dont on allegue plusieurs occasions: mais la principale et plus apparente fut, que les soudards qui s'appellent *Prætoriens*, qui sont les gardes ordinaires de l'empereur, essayans lors au vray que c'est de faire la profession de soudard, et de vivre en gens de guerre, regrettoient la demourance de Rome, où ilz vivoient à leur aise en jeux et en festes, sans sentir les travaux et les incommoditez de la guerre, et demandoient à ceste cause la bataille avec si grande instance, que lon ne les pouvoit pas contenir, comme s'ilz eussent deu à leur premier cry et premier elancement rompre les ennemis: et

si me semble que Othon mesme ne pouvoit plus supporter le doubte et l'incertitude de l'advenir, ny endurer plus longuement le travail de penser au danger de ses affaires, tant il estoit delicat, et non accoustumé à porter un soucy et à prendre peine: ce qui le feit ainsi se haster et se precipiter, ne plus ne moins que d'un hault rocher, à yeux clos, et jetter tout à l'adventure. Ainsi le comptoit l'orateur Secundus, qui estoit sécrettaire d'Othon: les autres racomptent que les deux armées eurent plusieurs deliberations et plusieurs vouluntez, comme de s'assembler toutes en un camp, et toutes ensemble eslire, s'ilz se pouvoient accorder, le plus homme de bien de leurs capitaines qui estoient là presens, sinon, d'assembler le senat en un lieu, et là permettre aux senateurs de eslire un empereur tel que bon leur sembleroit. Et n'est point hors de verisimilitude, attendu que ny l'un ny l'autre des deux qui se nommoient lors empereurs, n'en estoit estimé digne, que ces conseilz là ne puissent estre tumbez en l'entendement des naturelz soudards romains sages et bien experimentez, que c'estoit chose qu'ilz devoient bien abominer, que de se jetter eulx mesmes ès miseres et calamitez, que leurs predecesseurs avoient par le passé fait souffrir les uns aux autres, pour la cause de Sylla et de Marius premierement, et depuis pour Cæsar et Pompeius, et ce pour attribuer l'empire de Rome, ou à Vitellius, à fin qu'il eust dequoy fournir à son yvrongnerie et à sa gourmandise, ou à Othon, à fin qu'il peust entretenir ses delices et sa luxure desordon-

née. C'estoit l'occasion qui mouvoit Celsus à dilayer, esperant que sans travail et sans danger les affaires se pourroient accorder, et qui feit aussi que Othon se hasta pour la crainte qu'il eut de cela : mais s'en retournant à Bresselles, il feit une autre faulte non seulement en ce qu'il osta à ses gens la bonne affection de se monstrer, que sa presence et la reverence qu'on luy portoit, leur donnoit, mais aussi en ce qu'il emmena quant et soy pour la garde de sa personne, les meilleurs combatans et les plus deliberez et mieulx affectionnez, qui fussent en tout son ost.

XIV. Or advint il environ ce temps là qu'il se feit une rencontre le long du Po, par ce que Cecinna bastissoit un pont dessus, et ceulx d'Othon le vouloient empescher : mais voyans qu'ilz n'y faisoient rien, ilz meirent dedans des bateaux force fagots et autre bois sec, frotté de souffre et de poix, et mettans le feu dedans les laisserent aller à val : mais quand ilz furent au fil de l'eau, il se leva soudainement un vent sur la riviere, qui souffla ce bois qu'ilz avoient preparé pour jetter sur les ouvrages des ennemis, dont il se leva premierement une fumée, et puis incontinent après une grande flamme, qui pressa de telle sorte ceulx qui estoient dedans les bateaux, qu'ilz furent contraincts de soy lancer dedans la riviere : et ainsi perdirent leurs batteaux, et se rendirent eulx mesmes avec grande mocquerie entre les mains de leurs ennemis. D'avantage les Allemans de Vitellius s'estans attachez au combat alencontre des gladiateurs d'Othon, à qui gaigne-

roit une petite isle au milieu de la riviere, furent les plus forts, et en tuerent plusieurs.

XV. Au moyen dequoy les soudards d'Othon qui estoient dedans Bebriacum, se despitans, et demandans la bataille à toute force, Proclus les tira aux champs, et alla camper hors de la ville environ trois lieuës loing, si inconsidereement et si mal à propos, que en la saison du printemps, tout le païs d'alentour estant plein d'eaux et de ruisseaux qui jamais ne tarissent, neantmoins ilz avoient disette d'eau : le lendemain ilz voulurent partir, pour ce jour mesme aller trouver les ennemis, et leur convenoit faire plus de six lieuës. Paulinus ne voulut pas, remonstrant qu'il falloit aller tout beau, et ne se travailler pas trop, ny aller chaudement, aussi tost comme ilz seroient arrivez, las et recreuz du chemin qu'ilz auroient fait, courir sus aux ennemis qui estoient bien armez, et qui auroient eu temps de se renger en bataille tout à loisir, pendant que eulx auroient fait un si long chemin avec tout leur bagage et leur chariage. Sur quoy y ayant contrarieté d'opinion entre les capitaines, il survint de la part d'Othon un homme à cheval de ceulx que lon appelloit les *Nomades* qui leur apporta des lettres, par lesquelles Othon leur mandoit, qu'ilz ne demourassent point, et ne perdissent point temps : ains qu'ilz marchassent incontinent droit contre les ennemis. Parquoy ces lettres veuës, les capitaines feirent incontinent marcher l'armée. Cecinna entendant leur venue se trouva de prime face estonné, et soudain abandonna l'ouvrage de son

pont pour s'en retourner en son camp : là où il trouva la plus part des soudards desjà tous armez, et ayant desjà le mot de la bataille que Valens leur avoit baillé : et ce pendant que les legions prenoient leurs places pour se renger en bataille, ilz envoyerent devant escarmoucher les meilleurs hommes de cheval qu'ilz eussent.

XVI. Or estoit il couru un bruit, et ne sçait on pour quelle occasion, que les capitaines de Vitellius se tourneroient en la bataille du costé d'Othon : de maniere que quand ces hommes d'armes furent auprès des premiers de l'armée d'Othon, ceulx d'Othon les saluerent amiablement, et les appellerent *compagnons*. Ceulx de Vitellius ne receurent point ceste salutation en bonne part, ains leur respondirent en courroux, et en voix d'hommes qui avoient envie de combatre : tellement que ceulx qui les avoient saluez, s'en trouverent tous descouragez, et les autres entrerent en souspeçon et en deffiance de leurs compagnons qui les avoient saluez, les mescroyans d'estre traistres. Cela fut la premiere cause de leur desordre lors qu'ils estoient prests de venir aux mains. Et au demourant encore n'y eut il rien de leur part qui allast par ordre : car les sommiers s'allerent mesler parmy les combatans, qui feirent un autre grand desarroy. D'avantage le lieu où ilz combatoient les contraignoit de s'escarter assez loing les uns des autres, à cause de plusieurs fossez et plusieurs trenchées qu'il y avoit. Ce qui les contraignoit de s'attacher par plusieurs trouppes : et n'y eut que deux

legions seules, l'une de Vitellius, qui s'appelloit *Ravissante,* et l'autre d'Othon, qui se nommoit *Secourable*, qui se desveloppans de ces fossez, et s'estendans dessus une belle plaine rase et unie, combatirent en juste bataille ordonnée, bien longuement.

XVII. Ceulx d'Othon estoient beaux hommes, forts et vaillans de leurs personnes: mais ilz n'avoient jamais rien veu de la guerre, ny jamais n'avoient esté en bataille, que celle là: et ceulx de Vitellius estoient vieux routiers de guerre, ayans desjà passé la fleur de leur aage, qui s'estoient trouvez en plusieurs affaires. Quand doncques ilz vindrent à chocquer, ceulx d'Othon leur donnerent une charge si roide d'arrivée, qu'ilz renverserent et tuerent tout le premier reng, et gaignerent l'enseigne de l'aigle: dont ceulx de Vitellius eurent si grande honte et si grand despit, qu'ilz reprirent cueur, et se ruerent les testes baissées dessus leurs ennemis si rudement, qu'ilz tuerent premierement le coulonnel de toute la legion, et prirent plusieurs enseignes: et alencontre des gladiateurs d'Othon, qui estoient tenuz pour hommes asseurez et experimentez à manier les armes, Varus Alphenus opposa les hommes d'armes Bataviens, qui sont bas Allemans, habitans dedans une isle, à l'entour de laquelle court la riviere du Rhin. Il y eut bien peu de ces gladiateurs qui arrestassent, ains en fouit la plus part incontinent devers la riviere, là où ilz trouverent quelques enseignes des ennemis rengées en bataille, qui les meirent tous en pieces, de sorte qu'il ne s'en sauva

pas un seul : mais il n'y en eut point en tout qui se portassent si laschement que feirent les Prætoriens : car ilz n'attendirent pas seulement que les ennemis les affrontassent, ains tournerent le dos fuyans à travers leurs gens qui n'estoient point desfaits, et les emplirent de trouble et d'effroy : toutefois il y en eut un bon nombre de ceulx d'Othon, qui ayans rompu ceulx qui s'estoient rencontré de front devant eulx, repasserent à force à travers leurs ennemis victorieux, et s'en retournerent en leur camp : mais des capitaines, ne Proclus, ne Paulinus, n'oserent retourner quant et eulx, ains se destournerent redoubtans la fureur des soudards qui rejettoient la coulpe de leur desfaitte sur leurs capitaines : toutefois Annius Gallus receut dedans la ville de Bebriacum, et recueillit ceulx qui se rallierent de ceste desfaitte, en leur donnant à entendre que la bataille avoit esté egale, et qu'en plusieurs endroits ilz avoient eu advantage sur leurs ennemis.

XVIII. Mais Marius Celsus assemblant les personnes de qualité, et qui avoient charge en l'armée, meit en deliberation ce qu'ilz avoient à faire en une telle calamité et si grande occision de citoyens Romains, pource que Othon luy mesme, s'il estoit homme de bien, ne devroit plus vouloir tenter la fortune, attendu que Caton et Scipion pour n'avoir pas voulu ceder à Cæsar après qu'il eut gaigné la journée de Pharsale, sont blasmez d'avoir fait mourir, sans qu'il en fust besoing, plusieurs gens de

bien en Afrique, encore qu'ilz combatissent pour la liberté des Romains : car la fortune favorisant au reste tantost aux uns, et tantost aux autres, ne peult oster ce poinct aux gens de bien de prendre en adversité le conseil selon les malheurs qui leur survienent. Ces remonstrances persuaderent incontinent les capitaines, lesquelz s'en allerent de ce pas sonder les vouluntez des particuliers soudards, qu'ilz trouverent tous desirans la paix : si fut Titianus, d'advis qu'ilz envoyassent des ambassadeurs aux ennemis pour parler d'appointement, et prirent Celsus et Gallus la charge d'y aller pour en ouvrir le propos à Cecinna et à Valens : mais sur le chemin ils rencontrerent quelques centeniers qui leur dirent comme toute l'armée des ennemis estoit desjà en voye pour venir droit à Bebriacum, et que leurs chefs les avoient envoyez devant pour ouvrir propos d'accord et d'appointement : dequoy Celsus et son compagnon estans bien joyeux, prierent les centeniers de vouloir donques retourner quant et eulx devers Cecinna : mais quand ilz en furent bien près, Celsus se trouva en danger de sa personne, pource que les hommes d'armes qu'il avoit quelques jours au paravant batus en leur embusche, marchants lors devant, si tost qu'ilz l'apperceurent, luy coururent sus avec grands criz : mais les centeniers qui l'accompagnoient se meirent au devant et le couvrirent, aussi feirent les autres capitaines qui leur crierent qu'on ne luy feist aucun desplaisir. Cecinna entendant que c'estoit, picqua celle part et appaisa le

tumulte de ces hommes d'armes : puis ayant salué amiablement Celsus, tira quant et luy devers Bebriacum.

XIX. Mais cependant Titianus se repentant d'avoir envoyé ambassadeurs devers les ennemis, et quelques uns aussi des soudards faisans les audacieux, il les disposa sur les murailles de la ville, et tascha de donner courage aux autres de faire le semblable, et de soy mettre en defense : mais Cecinna s'approcha de la muraille, et leur tendit la main tout à cheval : et adonc il n'y eut personne qui luy voulust plus faire de resistence, ains ceulx qui estoient sur les murailles, saluerent les soudards, et ceulx qui estoient par la ville, ouvrirent les portes, et se meslerent parmy ceulx de Vitellius, qui les receurent, et ne fut fait oultrage à personne, ains s'entresaluerent et s'entrembrasserent les uns les autres : puis jurerent tous et presterent le serment de fidelité au nom de Vitellius, et se rendirent à luy.

XX. Ainsi racomptoient l'issue de ceste bataille la plus part de ceulx qui y furent, confessans neantmoins qu'ilz n'en sçavoient pas toutes les particularitez pour le desordre qu'il y eut : mais ainsi comme je passoye quelquefois parmy le champ, où fut donnée la bataille, avec Metrius Florus, personnage consulaire, il me monstra un vieil homme, qui estant lors, que fut ce faict d'armes, jeune, avoit esté en la bataille, non de son bon gré, mais par contrainte du party d'Othon ; qui nous compta qu'après le combat il fut sur le champ pour veoir la desconfiture, où il veit des monceaux de corps en-

tassez les uns sur les autres si hauts, que ceulx qui estoient au dessus, arrivoient à la haulteur de ceulx qui en approchoient [1], et dit qu'il en chercha la cause, mais qu'il ne la peult imaginer, ny trouver homme qui la luy sceust dire : car il y a bien apparence qu'en une bataille civile de citoyens d'une mesme ville, depuis que l'une des deux armées est en roupte, il s'y face plus grande boucherie que contre d'autres ennemis, à cause que l'on ny prent point de prisonniers, pource que ceulx qui les prendroient, ne sçauroient aussi bien qu'en faire : mais qu'ilz soient ainsi entassez les uns sur les autres, la cause en est mal aisée à conjecturer.

XXI. Au demourant, la nouvelle de ceste desfaitte en vint premierement obscure et confuse à Othon, comme il est assez ordinaire en chose de si grande consequence : mais puis après estans venus quelques uns blecez qui en apporterent la certaineté, ce ne fut pas de merveille à l'adventure, si ses familiers et privez amis le reconforterent, et luy dirent que pour cela il ne falloit point perdre le cueur ny l'esperance : mais l'affection que monstrerent alors les privez soudards en son endroit, surmonte et surpasse toute creance, pource ce qu'ilz ne s'en allerent, ny ne se tournerent point du costé des ennemis victorieux, ny ne penserent point à leur propre faict, voyans leur empereur desesperé, ains tous egalement s'en allerent alentour de son logis, et l'appellerent leur empereur :

[1] Le texte est tellement altéré, qu'il est impossible de se flatter de le restituer par conjecture.

puis quand il fut sorty, se prosternerent à ses pieds, ne plus ne moins que lon presente des gens couchez en un trophée, et luy baiserent les mains ayans les larmes aux yeux, le suppliant de ne les vouloir point laisser ny abandonner aux ennemis, ains se servir d'eulx et de leurs personnes, tant qu'ilz auroient une seule goutte de sang et de vie en leurs corps. Tous ensemble luy feirent ces prieres : mais il y eut un simple soudard, entre les autres, qui desguainant son espée luy dit : « Sache, Cæsar, que tous « mes compagnons sont deliberez de mourir ainsi « pour toy » : et se tua devant luy.

XXII. Mais toutes ces pitoyables choses ne rompirent ny n'affoiblirent point le cueur à Othon, lequel regardant d'un visage constant autour de luy, et jettant ses jeux par tout, leur parla en ceste maniere : « Je repute ceste journée plus heureuse pour « moy, mes compagnons, que celle-là en laquelle « vous m'esleutes et declarates premierement em- « pereur, vous voyant si bien affectionnez en mon « endroit, et me faisans un tel honneur avec une « si grande demonstration d'amitié : mais je vous « prie que ne me vueillez point frustrer d'un autre « plus grande grace, qui est de vaillamment et ho- « norablement mourir pour le salut de tant de gens « de bien que vous estes et de bons citoyens Ro- « mains. Si j'ay esté digne de tenir l'empire Ro- « main par votre election, il fault que je le monstre « maintenant en ne faignant point de despendre « ma vie pour le bien et le salut de mon païs. Je « sçay bien que la victoire n'est point entiere ne « parfaitte à mon ennemy. J'ay nouvelles que noz

« armées de la Mysie [1], et de la Pannonie sont en « chemin pour s'en venir vers moy, et qu'elles ne « sont pas à gueres de journées loin d'icy [2], tirans « vers la mer Adriatique : l'Asie, la Syrie et l'AE- « gypte, et les legions qui font la guerre en la « Judée, sont pour nous : le senat est de notre « costé, et les femmes et les enfans de noz enne- « mis sont entre noz mains : mais ceste guerre n'est « point contre un Hannibal, ny contre un Pyrrus, « ou contre les Cimbres, pour combatre à qui de- « mourera la possession de l'Italie, ains est contre « des Romains mesmes : de maniere qu'en ceste « guerre et le vaincueur et le vaincu offensent leur « païs, pource que ce qui tourne à bien aux victo- « rieux, cede tousjours au dommage de la chose « publique. Croyez que je sçay mieulx mourir que « regner, voyant mesmement que je ne sçaurois « tant profiter aux Romains quand je demoureroye « à la fin le plus fort, comme je feray en sacrifiant « ma vie pour la paix, union et concorde de mes « citoyens, et pour empescher que l'Italie ne voye « encore une autre journée, telle comme a esté « celle cy ».

XXIII. Ayant dit ces paroles, et rebouté ceulx qui le vouloient divertir de ce propos, il commanda à ses amis et à tous les senateurs qui estoient presens, qu'ilz se retirassent : et escrivit à ceulx qui estoient absens, envoya lettres aux villes par où ilz

[1] Voyez plus haut, chap. XII.

[2] L'Asie, la Syrie et l'Egypte marchent vers le golphe Adriatique, et les légions qui font la guerre en Judée sont pour nous. C.

avoient à passer, à ce qu'ilz y fussent en passant receuz honorablement, et convoyez seurement: puis approcha de luy son nepveu Cocceius qui n'estoit encore qu'un jeune garson, et le reconforta, en luy remonstrant qu'il ne devoit point craindre Vitellius, pource qu'il luy avoit conservé sa mere, sa femme et ses enfans, tout aussi soigneusement, comme s'ilz eussent esté siens: et qu'il ne l'avoit point encore voulu adopter pour son filz, encore qu'il le desirast faire, jusques à ce qu'il veist l'issue de ceste guerre: afin que s'il en demouroit vainqueur, il regnast paisiblement empereur avec luy: et s'il estoit vaincu, que pour l'adoption il ne fust point cause de sa mort. « Mais bien te commande« je cela, dit il, mon enfant, pour le dernier ad« vertissement que je te puis donner que tu n'ou« blies pas du tout, ny aussi ne mettes pas trop en « ta memoire, que tu as eu un oncle empereur ». Cela dit et fait, il ouit du bruit à la porte de son logis: c'estoient les soudards qui menaçoient les senateurs qui en sortoient, et les vouloient tuer, s'ilz ne demouroient, et s'ilz abandonnoient leur empereur. Pour ceste occasion il sortit encore une autre fois, craignant que lon ne leur feist desplaisir et feit retirer les soudards, non point en les priant ny en parlant plus à eulx gracieusement, ains en les regardant de mauvais œil en cholere si asprement, qu'ilz s'en allerent de peur. Quand ce vint sur le soir, il eut soif, et beut un peu d'eau: ayant deux espées, fut long temps à en essayer le fil. A la fin il en rendit l'une, et reteint l'autre entre ses bras: puis commencea à reconforter ses serviteurs,

et à leur distribuer liberalement son argent, aux uns plus, aux autres moins, ne le jettant point prodigalement sans consideration, comme deniers appartenans desjà à autruy, ains y gardant diligemment proportion et mesure selon le merite de chascun: puis après les avoir envoyez, alors il se reposa et s'endormit tout le reste de la nuict, tellement que ses valets de chambre l'entendoient ronfler, tant il dormoit profondement.

XXIV. Le matin il appella un sien affranchy, duquel il s'estoit servy à faire retirer et sauver les senateurs, et l'envoya veoir, s'ilz s'en estoient tous allez: et entendant qu'ilz estoient tous partis, et qu'ilz avoient eu tout ce qu'ilz avoient voulu: « Or « sus, luy dit il, advise donc maintenant toy mesme « à te monstrer aux soudards, si tu ne veux qu'ilz « te tuent, pensans que tu m'auras aidé à me don« ner la mort ». Puis aussi tost que son affranchy fut party de sa chambre, il prit son espée à deux mains, et en dressant la poincte contre son estomac, se laissa tumber dessus de son hault, sans faire autre demonstration de sentiment de douleur, sinon qu'il jetta un souspir, à quoy ceulx de dehors cogneurent bien qu'il s'estoit oultré; si se prirent incontinent ses domestiques à crier, et aussi tost le camp et toute la ville fut pleine de pleurs et de lamentations. Les soudards accoururent soudain avec grand bruit à la porte de son logis, là où ilz le plorerent en grand regret et grand deuil, s'entredisans les uns aux autres qu'ilz estoient bien lasches d'avoir fait si mauvaise garde de leur empereur, et de n'avoir pas

empesché qu'il ne se tuast pour l'amour d'eulx : si n'y en eust pas un qui partist d'auprès de son corps, combien que les ennemis approchassent fort : ains l'ayant honestement ensepvely, et basty un chantier de bois, le convoyerent en armes au feu de ses funerailles, se tenans bienheureux ceulx qui pouvoient les premiers mettre l'espaule soubz le lict pour aider à le porter : les autres s'approchans à genoux, luy baisoient sa playe : les autres luy prenoient et baisoient les mains : les autres qui n'en pouvoient approcher, l'adoroient, et luy faisoient la reverence de loing : et y en eut, qui après que lon eut mis le feu dedans le buscher, se tuerent eulx mesmes au long du feu, sans qu'ilz eussent receu aucun bienfaict du trespassé, au moins dont on eust cognoissance, ne qu'ilz eussent occasion de rien craindre de celuy qui estoit demouré victorieux. Mais il me semble que jamais roy ne tyran n'eut si ardente ne si furieuse convoitise de regner, comme ceulx là desirerent estre commandez par Othon, et luy obeïr, attendu que ce desir là ne leur passa point non pas mesme après sa mort, ains leur demoura si bien empraint en leurs cueurs, qu'à la fin il se resolut en une haine capitale et irreconciliable alencontre de Vitellius : mais cela se declarera ailleurs en temps et lieu.

XXV. Au reste, ayans mis en terre les cendres de Othon, ilz luy dresserent une sepulture, laquelle ne fut point ny en grandeur de structure, ny en magnificence d'inscription subjette à l'envie : car j'ay veu son monument en la ville de Bresselles, qui

est de moyene apparence, et l'inscription de dessus translatée de latin, ne contient autre chose sinon que c'est la sepulture de Marcus Othon. Il mourut en l'aage de trente sept ans, et ne jouït de l'empire que trois mois, et y eut autant de gens en nombre, et d'aussi notables, qui louerent sa mort, comme de ceulx qui blasmerent sa vie : car n'ayant vescu gueres plus honnestement que Neron, il mourut plus magnanimement. Au reste, ses soudards, comme Pollio l'un de leurs capitaines les pressast de jurer promptement fidelité à Vitellius, s'en courroucerent à luy, et entendans qu'il estoit encore demouré quelques senateurs, ilz ne demanderent rien aux autres, mais ilz feirent de la fascherie à Verginius Rufus : car ilz s'en allerent en son logis en armes, et l'appellans par son nom, luy commanderent qu'il prist la charge d'eulx, et [1] qu'il allast comme ambassadeur interceder pour eulx : mais luy pensa que ce seroit follement fait à luy d'accepter la charge d'eulx lors qu'ilz estoient vaincus, attendu qu'il l'avoit refuzée quand ilz avoient vaincu : joint aussi qu'il craignoit d'aller en ambassade devers les Allemands, lesquelz il avoit forcez à beaucoup de choses oultre leur voulunté : parquoy il se sauva par une porte de derriere : ce que les soudards ayans entendu, se laisserent à la fin conduire à prester le serment de fidelité au nom de Vitellius, et se joignirent à ceulx de Cecinna, moyennant que tout le passé leur fut pardonné.

[1] Le grec dit au contraire, qu'il choisit d'être ou leur général ou leur député auprès des vainqueurs.

Fin des Vies de Plutarque de la Traduction d'Amyot.

LES VIES

D'ANNIBAL ET DE SCIPION,

aussi par plutarque —

TRADUITES PAR CHARLES DE L'ECLUSE,

POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANNIBAL.

Annibal est appellé par Asdrubal en Espagne. II. *Il est nommé général de l'armée des Carthaginois.* III. *Il se détermine à entreprendre la guerre contre les Romains.* IV. *Il remporte une victoire sur les Carpentaniens et autres peuples d'Espagne.* V. *Il assiège Sagunte.* VI. *Ruine de Sagunte.* VII. *Les Romains envoient des ambassadeurs à Carthage pour s'en plaindre.* VIII. *Préparatifs d'Annibal pour passer en Italie.* IX. *Il traverse les Pyrénées.* X. *Il bat les Volces.* XI. *Il s'avance vers les Alpes.* XII. *Il passe les Alpes.* XIII. *Il bat Scipion près du Tecin.* XIV. *Il joint Sempronius auprès de Trebie.* XV. *Il le défait.* XVI. *Il entre dans la Toscane.* XVII. *Il arrive au lac Trasymène.* XVIII. *Il y remporte une grande victoire sur le consul Flamininus.* XIX. *Caractère d'Annibal.* XX. *Fabius nommé dictateur.* XXI. *Conduite du nouveau général.* XXII. *Dangers où se trouve Annibal.* XXIII. *Ruse par laquelle il en échappe.* XXIV. *Avantage remporté par Minucius sur un parti de l'armée d'Annibal.* XXV. *Minucius est battu, et sauvé par Fabius.* XXVI. *Annibal vient camper auprès de Cannes.* XXVII. *Imprudence de Térentius Varron.* XXVIII. *La bataille s'engage.* XXIX. *Victoire complette d'Annibal.* XXX. *Fermeté des Romains à la réception de cette nouvelle.* XXXI. *Annibal est reçu dans Capoue.* XXXII. *Perrolla est détourné par son père*

du dessein de tuer Annibal. XXXIII. *Decius Magius livré à Annibal.* XXXIV. *Magon va porter à Carthage la nouvelle de la victoire.* XXXV. *Annibal prend ses quartiers d'hiver à Capoue.* XXXVI. *Plusieurs échecs soufferts par Annibal.* XXXVII. *Il est battu par Marcellus.* XXXVIII. *Il s'empare de Tarente.* XXXIX. *Avantages remportés par Annibal.* XL. *Il essaie inutilement de faire lever le siége de Capoue.* XLI. *Il va camper aux portes de Rome.* XLII. *Il se retire.* XLIII. *Capoue se rend aux Romains.* XLIV. *Annibal bat le proconsul Fulvius.* XLV. *Bataille entre Marcellus et Annibal.* XLVI. *Plusieurs batailles entre Marcellus et Annibal.* XLVII. *Mort de Marcellus.* XLVIII. *Annibal essaie en vain de surprendre Salapie.* XLIX. *Claudius Néron remporte plusieurs avantages sur Annibal.* L. *Défaite et mort d'Asdrubal.* LI. *Comment Annibal se soutint encore quelque temps en Italie.* LII. *Il repasse en Afrique.* LIII. *Il entreprend de traiter de la paix avec Scipion.* LIV. *Bataille de Zama.* LV. *Annibal conseille la paix aux Carthaginois à quelques conditions que ce soit.* LVI. *Il se retire auprès d'Antiochus.* LVII. *Conversation d'Annibal avec Scipion.* LVIII. *Bons conseils qu'il donne à Antiochus, mais qui ne sont pas écoutés.* LIX. *Annibal à la tête des vaisseaux d'Antiochus est vaincu auprès de Magnésie.* LX. *Il se retire auprès de Prusias, roi de Bithynie.* LXI. *Il bat le roi Eumène avec la flotte de Prusias.* LXII. *Il s'empoisonne.* LXIII. *Divers jugemens sur la conduite de Flamininus.*

Depuis l'an 506 env. jusqu'à l'an 572 de Rome, av. J.C. 182.

H A N N I B A L.



nous ramenons en memoire la premiere guerre
ique [1], que les Carthaginois ont euë contre les
nains, il se trouvera beaucoup de capitaines,
uelz par la gloire de leurs haults faits ont laissé
urs successeurs une grande renommée. Mais il
s'en trouvera point entre les capitaines Cartha-
ois, qui ait plus esté loué de tous auteurs et
ecs et Latins, que Amilcar pere d'Hannibal,
nommé *Barca*, homme sans doubte vertueux,
our la saison d'alors très expert en l'art militaire.
uy sousteint premierement en Sicile, plus long
ps que lon eust pensé, l'effort des Romains,
uelz avoient grandement endomagé la chose
lique de son païs. Puis après en la guerre d'Afri-
, lors que les soudards mercenaires par leur
tion mirent la chose publique des Carthaginois
extreme danger, il appaisa si vertueusement la-

Commencée l'an 490, et terminée l'an 513 de Rome, avant
. 241.

dite sedition qu'au jugement d'un chascun il estoit luy seul conservateur de son païs. Il fut après envoyé pour gouverneur et capitaine en Hespagne [1] (auquel temps il mena, dit-on, avec luy son filz Hannibal encores jeune enfant) là où il fit plusieurs actes dignes de memoire. Finablement à la neufieme année après son arrivée en icelle province, il mourut combatant vaillament contre les Vetheons [2]. Or après qu'il fut mort, Asdrubal son gendre, que les Carthaginois aidez de la faveur de la faction et partialité Barciniene avoient ordonné capitaine general sur toute l'armée, tint le gouvernement environ huit ans. Iceluy appella en Hespagne Hannibal un peu après la mort de son pere, mesmement contre le gré des chefs de la faction contraire, à fin que comme il avoit auparavant de son enfance commencé d'estre instruit en l'art militaire du vivant d'Amilcar, ainsi pareillement estant parvenu à un plus grand aage, il s'accoustumast aux dangers, travaux, et tous autres exercices de guerre.

II. Or combien qu'au commencement, la memoire du pere luy servit d'un grand poinct pour acquerir la faveur des soudards : luy mesmes toutefois bien tost après pratiqua si bien par sa diligence et industrie, que les vieilles bendes, en oubliant tous autres capitaines, n'eurent envie de choisir autre gouverneur que luy. Car il se trouvoit avoir toutes

[1] L'an de Rome 517. Annibal avoit neuf ans.

[2] Il fut tué dans un combat l'an de Rome 526., avant J. C. 228, après avoir commandé près de neuf ans. Les Vettons étoient un peuple de la Lusitanie ou Portugal.

›erfections que lon sçauroit desirer en un sou-
ιin capitaine. Il estoit d'un conseil prompt à
:uter toutes haultes entreprises, et accompagné
dustrie et de hardiesse. Il avoit un cueur invin-
e à tous dangers et adversitez du corps, par les-
lles plusieurs autres se trouvent empeschez de
e leur devoir. Il faisoit de guet non plus ne
ns que les autres, et estoit prompt et adroit à
e toutes choses requises, soit en un vaillant
dard, ou en un bon capitaine. En ceste sorte
ta Hannibal les armes l'espace de trois ans soubs
:onduite d'Asdrubal. Auquel temps il gaigna si
ι les cueurs de toute l'armée, qu'incontinent
ès le decès d'Asdrubal [1], il fut par un commun
ord de tous les soudards choisy pour estre capi-
ıe general. Et fut une telle prerogative militaire
s aucun contredit approuvée des Carthaginois,
yenant la faveur de la partialité Barcinienne. Or
ınibal estoit aagé de vingt six [2] ans lors qu'il fut
laré capitaine en chef par les soudards. Car desjà
:emps que son pere le mena en Hespagne, il
it neuf ans, depuis lequel temps jusques à la
rt d'Asdrubal, y a selon Polybe dix sept ans.

II. On il n'eut plustost acquis la superinten-

Assassiné par un Gaulois, pour venger, dit Tite-Live, la
t de son maître.

Cornelius Nepos dit qu'il n'en avoit pas tout-a-fait vingt-
, Polybe n'a dit, que je sache, nul part dix-sept ans.
›eut le conclure en réunissant les différens nombres. Mais
eut aussi n'en conclure qu'un peu plus de seize, et par
ıéquent que vingt-cinq pour Annibal.

dence dessus le camp et l'administration de la chose publique, qu'il ne se resolust de faire la guerre aux Romains, ainsi que desjà long temps auparavant il avoit pourpensé. Car en premier lieu il nourissoit une haine commune presques à tous les Carthaginois contre les Romains, causée de la perte de Sicile et de Sardaigne. Puis encores leur portoit il en son particulier une rancune, prise comme par succession hereditaire de son père Amilcar, lequel avoit esté le plus grand ennemy des Romains, qu'ilz eurent oncques entre tous les capitaines Carthaginois. Sur quoy on trouve par escrit, que lors qu'il dressoit son equipage pour passer en Hespagne, il contraignit Hannibal encores jeune enfant, de s'obliger par serment, en un sacrifice qu'il feit, que aussi tost que l'aage le permettroit il se monstreroit estre enuemy aux Romains. La memoire et recordation desqnelles choses se representoit incessamment aux yeux du jouvenceau, comme une idée de la haine paternelle, et le pressoit tousjours de chercher tous moyens pour pouvoir ruiner l'empire Romain. Oultre ce que la partialité Barciniene ne cessait de le stimuler instamment à ce, à fin qu'il se rendist grand et puissant par le moyen des armes et de la grandeur de son estat. Ces causes doncques tant publiques que particulieres incitantes Hannibal d'entreprendre la guerre contre les Romains, donnerent occasion au fier jeune homme d'innover les choses par tel moyen.

IV. Il y avoit en ce temps là les Saguntins qui estoient comme l'entredeux des frontieres des Ro-

mains et des Carthaginois, lesquelz avoient esté laissez libres par l'accord et appointement de la paix. Iceulx s'estoient depuis tousjours tenus du party des Romains, et au moyen de la ligue faite avecques eulx, estoient estimez très fideles à l'empire Romain. Parquoy Hannibal pensa en soymesme, qu'il ne pourroit trouver occasion plus propice pour faire despit aux Romains, et allumer le feu à luy tant aggreable, que de travailler par guerre les Saguntins leurs confederez. Mais avant que de les assaillir ouvertement, il delibera mener son armée contre les Olcades et autres peuples de delà le fleuve Iberus, et après que ceulx là se seroient rendus, trouver quelque occasion de nuire aux Saguntins, pour faire sembler que la guerre auroit plus tost esté encommencée par les Saguntins, que esmuë par luy de faict à pensé. Après doncques avoir forcé les Olcades à se rendre, il se vint ruer sur les Vacceïens, degasta leurs plaines, forcea plusieurs citez, et prit Hermandice et Arbocole villes très opulentes. Or avoit il reduit soubs son obeïssance presque tout le païs, quand plusieurs fugitifs de Hermandice [1] s'accourageans l'un l'autre conjurerent contre luy, assemblerent gens et attirerent à leur party les fugitifs Olcades. Puis persuaderent aux Carpentaniens [2],

[1] Ou Salmantique, aujourd'hui Salamanque, au royaume de Léon.

[2] Ce peuple étoit à-peu-près au milieu de l'Espagne, les Olcades sur leur droite un peu en tirant au sud, les Vacceiens à leur gauche, en tirant au nord-ouest.

qui estoient leurs voisins, que d'un commun accord ilz assaillirent Hannibal à desprouveu si tost qu'il seroit de retour. Eulx qui estoient peuples ne desirans rien tant que de combatre, veu mesmement qu'encores se ressentoient des injures et oultrages receus, receurent aiseement un tel conseil: Si qu'ils prindrent les armes, et s'estans assemblez en grand nombre (car ils estoient plus de cent mille) allerent assaillir Hannibal à son retour des Vacceïens le long du fleuve Tagus. A l'arrivée desquels l'armée des Carthaginois s'arresta tout court, et y eut pour tout l'ost grande crainte et estonnement. Et n'est à douter, qu'ils n'eussent receu une bien grande playe, si lors qu'ilz se trouvoient effroyez par la soudaine arrivée des ennemis, et mesmement chargez de gros butin, ils se fussent attachez à gens si furieux. Quoy considerant, Hannibal, comme prudent capitaine qu'il estoit, ne voulut combatre, ains fit asseoir son camp au dit lieu. Puis la nuict ensuyvant passe son armée oultre le fleuve au moindre bruit que ce pouvoit, laissant l'endroit où l'ennemy pouvoit passer plus à son aise, desert et desprouveu de garde, à fin que par une crainte simulée, il attirast les Barbares à passer le fleuve, pour user de l'occasion qui se presentoit. Et comme il estoit le plus fin et rusé capitaine de son temps, aussi ne fut il frustré de son attente et de l'issue du bon conseil qu'il avoit prins pour abuser l'ennemy. Car les Barbares farouches de nature, et par trop se confians en leur grande multitude, pensans que les Carthaginois fussent espouvantez, se vindrent jetter de grande

furie dans l'eau. Là où se trouvans en desordre et empestrez, mesmes avant que tout peussent passer la riviere, furent assailliz par les Carthaginois, premierement par aucunes gens de cheval, et puis après par toute l'armée, de sorte qu'il y en demoura grand nombre de tuez, et le reste fut tourné en fuitte.

V. Après laquelle victoire toutes nations de là le fleuve Iberus se rendirent, excepté les Saguntins : lesquelz combien qu'ilz veissent Hannibal si prochain, se toutefois confians en l'amitié des Romains, se meirent en defense : et depescherent quant et quant ambassadeurs à Rome, pour remontrer au senat le danger où ilz estoient, et pour demander secours contre leur très grand ennemy qui les poursuivoit de si près. Les ambassadeurs envoyez à Rome estoyent à grand peine sortis d'Hespagne, quand Hannibal en pleine guerre vint avec toute son armée mettre le camp devant Saguntus [1]. Laquelle chose estant rapportée à Rome, et deliberé qu'on eut un conseil sur les oultrages faits à leurs alliez, les senateurs allans assez froidement en besongne, envoyerent par decret P. Valerius Flaccus, et Q. Fabius Pamphilus vers Hannibal, pour luy denoncer, qu'il eust à se retirer de devant Saguntus : et en cas qu'il n'y voulust entendre, ilz allassent de là à Carthage les requerir qu'ilz eussent à leur delivrer Hannibal leur capitaine, comme celuy qui avoit rompu la paix. Polybe escript que les-

[1] Sur la côte vis-à-vis Majorque. C'est à-peu-près le même emplacement où se trouve aujourd'hui Morviedro.

dits ambassadeurs furent ouis d'Hannibal, mais qu'ilz eurent une response bien froide. Live au contraire dit, qu'oncques ilz ne furent ouis, ny mesmes eurent accès au camp. Tous deux s'accordent toutefois en cela, qu'ilz s'en vindrent quant et quant en Hespagne, puis après passerent en Afrique et tirerent à Carthage, là où après avoir exposé leur charge au conseil, ils eurent la faction Barciniene tant contraire, qu'ils s'en retournerent à Rome avecques peu d'honneur, et mesmes sans rien avoir fait.

VI. Or y avoit il au senàt de Carthage deux partialitez et factions contraires. L'une desquelles avoit desjà pris son commencement dès le temps que gouvernoit Amilcar surnommé *Barça*, et estoit escheuë comme par succession hereditaire à son fils Hannibal: si fut elle depuis si bien augmentée, et parvint en un si hault degré de puissance, que tant au dehors qu'au dedans elle tenoit la preeminence et premier lieu à l'endroit des causes et jugemens. De l'autre estoit chef Hanno, homme grave et de souveraine dignité en la mesme republique, mais estimant plus le repos et tranquillité, que non pas la guerre. Ce fut luy seul, comme on dit, qui lors, que les ambassadeurs Romains vindrent à Carthage se plaindre des oultrages faicts à leurs alliez, advisa contre la voulunté presque de tout le senat, que la paix fust entretenuë et gardée avecques eux, et conseilla qu'on se donnast garde de la guerre, qui seroit quelque jour cause de la ruine de leur païs. Certainement si les Carthaginois eussent voulu plus-

tost s'arrester au conseil de Hanno, que prendre esgard à son affection, suivans l'auteur de paix, et non point s'amuser après ceux qui conseilloient la guerre, ils s'en fussent mieux trouvez mesmes à l'endroit de leur republique. Mais en se laissant mener à la fureur et convoitise d'un seul jouvenceau, ils donnerent occasion à tant de maux qui depuis leur sont arrivez. Parquoy c'est une chose bien requise aux hommes prudens et bons gouverneurs de choses publiques, d'avoir tousjours plus d'esgard au commencement des affaires qu'à la fin, et d'attenter toutes choses par conseil avant que avoir recours aux exploits de guerre. Or les Saguntins se voyans assiegez par Hannibal, et que contre tout droit et raison on leur faisoit la guerre, ils sousteindrent constamment le siege par plusieurs mois mesmes. A la fin, non obstant qu'Hannibal eust plus de gens (car il avoit, ainsi qu'on dit, en son camp cent cinquante mille combatans) et qu'une grande partie des remparts fust abatue, si aimerent ils encore mieulx d'attendre le saccagement de leur ville, que de se rendre à la mercy de leur ennemy mortel. Aucuns disent que Saguntus fut prise huit mois [1] après le siege commencé, ausquels Live ne

[1] Polybe dit formellement le huitième mois : or Polybe nâquit l'an de Rome 548, et Sagunte fut prise l'an de Rome 535, et Polybe avoit fait le voyage d'Espagne, comme il nous l'apprend lui-même, pour s'instruire à fond des choses dont il auroit à parler dans son histoire. C'est de cette époque que date la première année de la deuxième guerre Punique, concourant avec la cinq cent trente-sixième de Rome, Sagunte ayant été prise à la fin de la précédente.

semble accorder, ne mesmes declarer autre certain temps du siege tenu.

VII. Or la prise de ceste ville tant opulente servit grandement et en beaucoup de sortes aux entreprises d'Hannibal : car estants esmues de l'exemple de ce saccagement plusieurs villes, qui pour se fascher d'estre subjectes aux Carthaginois estoient en bransle de se revolter, se maintindrent en leur devoir, mesmes les soudards reprindrent courage, voyans les riches despouilles qui leur estoient departies parmy le camp. Or il envoya à Carthage de grands presents du butin des Saguntins, au moyen desquelz il prattiqua les principaux de la ville, et les rendit plus prompts à la guerre, qu'il avoit deliberé mener contre le peuple Romain, non en Hespagne comme plusieurs pensoient, mais en Italie mesme. Durant ces choses, les ambassadeurs retournerent de Carthage à Rome, et declarerent en plein senat la froide reponse qu'ilz avoient euë, lors que presque au mesme temps furent advertis du sac de Saguntus. Dont à ceste occasion les Romains se repentirent grandement (combien que trop tard) de n'avoir donné secours et assistance à leur amis en un si extreme danger. Parquoy le senat ensemble et tout le peuple esmeus de très grande pitié, et quant et quant enflambez de courroux, departirent la charge des provinces aux Consulz : sçavoir est, des Hespagnes à P. Cornelius [1], et de l'Afrique ensemble et de la Sicile à T. Sempronius. Puis après

[1] Scipion qui fut tué en Espagne après beaucoup de succès, aussi bien que son frère Cneius Scipion, l'an de Rome 542.

aucuns

aucuns des plus grands de la ville furent envoyez ambassadeurs à Carthage, pour faire leurs remonstrances en plein senat se complaignants de la treve rompue, et leur mettans devant les yeux la cause et origine de la guerre future, et quant et quant leur denoncer hardiement la guerre après avoir declaré le motif et occasion d'icelle proceder de leur costé. Qui fut receuë des Carthaginois avec une bravade pareille. En quoy neantmoins furent mal conseillez, ainsi que l'effect et l'issue de la guerre l'ont à la parfin bien declaré.

VIII. Or ayant Hannibal entendu ce qu'avoit esté faict au senat de Carthage, et luy semblant advis qu'il estoit plus que temps, de passer en Italie, ainsi que dès le commencement avoit proposé, il fit equipper en très grande diligence tout son bagage et tenir ses vaisseaux prests, demanda subside et renfort des villes qui luy estoient les plus fideles, et donna charge que toutes les bendes se trouvassent à Carthage la neufve. Et venu qu'il fut à Gades [1], il ordonna bonnes garnisons ès lieux les plus commodes d'Afrique et d'Hespagne, chose qui luy sembloit sur toutes autres estre la plus necessaire, à fin que quand il tireroit en Italie, les Romains ne s'en vinsent emparer. Pourtant envoya-il en Afrique douze cents hommes de cheval, et treize mille hommes de pied Hespagnols. Et fit venir de divers endroits d'Afrique quatre mille soudards, ausquels il bailla Carthage en garde, ayant par ce moyen et des ostages et des soudards. Et laissa le

[1] Aujourd'hui Cadix.

gouvernement d'Hespagne à son frere Asdrubal, luy baillant une armée de cinquante vaisseaux de guerre et jusques à deux mille hommes de cheval et douze mille de pied. Voilà les garnisons qu'il laissa ès deux provinces : non que pourtant il pensast qu'elles fussent suffisantes pour resister à la puissance des Romains, là où le fort de la guerre seroit tourné en Hespagne ou en Afrique : mais par ce qu'il les estimoit ainsi estre assez bien munies pour empescher l'ennemy de gaigner païs, jusques à tant, que ayant mené son armée par terre, il eust fait entrée en Italie. Veu mesmement qu'il n'ignoroit pas, que les Carthaginois estoient assez puissants pour lever nouvelle armée là où ils eussent voulu, et le besoing s'en fust adonné pour luy envoyer nouveau renfort jusques en Italie. Car après qu'ils eurent repoulsé arriere d'eulx ceste tant perilleuse guerre, suscitée par l'indignation des mercenaires [1], ayans tousjours depuis esté victorieux, premierement soubs la conduite d'Amilcar, puis soubs celle de Asdrubal, et finablement soubs Hannibal, ils avoient en telle sorte augmenté leur puissance, que au temps qu'Hannibal vint en Italie, leur empire estoit d'une bien grande estendue. Car ils tenoient toute la coste d'Afrique qui est contre la mer Mediterranée, depuis les autels des Phileniens, qui ne sont gueres loing de la grande Syrte, jusques aux colonnes de Hercules, et a de longueur [2] deux mille pas. Et estants passez le destroit qui fait le depart

[1] Commencée l'an de Rome 513, terminée l'an 516.
[2] Ce lieu est corrompu. L'Ecluse. Voyez les Observations.

de l'Afrique à l'Europe, avoient occupé presque toute l'Hespagne jusques aux monts Pyrenées qui separent l'Hespagne des Gaules.

IX. Or ces choses ainsi constituées en Afrique et en Hespagne, Hannibal retourna à Carthage la neufve [1], là où il avoit son armée en bon equippage et desjà toute preste. Et ne voulant plus differer, fit assembler ses gens, et leur donnant bon courage avec grandes promesses, loua la fertilité d'Italie, et leur fit grand cas de l'amitié et alliance des Gaulois. Finablement les admonesta de marcher gayement. Le jour ensuivant il partit de Carthage, et mena son armée le long de la plage jusques au fleuve Iberus. On dit que la nuict ensuivant s'apparut à Hannibal dormant un jouvenceau de terrible regard, lequel premierement l'incitoit de le suivre en Italie: mais que puis après il vit un serpent de grandeur desmesurée faisant un très grand bruit: et comme il desiroit sçavoir que cela pouvoit signifier, il luy sembloit avoir entendu que c'estoit la destruction de l'Italie. Il ne se fault esmerveiller, si le grand soing et solicitude que pour la guerre d'Italie il prenoit le jour, luy engendroient la nuict des fantosmes representans la similitude ou de victoire ou de destruction et d'embrazemens et autres calamitez de guerre. Car bien souvent il advient, comme dit l'orateur, que nos pensées et paroles engendrent en reposant telles choses que le poëte Ennius escrit d'Homere, c'est à sçavoir comme sont celles

[1] Carthagène au royaume de Murcie, sur le bord de la mer.

desquelles le plus souvent il pensoit et tenoit propos.

X. Or après qu'Hannibal eut passé les monts Pyrenées, et qu'il eut gaigné le cueur des Gaulois à force de presents, il arriva en peu de jour à la riviere du Rhosne. Or le Rhosne prent sa source non gueres loing de celles du Rhin et du Danube, et ayant fait environ quarante neuf lieuës de païs, entre au lac de Geneve, puis sortant de là, se tourne vers occident, en divisant par quelque espace les Gaulois, et puis prenant accroissement de la Saone et d'autres rivieres, se vient en la fin descharger en la mer par plusieurs bouches entre les Volces [1] et Cavariens [2]. Les Volces tenoient alors les deux rives du Rhosne, et estoient fort peuplez, voire les plus riches et plus puissants d'entre toutes les nations Gauloises. Lesquels ayants entendu la venue d'Hannibal, passerent la riviere, et s'estants mis en armes se teindrent au bord d'icelle pour empescher les Carthaginois de passer. Car combien qu'Hanniblal eust prattiqué tous les autres Gaulois, si n'avoit il toutefois tant sceu gaigner à l'endroit de ceux cy ne par presents, ny par menaces qu'ils voulussent plustost experimenter l'amitié des Carthaginois, que leur force. Parquoy voyant bien qu'il falloit manier un tel ennemy plus tost par finesse, il commanda à Hanno fils de Bomilcar, de

[1] Ils habitoient le Languedoc et le Roussillon. Ils ne s'étendoient pas au-delà du Rhône.

[2] Ils occupoient une partie du Dauphiné. Avignon étoit leur métropole.

passer secrettement le Rhosne avec une partie de l'armée, et d'aller charger les Gaulois au desprouveu. Iceluy donc ainsi que avoit esté commandé fit un long chemin, et ayant passé la riviere où elle estoit plus gueablé, se monstra près du camp des ennemis, avant qu'il fust apperceu d'eulx, ou mesmes qu'ils peussent sçavoir que c'estoit. Les Gaulois entendans le cry en derriere d'eulx, et se voyant pressez de front par Hannibal, lequel avoit plusieurs bateaux tous prests pour passer ses gens, sans avoir loisir ou de prendre conseil, ou de recourir aux armes, abandonnerent le camp et se meirent à fouyr à val de roupte. Lesquels estant ainsi chassez de l'autre costé de la rive, le reste de l'armée des Carthaginois passa la riviere sans aucun danger.

XI. Or en ces entrefaittes P. Cornelius Scipion, qui un peu auparavant estoit arrivé à Marseille, oyoit un continuel bruit de l'armée d'Hannibal. Dont à fin d'en estre plus asseuré, il envoya une bende de gens de cheval d'eslite pour espier et entendre quel estoit le conseil des ennemis, lesquels allans en grande haste, ainsi que leur avoit esté commandé, vindrent à rencontrer cinq cents chevaliers Numidiens aussi envoyez par Hannibal pour descouvrir l'armée des Romains, lesquels ils vindrent charger soudainement, et après s'estre vaillamment combatus d'un costé et d'autre, en la fin les Romains victorieux tournerent les autres en fuitte non sans perte de beaucoup de leurs gens, si que toutefois le plus grand nombre des tuez estoit du costé des ennemis. Hannibal donc par ce moyen

informé du lieu où estoient les Romains, se trouvoit en grand doute s'il devoit poursuivre son chemin en Italie, ou bien mener son armée à l'encontre du consul pour lors present, et en mettant le tout en hazard en attendre l'issue. A la fin comme il balançoit d'un costé et d'autre discourant en son esprit plusieurs choses, et incertain à quoy principalement il se devoit resouldre, les ambassadeurs des Boiens [1] luy persuaderent de mettre toutes autres choses en arriere pour passer en Italie. Car, avant qu'Hannibal eust passé les monts Pyrenées, les Boiens ayants pris les ambassadeurs Romains par cautelle, porté grand dommage au præteur Manlius, et solicité les Insubriens [2], s'estoient rebellez et suivoient le party d'Hannibal, et ce principalement, à cause que les Romains avoient repeuplé Plaisance et Cremone. Hannibal doncques persuadé par leur conseil, deslogea de là, et marchant le long de la rive contremont la riviere, parvint en peu de jours au lieu que les Gaulois appellent l'*Isle*, laquelle est faitte de la Saone et du Rhosne, qui passans par diverses montagnes se viennent là rencontrer: où est maintenant Lion ville très renommée en la Gaule, laquelle on dit avoir esté long temps après edifiée et bastie par Plancus Munatius. De là vint au païs des Allobroges [3], et ayant appaisé le discord qui estoit entre deux freres touchant

[1] Il y en avoit une partie entre la Loire et l'Allier; et d'autres du côté de Bordeaux et d'Auch.

[2] Habitans du Milanez.

[3] Ils occupoient partie du Dauphiné, et partie de la Savoie.

la royauté, s'en vint par la contrée des Castiniens[1] et Vocontiens jusques à la Durance. Qui est une riviere, laquelle prenant sa source ès Alpes, et de là descendant d'une grande roideur, vient s'espandre dedans le Rhosne: et comme souvent elle change de cours, aussi ne la peut on qu'à bien grand peine passer à gué. Toutefois l'ayant passée il mena son armée jusques aux Alpes par lieux descouverts, si avant qu'il en eut le moyen.

XII. Mais en les passant il y receut ainsi que lon dit de si grandes pertes, que aucuns qui ont vescu en ce temps là, afferment avoir ouy d'Hannibal mesme, qu'il y avoit perdu plus de trente mille hommes avec la plus grande partie de ses chevaux. Car il luy fallut non seulement combatre les habitans des montagnes, ains aussi forcer les difficultez et destroits des chemins, si bien, que en aucuns endroits des plus haults et aspres rochers il fut contraint d'ouvrir le passage à force de feu et de vinaigre. Or ayant passé les Alpes en l'espace de quinze jours, il descendit auprès de Turin. Dont me semble assez vray-semblable qu'il ait passé le mont vulgairement appellé *Genua*[2], qui d'un costé a le fleuve de Durance, et de l'autre prend sa descente vers Turin. Or il est bien difficile de pouvoir dire

[1] Je ne connois pas les Castiniens. Mais je trouve là chez tous les géographes, à la gauche du Rhône entre l'Isère et la Durance, les Tricastiniens, et à leur orient les Vocontiens.

[2] Je ne connois pas non plus le mont Genua ; mais je vois là les Alpes Maritimes entre la Durance, la mer, Gènes sur la côte, et au-dessus, à vingt-cinq lieues nord-ouest, Turin.

au vray, quel nombre de gens il se trouva avoir après qu'il fut passé en Italie, à cause de la diversité des opinions. Car les uns escrivent, qu'il a eu cent mille hommes de pied, et vingt mille de cheval : les autres, vingt mille hommes de pied, et six mille de cheval, tous Africains et Hespagnols. Mais les autres en comprenant les Gaulois et Liguriens, en comptent quatre vingt mille de pied et dix mille de cheval. Toutefois il est croyable qu'il n'a pas eu si grande armée comme disent les premiers, mesmement après avoir passé tant de païs, et receu tant de pertes et dommages, ne pareillement aussi petit nombre que les seconds luy donnent par leurs escrits, si on vient à considerer les hautes entreprises que depuis il a mises à chef. Tellement que l'opinion de ceulx me semble plus approcher de la verité, qui tienent le milieu entre ces deux : attendu qu'il a mené en Italie la plus grande partie des quatre vingts mille hommes de pied, et dix mille chevaux, lesquels il avoit levé en Hespagne, aussi qu'il est assez notoire, qu'un grand nombre de Liguriens et de Gaulois se vint joindre à luy, pour la grande haine que lors portoient ces nations aux Romains, qui ne cedoit mesmement à celle des Carthaginois.

XIII. Hannibal doncques estant venu de Turin au païs des Insubriens eut pour rencontre P. Cornelius Scipion, lequel party en grand haste de Marseille, et ayant passé et le Po et le Tesin, s'estoit campé non gueres loing de l'ennemy : de sorte que peu de temps après, estans tous les deux capitaines sortis pour descouvrir le camp l'un de l'autre, il se

fit une escarmouche de gens de cheval qui dura quelque temps sans pouvoir cognoistre lequel des deux avoit avantage. Mais enfin les Romains voyans le consul navré, mesmement que les chevaliers Numidiens venoient petit à petit pour les enclorre par derriere, furent contraints de reculer, et ainsi peu à peu se retirerent, et en se defendant le mieulx qu'ils peurent pour sauver le consul, parvindrent jusques en leur camp. On dit que P. Cornelius Scipion fut alors sauvé par le moyen de son fils (depuis surnommé *Africanus*) qui estoit pour lors de fort bas aage : louange qui certes (tant soit elle souveraine, mesmement en si grande jeunesse) est assez vray-semblable et conforme aux hautes choses depuis par luy executées. Or Scipion ayant ainsi experimenté combien son ennemy le surpassoit en force de chevalerie, delibera de se mettre en lieux où le camp des gens de pied seroit plus asseuré, et pourroit combattre avec plus grand avantage. Qui fut cause que la nuict ensuivant il passa le Pô, avec le moins de bruit qu'il peut, et s'en alla vers Plaisance.

XIV. Le mesme fit aussi peu de temps après T. Sempronius Longus, qui avoit esté revoqué par le senat hors de Sicile, à fin que les deux consuls gouvernassent la chose publique d'une mesme authorité, et commun accord. Hannibal semblablement les suivit avec toute son armée, et asseit son ost près le fleuve Trebie, esperant que pour la prochaineté des deux camps s'offriroit quelque occasion de combatre, ce qu'il desiroit sur toutes choses, non seulement pource qu'il ne pouvoit long temps

soustenir la guerre à faute de vivres, mais aussi pource qu'il se doutoit de la legereté des Gaulois: lesquels ainsi que bien tost s'estoient joincts à luy et avoient suivy son amitié, esmeus d'une esperance de nouvelleté, et de la renommée de la victoire de par luy obtenue, aussi pensoit il, que pour quelque occasion legere (comme si la guerre duroit long temps en leur païs) ils tourneroient toute la haine qu'ilz portoient aux Romains, contre luy comme le seul autheur de la guerre. Et pourtant cherchoit il par tous moyens occasion de pouvoir donner la bataille. Durant lesquelles menées Sempronius l'autre consul trouva une trouppe d'ennemis chargez de butin et escartez par la campagne, sur lesquels il chargea et les tourna en fuitte: et faisant conjecture de l'issue de toute la bataille par la bonne fortune qu'il avoit euë, conceut une bonne esperance de la victoire, si une fois les deux armées venoient à s'entreheurter. Parquoy desirant faire quelque chef d'œuvre, avant que Scipion fust guari, et que nouveaux consuls fussent esleuz, il delibera de sortir en bataille, voire contre le gré de l'autre consul son compagnon, lequel estimoit n'estre chose plus hors de propos que de vouloir hazarder l'estat de la chose publique, lors que presque tous les Gaulois estoient en armes contre eulx.

XV. Or Hannibal fut adverty de tous ces differents par espies qu'il envoyoit secrettement au camp des ennemis. Parquoy, selon qu'il estoit fin et ruzé, trouva incontinent un lieu assis entre les deux camps, tout couvert de hayes et buissons au-

quel il mit son frere Mago en embusche avec une trouppe de gens d'eslite. Puis donna charge aux chevaliers Numidiens d'aller courir jusques aux remparts et trenchées des Romains, et les harceler pour les tirer à la bataille. Et après avoir fait repaistre le demourant de l'armée, il les mena en bonne ordonnance, à fin d'estre prest à toutes occasions qui s'offriroient. Le consul Sempronius au premier tumulte des Numidiens, envoya soudain ses gens de cheval à l'encontre, et puis six mille hommes de pied, en la fin luy mesme sortit de son camp avec toute l'armée. Or estoit il plein hyver et faisoit un très grand froid, mesmement ès lieux enclos des Alpes et du mont Apennin. Les Numidiens selon que leur avoit esté enchargé, tiroient les Romains peu à peu deçà le fleuve Trebie, jusqu'à ce qu'estants arrivez au lieu, d'où ilz pouvoient recognoistre leurs enseignes, soudain se retournerent contre l'ennemy qui estoit en desordre. Car c'est la coustume des Numidiens, de reculer bien souvent de faict advisé, et puis s'arrester tout court, quand il leur semble temps, pour recharger l'ennemy plus au vif et de plus grande furie que devant. Surquoy Sempronius r'allia incontinent ses gens de cheval, et ordonna sa bataille, selon que le temps le requeroit, pour aller chocquer son ennemy qui l'attendoit en bataille rengée. Car Hannibal avoit jà son armée toute preste pour user de l'occasion qui s'offroit. La meslée se commencea premierement par les chevaux legers, puis après par les hommes d'armes : mais les chevaliers Romains ne pouvans

soustenir le choq des ennemis, furent bien tost rompus. Si que les legions sousteindrent la bataille d'un tel effort, et d'un si vif courage, qu'elles eussent peu resister, là où il n'y eut affaire qu'aux gens de pied. Mais d'un costé les gens de cheval et les elephans les effroyoient, et de l'autre les gens de pied les poursuivoient de fort près, combatans d'une grande furie contre des corps et affamez et engelez. Au moyen dequoy toutefois les Romains soustenans tant de maulx qui les assailloient de tous costez, d'une hardiesse et magnanimité plus grande que n'estoient leurs forces, combatirent tousjours, jusques à ce que Mago sortant de son embusche les vint charger à desprouveu avec grands cris, et que le bataillon du milieu des Carthaginois vint par le commandement d'Hannibal se jetter sur les Cennomaniens. Alors voyans les Romains que leurs alliez prenoient la fuitte, ilz perdirent courage. On dit qu'il y eut dix mil pietons Romains qui se retirerent à Plaisance passans tout au travers des ennemis. Le demourant de l'armée qui fuyoit, fut la pluspart taillé en pieces par les Carthaginois [1]. Le consul Sempronius eschappa aussi des mains des ennemis, non sans grand danger de sa personne. La victoire cousta aussi bien cher à Hannibal : car il y perdit grand nombre de ses gens, et ses elephans y furent presque tous tuez.

XVI. Après ceste bataille Hannibal courut tout le païs, mettant tout à feu et à sang : et prit quelques villes, et avec bien peu de ses gens chassa et

[1] L'an de Rome 536.

mit en fuitte un grand nombre de paisans qui s'estoient assemblez en bataille sans aucun ordre. Puis sur le commencement du printemps mit son armée aux champs plustost que le temps ne requeroit, et voulant passer en la Thoscane, fut repoulsé par une grosse tempeste, tout auprès du sommet de l'Apennin, et par ainsi contraint de remener son armée autour de Plaisance : mais bien tost après il se mit de rechef aux champs pour beaucoup de causes necessaires. Car s'il ne se fust sauvé par telle ruse, peu s'en falloit qu'il ne fust opprimé par les embusches des Gaulois, lesquels estans mal contens que la guerre duroit trop longuement en leur païs, en avoient à luy seul, comme celuy qui estoit la source et occasion de la guerre. Dont à ceste occasion se voyant forcé par le danger cogneut bien qu'il falloit se haster de passer son armée en une autre province. D'avantage il pensoit que cela luy serviroit beaucoup à entretenir sa reputation envers les estrangers, et à encourager les siens, s'il pouvoit faire apparoistre la puissance des Carthaginois estre si grande, et leur capitaine estre de si grand cueur, que d'oser aller faire la guerre en lieux si voisins de la ville de Rome. Toutes choses doncques mises en arriere, il fit marcher son camp par le mont Apennin, puis passant par le païs des Liguriens descendit en la Thoscane, par la voye qui meine au plat païs et marets d'alentour du fleuve Arnus [1]. La riviere d'Arnus estoit en ce temps là fort enflée, et se desbor-

[1] A la droite du Tybre où il va se jetter.

doit par toutes les campagnes circonvoisines. Pour ceste cause Hannibal trainant une si grande armée, ne sceut eviter qu'il ne fist grande perte de gens et de chevaux, avant que pouvoir sortir hors de ces lieux marescageux. Et de fait, luy mesme, combien qu'il fust porté sur un hault elephant, qui luy estoit demouré seul d'entre tant d'autres : pour les travaux toutefois qu'il avoit enduré sans reposer ne jour ne nuict, et pour le mauvais air, perdit l'un de ses yeux.

XVII. En ces entrefaictes C. Flaminius consul auquel avoit esté baillée la charge de l'armée de Sempronius, estoit venu à Arretium contre la vouluntè du senat, lequel estoit fasché, qu'en delaissant à Rome son compagnon Cn. Servilius, il s'estoit retiré en sa province, comme en cachette, sans ornemens consulaires, et sans sergens. Or estoit il homme fier de nature, et avoit esté grandement eslevé par la faveur du peuple, de sorte qu'il en estoit devenu si audacieux, qu'on voyoit bien à l'œil, qu'il feroit toutes choses sans consideration. Ce qu'estant parvenu à cognoissance d'Hannibal, il jugea que ce seroit le meilleur de harceler le consul, et de prendre toute peine de l'attirer au combat avant que son compagnon se joignist à luy. Parquoy faisant marcher son camp par le païs de Fesula[1] et d'Arretium[2], il gastoit et brusloit tout le païs d'alentour et le remplissoit de crainte et de frayeur,

[1] Au-dessus de l'Arnus.

[2] A la gauche de l'Arnus près du lac Clusin.

sans faire aucune fin de destruire et brusler, jusques à ce qu'il parvint aux montagnes Cretonenses [1], et puis au lac qui se nomme *Trasymene*. Ayant recogneu le lieu, il ne taschoit que de surprendre son ennemy par quelque embusche, pourtant fit il cacher des gens de cheval soubs quelques coustaux, auprès du destroit qui meine à Trasymene, et derriere les montagnes il y feit aller ses chevaux legers. Et avec le reste de son armée descendit en la campagne, estimant que le consul ne se tiendroit point coy, comme aussi il advint. Car ceulx qui ont la teste ainsi eschauffée s'abandonnent facilement et sont exposez aux embusches des ennemis, et souvent hazardent le tout par faute de vouloir croire bon conseil. Flaminius donc voyant le pais estre entierement degasté, les bleds couppez, et les maisons bruslées fit incontinent haster de marcher son armée contre l'ennemy, contre l'opinion de tous, qui estoient d'advis qu'il deust attendre son compagnon. Et estant au coucher du soleil arrivé aux destroits du lac Trasymene, fit arrester là son camp, combien que ses gens ne fussent las ny rompus du continuel travail qu'ils avoient enduré par le chemin. Et le lendemain au poinct du jour, sans autrement descouvrir le païs, passa le mont [2].

XVIII. Alors Hannibal, lequel ayant long temps auparavant tenu son cas tout prest, n'attendoit que l'occasion de bien faire, voyant les Romains s'estre

[1] De Cortonne, ville qui est entre le Tybre et l'Arnus, au-dessus du lac Trasimène.

[2] L'an de Rome 537.

jettez en la plaine, fit signe à tous ses gens de courir sus à l'ennemy. Au moyen dequoy les Carthaginois se levant de tous costez vindrent et par devant et par derriere, et par les flancs charger l'ennemy enclos entre le lac et les montagnes. Au contraire, les Romains entrans en bataille sans ordre quelconque, se combatoient estans serrez ensemble soubs un brouillas gros et espais qui leur ostoit la veuë, comme s'ils eussent esté en tenebres, de sorte que c'est une chose esmerveillable, comment et soubs quelle intention ils soustindrent si long temps la meslée, veu qu'ils estoient ainsi environnez de tous costez. Car ils combatirent plus de trois heures de long d'une si grande ardeur de courage, qu'ils n'ouïrent point le très grand tremblement de terre qui se fit alors, et jamais ne reculerent, jusques à ce qu'ils entendirent que le consul, allant de reng en reng pour donner courage à ses gens, avoit esté porté par terre et tué par un homme d'armes appellé *Ducarius*. Et lors ayant perdu leur capitaine, et se trouvans destituez de toute esperance, prindrent la fuitte les uns vers les montagnes, les autres vers le lac, desquels plusieurs furent attains en fuyant et tuez. Et en demeura [1] quinze mille sur le champ, et environ dix mille qui se sauverent par divers endroits. On dit d'avantage qu'il y en eut six mille hommes de pied, qui dès le commencement de la meslée gaignerent par grand effort la montagne, et s'arresterent sur un tertre jusques à la fin de

[1] Plutarque en la Vie de Fabius Maximus en adjouste autant de prisonniers. *L'Ecluse*.

la

la bataille, lors qu'ils descendirent soubz la foy d'Hannibal, mais ils furent trahis et taillez en pieces.

XIX. Après ceste grande victoire, Hannibal laissa aller sans payer rançon plusieurs Italiens captifs, après les avoir traittez fort humainement, à fin que la renommée de son humanité et clemence s'espandist par toutes nations, combien que de son naturel il fust entierement contraire à telles vertus. Car il estoit fier et cruel de nature, et si avoit il dès sa jeunesse esté appris au maniement des armes, et s'estoit exercé à meurtres et trahisons et surprises envers les ennemis, sans se soucier d'ordonnances, ne de loix, ne de coustumes civiles. Voilà les moyens par lesquels il est devenu un des plus cruels capitaines, et plus ruzez et cauteleux à tromper l'ennemy qu'oncques il y en ait eu. Car comme il estoit tousjours ententif à decevoir l'ennemy, ceulx qu'il ne pouvoit vaincre en guerre ouverte, il taschoit de les surprendre par quelque ruse : ainsi que lon peut juger par la bataille presente, et celle qu'il eut auparavant contre le consul Sempronius près du fleuve Trebie. Mais retournons à nos erres, remettans ce propos à une autre fois.

XX. Quand doncques on entendit à Rome la desfaitte du consul Flaminius lequel avoit esté vaincu et tué avec une grande partie de l'armée, il se demena incontinent un grand dueil par toute la ville, les uns ayans compassion de la calamité publique, les autres de leur perte particuliere, et aucuns de tous les deux ensemble. Et de faict c'estoit un triste

spectacle, que de veoir courir aux portes de la ville une infinité d'hommes et de femmes pour s'enquerir chacun particulierement de ses parents et amis. On trouve par escript qu'il y eut deux femmes, lesquelles estans en grande sollicitude et pensement pour le salut de leurs enfans, moururent soudainement pour la grande joye qu'elles eurent les voyans sains et saufs contre leur opinion. En ce mesme temps Servilius consul compagnon de Flaminius luy envoyoit quatre mille hommes de cheval, n'ayant encores esté adverty de la bataille donnée auprès du lac Trasymene. Mais comme au chemin ils entendirent la desfaitte de leurs gens, et qu'en ceste occasion pensoient se retirer en Umbrie [1], furent enclos par la chevalerie des ennemis et menez à Hannibal. Or estant la chose publique de Rome en très grand danger à cause de tant de pertes arrivées l'une sur l'autre, fut arresté qu'on feroit un magistrat ordinaire, et seroit creé un *dictateur* office qui estoit coustumierement reservé pour dernier remede au plus dur temps et grand danger de la chose publique. Mais d'autant que le consul Servilius ne pouvoit retourner à Rome, estants tous les passages occupez de l'ennemy, le peuple d'une façon non encores accoustumée crea pour dictateur Q. Fabius, lequel acquit depuis le surnom de très grand, et fut nommé par luy pour chef de la chevalerie M. Minucius. Or Fabius estoit homme de bon conseil et grande prudence, et en souverain degré de reputation en la chose publique. Si bien que tous

[1] A la gauche du Tibre sur la mer Adriatique.

les citoyens se reposoient entierement sur luy seul, se persuadans que l'honneur de la ville se pourroit maintenir soubs la conduite d'un tel capitaine, plustost que soubs autre quelconque. Ce que cognoissant très bien Fabius, après avoir avec grand soing et diligence donné ordre aux choses necessaires, partit de la ville, et receu qu'il eut l'armée d'entre les mains de Servilius consul, y adjousta deux legions, et ainsi alla trouver l'ennemy.

XXI. Or s'estoit Hannibal retiré du lac Trasymene, et avoit pris la route de Spoletum [1], à fin de veoir si du premier coup il pourroit emporter la ville. Mais comme il veit que ceulx de la ville s'estoient mis aux murailles et que très bien la defendoient, il se mit à degaster le païs d'alentour, bruslant maisons et villages, et puis se retira en Apulie par la marque d'Ancone et le païs des Marsiens et Pelignniens. Le dictateur le suivit à la trace, et se campa auprès de la ville d'Arpi [2], non gueres loing du camp des ennemis, à celle fin de trainer la guerre en temporisant. Car les affaires des Romains estoient pour lors en tel estat, pour la temerité et folle hardiesse des capitaines du passé, qu'on estimoit à victoire n'estre pas vaincu de l'ennemy par tant de fois victorieux. Au moyen dequoy toutes choses furent bien tost changées quant et le changement du capitaine. Car combien qu'Hannibal rengeast ses gens en bataille, et puis après voyant que l'ennemy ne bougeoit, se meist à degaster tout le

[1] En Umbrie.

[2] Dans la Pouille.

païs, esperant que par ce moyen pourroit attirer le dictateur au combat lorsqu'il verroit le plat païs de ses alliez estre ainsi pillé en sa presence: iceluy toutefois pour tout cela ne fut esmeu, ains tenoit tousjours ses gens serrez, comme si la chose ne luy eust de rien touché.

XXII. Hannibal fort marry de la tardiveté du capitaine romain changeoit souvent de logis, à fin qu'en marchant par divers lieux, s'offrist quelque occasion et opportunité de tromper l'ennemy, ou bien de donner la bataille. Ainsi passant l'Apennin, vint à Samnium [1] : mais pource que tantost après, aucuns de la Champagne [2] qui ayans esté pris auprès du lac Trasymene, avoient esté gratuitement relaschez et mis en liberté, luy faisoient esperance de pouvoir prendre la ville de Capoue, il fit marcher son armée, prenant une guide qui cognoissoit le païs pour estre conduit à Casinum [3]. Or la guide en lieu de Casinum entendit Casilinum [4], deceu par la similitude du mot, et les mena par un chemin tout contraire, à Calentinum et Calenum [5], et de là aux environs de Stella [6]. Mais comme ils se trouverent

[1] Dans le pays des Samnites. La ville dont l'Ecluse parle apparemment, s'appelle Samnitium.

[2] Campanie.

[3] Dans le Latium.

[4] Dans la Campanie.

[5] La ville municipale, appellée Cales, est à sept mille de Casilin. Calatie, qu'on appelle ici Calentium, est à l'orient-d'été de Cales.

[6] Ce n'est pas une ville, mais un territoire voisin de ceux de Calatie, de Cales et de Casilin.

en un pais environné de montagnes et de rivieres, Hannibal vint à cognoistre qu'ilz avoient failly : et fit cruellement mourir le pauvre homme qui les avoit conduits. Fabius ce pendant usoit de grande patience, laissant courir librement Hannibal, d'un costé et d'autre, jusqu'à ce qu'il eut occupé les montagnes Gallicanum [1] et Casilinum, là où il mit garnison, pour estre lieux de grande commodité. Si que l'armée des Carthaginois fut quasi toute enclose, et leur eust esté force de mourir en ce lieu là à faulte de vivres, ou bien prendre la fuitte avec sa courte honte, si Hannibal n'eust evité le danger par une telle ruse.

XXIII. Car cognoissant le peril auquel il se trouvoit avec toute son armée, et ayant espié l'opportunité du temps, commanda à ses soudards de luy amener jusques à deux mille bœufs de ceulx qu'ils avoient pillé par les champs, dont ils estoient bien prouveus, et leur ayant fait attacher des torches ou flambeaux aux cornes, ordonna à aucuns de ses gens les plus idoines de les allumer, et chasser les bœufs contremont vers le sommet des montagnes, lors qu'on feroit le premier changement de guet. Dont rien ne fut omis, ains fut le tout executé, ainsi qu'avoit esté commandé : si bien que les bœufs couroient vers les cimes des montagnes avec lesdits flambeaux allumez, et les suivoit l'armée tout le petit pas. Or les Romains qui long temps auparavant avoient mis bonne garnison sur les montagnes, en furent effroyez pour la nouveauté, et craignans

[1] C'est encore un territoire voisin.

quelque embusche abandonnerent incontinent leurs forts. Fabius mesme, se doutant bien que c'estoit quelque ruse de l'ennemy, retint ses gens au camp, ne pouvant bonnement sçavoir que c'estoit. Cependant Hannibal passa la montagne, non gueres loing des bains Suessaniens [1], que ceux du païs appellent maintenant *la Tour des baings*, et se retira avec toute son armée sauve aux environs d'Albe : et bien tost après la fit marcher comme s'il eust voulu tirer droit à Rome, mais après il rebroussa chemin et s'en retourna en Apulie, dont il prit Glerene, ville riche et abondante en toutes choses : là où il delibera de passer l'hyver.

XXIV. Le dictateur suivoit de près et se vint camper non gueres loing du camp des Carthaginois auprès de Laurinum [2]. Mais estant rappellé à Rome pour les affaires de la chose publique, il fallut qu'il y allast en diligence, mais il donna charge à son general [3] de se tenir coy, et de ne s'attacher à l'ennemy, et n'aucunement combatre durant son absence. Car il estoit entierement resolu de tousjours poursuivre sa premiere deliberation, c'est à sçavoir de ne point harceler l'ennemy, ny de combatre, quand bien l'ennemy l'irriteroit. Toutefois M. Minucius (car ainsi s'appelloit son general) se souciant bien peu des commandemens du dictateur, aussi tost qu'il eut le dos tourné, il se vint ruer sur

[1] De Sinuesse, sur la côte de la Campanie.

[2] Larinum, ville des Frentaniens, qui touchent aux Peligniens et aux Samnites.

[3] Maîtres de la cavalerie.

une trouppe d'ennemis qui estoient allez fourrager, ainsi qu'ilz estoient escartez par la campagne, desquels il en tua grand nombre, et les autres il les alla batant jusques au dedans de leur camp. Le bruit de ceste escarmouche courut incontinent jusques à Rome, et lon en fit si grand cas, qu'elle fut reputée pour une victoire, et pleut tant au populaire, que soudain ils egalerent la puissance du lieutenant à celle du dictateur Fabius : ce que jamais n'avoit esté faict auparavant. Fabius endurant patiemment et d'une grande magnanimité ceste injure sans l'avoir aucunement meritée, s'en retourna au camp.

XXV. On y avoit il deux dictateurs [1] en un mesme temps, chose qui auparavant n'avoit esté veuë ny ouye, lesquels après avoir departy par moitié toute l'armée, commandoient tous deux de puissance absolue, chaseun sur son armée, comme les consuls estoient accoustumez de faire. Dequoy Minucius se vint si fort à enorgueillir, que quelque jour il prit bien la hardiesse de vouloir donner la bataille sans le signifier à son compagnon, ce qu'Hannibal par tant de fois vainqueur à grand peine eust osé entreprendre, et mena son armée en lieu où elle fut environnée par l'ennemy, de sorte qu'Hannibal les alloit tuant à sa voulunté sans aucune esperance d'en pouvoir reschapper, si Fabius n'y fust survenu en temps et heure pour leur donner secours, ayant plus d'esgard au salut public, qu'à l'injure qu'il

[1] Non pas de nom ; mais le peuple avoit donné au maître de la cavalerie un pouvoir égal à celui du dictateur ; dont il n'étoit auparavant que le lieutenant.

avoit receuë. Car survenant à la bataille avec son armée fresche, fit peur à Hannibal, si bien que les legions Romaines, eurent le moyen de se retirer en lieu seur. Dont à ceste occasion Fabius acquit le renom de très grande vertu et de prudence tant entre les siens qu'envers les ennemis. Car on dit qu'Hannibal s'en retournant en son camp dit, « qu'il « avoit en ceste journée là vaincu M. Minucius, mais « qu'il l'avoit quant et quant esté par Fabius ». Et Minucius mesme cognoissant sa prudence, et estimant en soy mesme qu'il falloit, selon le dire d'Hesiode, obeïr à meilleur que soy, s'en vint avec toute son armée au camp de Fabius ; et en se deposant de son magistrat, salua en toute reverence Fabius comme pere, de sorte qu'icelle journée se passa en grande joye par les soudards.

XXVI. Les deux armées s'estans retirées en leurs garnisons pour hyverner, après avoir long temps debatu, furent finablement creez deux nouveaux consuls [1], L. Paulus AEmylius, et C. Terentius Varro, homme qui avoit esté elevé de fort bas estat à la dignité consulaire par la faveur de la commune. Et leur fut permis de lever plus grande armée que n'avoient faict les capitaines precedens. Dont les legions furent fournies, et en ajouxta lon encore de nouvelles à celles qui estoient auparavant. Venuzs que furent les consuls en l'ost, tout ainsi comme ils estoient de diverse nature, aussi tindrent ils une diverse maniere de faire en leur gouvernement. L. Paulus qui estoit homme prudent, et qui

[1] L'an de Rome 538.

se vouloit gouverner selon le conseil et maniere de faire de Fabius, ne cherchoit que de trainer la guerre, et arrester l'ennemy sans vouloir combatre. Varro au contraire estoit homme furieux, audacieux et qui ne desiroit que la meslée. Si est ce que peu de temps après, on cogneut bien au grand danger et desadvantage de la ville, quelle difference il y avoit entre la modestie d'AEmylius et la sotte arrogance de Varro. Car Hannibal craignant que par faulte de vivres il ne sourdist quelque nouveau tumulte en son camp, se partit de Glerenum, et passant par les plus chauds endroits d'Apulie, vint camper avec toute son armée auprès d'un bourg que lon appelle *Cannes* [1].

XXVII. Si fut il suivy des deux consuls Romains, lesquels vindrent là auprès asseoir leurs camps separement, mais si près l'un de l'autre, qu'il n'y avoit que la riviere Aufide entre-deux. Or ceste riviere ainsi que lon dit, divise toute seule le mont Apennin, et prent son origine du costé de la montagne qui regarde vers la mer, dont elle se vient descharger en la mer Adriatique. Or L. Paulus voyant qu'il seroit impossible qu'Hannibal, arrestant en païs estranger, peust entretenir son armée, qui estoit si grande et mesmement ramassée de gens de tant de diverses nations, estoit resolu de trainer et retarder la guerre, estimant que c'estoit le vray et seul moyen de vaincre, comme chose qui estoit aussi bien au desavantage de l'ennemy, comme

[1] Autrefois bourg, et depuis ville de la Pouille, près du fleuve Aufide.

utile et profitable à la chose publique. Et de faict si C. Terentius eust esté de mesme opinion, il estoit assez notoire que la puissance d'Hannibal eust peu estre rompue par les Romains sans se bouger. Mais comme il estoit d'un esprit volage et d'un naturel jamais arresté, il ne se soucioit aucunement ny du prudent conseil, ny de l'authorité de Paulus AEmylius : mais au contraire le tensoit, et se plaignoit devant les soudards, de ce qu'il tenoit ses gens enfermez et oisifs, ce pendant que l'ennemy se rengeoit en bataille. Parquoy le jour venu qu'il devoit avoir souveraine authorité sur toute l'armée (car ils estoient souverains chefs l'un après l'autre) dès le poinct du jour il passa la riviere Aufide, et donna le signe de la bataille sans en advertir son compagnon, lequel le suivoit plustost contre sa vouluntè que de son gré, à cause qu'il n'y pouvoit resister.

XXVIII. Hannibal joyeux au possible que l'occasion de combatre luy estoit presentée, veu que tout delayement luy sembloit tourner au rebours de ses desseings, il feit passer oultre la riviere son armée qui desjà estoit toute preste, en fort bon ordre et equippage : car ils avoient pris sur les ennemis grand butin assez pour se bien equipper. Or estoit l'armée des Romains tournée contre midy, si qu'un vent meridional, que ceux du païs appellent *Vulturnus*, leur venoit donner droittement aux yeux : là où du contraire les ennemis avoient le vent et le soleil à leur avantage, et leur bataille estoit rengée en ceste sorte : les Africains tenoient les

deux flancs, et les Gaulois et Hespagnols le bataillon du milieu. Les chevaux legers commencerent premiers la meslée, et après eulx les hommes d'armes : et d'autant que le lieu entre la riviere et les gens de pied estoit fort estroit, si qu'on ne s'y pouvoit bonnement eslargir, la meslée fut plus cruelle que de longue durée. La chevalerie des Romains estant rompue, les gens de pied vindrent à soustenir le choc d'une si grande ardeur de courage, qu'il leur sembloit que le temps leur fauldroit pour combatre. Mais le trop grand desir de vaincre leur apporta à la fin une triste et malheureuse issue, tout ainsi qu'à la premiere rencontre ils avoient eu joyeux commencement. Car les Gaulois et Hespagnols, lesquels nous avons dit avoir eu le bataillon du milieu, ne pouvans soustenir l'effort des Romains, se retirerent vers les Africains aux ailes. Ce que voyans les Romains, allerent de pleine course contre l'ennemy le chassant et poursuivant tousjours, jusques à ce qu'ils vindrent au milieu : là où les Carthaginois qui se tenoient aux deux flancs les vindrent incontinent enclorre sans qu'ils s'en donnassent de garde.

XXIX. Il y eut aussi cinq cents hommes de cheval Numidiens, lesquels par une fainte s'en estoient retirez vers les consuls, qui les receurent fort humainement, et les mirent à la queue de leur armée. Iceux voyans leur retour, se monstrerent derriere les ennemis, et les vindrent charger à despourveu. Alors l'armée des Romains fut desfaitte de tous poincts, et obtint Hannibal la victoire. Live escrit

qu'en ceste bataille moururent jusques à [1] quarante mille hommes de pied, et plus de deux mille sept cents chevaux. Polybe dit qu'il y en eut beaucoup d'avantage de tuez. Or, laissans ces disputes, il est certain que les Romains n'ont jamais receu plus grande perte ny en la premiere guerre Punique, ny en la seconde par les Carthaginois, que ceste-cy qui fut faitte auprès de Cannes. Car il y demoura le consul Paulus, homme certes digne de toute louange, et qui s'estoit employé en touts affaires de la chose publique jusques au dernier souspir : Servilius consul de l'année precedente, y fut aussi tué, et plusieurs autres personnes consulaires, præteurs, et autres de mesme dignité, capitaines, chefs de bende et beaucoup d'autres senateurs et honestes citoyens, desquels il y en demoura si grand nombre, que la cruauté mesme de l'ennemy en fut assouvie. Le consul Terentius, qui avoit esté autheur de la bataille, voyant que l'ennemy emportoit la victoire de tous costez, se sauva à la fuitte. Et Tuditanus chef de bende passant avec bonne trouppe de ses gens tous au travers des ennemis, s'en vint à Canusium. Là y arriva environ dix mille hommes, lesquels estoient eschappez d'entre les mains des ennemis comme d'une forte tempeste : par le consentement desquels tous ensemble, la charge de l'armée fut donné à Appius Pulcher, et à P. Cornelius Scipion (qui depuis mit fin à ceste guerre). Voilà l'issue qu'eut la bataille qui fut donnée près de Cannes.

[1] Plutarque en la Vie de Fabius Maximus en met 50,000 de tuez, et bien 14,000 de prisonniers. *L'Ecluse.*

XXX. La nouvelle en vint bien tost à Rome, et combien qu'une telle calamité remplist à bonne raison toute la ville de deuil et de tristesse, toutefois le senat et le peuple de Rome maintint tousjours sa grandeur en tels desastres, si bien que non seulement eurent bon espoir de pouvoir garder leur ville, mais d'avantage se meirent à lever une nouvelle armée, faisans prendre les armes aux jeunes gens, sans laisser cependant Sicile et Hespagne despourvues, tellement qu'on ne se sçauroit assez esmerveiller, quand on vient à considerer ces choses, comment en une si grande calamité ils pouvoient avoir tant de courage et de conseil. Car à fin que je me taise des autres entorçes et pertes qu'ils ont reçues à Ticinus, à Trebie et au lac Trasymene, quelle nation eust peu soustenir ceste derniere playe, par laquelle la puissance des Romains fut presque du tout ruinée? Et neantmoins le peuple Romain l'a soustenu, voire tellement soustenu, que avec l'industrie et bon conseil ils n'ont pas aussi eu faute de hardiesse et de bon courage. Oultre que Hannibal victorieux perdant le temps à reposer et rafreschir son armée, donna loisir aux vaincus de reprendre aleine et se refaire. Car si incontinent après la bataille gaignée il eust mené son armée vainqueresse droit à Rome, les Romains sans nulle doubte eussent du tout esté ruinez, ou à tout le moins, forcez de s'exposer à tout hazard et danger de la fortune. Aussi dit-on que par après souvent il se repentit de sa tardiveté, se plaignant publiquement d'avoir plustost obei au conseil de ceulx qui luy con-

seilloient de laisser reposer les soudards, qu'à Maharbal maistre de chevalerie, lequel estoit d'advis de tirer droit à Rome, comme le comble et chef de la guerre : et voyant qu'Hannibal tardoit, il luy prononçea, dit on, ceste sentence qui est maintenant fort commune, « Hannibal, tu sçais bien vain-« cre, mais tu ne sçais pas user de la victoire ». Mais quoy ? toutes choses (comme dit le Nestor Homerique) ne sont pas données aux hommes tout ensemble : car les uns n'ont pas eu la science de vaincre, les autres ont eu faute de sçavoir poursuivre chaudement la victoire, et les autres n'ont sçeu maintenir ce qu'ils avoient acquis. Pyrrhus roy des Epirotes qui a mené la guerre contre les Romains, a esté un des souverains capitaines qui furent jamais : toutefois selon que lon trouve par escript, combien qu'il ait esté fort heureux à conquester royaumes, il ne les a sçeu garder ny retenir. Ainsi pareillement aucuns capitaines ont esté doués de vertus bien excellentes, lesquels ce pendant estoient desprouveus de quelques autres non moins recommandables en un capitaine de guerre, comme on peut voir par les vieilles histoires.

XXXI. Or après ceste bataille qui fut donnée auprès de Cannes, les Atellaniens, les Calatiniens, les Samnites, puis les Brutiens et Lucaniens et beaucoup d'autres peuples d'Italie, esmeus par la renommée de celle grande victoire, se tournerent du costé d'Hannibal. Et la ville de Capoue (ce qu'Hannibal avoit de long temps desiré) en delaissant ses vieux amis et confederez, feit nouvelle

alliance et amitié avec Hannibal, ce qui luy donna grand credit envers les autres nations. Car en ce temps là elle estoit ville très puissante et fort peuplée, voire la plus estimée de toutes les villes d'Italie après Rome. Et pour comprendre en peu de paroles tout ce que lon en racompte, il est certain que c'est un repeuplement des Etrusciens, lequel a esté premierement appellé *Vulturnum*, et puis après *Capua* du nom du gouverneur, lequel se nommoit *Capius :* ou bien comme est plus vraysemblable, à cause des lieux champestres qui sont alentour d'icelle. Car on y voit tout à l'environ de belles campagnes fort fertiles en toutes sortes de biens de terre, lesquelles se nomment en grec κήποι. Tout le païs est aussi environné de nations fort renommées. Car du costé de la marine demeurent les Suessaniens, Cumaniens et Neapolitains. En pleine terre du costé de septentrion sont les Calentiniens et les Caleniens. Du costé d'orient et de midy les Dauniens et Nolaniens. D'avantage le lieu est très fort de nature, et d'un costé il est environné de la mer, et de l'autre, de grandes et continues montagnes. Or en ce temps là les Campaniens florissoient en prosperité. Et pourtant voyans que les Romains estoient presque du tout ruinez par la bataille qu'ils avoient perdue auprès de Cannes, ils se tournerent bien tost du costé des plus forts, ainsi que le plus souvent il advient. Et oultre l'alliance qu'ils feirent avec Hannibal, ils le receurent dedans la ville en très grand triumphe, esperans que la guerre finie, ils seroient les plus puissans et les plus riches de

toute l'Italie. Voilà comme souvent il advient que les hommes soyent deceus de leur esperance. Or ainsi qu'Hannibal entroit en la ville de Capoue, il y eut une grande multitude de peuple qui courut au devant de luy pour le voir, à cause de sa grande renommée : car on ne parloit que des heureuses victoires qu'il avoit obtenues sur l'ennemy.

XXXII. Et comme il entra en la ville, on le mena au logis de Pacuvius son amy et familier, lequel estoit homme puissant, et d'aussi grand credit qu'il y en eust point entre tous les Campaniens. Si luy fit un très beau banquet, auquel ne furent conviez nulz citoyens de la ville, fors seulement Vibellius Taurea homme très vertueux, et le filz de Pacuvius [1] son hoste, lequel avoit esté reconcilié à grande difficulté avec Hannibal, par le moyen du pere, veu que Hannibal avoit un grand desdaing contre luy à cause qu'il avoit suivy le party de Decius Magius, homme qui tousjours avoit tenu bon pour les Romains. Mais considerons un peu, je vous prie, comment les grands personnages tombent aucunefois sans y penser en très grands et divers dangers. Car ce jeune homme faignant estre reconcilié à Hannibal, attendant toutefois le temps et l'occasion de luy nuire, durant que le festin se faisoit en toute resjouissance, tira son pere à l'escart au plus secret lieu de la maison, le priant de vouloir ensemble avec luy rachepter par quelque grand benefice l'amitié et bonne grace des Romains, laquelle ils avoient perdue par une grande meschan-

[1] Nommé Perolla.

cetė.

ceté. Puis il luy declara comment il avoit deliberé de tuer Hannibal, ennemy de son païs et de toute l'Italie. Le pere, qui estoit de grande authorité, fut merveilleusement estonné, oyant le propos de son filz, et l'embrassant et plorant à chaudes larmes, le pria de vouloir jetter son glaive au loing, et laisser son hoste à seureté en son logis, ce qu'en la fin il obteint avec très grande difficulté. Voilà comment il ne s'en fallut gueres qu'Hannibal (lequel avoit eschappé les efforts de ses ennemis, et les embusches des Gaulois trainant après soy une grosse armée depuis la mer et fins extremes de l'Hespagne par tant et de si grandes regions) ne fust tué par la main d'un jeune homme, ce pendant qu'il estoit assis à table faisant bonne chere.

XXXIII. Le lendemain Hannibal fut ouy en plein senat, là où il feit beaucoup et de belles promesses, et leur meit en avant plusieurs choses, lesquelles les Campaniens creurent facilement, et pourtant se promettoient la seigneurie de toute l'Italie, mais ils se mescontoient grandement. Et de faict ils se submeirent si laschement à Hannibal, qu'il sembloit qu'ils ne luy eussent pas seulement donné entrée en leur ville, mais qu'ils l'eussent receu aussi à seigneur, comme gens qui ne se souvenoient et ne tenoient compte de leur liberté : ainsi qu'on pourra voir par un exemple que j'ameneray d'entre plusieurs. Hannibal demanda que Decius Magius, chef de la partialité contraire, luy fust livré, à quoy le senat n'obeit pas seulement en toute humilité, mais qui pis est, souffrit que, à la veuë de tout le peu-

ple, fust mené au camp lié et garroté, celuy qui, ne voulant quitter l'alliance ancienne des Romains, s'estoit monstré plus affectionné citoyens envers la chose publique de son païs, que non pas aux nations Barbares.

XXXIV. Durant que ces choses se faisoient à Capoue, Mago frere d'Hannibal s'en alla à Carthage pour porter les nouvelles à ses citoyens de l'heureuse victoire qu'ils avoient obtenuë des ennemis, et ensemble exposer en presence du senat les haults faicts et exploits d'armes d'Hannibal: et à fin de faire foy à son dire, il espandit à l'entrée de la cour les anneaux d'or qui avoient esté ostez aux chevaliers Romains, lesquels contenoient, selon aucuns, plus d'un boisseau, et comme les autres disent, plus de trois boisseaux et demy. Puis après il demanda renfort et remplissement, lequel luy fut ottroyé du senat par une plus grande gayeté et alaigresse, qu'il ne fut après envoyé. Car les Carthaginois esmeus par les choses presentes, faisoient leur compte que l'issue de la guerre leur seroit aussi heureuse, comme le commencement estoit beau: et pour ceste cause estoient d'advis de tenir la main et prester secours aux entreprises d'Hannibal, de lever gendarmerie, et de continuer la guerre. Et n'y avoit que Hanno perpetuel adversaire et ennemy de la partialité Barciniene qui y resistast: mais les Carthaginois ne s'en soucierent point, et mespriserent alors son conseil qui ne tendoit qu'à la paix, quoy qu'il fust très-salutaire, ainsi qu'il avoit esté beaucoup d'autres fois.

XXXV. Après qu'Hannibal eut contracté alliance avec les Campaniens, il mena son camp devant la ville de Nole, esperant qu'elle se rendroit d'elle mesme sans contrainte. Et sans faute il fust venu à bout de son entente, n'eust esté que Marcellus præteur eust par sa soudaine arrivée retenu le peuple, appaisé la sedition, et repoulsé l'ennemy desja entrant en la ville, par la saillie qu'il fit contre iceluy par trois diverses portes, le chassant et batant jusques dans son camp avecques grande perte. C'est celuy Marcellus homme de bien expert en la guerre, et fort renommé en l'art militaire, qui d'une magnanimité de cueur et grande industrie fit cognoistre, qu'Hannibal n'estoit pas invincible. Hannibal estimant qu'il falloit là laisser Nole jusques à une autre fois, s'en vint à Acerres, et la prit et pilla sans aucune resistence. Puis tirant avec plus grande force devant Casilinum lieu fort propre pour nuire à ceulx de Capoue, il tascha de gaigner ceulx qui estoient là en garnison : mais voyant que ne ses belles promesses, ne ses menaces profitoient rien, il laissa quelque partie de l'armée au siege de la ville, et mena le demourant aux garnisons pour hyverner. Toutefois il esleut pour son fort et principale residence, la ville de Capoue, fort plaisante et abondante en toutes sortes de delices. Là fust que les soudards accoustumez de coucher sur la dure, et d'endurer patiemment le froid, la faim et la soif, devindrent de vaillans, lasches, de forts, craintifs, et d'industrieux et habiles, mols et effeminez, par les voluptez, desquelles tous les jours

ils jouissoient en grande abondance. Car les voluptez friandes et attrayantes l'homme à soy, corrompent la force et vigueur du courage, et le naturel de la vertu, abastardissent l'esprit et ostent le conseil, toutes lesquelles choses sont très dangereuses aux hommes. A bon droit doncques Platon appelle la volupté « une amorce et appast de tous maulx ». Et certes en cest endroit les delices de Campanie ont porté plus de nuisance aux Carthaginois, que n'ont pas faict les plus hautes Alpes, et toutes les armées des Romains. Car un seul hyver passé ainsi en toute dissolution et volupté, fut de si grande efficace pour estaindre icelle ardeur de courage qui estoit aux soudards, que quand ils furent menez en campagne sur le commencement du printemps, vous eussiez proprement dict qu'ils avoient oublié toute vertu militaire.

XXXVI. L'hyver passé Hannibal retourna à Casilinum, esperant que ceulx de dedans se rendroient à luy malgré eulx, après avoir enduré un si long siege. Mais ils avoient resolu d'endurer toute extremité, avant que de se rendre à la mercy de leur ennemy très-cruel, quoy que les vivres leur fussent faillis. Parquoy se nourrissans premierement d'espeautre, puis après de noix qu'ils avoient receu des Romains par la riviere Vulturnus, ils teindrent si long temps bon, qu'en la fin Hannibal fasché de demourer là si longuement, fut content de recevoir la ville à composition, ce qu'il avoit auparavant refusé. Or ceste guerre, en laquelle les Carthaginois avoient tousjours eu fort bonne fortune et

grand heur, sans avoir receu aucune perte digne de memoire entre tant de victoires, commença en ce temps là à avoir divers evenemens et changemens fort variables. Car l'alliance qui avoit esté faicte avec Philippus, roy des Macedoniens, et le renfort qui avoit esté envoyé de Carthage, et la prise de Petilia, de Consentia et autres villes du païs des Brutiens, tenoient les Carthaginois en bonne esperance. D'autre part, les grandes victoires, que les Romains avoient emportées sur les ennemis en Hespagne et Sardaigne, leur haulsoient grandement le cueur, et donnoient bon espoir que leurs affaires se porteroient de mieulx en mieulx. Ils avoient aussi choisy des excellens capitaines, Fabius Maximus, Sempronius Gracchus, et M. Marcellus homme digne de toute louange militaire, lesquels gouvernoient si bien les affaires, qu'Hannibal s'appercevoit bien, qu'il avoit à mener la guerre contre un ennemy non moins prudent et bien avisé, que belliqueux. Car premierement il fut chassé d'auprès de Cumes avec grande perte de ses gens par Sempronius Gracchus, et contraint de lever le siege : et un peu après fut vaincu en bataille rengée près de Nole par Marcellus. Car il y eut, dit-on, environ mille Romains tuez [a], et six mille Carthaginois que tuez que pris en la fuitte. On peut facilement entendre de combien grande importance fut ladicte bataille, parce que soudain Hannibal leva

[a] Plutarque en la Vie de M. Marcellus parle de cinq mille Carthaginois tuez, et de cinq cents Romains seulement. *L'Ecluse.*

le siege de devant Nole, et se retira en Apulie pour faire hyverner son armée.

XXXVII. Par ainsi advint il que les Romains se relevans comme de quelque grosse maladie, vindrent à grande force contre l'ennemy, et n'estoient pas seulement contens de garder le leur, mais osoient bien envahir et se jetter aussi sur l'autruy. Leur entente principale estoit d'assieger la ville de Capoue, pour l'injure qu'ils avoient receuë de fresche memoire par les Campaniens : car incontinent après la bataille qui fut faitte à Cannes, ils quitterent les Romains au plus dur temps de leur fortune, et au plus fort de leurs affaires, et se tournerent du costé d'Hannibal victorieux, mettans en oubly les grands benefices que leur ville avoit jadis receus par les Romains. D'autre part les Campaniens bien sçachant la faute qu'ils avoient faitte, et estonnez du nouveau appareil des Romains, envoyerent en Apulie vers Hannibal le prier de vouloir assister à leur ville, qui estoit du nombre de ses alliez, en sa plus grande necessité. Lequel partit d'Apulie sans tarder, et à grandes journées s'en vint en la Campanie, et alla camper auprès de Tifata par dessus Capoue, plus differant par ce moyen jusques à un autre temps le mal qui devoit advenir aux Campaniens, que l'empeschant. Mais ainsi qu'il couroit le païs d'alentour de Naples, il reprit de nouveau esperance de pouvoir prendre la ville de Nole par trahison. Car en icelle le peuple et le senat estoient en different l'un contre l'autre, ne plus ne moins qu'en plusieurs autres villes d'Italie. La commune

convoiteuse de choses nouvelles favorisoit à Hannibal et les plus gens de bien et d'authorité, au peuple Romain. Comme doncques Hannibal alloit pour prendre Nole, Marcellus se trouva alors au devant avec son armée toute rengée, ainsi qu'il avoit fait souvent auparavant, et ne se faignit point de choquer de premiere abordée. Là où les Romains vainquirent, et répoulserent l'ennemy d'une telle harliesse et promptitude, que si les gens de cheval, qui avoient pris autre chemin, se fussent trouvez à temps assez, comme Marcellus leur avoit enjoinct, sans doubte les Carthaginois eussent esté desconfits.

XXXVIII. Hannibal après avoir remené son armée en son camp avec grande perte, partit bien tost après dudit lieu, et tira en la contrée des Salentiniens. Car quelques jeunes gens Tarentins, lesquels ayans esté pris ès batailles precedentes, esquelles les Romains avoient esté desfaits, furent depuis delivrez sans payer rançon, voulans ne se monstrer ingrats, avoient donné espoir à Hannibal de luy livrer la ville de Tarente, pourveu qu'il approchast son armée de ladicte ville. Hannibal incité par leurs promesses, feit tout son devoir de venir à bout d'icelle entreprise, à fin d'avoir quelque ville maritime en sa puissance, comme il avoit long temps desiré. Et de faict, entre les villes maritimes on n'en eust sceu trouver de plus propre que Tarente, pour tirer secours de la Grece, et pour fournir au camp beaucoup de choses desquelles on a journellement affaire. Et combien que la chose fut tirée en longueur pour les garnisons des Romains

qui resistoient vaillamment, toutefois Hannibal ne desista jamais de son entreprise, jusques à ce que Nico et Philomenus autheurs de la trahison luy eussent livré la ville entre ses mains [1]. Les Romains reteindrent seulement le chasteau, lequel est presque environné de la mer de trois costez : le quatrieme costé, qui avoit son issue en terre ferme, estoit bien muny de fosses et de rempars. Hannibal voyant qu'il ne gaignoit rien de ce costé là, pour la bonne defense qui y estoit, delibera de clorre l'emboucheure du havre de Tarente, estimant que c'estoit le seul moyen de faire rendre les Romains, quand les vivres leur seroient couppez. Toutefois l'entreprise sembloit fort difficile à cause que les ennemis avoient en leur puissance les clostures du port, et les navires qui devoient assieger l'issue du port, estoient reserrées en bien petite place, et les falloit tirer du port qui estoit au pied du chasteau, et les faire couler en la mer prochaine. Mais comme personne des Tarentins ne sçavoit trouver maniere de mettre en effect icelle entreprise, Hannibal seul s'apperceut que lon pouvoit tirer les navires hors du port avec quelques engins, et puis les charrier parmy la ville jusques à la mer. Y ayant doncques mis en euvre des hommes industrieux et subtils, les navires furent peu de jours après toutes tirées hors du port et portées en la mer, puis se vindrent presenter devant l'emboucheure du havre.

XXXIX. Après le recouvrement de la ville de Tarente, près de cent ans après qu'elle avoit esté

[1] L'an de Rome 542.

subjuguée par les Romains, Hannibal laissant le chasteau assiegé par mer et par terre, s'en retourna à Samnium. Car les consuls Romains avoient surpris et pillé les Campaniens qui alloient au fourrage, et ayant mené leur armée devant Capoue, s'efforceoient de prendre la ville. Parquoy Hannibal prenant fort à cueur le siege de Capoue, s'en vint avec toute son armée à l'encontre de l'ennemy : et voyant un petit après que les Romains ne refusoient point la bataille, tous deux avancerent leur armée. Et sans doubte il y avoit apparence qu'il y eust eu dur conflict, si l'armée de Sempronius, qui venoit en la Campanie soubs la conduite de Cn. Cornelius, après avoir perdu Sempronius Gracchus au païs des Lucaniens, ne les eust à l'instant separez. Car voyans ceste armée de loing, devant que pouvoir cognoistre qui c'estoit, les Romains et les Carthaginois eurent tous deux peur, et se retirerent en leur camp. En après les consuls tirerent en divers endroits, l'un en Lucanie, et l'autre envers Cumes, à fin de tirer Hannibal arriere de Capoue, lequel alla en Lucanie, et trouva occasion de se combatre contre M. Centenius, lequel plein d'audace et de temerité, alla presenter au devant de l'ennemy fin et cauteleux, l'armée que le senat luy avoit assez sottement donnée en charge. La bataille donnée, Centenius y fut tué combatant vaillamment, et peu des autres en eschapperent. Il survint encore une autre perte : car Hannibal retournant peu de temps après en Apulie, trouva une autre armée des Ro-

mains que Fabius præteur conduisoit, laquelle il surprit par embusches, et la tailla toute en pieces, de sorte que de vingt mille hommes, à grand peine en eschappa il deux mille que tous ne passassent au fil de l'espée.

XL. Ce pendant les consuls voyans qu'Hannibal s'en estoit party, s'en vindrent avec toute leur armée devant Capoue, et l'assiegerent de tous costez. Ce qu'estant venu à la cognoissance d'Hannibal, vint avec son armée bien equippée et en bon ordre en la Campanie, et de premier abordée alla assaillir le camp des Romains, ayant premierement adverty les Campaniens de faire en un mesme instant une saillie sur iceux. Les capitaines Romains à la premiere esmeute des ennemis, partirent entre eulx l'armée, et allerent au devant. Les Campaniens furent facilement repoulsez en la ville : contre Hannibal il y eut plus dur conflict. Car si jamais il s'estoit monstré vaillant capitaine et adroit aux armes, il le feit aussi ce jour là. Il essaya aussi de surprendre les Romains par quelque ruse. Car ainsi que ses gens estoient après pour forcer leur camp, il y envoya quelcun bien expert en la langue latine, qui criast à haulte voix par le commandement des consuls, que les Romains se sauvassent ès prochaines montagnes, attendu qu'ils avoient presque perdu leur camp et fort. Ce cry fait au desprouveu eust facilement esmeu ceulx qui l'entendirent, si les Romains accoustumez aux ruses et finesses d'Hannibal, n'eussent descouvert la tromperie. Parquoy re-

confortant l'un l'autre, feirent reculer l'ennemy, et le contraignirent de se retirer en son camp malgré qu'il en eust.

XLI. Hannibal, après avoir essayé tous les moyens dont il s'estoit peu adviser pour faire lever le siege de devant Capoue, et voyant qu'il n'y ganoit rien, estoit en grand soucy pour le danger de ses alliez : parquoy il resolut d'avoir recours au conseil lequel il avoit passé long temps pris, et l'avoit reservé comme pour le dernier. Car il feit trousser bagage et marcher son armée, et le plus coyement qu'il peut passer la riviere de Vulturnus, et traversant le païs des Sidiciniens, Alifaniens et Cassiniens, veint vers Rome à enseignes desployées, estimant que par ce moyen, ou par nul autre, il feroit lever le siege qui s'estoit tant obstiné et opiniastré devant Capoue. Ce qu'estant rapporté à Rome par certains courriers, ils furent tant effroyez, qu'à grand peine il y en eut oncques une telle peur dedans la ville qu'alors. Car ils voyoient venir vers eulx à enseignes desployées leur ennemy mortel, lequel ils avoient tant de fois experimenté au grand detriment de leur chose publique, et celuy qu'ils n'avoient peu soustenir absent, ils le voyoient present, menaçant de reduire en servitude le senat et le peuple Romain. Estant doncques toute la ville en tel effroy, il fut ordonné que Fulvius Flaccus l'un des capitaines Romains fust rappellé de devant Capoue, et que les nouveaux consuls Sulpicius Galba [1] et Cornelius Centimalus cam-

[1] L'an de Rome 543.

passent hors la ville, et que C. Calphurnius præteur mist bonne et forte garnison dedans le Capitole, et que les citoyens qui avoient eu quelque souverains offices, fussent commis pour appaiser par leur authorité et puissance les soudaines esmeutes qui se pourroient faire en la ville. Hannibal marcha tousjours sans s'arrester, tant qu'il parvint au fleuve Anien, lors il campa à lieuë et demie près de la ville, et bien tost après s'en vint avec deux mille chevaux si près d'icelle, que chevauchant depuis la porte Colline jusques au temple d'Hercules, il eut loisir de contempler à son aise l'assiete et les murailles de si grande ville. Ce que voyant Fulvius Flaccus, ne le peut endurer : mais envoya incontinent contre luy quelques hommes d'armes Romains, lesquels venant charger Hannibal de grande roideur, comme il leur avoit été commandé, le firent sans difficulté reculer.

XLII. Le lendemain Hannibal mena son armée hors du camp, et rengea ses gens en bataille, deliberé de combatre quant et quant, s'il pouvoit attirer l'ennemy au combat. Les Romains de l'autre costé firent le semblable. Parquoy les deux armées marcherent l'une contre l'autre d'une telle promptitude et gayeté de cueur, qu'il sembloit à voir qu'elles ne redoutassent nul danger, pourveu qu'elles peussent emporter la victoire de ce jour là. Car d'un costé les Carthaginois devoient peu après combatre pour la monarchie de tout le monde, laquelle ils estimoient dependre de ceste bataille, comme estant la derniere. D'autre costé les Ro-

mains devoient combatre pour leur païs, pour leur liberté, pour tous leurs biens, à savoir s'ils les retiendroient, ou s'ils viendroient en la puissance des ennemis. Mais il advint une chose digne de memoire. Car ainsi qu'ils estoient en bataille rengée, attendans le signe de donner dedans, il va tomber une si grosse pluye avec si grande tempeste, qu'ils furent tous deux contraints de remener leur armée en leurs forts. Pareillement le jour ensuivant, jusques auquel il sembloit que la bataille eust esté differée et retardée, ainsi qu'ils arrengeoient tous deux leurs gens, il tomba une semblable tempeste, qui ne porta moins de dommage aux Romains et aux Carthaginois, qu'avoit fait la premiere, de sorte qu'elle les contraignit de penser seulement à se sauver de vistesse, en laissant derriere tout pensement de combatre. Dequoy s'appercevant Hannibal il se tourna vers ses familiers et leur dit, « que « l'une fois il ne luy venoit point en pensement « de s'emparer de Rome, et que l'autre fois le « moyen luy en estoit osté ». Il y eut aussi une chose qui troubla grandement Hannibal : c'estoit que combien qu'il pressast Rome de si court avec une si grande armée de gens de cheval et de pied, neantmoins il entendoit que les Romains avoient envoyé renfort en Hespagne et racheté le païs[1] où il avoit esté, à beaucoup plus grand pris que la raison ne requeroit. Parquoy emflambé de courroux, il feit vendre à l'encan toutes les boutiques d'argenteries

[1] Le terrein où son camp étoit assis près de Rome, pendant le temps même qu'il y étoit.

des citoyens Romains. Mais venant après à considerer en soy mesme que ce seroit chose fort difficile de pouvoir prendre la ville de Rome, ou bien craignant la faute des vivres (car il en avoit seulement apporté avec luy pour dix jours) il leva son camp, et deslogeant de là s'en vint auprès du bois sacré de la deesse Feronia, et pilla le très riche temple qui y estoit, puis après se retira au païs des Brutiens et des Lucaniens.

XLIII. Ce qu'estant venu à la cognoissance des habitans de Capone, frustrez de toute esperance rendirent la ville aux Romains [1]. La ville de Capoue ainsi rendue et reduitte soubs la puissance des Romains, fut de grande consequence envers tous les peuples d'Italie, et apporta quant et soy un grand desir de changement. Hannibal mesmes, qui suivant mauvais conseil, pilloit et gastoit plusieurs villes qu'il ne pouvoit garder, esbranloit grandement le cueur des nations voisines. Car comme auparavant estant victorieux, il avoit souvent laissé aller les prisonniers sans payer aucune rançon, par laquelle liberalité il avoit attiré à soy les cueurs de plusieurs : aussi pareillement en ce temps là sa cruauté inhumaine fut cause que plusieurs, se faschans d'estre villes subjectes aux Carthaginois, se rebellerent contre luy, et suivirent le parti des Romains. Au nombre desquelles on met Salapie [2], laquelle fut rendue au consul Marcellus par Blacius chef de la partialité Romaine, et une bende de

[1] L'an de Rome 543.

[2] Dans la Pouille.

gens de cheval d'eslite, qui y avoit esté laissée pour garnison, y fut presque toute taillée en pieces. C'est la ville en laquelle Hannibal fut espris de l'amour d'une dame, comme aucuns escrivent et pourtant blasment ils grandement sa lubricité immoderée. Il y en a d'autres qui louans grandement la modestie de ce capitaine, disent qu'il ne mangea jamais couché, et ne but plus de trois demy-sestiers de vin, ny au premier, quand il vint faire la guerre en Italie, ny après qu'il fut retourné en Afrique. On en trouve aussi quelques uns qui attribuent bien à Hannibal cruaulté, desloyauté et autres tels vices, toutefois ils ne font nulle mention de sa chasteté ou paillardise. Ils disent seulement qu'il a eu une femme Hespagnole, laquelle estoit native de Castulo [1] assez bonne ville, à laquelle les Carthaginois concedoient beauconp, et s'y fioient grandement pour la souveraine constance et loyauté d'icelle nation.

XLIV. Mais Hannibal, après avoir perdu, comme nous avons dict dessus, la ville de Salapie, il trouva bien tost le moyen d'avoir sa revenche, et de rendre plus grande perte aux Romains que celle qu'il avoit receuë. Car en ce mesme temps Fulvius viceconsul estoit devant Herdonnée, esperant emporter la ville sans coup ferir. Et parce qu'il n'y avoit tout à l'entour nulle crainte de l'ennemy (car Hannibal s'estoit retiré au païs des Brutiens) il ne faisoit nul guet, et estoit du tout negligent au maniement des affaires de la guerre, contre le naturel des capitai-

[1] Sur le Guadalquivir.

nes Romains. Dequoy estant adverty Hannibal par ses espions, il ne voulut laisser passer si belle occasion. Parquoy venant en Apulie, avec son armée toute preste, arriva si hastivement devant Herdonnée, qu'il ne s'en fallut gueres, qu'il ne surprist Fulvius au desprouvu dedans son camp. Toutefois les Romains soustindrent le premier choc d'une telle asseurance, qu'ils tirerent le combat en plus grande longueur que la raison ne requeroit. En la fin, comme deux ans auparavant ils avoient esté vaincus auprès de là avec leur capitaine Fulvius, ainsi pareillement soubs la conduitte de cestuy Fulvius viceconsul, les legions romaines furent rompues et desfaittes, et le capitaine mesme tué avec grande partie de l'armée.

XLV. Le consul Marcellus estoit alors à Samnium [1], lequel adverty de la perte receuë par la negligence du capitaine, desiroit recompenser ladite perte, et combien qu'il semblast venir de beaucoup trop tard pour remedier aux choses desesperées, il mena son armée au païs des Lucaniens, là où il avoit entendu qu'Hannibal s'estoit retiré après la victoire, et alla camper vis à vis de son ennemy, et bien tost après descendit en bataille, laquelle les Carthaginois ne refuserent point, ains s'entrechocquerent incontinent par une si grande furie, que la bataille dura jusques au soleil couchant, sans que lon peust cognoistre qui avoit du meilleur, mais la nuict qui survint les separa. Le lendemain

[1] L'an de Rome 544.

les

les Romains sortans de rechef en bataille rengée donnerent à cognoistre que les ennemis avoient peur : car Hannibal retint ses gens dedans le camp, et la nuict ensuivante sortant sans faire bruit, s'en alla en Apulie. Marcellus aussi le suivit à la trace, et cherchoit occasion de hazarder le tout par quelque bataille memorable. Car il avoit ceste persuasion, qu'entre tous les capitaines Romains il n'y en avoit point lequel on eust peu conferer avec Hannibal, que luy, fust en conseil, fust en subtilité et finesse, fust en discipline et toutes autres vertus militaires. Mais l'hyver qui approchoit l'empescha de pouvoir combatre l'ennemy en bataille rengée. Car après avoir faict quelques escarmouches, ne voulant pas travailler ses soudards en vain, se retira ès garnisons pour hyverner.

XLVI. Au commencement du printemps, excité en partie par les lettres de Fabius [1], qui estoit l'un des nouveaux consuls de ceste année là, en partie de sa nature propre, il sortit de ses garnisons plustost qu'on n'eust pensé, et mena son armée à l'encontre d'Hannibal qui estoit alors à Canusium. Et il advint que pour la vicinité des deux camps et la bonne envie qu'ils avoient de combatre, en peu de jours ils se batirent par trois fois. La premiere journée, ainsi qu'ils eurent combatu jusques à la nuict soubs presque pareille esperance, sans que lon sceust juger qui avoit du meilleur, chascun se retira en son camp comme de propos deliberé.

[1] L'an de Rome 545.

Le deuxieme jour Hannibal fut vainqueur, ayant tué près de deux mille sept cents des ennemis, et mis le reste de l'armée en fuitte. Le troisieme jour, les Romains voulant effacer la honte qu'ils avoient receuë par la perte du jour precedent, demanderent les premiers la bataille, à laquelle ils furent menez par Marcellus. De la hardiesse duquel esmerveillé Hannibal, dit à ses gens, « Qu'il avoit à faire à un « ennemy lequel ne se sçavoit reposer ne estant « victorieux, ne vaincu ». Parquoy la bataille fut plus cruelle que nulle des precedentes, par ce que les Romains s'efforceoient d'un costé de se venger de la perte derniere, et d'autre costé les Carthaginois estoient irritez de ce que les vaincus osoient provoquer à la bataille les vainqueurs. A la fin les Romains tansez et ensemble admonestez par Marcellus de se porter si vaillamment et en si gens de bien que on sceust plustost à Rome la nouvelle de leur victoire, que celle de leur roupte, poulserent oultre fendans la presse sans faire fin de combatre, jusques à ce qu'après avoir bien près trois fois rompu les ennemis, ils les tournerent tous en fuitte. En ce mesme temps, Fabius Maximus reprit la ville de Tarente bien près en semblable sorte comme elle avoit esté perdue. Ce qu'estant rapporté à Hannibal, il dit : « Les Romains ont aussi leur Han« nibal ».

XLVII. L'ANNÉE ensuivant [1] Marcellus et Crispinus furent creez consulz, et faisans appareiller tout l'equippage necessaire à la guerre, menerent

[1] L'an de Rome 546.

leurs deux armées consulaires contre l'ennemy. Hannibal desesperant de les pouvoir soustenir en plein camp, employa toutes les forces de son esprit pour trouver quelque moyen de surprendre par finesse l'ennemy, qu'il ne pouvoit vaincre en bataille rengée. Estant en ces pensemens, il s'offrit plus belle occasion d'executer son entreprise, qu'il n'eust osé esperer. Il y avoit entre les deux camps un tertre plein de boscages, soubs lequel Hannibal envoya en embusche quelques bendes de Numidiens, pour surprendre quelques uns des ennemis courans çà et là. D'autre part les consuls par commun consentement de tous, estoient d'opinion d'envoyer descouvrir ledit tertre, et de s'en saisir s'il estoit de besoing, à fin que s'ils le laissoient derriere, les ennemis ne l'occupassent, et ne leur fussent puis après sur la teste. Mais avant que de remuer l'ost, ils sortirent tous deux du camp en bien petite compagnie de gens de cheval, pour aller recognoistre l'assiette du lieu, et se mettans à chemin plus indiscrettement et en moindre equippage qu'il n'appartenoit à gens de telle qualité, tomberent en l'embusche. Se trouvans en un instant environnez de tous costez, et ne pouvans passer oultre par devant, et estant assaillis et batus par derriere, ils se mirent à defense, plus par contraincte et par necessité, que de conseil deliberé. Marcellus fut tué en laditte bataille combatant vaillamment, et Crispinus navré, lequel à toute peine sceut eschapper d'entre les mains des ennemis. Hannibal adverty que M. Marcellus, qui estoit le principal d'entre

les capitaines Romains qui avoit arresté le cours de ses victoires, et qui luy avoit donné plus d'affaire que nul autre, estoit tué, il s'en alla soudain camper sur le tertre où la bataille avoit esté donnée, là où ayant trouvé le corps de Marcellus, il le feit ensevelir en grande magnificence. Par lesquelles choses on peut cognoistre de quelle estime est envers toutes personnes une magnanimité et excellence de vertu, veu que l'ennemy très cruel et mortel voulut bien donner sepulture honorable au corps d'un brave et excellent capitaine. Ce pendant les Romains voyans l'un de leurs consuls mort, et l'autre fort navré, s'estoient retirez incontinent ès montagnes prochaines, et s'estoient campez en fort lieu.

XLVIII. Mais Crispinus avoit envoyé signifier aux prochaines villes des montagnes, que son compagnon estoit mort, et que l'ennemy avoit son anneau dont il cachetoit ses lettres, parquoy qu'ils se donnassent garde des lettres qui seroient escrites au nom de Marcellus. Le courrier de Crispinus ne faisoit que d'arriver à Salapie, quand on apporta des lettres d'Hannibal, lesquelles signifioient de la part de Marcellus, qu'il viendroit là la nuict prochaine. Les Salapitains cognoissans la tromperie, renvoyerent le messager, et attendirent Hannibal en grande solicitude. Environ le quatrieme guet Hannibal vint devant la ville. Il avoit mis tout de faict à pensé les fuitifs Romains en l'avantgarde, à fin que parlans latin ils feissent foy que Marcellus estoit là en personne. Quand ceulx de la ville en

eurent laissé entrer jusques à six cents, ils fermerent la porte, et repoulserent à coups de traict le reste de l'armée, puis taillerent en pieces ceulx qu'ils avoient laissé entrer. En ceste maniere Hannibal fasché d'avoir failly à son entreprise, deslogea de là, et s'en alla au païs des Brutiens, pour donner secours aux Locrenses qui estoient assiegez des Romains par mer et par terre.

XLIX. Après ces choses, à la grande instance du senat et du peuple on crea nouveaux consuls deux capitaines de guerre très experimentez [1], Marcus Livius et Claudius Nero, lesquels après avoir party entre eulx l'armée, s'en allerent au gouvernement de leurs provinces. Claudius s'en alla au païs des Salentiniens [2], et Livius en la Gaule contre Asdrubal Barcinien, lequel avoit passé les Alpes, et se hastoit pour se joindre à son frere avec une grosse et puissante armée de gens de pied et de cheval. Mais il advint en ce mesme temps, qu'Hannibal receut de grandes pertes par le consul Claudius: car premierement il le vainquit au païs des Lucaniens, usant de pareilles ruses et finesses que faisoit Hannibal. Puis après venant à se rencontrer contre Hannibal en Apulie auprès de Venouse, il luy donna la bataille si chaudement, que plusieurs des ennemis demourerent sur le champ. Pour lesquelles pertes Hannibal se retira soudain à Metapont [3], à fin de refreschir et remplir son armée: là où ayant

[1] L'an de Rome 547.
[2] Autrement dit Calabrois, près du promontoire Lapyx.
[3] Au canton des Brutiens.

sejourné peu de jours, il receut l'armée de Hanno, laquelle il joignit à la siene, et retourna de rechef à Venouse. Claudius avoit son camp non gueres loing de Venouse ; et ayant surpris les lettres des ennemis, il entendit par icelles qu'Asdrubal approchoit. Parquoy il pensoit jour et nuict par quel moyen il pourroit empescher que deux armées si puissantes ne se joignissent ensemble.

L. Après avoir bien deliberé, il print conseil, lequel selon l'apparence estoit fort perilleux, mais necessaire, peut estre, pour ce temps là. Car laissant le camp soubs la charge de son lieutenant, il prit avec soy une partie de l'armée, et s'en vint à grandes journées en la Marque d'Ancone, de sorte qu'au sixieme jour il arriva à Senes [1]. Là les deux consuls joignirent leurs forces ensemble, et assaillans Asdrubal auprès de la riviere Metaurum, eurent fort bonne issue de la bataille : car comme lon dit, il y eut ce jour là cinquante six mille des ennemis tuez, de sorte qu'ils receurent bien près aussi grande perte que les Romains avoient eu auparavant auprès de Cannes. Mais Claudius Nero aprés ceste victoire memorable, retournant aussi vistement à Venouse, comme il en estoit party, fit ficher la teste d'Asdrubal près du lieu où se faisoit la sentinelle des ennemis, et relascha quelques prisonniers pour aller porter les nouvelles à Hannibal de ceste grande desconfiture. Car on cognut puis après qu'il ne sçavoit encore rien de l'entreprise se-

[1] Sena, ou Senogallia près du fleuve Metaurus et de l'AEsis, qui termine l'Umbrie du côté du nord.

crette de Claudius, ny de l'execution qui avoit esté faitte ces jours passez. En quoy je ne me puis assez esmerveiller, qu'un tant ruzé et cauteleux capitaine ait esté deceu par Claudius, veu qu'il y avoit si peu de distance entre les deux camps, de sorte qu'il entendit plustost les nouvelles de la desconfiture de son frere avec toute son armée, qu'il ne fut adverty du partement du consul Romain et de son retour au camp.

LI. Or Hannibal ayant receu une si grande playe, non seulement publique, mais aussi particuliere pour la mort de son frere, dit qu'il voyoit à l'œil le changement de la fortune des Carthaginois, et bien tost après il partist de là, et se retira au païs des Brutiens. Car il n'ignoroit point, que ceste desconfiture receuë auprès de Metaurum apporteroit un grand avantage et accroissement aux affaires des Romains, et seroit de grande consequence pour l'issue de toute la guerre. Il ne laissoit toutefois d'assembler toutes ses forces qui luy estoient demourées en Italie après tant de rencontres et batailles données, et tant de villes prises, et soustenir la guerre d'un cueur invincible. Et de quoy on se doibt esmerveiller le plus, il retint par son authorité, ou par sa prudence, en telle concorde et union toute son armée, qui estoit meslée et ramassée d'Hespagnols, d'Africains, de Gaulois, et de beaucoup d'autres nations, qu'on n'ouit point parler qu'il y eust eu en son ost la moindre sedition ou tumulte du monde. Mais les Romains mesmes, après avoir regaigné la Sicile, la Sardaigne et l'Hespagne, ne le sceurent

oncques rompre, ny chasser hors d'Italie, jusques à ce qu'ils envoyerent en Afrique P. Cornelius[1] Scipion, lequel menant la guerre de près aux Carthaginois, les reduisit en telle extremité, qu'ils furent contraincts de rappeller incontinent Hannibal hors d'Italie[2]. Il estoit en ce temps là, comme j'ay dit dessus, au païs des Brutiens, et menoit la guerre plus en maniere de courses et voleries, que non en bataille rengée, sinon qu'une fois il y eut un combat fait à la haste entre le consul Sempronius et luy[3]: incontinent après vint chocquer de toute son armée contre ledit Sempronius. Au premier combat Hannibal emporta le dessus, mais il fut vaincu en la deuxieme bataille.

LII. Depuis ce temps là je ne trouve en nul autheur Grec ny Latin, qu'Hannibal ait fait en Italie quelque acte digne de memoire. Car estant rappellé en Afrique par les Carthaginois, il laissa l'Italie, seize ans après que ceste guerre Punique avoit commencé, se complaignant grandement du senat de Carthage, et de soy mesme aussi. Du senat, à cause que durant tout le long temps qu'il fut en païs d'ennemis, ils luy avoient donné si petite assistence, au renfort et fournissement, en argent, et toutes autres choses requises à la guerre : et de soy, par ce qu'après avoir tant de fois vaincu les Romains, il avoit tousjours attendu après la victoire, et leur avoit donné respit. On dit aussi, que devant qu'il

[1] Nommé consul l'an de Rome 549.
[2] L'an de Rome 551.
[3] L'an de Rome 550.

s'embarquast, il fit bastir un arc triumphal auprès du temple de Juno Lacinia, auquel estoient sommairement engravez ses hauts faicts d'armes en lettres Puniques et Grecques. Party qu'il fut d'Italie, il eut assez bon vent, et en peu de jours il arriva à Leptis, et faisant desembarquer toute son armée et descendre en terre, vint premierement à Asdrumente [1], puis après à Zama [2]: là où ayant esté adverty, comment les affaires des Carthaginois se portoient, il luy sembla que ce seroit le meilleur, de trouver moyen de finir la guerre.

LIII. Pour laquelle cause il envoya vers Scipion, le requerir de vouloir choisir quelque lieu commode, là où ils se peussent tous deux trouver, pour conferer ensemble des choses de grande importance. Il est toutefois incertain s'il fit cela par le commandement du senat, ou bien de sa propre authorité. Scipion ne voulut refuser le parlementer. Parquoy au jour ordonné s'assemblerent en une grande plaine deux souverains capitaines et chefs de très puissantes nations, avec chascun un truchеman pour parlementer ensemble de choses diverses touchant la paix et la guerre. Car Hannibal estoit du tout enclin à la paix, à cause qu'il voyoit que les affaires des Carthaginois se portoient tous les jours de pis en pis, qu'ilz avoient perdu la Sicile, la Sardaigne et l'Hespagne, que la guerre estoit transferée d'Italie en Afrique, que Syphax roy très

[1] Adrumette sur la côte à l'orient de Carthage.

[2] Sa position est incertaine; les uns la placent à 300 milles d'Adrumette, Tite-Live à 5 journées de Carthage.

puissant estoit prisonnier des Romains, que toute leur esperance consistoit en l'armée qu'il avoit conduit en Afrique, qui estoit comme le demourant et les reliefs de la tant longue guerre qu'il avoit mené en Italie, et qu'il restoit aux Carthaginois si peu de puissance tant des estrangers que des citoyens, qu'à grande peine y en avoit il assez pour pouvoir garder la ville de Carthage. Il fit doncques tout son effort de persuader à Scipion par une longue harengue, qu'il s'accordast plus tost à la paix, qu'à la guerre. Mais Scipion qui avoit bon espoir de conduire à fin ceste guerre, sembloit ne vouloir nullement ouïr parler de la paix. Parquoy les choses ayans esté longuement debatues d'un costé et d'autre, ils se partirent du colloque sans rien faire.

LIV. Et peu de temps après fut donnée icelle bataille memorable auprès de Zama, en laquelle les Romains obtindrent la victoire. Car premierement ils firent retourner les elephans des Carthaginois contre leur armée, de sorte qu'ils mirent en desordre la chevalerie d'Hannibal, et Lælius et Masinissa, qui faisoient les deux poinctes, leur augmentans la peur, ne donnerent aucun espace aux gens de cheval de se pouvoir rallier ensemble. Toutefois les gens de pied combatirent long temps et d'une grande hardiesse, d'autant que les Carthaginois se confians en leurs victoires passées, pensoient bien que le salut de toute l'Afrique reposast en leur force, et en dependit entierement: et les Romains estoient d'aussi grand cueur qu'eulx, et avoient meilleure esperance. Mais une chose servit

randement aux Romains pour gaigner la victoire : e fut que Lælius et Masinissa retournans de la hasse des gens de cheval, se vindrent fourrer de rande roideur en la bataille, de sorte qu'ils ef- royerent l'ennemy. Car par leur arrivée les Car- haginois perdirent incontinent courage, et pour out remede ne penserent qu'à se sauver à la fuitte.)n dit que ce jour là il y eut plus de vingt mille Carthaginois tuez sur la place, et bien autant de risonniers. Hannibal leur capitaine, après avoir ttendu jusques au dernier pour voir l'issue de la ataille, s'en fouit avec bien peu des siens hors de a boucherie qui se faisoit.

LV. Puis après appellé à Carthage pour subvenir la ruine de la chose publique, il remonstra au enat, qu'il ne falloit desormais avoir plus nulle esperance aux armes : mais leur conseilloit, que toutes autres choses omises, ilz envoyassent vers le capitaine Romain pour traicter de la paix à quelques conditions que ce fust. Quand les dix ambassadeurs eurent rapporté à Carthage la capitulation des articles de la paix, on dit qu'il y avoit quelque homme appellé *Gisgo*, lequel ne voulant ouïr parler de la paix, feit une harengue, par laquelle il vouloit persuader de renouveller la guerre contre les Romains : et pource que plusieurs sembloient approuver son opinion, Hannibal indigné de ce que des bestes et gens de nulle experience osoient parler de telles choses en temps si divers et contraire, il le poulsa de hault en bas comme il harenguoit encore. Mais voyant que cest acte estoit

trouvé de toute l'assemblée trop audacieux et indigne d'une ville libre, il monta sur la tribune aux harengues, et dit: « Personne ne se doibt fascher, « si celuy qui dès sa premiere enfance a tousjours « esté hors de Carthage, et nourry toute sa vie en « guerre et entre les armes, ignore les loix et or- « donnances de la ville ». Puis après il disputa si prudentement des articles de la paix, qu'incontinent les Carthaginois esmeus par l'authorité d'un si grand personnage, furent d'advis d'accepter les conditions que le vainqueur et la necessité leur proposoient. Les articles certes estoient fort durs, comme ceulx que les vaincus sont accoustumez de recevoir en toute extremité par les victorieux. Mais oultre toutes autres choses les Carthaginois estoient tenus de payer aux Romains tous les ans quelque certain tribut jusques à un temps prefix. Quand le jour fut eschu qu'il falloit payer aux Romains la premiere pension, et que tous se lamentoient à la mention du tribut, on dit qu'Hannibal irrité par les pleurs inutiles des Carthaginois commencea à rire, et comme Asdrubal Hædus le reprenoit, de ce qu'il rioit si fort en la commune tristesse de toute la ville, il respondit, « Que ce « ris là n'estoit pas d'un homme qui fust joyeux, « mais de celuy qui se mocquoit des larmes inutiles « de ceulx qui ploroient lors qu'il y en avoit moins « d'occasion, et seulement pource qu'il touchoit à « l'argent particulier de chascun, que auparavant, « quand les Romains ostoient aux Carthaginois « leurs navires, leurs armes, et les despouilles des

« grandes victoires qu'ilz avoient jadis acquises, et « donnoient loix et ordonnances aux vaincus ». Je sçay bien qu'il se trouve des autheurs qui disent qu'Hannibal s'est retiré en Asie incontinent qu'il eut perdu la bataille, craignant qu'il ne fust livré entre les mains de Scipion qui le pourroit demander.

LVI. Mais si cela se feit tout soudain, ou quelque temps après la bataille donnée auprès de Zama, il ne s'en fault gueres soucier, attendu qu'il est tout notoire, que, voyant toutes choses desesperées, il s'en fuyt en Asie devers le roy Antiochus [1]. Il est aussi tout certain qu'il fut receu du roy si humainement et en si grand honneur, qu'il luy communiqua et fit part de ses plus privez conseils, et des publics pareillement. Car le nom d'Hannibal estoit de grande reputation envers tous : d'avantage il avoit un commun courroux et haine contre les Romains, qui estoit un grand esguillon pour esmouvoir la guerre. Parquoy il sembloit qu'il fut venu fort à poinct audit païs, non seulement pour enflamber le courage du roy, mais aussi pour donner ouverture de la guerre contre les Romains. Et disoit que le seul moyen de mener la guerre aux Romains estoit, de passer en Italie, pour lever soudards Italiens, par lesquels seuls icelle province vainqueresse de toutes autres nations pourroit estre subjuguée. Il demanda du roy cent navires, seize

[1] Surnommé le Grand, qui monta sur le trône de Syrie l'an de Rome 530. Annibal se retira chez lui l'an de Rome 559.

mille hommes de pied, et mille hommes de cheval tant seulement. Et promeit d'entrer en Italie avec ceste petite armée, et qu'il troubleroit grandement les nations Italienes, lesquelles il sçavoit encore estre toutes effroyées par le seul recit de son nom, pour les guerres qu'il leur avoit menées de fresche memoire. D'avantage il se faisoit fort de faire renouveler la guerre Punique, si le roy luy permettoit envoyer gens à Carthage pour esmouvoir ceulx de la faction et partialité Barciniene, ausquels il sçavoit la domination des Romains estre ennuyeuse. Quand le roy luy eut accordé sa demande, il appella à soy Ariston Tyrien homme fin et rusé, et propre pour conduire telle affaire, auquel il feit de grandes promesses, et luy persuada d'aller à Carthage vers ses amis, et leur porter quelques lettres de par luy. En ceste maniere Hannibal banny et fuitif de son païs, esmouvoit par tout le monde guerre contre les Romains. Lesquels desseins n'eussent pas esté vains et inutiles si Antiochus eust mieulx aimé suivre le conseil d'iceluy, comme il avoit fait du commencement, que non pas celuy de ses flatteurs et courtisans. Mais envie, peste certes qui de tout temps a infecté les maisons de tous grands princes et roys, engendra beaucoup d'ennemis à Hannibal: lesquels craignans qu'il n'entrast par tels conseils en la bonne grace du roy (car il estoit capitaine fin et rusé) et que par ce moyen ne montast au plus hault degré de puissance et d'authorité, s'efforçoient de le rendre suspect au roy.

LVII. Il advint aussi en ce mesme temps, que

P. Villius, qui estoit venu pour ambassadeur en Ephese, teint souvent propos avec Hannibal : de quoy ses malvueillans prindrent facilement occasion de le calumnier, et le roy mesme en prit si mauvaise suspicion, que de là en avant il ne l'appella plus au conseil. Au mesme temps, comme disent aucuns, P. Africanus (qui estoit l'un des ambassadeurs envoyez par devers le roy Antiochus) devisa familierement avec Hannibal, et le requit entre autres choses de luy dire à la verité qui il estimoit avoir esté le plus brave et excellent capitaine de tous : et qu'Hannibal respondit, « En premier « lieu Alexandre roy de Macedoine, en second lieu « Pyrrus roy des Epirotes, et en tiers lieu moy- « mesme ». Alors qu'Africanus en soubsriant luy dit : « Que dirois tu Hannibal, si tu m'avois vaicu » ? « Sans faulte, respondit il, je me mettroye par « dessus tous les autres ». On dit que ceste response pleut à Scipion, pource qu'il se voyoit ny mesprisé, ny amené en comparaison avec les autres, mais laissé derriere comme incomparable par quelque flatterie secrette d'Hannibal.

LVIII. Après ces choses Hannibal trouvant occasion de parler à Antiochus, luy commencea à deduire par le menu sa vie dès sa premiere enfance, et luy declarer la haine que tousjours il avoit portée aux Romains, dont il se purgea envers luy, de sorte, qu'il retourna en l'ancienne grace et amitié du roy laquelle il avoit bien près perdue. Parquoy le roy avoit deliberé de le constituer admiral sur son armée de mer, laquelle il faisoit equipper pour

passer en Italie, et faire preuve de la magnanimité et industrie de celuy qu'il cognoissoit estre personnage fort excellent et perpetuel ennemy des Romains. Mais un seul Thoas prince des AEtoliens contredisant à ceste sentence, ou par envie, ou, peut estre, que telle estoit son opinion, changea la voulunté du roy, et renversa du tout ceste deliberation, laquelle toutefois estoit de fort grande importance, pour la guerre qu'ils pretendoient faire. Car il donna conseil à Antiochus, qu'il allast luy mesme en Grece, et gouvernast luy mesme ses affaires, sans endurer qu'un autre emportast la gloire de ceste guerre. Le roy doncques persuadé passa bien tost en Grece, pour esmouvoir la guerre contre les Romaius. Là où peu de temps après estant en conseil de deliberation, s'il devoit practiquer à soy les Thessaliens, on en demanda specialement à Hannibal son advis, lequel discourut si bravement sur l'affaire des Thessaliens, et sur le principal de la matiere, que tous approuverent son dire, et y donnerent consentement. Car il estoit d'advis qu'il ne se falloit gueres soucier des Thessaliens, mais trop bien tascher par tous moyens d'attirer de leur party Philippus roy des Macedoniens, ou bien luy persuader qu'il se tinst neutre, sans se mesler ny favoriser à l'un ny à l'autre. D'avantage il conseilla d'aller mener de près la guerre aux Romains, en quoy il leur offrit de les assister de tout son pouvoir. On l'ouit discourir fort attentivement, mais l'opinion d'iceluy fut plus prisée que mise après en execution. Parquoy plusieurs

leurs s'esmerveillerent qu'un tel capitaine, et qui voit par si longues années mené la guerre contre e peuple Romain presque victorieux de toutes naions, fut alors mesprisé du roy, quand on avoit rincipalement affaire de l'entremise et conseil l'iceluy. Car quel capitaine plus rusé eust on peu rouver en tout le monde, ny plus propre pour aire la guerre aux Romains? Toutefois le roy n'en int compte au commencement de son entreprise: nais il ne se passa gueres de temps, que se mocjuant du conseil de tous autres, il confessa qu'un eul Hannibal avoit preveu les choses necessaires.

LIX. Car après que les Romains eurent obtenu la victoire en la guerre qui se feit en Grece [1], Antiochus se retira de l'Europe à Ephese, là où se donnant du bon temps, et ne se souciant de rien, esperoit vivre en paix, ne pensant point que les Romains deussent mener armée en l'Asie. Au desir duquel s'accommodoient grandement les blandissemens des flatteurs, perpetuelle peste des roys et grands princes, qui se laissent flatter, et se plaisent d'estre trompez, pource qu'ils oyent vouluntiers ce qui leur est aggreable. Mais Hannibal, qui cognoissoit la puissance des Romains et leur ambition, admonesta le roy d'esperer plus tost toutes autres choses que la paix, qu'il pensast hardiment que les Romains ne s'arresteroient point, jusques à ce qu'ils eussent experimenté, s'ils ne pourroient aussi bien estendre les limites et bornes de leur

[1] L'an de Rome 563.

empire en la tierce partie du monde, comme ils avoient fait en Afrique et en Europe. Antiochus esmeu et incité de l'authorité d'un tel personnage, commanda incontinent à Polyxenidas homme fort industrieux et fort exercité ès guerres marines, qu'il allast au devant de l'armée de mer des Romains qui approchoit : et envoya Hannibal en Syrie pour assembler grand nombre de vaisseaux. Puis il establit chefs sur ceste armée de mer Hannibal mesme et Appollonius l'un de ses courtisans et favorit, lesquels ayans entendu que Polyxenidas avoit eu du pire contre les Romains, ils allerent charger les Rhodiens, qui estoient amis et alliez des Romains. En icelle bataille Hannibal s'attachant à Eudamus capitaine des Rhodiens qui conduisoit la poincte gauche, avoit ja environné la navire capitainesse, et sans doubte emportoit la victoire : mais ceulx de l'autre poincte survindrent, après avoir tourné en fuitte Apollonius, et luy osterent des mains la victoire qu'il tenoit pour certaine [1].

LX. Depuis ceste bataille de mer qui n'eut gueres bonne issue, nous ne trouvons point qu'Hannibal ait fait chose digne de memoire. Car Antiochus vaincu, oultre les autres conditions que les Romains luy proposerent, ils demandoient qu'Hannibal perpetuel ennemy de leur chose publique leur fust delivré. Ce que prevoyant Hannibal long temps auparavant, il se retira d'Antiochus soudain après icelle bataille memorable qui fut donnée auprès de

[1] L'an de Rome 564.

ıgnesie [1], là où la puissance du roy fut rompue, après avoir longuement erré çà et là eut à la fin ı refuge vers Prusias roy de Bithynie, non point 'il se fiast beaucoup en l'amitié d'iceluy, mais r ce qu'il cherchoit lieu plus necessaire selon qu'il avoit le moyen, que seur selon qu'il eust bien ulu, attendu que les Romains avoient soubs leur ıissance la plus grande partie de la terre et de la er. Aucuns disent, qu'après la desfaitte d'Antious Hannibal se retira en Candie vers les Gortyens, et que le bruit courut incontinent, qu'il oit apporté avec soy une grosse somme d'or et ırgent. Parquoy craignant que les Candiots ne eissent les mains sur luy, il s'advisa de trouver tel mede, pour eschapper le danger. Il emplit des ıyes de terre de plomb doré, puis les feit porter dans le temple de Diane, faignant qu'il en estoit fort grand soucy et solicitude, comme de celles estoit son tresor. D'autre part il avoit caché son dedans des statues de bronze, lesquelles il laisit negligemment couchées par la maison. Ce penınt qu'iceulx gardoient soigneusement le temple fin qu'on n'emportast point les buyes de terre à ur desceu, Hannibal fit voile et s'enfuit en Biynie.

LXI. Il y a en Bithynie un village sur le rivage la mer, que ceulx du païs appellent *Libissa*, duıel on dit qu'il se trouvoit un oracle tout commun ı ceste sorte,

[1] Près du Méandre, dans l'Ionie, qu'il ne faut pas conndre avec Magnésie de Lydie auprès du Mont Sipyle.

Terre Libysse engloutira le corps
De Hannibal, quand l'ame en sera hors.

En ce lieu là se tenoit Hannibal, ne s'adonnant point à oisiveté, mais passant le temps à exerciter les mariniers, piquer chevaux, et duire et dresser ses soudards. Quelques auteurs escrivent qu'en ce temps là Prusias faisoit la guerre à Eumenes roy de Pergame, qui estoit allié et amy du peuple Romain, et qu'il feit Hannibal capitaine general de son armée de mer : lequel assaillant Eumenes par une invention nouvelle et non accoustumée, auroit emporté la victoire de la bataille marine. Car devant que commencer la meslée, on dit qu'Hannibal meit grande quantité de serpens dans des pots de terre, puis la meslée estant commencée, ains qu'ils estoient tous bien ententifs à bien combatre, qu'il feit jetter lesdits pots dedans les navires des ennemis, et qu'en ceste sorte il les avoit tournez en fuitte, d'autant qu'ils se trouvoient fort empeschez et effroyez par ceste nouvelleté. Or que la chose se soit faitte en telle maniere, les plus vieilles chroniques n'en font point mention, mais seulement Æmylius et Trogus. Parquoy je m'en rapporte aux autheurs.

LXII. Les nouvelles de la dissension et discord de ces deux rois estans parvenues à Rome, le senat envoya ambassadeur en Asie Q. Flaminius[1], le nom duquel est fort celebre, pour les haults faits qu'il a executez en la Grece, à fin, comme je puis conjecturer, d'accorder les deux roys ensemble.

[1] Flamininus. Voyez sa Vie au Tome IV.

Iceluy parvenu vers Prusias, fut fort indigné et marry de voir vivre encore la personne du monde qui estoit plus ennemie au peuple Romain, après tant de nations assubjecties et le saccagement de tant de peuples : parquoy il sollicita grandement le roy qu'il luy voulust livrer Hannibal entre ses mains. Hannibal ayant dès le commencement eu suspecte la legereté de Prusias, avoit fait caver en son logis plusieurs conduits et apresté sept issues secrettes pour s'enfuir, s'il estoit soudainement pressé. La venuë de Flaminius luy augmentoit d'avantage la suspicion, lequel il estimoit estre le plus grand ennemy qu'il eust en Rome, tant publiquement pour la haine commune de tous les Romains, que particulierement pour la memoire de son pere Flaminius, lequel fut tué en la bataille qui se donna auprès du lac Trasymene. Ainsi plein de soucy et d'angoisse il avoit (comme dit est) trouvé des remedes pour eschapper, lesquels luy devoient bien peu profiter et servir contre si grande puissance. Quand ceulx de la garde du roy qui estoient envoyez pour le prendre, eurent environné sa maison, à leur premiere arrivée Hannibal essaya de prendre la fuitte et se sauver par l'issue la plus secrette : mais quand il veit que le lieu estoit jà occupé par les gardes, quittant adonc toute esperance de pouvoir eschapper, il resolut de se soustraire des mains des Romains par une mort vouluntaire. Si disent aucuns qu'il fut estranglé par un sien serviteur, auquel il en avoit donné la charge. Les autres qu'il beut du sang de taureau, et que l'ayant

beu il tumba mort, tout ainsi que Clitarchus et Stratocles ont donné faulsement à entendre de Themistocles. Mais Livius grand historien escrit qu'Hannibal demanda le poison qu'il avoit tout prest pour telles adventures, et que tenant ce mortel breuvage en sa main il dit avant que le boire : « Delivrons le peuple Romain de grand peine et soucy, « puis qu'il a si grande envie et desir d'avancer la « mort à un pauvre vieillard jà tout cassé. Les an« ciens Romains ont adverty Pyrrhus roy des Epi« rotes, qui venoit à enseignes desployées devant « les murailles de la ville de Rome, qu'il se teinst « sur ses gardes de peur d'estre empoisonné. Et « ceulx cy sont cause qu'un hoste et amy, oubliant « son reng royal et sa foy promise, trahisse mal« heureusement son hoste ». Ces choses dictes, maudissant execrablement le roy Prusias il se feit mourir par poison, l'an soixante et dixieme de son aage [1], comme aucuns ont redigé par escrit. Le corps mort fut mis en un sepulchre de pierre auprès de Libyssa, auquel estoit ceste engravure, Cy gist Hannibal.

LXIII. Les Romains estans advertis de la mort d'iceluy, en jugeoient diversement, chascun selon que sa passion le poulsoit. Plusieurs blasmoient la cruauté de Flaminius, qui pour emporter la gloire de quelque grand acte, comme il luy sembloit, avoit esté cause

[1] L'an de Rome 571 selon les uns, 572 selon les autres. Il avoit soixante-dix ans, comme le dit Cornelius Népos, et devoit être né l'an de Rome 502 ou 503. Mais cela souffre de grandes difficultés.

de faire mourir un homme jà tout cassé de vieillesse, qui n'eust desormais plus sçeu porter aucun dommage à leur chose publique vainqueresse presque de toutes nations. Mais aucuns trouvoient bon le faict, et louoient Flaminius de ce qu'il avoit fait mourir le perpetuel ennemy du peuple Romain: lequel, combien qu'il fust debile de corps, n'avoit toutefois point faulte d'esprit, de conseil et de science militaire, pour esmouvoir à la guerre le roy Prusias, et troubler et emplir toute l'Asie de nouvelles guerres. Car en ce temps là, la puissance du roy de Bithynie estoit si grande, qu'elle n'estoit point à mespriser. Car puis après Mithridates roy de la mesme Bithynie a bien longuement donné beaucoup d'affaires au peuple Romain par mer et par terre, et s'est trouvé en bataille rengée contre L. Lucullus, et Cn. Pompeius souverains et excellents capitaines. On pouvoit craindre le mesme du roy Prusias, principalement ayant Hannibal pour son capitaine. Parquoy aucuns estiment que Q. Flaminius fut à ces fins principalement envoyé ambassadeur vers Prusias, pour traitter secrettement de la mort d'Hannibal. Mais il est à presupposer que Quintius n'a pas tant cherché ces moyens pour faire mourir Hannibal ainsi soudainement, que pour mener vif à Rome celuy qui avoit porté tant de dommage à la chose publique de son païs, ce qui eust esté utile au peuple Romain, et à luy très honorable. De telle sorte de mort perit Hannibal Carthaginois, personnage sans point de doubte fort excellent en toutes sortes de louanges belliques,

sans parler de ses autres vertus : de sorte que lon peut facilement entendre de quelle importance en toutes choses a esté, ou le grand cueur d'iceluy, ou l'industrie, ou la vraye science de l'art militaire : par ce que les Carthaginois ne se sont jamais reputez vaincus en la guerre qu'ils avoient si ardemment et avec tel appareil entreprise, jusques à ce qu'Hannibal eust esté desfait et rompu en ceste grande bataille qui fut donnée auprès de Zama. Tellement qu'il semble que leur force et vertu bellique ait eu son lustre et ait esté en estre avec leur capitaine Hannibal, et se soit amortie quant et luy.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SCIPION L'AFRICAIN.

De la famille de Scipion. II. *Grands traits de vertu que Scipion montre dans sa jeunesse.* III. *Il est nommé proconsul d'Espagne.* IV. *Eloge de Scipion.* V. *Premières démarches de Scipion à son arrivée en Espagne.* VI. *Il assiège et prend Carthagène.* VII. *Continence de Scipion.* VIII. *Il défait Asdrubal.* IX. *Prise d'Aurinx.* X. *Scipion bat l'autre Asdrubal et Magon.* XI. *Il va en Afrique, où il fait alliance avec Siphax.* XII. *Troubles occasionnés par une maladie de Scipion.* XIII. *Comment il punit les chefs d'une sédition élevée parmi ses troupes.* XIV. *Il défait Mandonius et Indibilis.* XV. *Entrevue et alliance entre Scipion et Massinissa.* XVI. *Scipion retourne à Rome.* XVII. *Il est nommé consul.* XVIII. *Il passe en Sicile.* XIX. *Comment il gagne les cœurs des Siciliens.* XX *Affaire de Pleminius.* XXI. *Le senat envoie des commissaires pour examiner la conduite de Scipion.* XXII. *Ambassadeurs de Syphax auprès de Scipion.* XXIII. *Il passe en Afrique.* XXIV. *Il remporte une victoire sur Hannon.* XXV. *Comment Scipion connoît les dispositions des camps de Syphax et d'Asdrubal.* XXVI. *Il les défait tous deux complettement.* XXVII. *Nouvelle victoire de Scipion.* XXVIII. *Syphax est encore vaincu et fait prisonnier.* XXIX. *Massinissa épouse Sophonisbe, et lui envoie du*

poison. XXX. *Annibal retourne en Afrique.* XXXI. *Il est vaincu par Scipion à Zama.* XXXII. *Scipion accorde la paix aux Carthaginois.* XXXIII. *Triomphe de Scipion.* XXXIV. *Scipion nommé continuellement prince du sénat.* XXXV. *Scipion fait décerner la province d'Asie à son frère Lucius, en offrant d'être son légat.* XXXVI. *Eloge de la piété filiale et fraternelle de Scipion.* XXXVII. *Antiochus renvoie à Scipion son fils qui avoit été fait prisonnier.* XXXVIII. *Antiochus donne bataille aux Romains.* XXXIX. *Conditions auxquelles Scipion lui fait accorder la paix.* XL. *Scipion parvenu au comble des honneurs.* XLI. *Accusé par deux tribuns du peuple; comment il se défend.* XLII. *Il se retire à Linternum.* XLIII. *Des enfans de Scipion.* XLIV. *Mort de Scipion.* XLV. *Son Eloge.*

Depuis l'an 520 environ, jusqu'à l'an 571 de Rome, avant J. C. 183.

La comparaison d'Annibal avec Scipion.

SCIPION L'AFRICAIN.



Publius Scipion, homme patricien, de la très noble famille des Corneliens, qui fut le premier capitaine Romain, contre qui Hannibal Carthaginois combatit en [1] Italie, fut pere de Cornelius Scipio, qui a esté le premier surnommé l'*Africain*, à cause d'icelle nation par luy vaincue et domptée. Iceluy, après avoir obtenu beaucoup de victoires en Hespagne, et fait de haults exploits d'armes, fut en la fin tué d'un coup qu'il receut en une bataille qu'il eut contre les ennemis, ainsi qu'il alloit de reng en reng se fourrant par tout là où il voyoit la plus grande presse et le plus de danger [2]. Peu de jours, après son frere Cn. Scipion finit ses jours en bien près semblable sorte, car il fut tué combatant vaillamment. Et ces deux capitaines, oultre la renommée des haults faits d'armes qu'ils ont acquise, ont laissé après eulx grande louange de fidelité, de tempe-

[1] L'an de Rome 536.

[2] L'an de Rome 542.

rance et de vertu, par lesquelles ils se sont rendus desirables non seulement envers leurs soudards, qui estoient demourez vivans, mais aussi vers les nations Hespagnöles. Or Cn. Scipion eut un fils appellé P. Cornelius Nasica, homme consulaire et triumphal, lequel estant encores fort jeune, fut estimé le plus homme de bien de toute la ville, pour recevoir la mere Idæa [1]. Publius eut deux fils les tant renommez Scipions : l'un desquels fut appellé *Asiatique*, pour avoir subjugué l'Asie : et l'autre *Africain*, pour avoir dompté l'Afrique en icelle bataille memorable qu'il gaigna contre Hannibal et les Carthaginois, comme nous avons dit dessus. Duquel nous avons entrepris de descrire la vie, non tant pour rendre la gloire de son nom tant celebré par les autheurs Grecs et Latins, plus illustre par cestuy nostre escrit, comme pour mettre devant les yeux de tous hommes l'ordre de ses haults faicts, et discipline civile, à fin que tous princes et capitaines la contemplent comme une vive image d'excellente vertu, qui les puisse inciter à les vouloir imiter et ensuivre.

II. P. Cornelius Scipion donnant dès son enfance un certain espoir de sa gentille nature et excellente vertu, commencea d'estre instruit en tous arts militaires soubs la conduite de son pere. Car il fut mené au camp au commencement de la seconde guerre Punique n'ayant que dix-sept ans, mais il se porta si bien en peu de temps, et se monstroit si adroit en toutes choses, ou à faire courses, ou à passer les

[1] L'an de Rome 550.

nuicts sans dormir, ou à endurer toutes autres peines et travaux de la guerre, qu'il en acquit grande louange de son pere, mesme bonne reputation envers tout le camp. D'avantage il se monstra de si gentil esprit et sens fort agu, que cela luy donnoit une singuliere grace, et en effroyoit quant et quant ses ennemis. Car, en la bataille des gens de cheval que P. Cornelius consul eut contre Hannibal auprès de la riviere du Tesin, Scipion y fut present: et aucuns escrivent, que Cornelius le pere estant navré y fut bien près pris par l'ennemy, n'eust esté que son fils Scipion l'eust sauvé, combien que la barbe ne luy fist que commencer à poindre. Puis après au temps que la bataille se donna auprès de Cannes, avec la très grande perte et presque ruine de l'empire romain, quand les dix mille hommes qui s'estoient retirez à Canusium, eurent d'un commun accord deferé le gouvernement de l'armée à Appius Pulcher qui avoit esté ædile, et à Cornelius Scipion qui estoit encore fort jeune, ledit Scipion declara par effect combien grande estoit la vertu et magnanimité qui estoit en luy. Car voyant que quelques jeunes gens prenoient conseil entre eulx de laisser l'Italie, il se fourra au milieu d'eulx, et desguainant son espée les fit tous jurer de ne point faillir à la chose publique. Telles et semblables choses faittes par luy d'une vivacité d'esprit et singuliere magnanimité, lors qu'il estoit encores bien jeune gaignerent tant envers le peuple Romain, que sans avoir esgard à son jeune aage, ny à la coustume anciene, ils luy donnerent de grands offices et le gou-

vernement et maniement des affaires de grande importance. Car demandant l'office d'ædile avant le temps legitime, combien que les tribuns du peuple s'opposassent à sa demande, à cause qu'il n'estoit pas encore en aage, il luy fut toutefois permis d'estre mené de lignée en lignée, et soudain il fut declaré ædile curule par la pluralité des voix.

III. Mais après que son pere et son oncle, tous deux braves et excellens capitaines, eurent esté tuez l'un après l'autre en Hespagne, et que le peuple Romain estoit après pour constituer en leur place quelque capitaine de singuliere vertu, il ne se trouva personne qui osast prendre en main ceste guerre difficile et dangereuse, voyans que deux si excellens capitaines y estoient demourez. Parquoy l'assemblée estant appellée pour creer un vice-consul, et tous les autres princes de la chose publique se taisans et arrestans en si belle voye, Scipion aagé de vingtquatre ans, fut celuy seul, qui, se presentant au milieu, dit d'une grande asseurance que très vouluntiers il prendroit ceste charge. Il n'eust pas plustost fait ceste promesse, que la charge de l'Hespagne luy fut baillée sans aucunement tarder, par une singuliere faveur de ceulx qui donnoient les voix et suffrages [1]. Toutefois les senateurs pensans un peu après, contre quelz capitaines, et en quelles regions il falloit mener la guerre, il leur sembloit impossible que son tendre aage peust endurer le faix et charge de si grands affaires. Parquoy il se fit tout en un instant un grand changement de vou-

[1] L'an de Rome 543.

luntez, comme si les lignées et bendes se fussent repenties de leur decret. Quoy voyant Scipion, appella incontinent l'assemblée, et commença à parler touchant son aage et les affaires de la guerre en telle sorte, que tous les escoutans se mirent à le regarder, et le peuple Romain à reprendre la bonne esperance, qu'ils avoient euë de luy touchant les affaires.

IV. Car il n'avoit point seulement le cueur magnanime, et estoit excellent en toutes vertus, ains il estoit aussi d'une singuliere beauté et belle proportion de tout le corps, ayant la face joyeuse, lesquelles choses aident beaucoup à gaigner la grace de chascun. Il apparoissoit aussi en ses façons de faire une majesté souveraine. La gloire doncques militaire estant joincte à tels dons de l'esprit et de nature, il estoit à doubter, s'il estoit plus aggreable aux nations estrangeres pour ses vertus civiles, qu'admirable pour ses vertus belliques. Il avoit aussi remply les cueurs de la commune d'une certaine superstition, à cause que depuis qu'il eut pris la robbe virile, il estoit accoustumé de monter tous les jours au Capitole, et là entrer au temple sans aucune compagnie, de sorte que tous avoient opinion, qu'il apprenoit au temple quelques choses secrettes, lesquelles ne pouvoient estre communiquées à autruy, tout ainsi comme long temps auparavant on avoit eu opinion que Numa Pompilius eust esté enseigné par la nymphe Ægeria. D'avantage du temps de Scipion, il semble que quelques uns ont eu semblable opinion de luy, comme jadis

d'Alexandre roy des Macedoniens, c'est à sçavoir, que souvent on avoit veu un serpent en la chambre de sa mere.

V. Or laissant toutes ces choses derriere, P. Scipion partant d'Italie avec dix mille hommes de pied, et une flotte de trente galeres, lesquelles estoient toutes à cinq rames pour banc, fit voile en Hespagne : et estant en peu de jours arrivé à Emporia [1], il tira ses gens hors des vaisseaux, et s'en alla par terre à Tarracone [2]. Là où il teint assemblée, et s'y trouva beaucoup d'ambassadeurs des villes alliées, lesquels estans humainement receus, s'en retournerent en leur logis avec telle response qu'ils souhaitoient. Après ces choses, Scipion du tout attentif aux affaires de la guerre par luy entreprise, estima que ce seroit le meilleur de joindre à son armée le demourant des vieilles bendes, qui avoient esté sauvées par la vertu de L. Martius. Car après la mort des deux Scipions, comme les Hespagnes estoient presque perdues, et les legions Romaines rompues et mises en fuitte, L. Martius chevalier Romain, ayant rassemblé et rallié le demourant des deux armées, desconfit, contre l'esperance de tous, les ennemis pleins de gloire pour la victoire qu'ils avoient euë, et d'une vertu et industrie incroyable soustint la guerre en Hespagne contre trois capitaines Carthaginois. Scipion doncques estant venu à ceste armée qui estoit aux garnisons pour hyverner, tous prindrent une certaine

[1] Ville maritime, aujourd'hui Ampurias dans la Catalogne.
[2] Dans la même province sur la côte de la Méditerranée.

esperance

esperance que les affaires se porteroient bien, et le voyans, leur souvenoit de leurs vieux capitaines, de sorte qu'il n'y avoit nul soudard qui se peust saouler de regarder ce jeune homme. Mais luy, après avoir loué et prisé ses soudards de ce qu'ils avoient eu tousjours bon courage sans desesperer de la chose publique, il porta grand honneur à L. Martius, pour monstrer que celuy qui se fie en ses propres vertus, n'a que faire de porter envie à la gloire d'autruy.

VI. L'hyver estant passé, il tira hors des garnisons les vieilles et nouvelles bendes, et resolut avant toutes choses d'aller assieger Carthage la neufve: car entre toutes les villes d'Hespagne, il n'y en avoit point de plus riche, ny de plus propre pour mener la guerre par mer et par terre, que celle là. D'avantage les capitaines Carthaginois avoient reserré en ceste ville toutes leurs munitions, et leurs plus grandes richesses, en laquelle et au chasteau ils avoient laissé bonne et forte garnison. Mais iceulx s'estoient retirez en diverses contrées, à fin que par eulx trois ensemble le païs ne fust foullé, n'attendans rien moins en ce temps là que le siege de Carthage. Scipion ayant tout son equippage prest, la vint assaillir avec toute son armée par mer et par terre. L'entreprise sembloit fort difficile, et de longue durée, à raison que la ville estoit forte, et ceulx de dedans avoient si bon courage, que non seulement ils s'estimoient suffrans de pouvoir garder la ville, mais osoient bien faire des saillies sur l'ennemy, et des courses jusques aux

trenchées et remparemens des Romains. Mais il advient souvent que ce qu'on ne peut avoir par force, se peut parachever par industrie. Scipion sçavoit bien que l'estang, qui n'est gueres loing des murailles de Carthage, diminuoit et decroissoit avec la marée, et qu'on le pouvoit passer à gué du costé où il y avoit plus facile accès aux murailles. Estimant qu'il falloit user de ceste occasion, et qu'on n'en eust sceu trouver de meilleure pour prendre Carthage, quand il luy sembla temps, il arrengea ses gens en bataille, et les ayant distribué et ordonné par bataillons, fit livrer un plus furieux assaut à la ville, qu'il n'avoit oncques fait auparavant. Ce pendant, il choisit une compagnie de fort vaillans hommes, ausquels il donna charge de passer l'estang, et d'escheler la muraille du costé où moins on s'en donnoit de garde. Ceulx qui estoient commis à ceste charge, après avoir passé l'estang sans aucun destourbier, trouverent le lieu où ils s'estoient acheminez, sans aucune defense, pour autant que le plus fort du combat estoit de l'autre costé de la ville : parquoy montans legerement sur la muraille, vindrent charger les ennemis par derriere. Les citoyens et ceulx de la garnison se trouvans surpris à desprouveu d'un tel danger, quitterent incontinent les murailles, et se voyans assaillis de tous costez, prindrent la fuitte. Les Romains les poursuivirent de si près qu'ils prindrent la ville, et la pillerent [1] : il s'y trouva grand butin et grande abondance de toutes choses requises et necessaires à

[1] L'an de Rome 544. Elle fut attaquée et prise le même jour.

la guerre. Scipion loua grandement ses soudards, et les guerdonna, de ce qu'ils s'estoient si bien portez : mais comme il falloit donner la couronne murale à celuy qui avoit premier monté sur la muraille, il se trouva deux soudards qui estoient en si grand discord pour cest affaire là, qu'il y eut grand danger que toute l'armée ne vinst à se renger en bataille l'un contre l'autre à leur occasion. Parquoy Scipion les fit incontinent assembler, et en pleine assemblée dit, « qu'il sçavoit bien que tous deux es« toient montez tout ensemble sur la muraille, et « leur donna à tous deux une couronne murale ». Par ce moyen fut ostée et appaisée toute la dissension, qui estoit venue à l'extreme.

VII. Après ces choses il renvoya par les villes d'Hespagne les ostages qui avoient esté trouvez en grand nombre en icelle ville, ce qui luy acquit un grand renom d'humanité et clemence, et par ceste doulceur esmeut beaucoup de nations à se retirer vers les Romains en quittant le party des Carthaginois. Mais il y eut une chose entre toutes qui luy augmenta grandement son los, et luy acquit grande benevolence, laquelle chose a esté celebrée de tous autheurs comme un exemplaire de toute vertu. On luy amena une jeune dame prisonniere, qui surpassoit toutes les autres en beauté et bonne grace, laquelle il fit garder diligemment et avec toute honnesteté : ayant sceu un peu après, qu'elle estoit fiancée à Luceius prince des Celtiberiens [1], il fit appel-

[1] Etablis au nord de l'Espagne près de l'Ebre, ils s'étoient étendus au sud-est jusqu'à Sagonte.

ler l'espoux d'icelle qui estoit fort jeune homme, et la luy rendit entiere et inviolée. Certes c'est chose digne d'estre redigée par escript, et Scipion luy mesme est digne de recevoir le fruict de si grande humanité et continence, par les escrits de tous autheurs. Luceius n'ayant pas mis en oubly un tel bienfaict, fit incontinent entendre à tous ses subjects la liberalité, la modestie et singuliere excellence de toutes sortes de vertus qui residoient au capitaine Romain, et bien tost après s'en retourna au camp des Romains avec un bon nombre de gens de cheval. Les capitaines des Carthaginois Mago, Asdrubal Barcinien, et l'autre Asdrubal fils de Gisgo, bien sachans que la perte de Carthage la neufve leur apportoit grand dommage, tant en la diminution de leur credit envers les nations estranges, que par le jugement qu'on en faisoit touchant l'issue de la guerre, taschoient premierement de celer le faict, puis après de le diminuer par paroles le plus qu'il estoit possible.

VIII. Or Scipion, après avoir joinct à soy plusieurs peuples et princes d'Hespagne, entre lesquels estoient deux petits roys Mandonius et Indibilis, fit marcher son armée vers les lieux où il entendoit qu'Asdrubal Barcinien estoit, à fin de le combatre, devant que Mago et l'autre Asdrubal se joignissent à luy. Asdrubal Barcinien estoit campé auprès du fleuve Besula[1], et ne desiroit aussi que de combatre, comme celuy qui se fioit assez en ses forces. Mais quand il entendit que Scipion ap-

[1] Voyez les Observations.

XVI



Votre Époufe a été dans mon Camp, comme dans la maison de fon Pere. *Tite Live, Liv. XXVI, ch. 50. T. IX.* *Pag.*

prochoit, il se retira de la plaine sur un tertre assez fort de nature. Les legions Romaines le suivirent, et sans luy donner respit, ne se faignirent pas de le poursuivre de près, et assaillir le camp d'iceluy de premiere abordée [1]. Ils se combatirent aux trenchées et rempars, ne plus ne moins que si c'eust esté à l'assaut de quelque ville. Les Carthaginois se fians en la forteresse du lieu, et forcez par la necessité, laquelle esveille et enhardit souvent les plus paresseux et timides, soustenoient l'effort de leurs ennemis au mieulx qu'ils pouvoient. Les Romains au contraire pleins de bonne esperance et hardiesse, combatoient vaillamment et se portoient en gens de bien, d'autant plus que le combat se faisoit en la presence de Scipion et de toute l'armée, de sorte que les hauts faits et beaux exploits n'eussent sceu estre cachez. Parquoy ils ne laisserent jamais l'assaut jusques à ce qu'ayans desployé toutes leurs forces, ils monterent sur les rempars, et entrans dedans le camp des ennemis par plusieurs endroits, ils les tournèrent en fuitte. Asdrubal capitaine des Carthaginois s'estoit sauvé de vistesse avec bien peu des siens devant que les Romains entrassent en leur fort. Après ceste bataille, Scipion selon sa maniere accoustumée fit appeller à soy tous les prisonniers Hespagnols, puis les laissa aller francs et libres sans payer aucune rançon. Il trouva entre les prisonniers un jeune homme de sang royal nepveu de Masinissa, lequel, après l'avoir traitté fort humainement, il le renvoya à Masinissa avec de beaux et grands pre-

[1] L'an de Rome 546.

sens, voulant par cela donner à entendre, que le chef d'une armée ne doit estre moins orné et enrichy de liberalité et autres vertus civiles, que de tous arts belliques. Car la fin de la guerre c'est la victoire, le fruict de laquelle gist principalement en liberalitez et clemence. De là viennent la gloire et toutes autres louanges des capitaines, comme il advint ès choses desquelles nous parlons. Car une grande trouppe d'Hespagnols qui estoit present, ayant en admiration la clemence du capitaine Romain, ne se peut tenir, que pour luy faire honneur et recompenser sa vertu, elle ne l'appellast *roy*. Mais Scipion amortit soudainement ceste parole, laquelle estoit inusitée aux aureilles des Romains, et ne voulut aucunement admettre ce tiltre, lequel il sçavoit estre odieux aux gens de bien de son païs, et à la liberté Romaine. Seulement il admonesta les Hespagnols, que s'ils avoient vouluntè de ne se monstrer ingrats vers luy, ils gardassent toute loyauté et bienvueillance envers le peuple Romain. Durant que ces choses se faisoient par Scipion, les deux autres capitaines Carthaginois, après avoir entendu la desconfiture de leurs gens auprès de Besula, se hasterent de se joindre ensemble, et bientost après vindrent trouver Asdrubal Barcinien, à fin que d'un commun accord ils peussent adviser aux affaires de la guerre. Parquoy après avoir parlementé entre eulx, et bien debatu toutes choses, ils se resolurent à ce poinct, qu'Asdrubal Barcinien passeroit en Italie, là où son frere Hannibal estoit et le fort de la guerre : et que Mago et l'autre

Asdrubal demoureroient en Hespagne, feroient venir renfort de Carthage, et ne se combatroient point contre les Romains, jusques à ce qu'après avoir assemblé les renfors et secours qu'ils attendoient, ils eussent fait une grosse et puissante armée. Après qu'Asdrubal se fut retiré vers Italie [1], Hanno fut envoyé de Carthage pour tenir son lieu : lequel, ainsi qu'il taschoit en passant à faire rebeller la Celtiberie, M. Syllanus vint assaillir par le commandement de Scipion, où il fut si heureux, qu'il le vainquit en bataille et le prit.

IX. Il y avoit une ville que ceulx du païs appelloient Oringe [2], laquelle estoit très riche, et fort propice pour renouveller la guerre. L. Scipion y fut envoyé avec une partie de l'armée pour l'assieger : mais trouvant le lieu trop fort bien garny, pour le pouvoir prendre de primsault, il environna la ville, et peu de jours après la prit et la pilla. L'hyver approchoit fort, et le temps les sembloit semondre tous deux de se retirer en leurs garnisons pour hyverner. Parquoy après avoir eu si bonne issue de ces choses, Scipion se retira à Tarracone, Mago et Asdrubal fils de Gisgo vers la mer [3].

[1] L'an de Rome 547.

[2] Aurinx dans la Bétique, au midi de l'Espagne prés de Bécula, où Scipion avait battu Asdrubal.

[3] Cela est singulier, comme si Tarragone n'étoit pas sur la mer. Tite-Live dit qu'Asdrubal, fils de Gisgon, s'étoit retiré du côté de l'Océan, et de Cadix, et qu'Hannon nouvellement venu d'Afrique, étoit réuni avec Magon dans la Celtibérie.

X. L'ESTÉ ensuivant, la guerre estant recommencée plus forte que jamais en la derniere Hespagne, les Romains et les Carthaginois se joignirent auprès de Besula, et s'entrechocquerent en batailles rengées. Après s'estre longuement combatus, Scipion demoura vainqueur, et tourna les ennemis en fuitte, (desquels il y en demoura grand nombre sur la place) et sans leur donner loisir de se rallier ne de tenir bon et faire teste, il leur courut sus et les poursuivit si chaudement, qu'Asdrubal et Mago furent contraint de laisser terre ferme et se retirer à Gades, après avoir presque perdu toute leur armée. Il y avoit en l'ost des Carthaginois un jeune homme de grand cueur et de bon conseil, appellé Masinissa, lequel prenant occasion de parler secrettement à Syllanus luy ouvrit le premier chemin d'amitié, soit qu'il fust attiré à ce faire par la liberalité de Scipion, ou bien estimant le temps estre venu, que c'estoit le plus seur de suivre le party des Romains victorieux. C'est celuy Masinissa qui puis après par le benefice des Romains, fut le plus puissant roy de Numidie, et fut en beaucoup de choses fort utile son amitié et proufitable au peuple Romain. Au reste, ceste année là, qui estoit la quatorzieme [1] de ceste seconde guerre Punique, l'Espagne fut la premiere nation, de celles qui demeurent en terre ferme, qui fut subjuguée soubs l'heureuse conduite du viceconsul Scipion: ce fut toutefois la derniere qui fut reduitte en forme de province long temps après par Auguste Cæsar.

[1] La treizième.

XI. Or Scipion non content des hauts faicts qu'il avoit parachevez en bien peu de temps par l'Hespagne (car il avoit jà aussi embrassé en son esprit l'Afrique) estima que ce seroit le meilleur d'espier tous moyens qu'il seroit possible d'attirer à l'amitié des Romains Syphax roy des Masæsyliens. Parquoy après avoir tenté la voulunté du roy, voyant qu'il estoit assez enclin de faire alliance avec le peuple Romain, il laissa incontinent toutes autres affaires derriere, et fit voile en Afrique avec deux galleres à cinq rames pour banc tant seulement. En ce mesme temps y vint aussi de Gades Asdrubal fils de Gisgo: de sorte que ces deux vaillans et braves capitaines vindrent devers le roy comme tout de faict advisé, à fin de demander, à l'envy l'un de l'autre, l'amitié et bonne affection du roy envers leur chose publique. Syphax les recent tous deux en son logis fort humainement et gratieusement, et donna ordre que tous deux mangeassent à une mesme table, et couchassent en une mesme chambre, à fin que l'un ne semblast estre preferé à l'autre. On dit qu'Asdrubal esmerveillé de la magnanimité et du bon esprit de Scipion, lequel il voyoit present, discourut en son esprit, le grand peril qui estoit prochain à sa ville et à toute l'Afrique, par le moyen de cest homme là. Car il le voyoit encore jeune, prompt, et excellent en toutes grandes vertus, et qui avoit continuellement emporté tant de victoires: parquoy il luy sembloit bien à veoir qu'en ceste fleur d'aage, jamais on ne luy sçauroit mettre en la teste de vouloir plustost entendre à la paix, qu'à la

guerre. Il craignoit aussi que Syphax esmeu par l'authorité et presence d'iceluy, ne se tournast du party des Romains : de laquelle suspicion il ne fut pas trompé. Car combien que Syphax du commencement se monstrast favoriser egalement à tous deux, et eust tenu propos de mettre fin à la guerre qui estoit entre les Romains et les Carthaginois : toutefois puis après, quand Scipion vint à dire qu'il ne pouvoit rien arrester touchant la paix sans le consentement du senat, il meit en arriere Asdrubal, et favorisant le desir de Scipion, il fit alliance avec le peuple Romain.

XII. Retourné que fut Scipion en Hespagne, il prit en partie par force luy mesme, et reduisit en partie sous son obeïssance par le moyen de L. Martius, Iliturgium [1] Castulo, et quelques autres places qui refusoient de se soubmettre à l'obeïssance du peuple Romain. Et à fin qu'il ne manquast rien en toutes sortes de resjouissemens, après avoir conduit tant de si belles entreprises à si heureuse fin, venu qu'il fut à Carthage la neufve, il fit appareiller en grande magnificence les jeux des escrimeurs à oultrance, là où se trouva beaucoup de grands personnages, non seulement pour veoir lesdits jeux, mais aussi pour s'y trouver en personne à escrimer. Mais entre les autres Hespagnols de bonne maison, il y en eut deux appellez *Corbis* et *Orsua*, qui estoient en debat ensemble pour la royauté : mais ils finirent ce jour là leur querelle, l'un d'iceux ayant esté tué par la main de l'autre. Le combat fut en-

[1] Près du Bétis.

nuyeux aux regardans et assistans, mais la mort de celuy qui fut tué encore plus ennuyeuse et fascheuse, car ils estoient cousins germains. Après cela, ainsi que Scipion pensoit continuellement aux choses de plus grande importance, que celles qu'il avoit mises à fin, il devint malade. Ce qu'estant divulgué par toute l'Hespagne, et comme il advient souvent, la maladie estant estimée beaucoup plus grosse et plus dangereuse par le bruit qui en couroit, qu'elle n'estoit : non seulement les nations d'Hespagne se vindrent à esmouvoir soubs esperance de choses nouvelles, mais aussi l'armée des Romains, laquelle il avoit laissée à Sucro. Premierement l'ordonnance et discipline militaire fut corrompue par l'absence du capitaine : puis après le bruit de sa maladie et du danger de sa vie estant rapporté en l'ost esmeut une telle sedition, que quelques uns ne se soucians aucunement de l'authorité et commandement des chefs de bende, les chasserent dehors, et esleurent pour leurs capitaines deux simples soudards, lesquels oserent bien recevoir le nom qui leur avoit esté deferé par gens de nulle authorité, et qui pis est, firent porter devant eulx les faisceaux de verges et les haches. Telle est souventefois la fureur et ambition qui tourmente les cueurs des hommes. D'autre part, les Hespagnols ne se tindrent pas cois, et principalement Mandonius et Indibilis, lesquels aspirans à la royauté d'Hespagne, s'estoient retirez vers Scipion lors vainqueur, après la prise de Carthage la neufve. Mais puis après estans faschez de veoir la puissance

des Romains s'estendre si avant, cherchoient quelque occasion de remuer et innover les affaires. Or après avoir ouy le bruit non seulement de la maladie, mais de la mort prochaine de Scipion, et y avoir adjouxté foy, ils leverent incontinent une armée, et allerent faire la guerre aux Suesitains [1], qui estoient alliez et amis du peuple Romain.

XIII. Mais Scipion estant retourné en convalescence, tout ainsi que par le faulx rapport de la mort d'iceluy, il s'estoit eslevé de grands troubles, ne plus ne moins furent ils tous effroyez après que la verité fut cognue, et personne n'osa passer plus avant à faire quelque nouvelleté. Scipion plus accoustumé à manier les affaires des guerres exterieures, que prattiquer en ces seditions civiles et particulieres, combien qu'il fust grandement courroucé aux soudards qui avoient failly, toutefois à fin qu'en donnant lieu à son courroux, il ne fust estimé avoir passé les bornes de raison en les punissant, il rapporta le tout au conseil. La plus grande partie estoit d'advis, qu'on devoit punir ceulx qui estoient autheurs du tumulte, et pardonner à tous les autres : « Car par ce moyen, disoient ils, il se « fera que la peine touchera à peu de personnes, « et que tous y prendront exemple ». Scipion suivit cest advis, et feit incontinent appeller à Carthage la neufve, les bendes seditieuses pour venir recevoir leurs gages. Les soudards obeïrent à ce commandement, les uns faisans leur faute plus legere qu'elle n'estoit, comme souvent les hommes

[1] A la gauche de l'Ebre du côté des Pyrénées.

se flattent eulx mesmes, les autres se fians en la doulceur du capitaine, lequel ils sçavoient n'estre point rigoureux au punir. Car il estoit accoustumé de dire, « qu'il aimoit mieulx sauver la vie à un ci- « toyen, que de tuer mille ennemis ». Le bruit couroit aussi que Scipion avoit encores une autre armée toute preste, laquelle, il attendoit pour les joindre ensemble, et puis aller courir sus aux roys qui faisoient la guerre aux Suesitains. Parquoy partans de Sucro avec bon espoir d'impetrer pardon, ils s'en vindrent à Carthage. Mais le jour après qu'ils furent entrez en ville, onles fit venir en la place, et leur ayant faict oster les armes, furent environnez par les legions toutes armées. Alors le capitaine Romain montant en siege judicial, se monstra à toute la compagnie en telle santé, et aussi bonne disposition qu'il avoit oncques esté en son jeune aage. Puis il fit une harengue fort aspre et pleine de grosses complaintes, de sorte qu'il n'y avoit nul d'entre les soudards desarmez qui osast lever les yeux de terre, ou regarder leur capitaine, pour la grande honte qu'ils avoient. Car le remors de la faute commise, et la crainte du supplice leur estonnoit le sens et entendement, et la presence de leur gracieux capitaine faisoit rougir de honte aussi bien ceulx qui estoient innocens, comme les coulpables. Parquoy il y avoit par tout un triste silence. Après qu'il eut mis fin à sa harengue, il feit amener en presence de toute l'assemblée les principaux autheurs de la sedition, ausquels, après les avoit fait fouetter à la maniere accoustumée, il fit trencher les testes, le-

quel spectacle fut effroyable et plein d'horreur aux assistans.

XIV. Ces choses ainsi appaisées, Scipion fit faire nouveau serment à tous les autres soudards, et quant et quant declarer la guerre contre Mandonius et Indibilis. Car iceulx considerans en eulx mesmes, que les soudards Romains qui avoient esmeu la sedition au camp, avoient esté punis, perdirent toute esperance de pouvoir obtenir pardon : pourtant avoient ils levé une armée de vingt mille hommes de pied et de deux mille hommes de cheval, avec lesquels ils s'en venoient contre les Romains. Laquelle chose entendue par Scipion, devant que les roys peussent augmenter leurs forces et qu'autres nations se rebellassent, il se hasta de partir de Carthage, et le plus viste qu'il peut s'en alla au devant de l'ennemy. Les roys s'estoient campez en lieu assez fort, et se confioient tellement en leur armée, qu'ils n'estoient point deliberez de provoquer l'ennemy, ny aussi de refuser la bataille si on la leur venoit presenter. Mais il advint pour la prochaineté des deux camps, que peu de jours après, iceulx agacez, et irritez par les Romains descendirent en bataille rengée, et se vindrent entrechocquer, de sorte que quelque espace de temps la meslée fut fort aspre et dure. Mais à la fin les Hespagnols se voyans enclos par derriere, et contraints de combatre en rond pour monstrer teste de tous costez à l'ennemy, furent vaincus : de sorte qu'à grande peine il y en eut la troisieme partie qui se sauvast à la fuitte. Mandonius et Indibilis voyans

que tout estoit perdu pour eulx, et qu'il n'y avoit plus de remede en leur affaire, envoyerent des ambassadeurs vers Scipion pour le prier humblement de les recevoir à composition, et luy requerir pardon. Mais Scipion encores que bien il sceust, combien ils avoient mespris contre luy et contre le peuple Romain, toutefois estimant qu'il n'estoit moins honorable de vaincre l'ennemy par doulceur et clemence, que par armes, il leur pardonna, commandant seulement de bailler et fournir argent pour payer les soudards.

XV. En ce mesme temps Masinissa partit de Gades et vint en terre ferme, à fin de confirmer en presence l'amitié qu'il avoit offerte à Scipion absent par le moyen de M. Syllanus, et ensemble pour parler à luy, lequel il estimoit devoir estre excellent personnage pour les gestes et haults exploits d'iceluy. Mais Masinissa ne fut point deceu quant à l'opinion qu'il avoit euë de la vertu de P. Scipion, et le trouva tout tel en presence, comme il l'avoit imaginé en son esprit, ce qui toutefois advient peu souvent. Car oultre les grands dons de l'esprit que Scipion avoit par dessus tous autres, il se monstroit en luy je ne sçay quel beauté joincte avec une majesté souveraine et digne de tout grand empire. Il estoit aussi fort doulx et gracieux à ceulx qui s'adressoient à luy, eloquent en son parler, et d'une singuliere grace pour gaigner le cueur d'un chascun. Il estoit venerable en ses meurs et façons de faire, et avoit les cheveux longs. Masinissa donc l'estant venu saluer, incontinent qu'il eut jetté la veuë sur

luy, l'eut en telle admiration, comme on dit, qu'il ne pouvoit retirer ses yeux de luy, ne se saouler de le regarder. Il le remercia grandement de ce qu'il luy avoit renvoyé son nepveu, et luy promeit qu'il confirmeroit par effect l'amitié entre eulx accordée : laquelle certes il garda depuis inviolablement envers le peuple Romain, jusques à sa mort.

XVI. Or tous les peuples de l'Hespagne recognoissoient l'empire des Romains, ou bien estoient leurs alliez, parquoy ceulx de Gades suivans l'exemple des autres, se vindrent rendre d'eulx mesmes aux Romains. C'est une nation fort anciene, et s'il est licite de croire à la renommée, tout ainsi que Carthage en Afrique, Thebes en Bœotie sont repeuplemens des Tyriens, ainsi pareillement est Gades qui est en la mer. Scipion après avoir reconquis les Hespagnes, et chassé les Carthaginois, voyant qu'il ne demouroit rien qui eust affaire de son entremise, laissant le gouvernement de la province à L. Lentulus, et Manlius Accidius, s'en retourna à Rome. Arrivé qu'il fut, le senat luy donna audience hors la ville au temple de Bellona, là où ayant declaré de poinct en poinct les choses par luy vaillamment et heureusement mises à fin, et remonstré qu'il avoit vaincu en plusieurs batailles rengées quatre capitaines, et mis en route quatre armées des ennemis, jetté les Carthaginois hors des Hespagnes, et qu'il n'y estoit demouré nation en ces quartiers là, qui ne fust reduitte soubs la seigneurie et domination du peuple Romain : le senat jugea les choses estre dignes d'un triumphe magni-

fique

fique[1]. Mais pource qu'il n'avoit encore esté permis à personne d'entrer en triumphe dans la ville pour ses haults faicts, durant qu'il estoit seulement vice-consul et sans aucun office de magistrat, les senateurs n'en furent point d'advis, et Scipion mesme n'en fit pas grande poursuitte, ne voulant point, qu'à son occasion la coustume anciene fust changée par quelque nouvelleté.

XVII. Entré qu'il fut en la ville, il fut declaré consul d'un commun et vouluntaire accord de toute l'assemblée[2]. On dit que jamais il ne vint tant de monde à Rome qu'alors, non tant pour tenir assemblée, que pour voir P. Cornelius Scipion. Parquoy non seulement les Romains, mais aussi les estrangers avoient leur regard sur iceluy seul, et disoient en public et en particulier, qu'on le devoit envoyer en Afrique, pour faire de près la guerre aux Carthaginois. Scipion estant de mesme opinion, dit qu'il en demanderoit advis au peuple, si le senat resistoit à une si louable entreprise. Car il y en avoit quelques uns d'entre les peres qui resistoient fort et ferme à ceste opinion, et entre autre principalement Fabius Maximus, homme de souveraine authorité. Scipion poulsoit au contraire, remonstrant par vives raisons que c'estoit le seul moyen de vaincre les Carthaginois, et de pouvoir chasser Hannibal hors d'Italie, que tous autres conseils estoient inutiles.

XVIII. Après s'estre longuement debatus, la

[1] L'an de Rome 548.
[2] L'an de Rome 549.

Sicile fut ordonnée à Scipion, et luy fut permis par le senat de passer avec toute son armée en Afrique, s'il le trouvoit utile et profitable à la chose publique. Ce decret et arrest du senat estant publié, tous se promeirent de si grandes choses, qu'ils pensoient jà tenir l'Afrique, et avoient grand espoir de mettre fin à ceste guerre. Mais Scipion voyoit de grandes difficultez à faire ses apprests, à cause de la pauvreté du thresor public, et de la faute de jeunes gens, la fleur et eslite desquels estoit consommée par les pertes passées qu'on avoit receues d'Hannibal. Toutefois pour satisfaire à l'attente qu'on avoit de luy, il fit toute diligence d'apprester les choses necessaires à la guerre. Et plusieurs peuples de la Thoscane et d'Umbrie luy offrirent de l'assister selon leur puissance, les uns luy livrans le bois pour faire les navires, les autres des armures, les autres du bled et toute autre sorte de munition de vivres pour subvenir à l'armée. Les vaisseaux estans achevez, et toute l'armée de mer equippée en l'espace de quarante cinq jours, ce qui pourroit sembler à aucuns incroyable, Scipion partit d'Italie, et prit la route de Sicile. Mais quant il vint à faire reveuë de son armée, il choisit principalement ceulx qui avoient long temps hanté les armes soubs la conduitte de M. Marcellus, lesquels estoient estimez fort bonnes gens de guerre.

XIX. Mais les Siciliens, il les gaigna en partie par douceur, et en partie par rigueur, les contraignant de bailler secours et aide pour la guerre qu'il

avoit entre mains, laquelle il deliberoit du tout d'aller mener en Afrique, incontinent que la saison de l'année le permettroit. On dit entre autres choses que Scipion choisit, d'entre diverses villes trois cents jeunes hommes les plus nobles de toute ladicte province, et leur commanda de comparoistre à certain jour avec armes et chevaux. Iceulx s'estans trouvez au jour assigné, comme il leur avoit esté commandé, le consul leur bailla chois, ou de le suivre à la guerre d'Afrique, ou bien de donner armes et chevaux à autant d'autres comme ils estoient. Mais comme tous demandoient relasche de la guerre, Scipion substitua en leur lieu trois cents jeunes hommes Romains, lesquels il avoit amenez avec soy sans armes hors d'Italie, à fin de les monter et equipper aux despens des Siciliens, comme il advint. Depuis il se servit fort bien d'eulx en Afrique en plusieurs grandes rencontres. Il estoit le temps de mettre l'armée ès garnisons pour hyverner, quand Scipion voulant donner ordre non seulement aux appareils de la guerre, mais aussi aux affaires de la Sicile, s'en vint à Syracuse. Là où ayant entendu par les plaintes de plusieurs, qu'il y avoit en icelle ville assez bonne compagnie de soudards Italiens, lesquels ne vouloient rendre, mais retenoient le butin qu'ils avoient faict en la guerre, combien que toutefois on leur eust faict commandement de le restituer aux Syracusains par l'ordonnance du senat, il les contraignit soudainement par edicts et arrests d'accomplir ce que le senat avoit ordonné. Par laquelle chose il acquit

la bonne grace du peuple de toute la Sicile, et le bruit et renommée d'estre consul juste et droiturier.

XX. Ce pendant il fut adverty par C. Lælius lequel retournoit d'Afrique avec gros butin, que le roy Masinissa attendoit sa venue en grande devotion, et qu'il l'admonestoit et prioit qu'il passast en Afrique le plus tost qu'il luy seroit possible, s'il le pouvoit faire sans le dommage de la chose publique. Que plusieurs nations d'Afrique desiroient le semblable, lesquelles ayans en haine la domination des Carthaginois, ne demandoient autre chose que trouver quelque occasion de faire changement. Or ce voyage n'avoit point esté différé par la faute ou negligence de Scipion, veu qu'il se trouvera à grand peine capitaine qui ait esté plus diligent et plus industrieux au maniement des affaires que luy. Mais les affaires de Sicile, et l'opportunité de reprendre Locres l'empescherent qu'il ne peust mener à fin son entreprise selon sa voulunté. D'avantage, l'affaire de Pleminius son lieutenant le touchoit de près, par ce que l'ayant laissé à Locres, il avoit exercé toute sorte d'outrage, de paillardise et de rapine contre les pauvres citoyens, de sorte que iceulx irritez par ces infinis oultrages et villanies resolurent de plustost endurer toutes autres choses, que d'estre subjects à un si meschant et malheureux homme. Les ambassadeurs donques de Locres arrivez à Rome, et s'estans plaints en plein senat des grands oultrages receus par Pleminius, les peres le prindrent si fort

à cueur, qu'il se publia de cruels arrests non seulement contre iceluy Pleminius, mais aussi contre P. Scipion.

XXI. De quoy les envieux de Scipion ayans recouvré ample matiere de le calumnier, oserent bien affirmer, qu'il avoit bien entendu les oultrages des Locriens, et les meschancetez de Pleminius, et les rebellions de ses soudards, et qu'il avoit enduré ces choses plus nonchalamment, que ne portoit le devoir d'un bon consul. Ils adjoustoient d'avantage que l'armée qu'il avoit en Sicile estoit du tout desreglée et inutile, sans se soucier des ordonnances du camp, que le capitaine mesme estoit nonchalant, et du tout adonné aux voluptez et oisiveté. Et sur tous autres Fabius Maximus luy en vouloit, et se monstroit si oultrageux de paroles passant les bornes de raison, qu'il fut d'advis de le rappeler quant et quant hors de Sicile, et de luy en oster le gouvernement. Cest arrest sembla à tous trop vehement et trop rigoureux. Parquoy suivans le conseil de Q. Metellus, les senateurs commeirent et deputerent dix ambassadeurs pour aller en Sicile, s'enquester diligemment si les charges alleguées contre Scipion estoient veritables, et que s'ils le trouvoient coupable, ils le feissent incontinent retourner en Italie par le commandement du senat : mais si on l'avoit chargé et accusé faulsement et à tort, et seulement à l'instigation de ses envieux et calumniateurs, qu'ils l'envoyassent à son armée, et l'enhortassent de vaillamment et courageusement commencer la guerre. Venus que

furent les ambassadeurs en Sicile, après avoir fait diligente inquisition sur ce qu'ils estoient enchargez, ils ne peurent trouver que Scipion fust coulpable en aucune chose, sinon qu'il avoit passé trop legerement les injures et oultrages que Pleminius avoit faicts aux Locriens. Car Scipion estoit liberal à recompenser ses gens, mais doulx et clement à les punir. Mais quand ils veirent son armée, ses vaisseaux, et tout l'appareil et equippage de guerre, on dit qu'ils furent si esmerveillez de voir l'abondance et bonne ordonnance de toutes choses, que puis après retournez en la ville, ils louerent grandement Scipion, et reboutans toutes calumnies des envieux, donnerent souveraine esperance de la victoire au senat et au peuple de Rome.

XXII. Or comme tous empeschemens estoient ostez de ce costé là, il luy survint d'autres fascheries de dehors, qui luy troublerent grandement l'esprit. Car les ambassadeurs du roy Syphax luy vindrent signifier, qu'il avoit faict nouvelle alliance avec les Carthaginois, et avoit contracté affinité avec Asdrubal, duquel il avoit espousé la fille: parquoy qu'il l'admonestoit s'il vouloit faire plaisir à sa chose publique, de ne rien entreprendre sur Afrique, pource qu'il avoit deliberé de tenir pour amis ceulx que les Carthaginois tiendroient tels, et de courir sus à ceulx que les Carthaginois tiendroient pour ennemis. Scipion renvoya soudain lesdits ambassadeurs vers Syphax, à fin que la cause pour laquelle ils estoient venus, ne fust entendue et esventée parmy son camp, et leur bailla let-

tres, par lesquelles il le prioit, « que se souvenant « de l'alliance et foy promise, il se donnast garde « de ne rien attenter indigne du nom Romain et de « sa foy royale ».

XXIII. Puis après faisant assembler ses gens, il leur dit, que les ambassadeurs de Syphax estoient venus en Sicile se plaindre de sa trop longue demeure et retardement, comme Masinissa avoit fait auparavant. Parquoy il falloit se haster de passer en Afrique, et pourtant faisoit il commandement à tous soudards, de se mettre en ordre, et de se prouvoir des choses necessaires à leur voyage. Cest edict du capitaine Romain estant publié par toute la Sicile, il arriva incontinent à Lilybæe une grande multitude de gens, non seulement de ceulx qui devoient faire voile en Afrique, mais aussi de ceulx qui venoient voir la flotte et armée de mer des Romains, à cause que lon n'en avoit jamais veu de mieulx equippée, ny mieulx garnie de tout ce qui est requis à tel affaire, ny mieulx etoffée de soudards. Or Scipion, toutes choses estants prestes, partit de Lilybæe [1] avec si grande envie de passer la mer, que ny les rames, ny les vents faisoient assez leur devoir à son gré. Il fut toutefois porté en peu de jours jusques au promontoire que lon nomme *Beau* [2], et là fit il desambarquer toute son armée.

[1] L'an de Rome 550.

[2] Près de Carthage, le même peut être que celui de Mercure.

XXIV. La nouvelle de son arrivée estant bien tost venue à Carthage, toute la ville en fut tellement troublée, que soudain on sonna l'alarme, et on mit gardes aux portes et sur les murailles, comme aucuns ont laissé par escript. Car depuis M. Regulus jusques à ce jour là, il y avoit presque cinquante ans que nul capitaine Romain estoit entré en Afrique avec forte armée. Non sans cause doncques tout estoit plein d'effroy et de tumulte. Le nom de Scipion leur augmentoit la peur d'avantage, car les Carthaginois ne trouvoient point quel capitaine ils luy pourroient mettre en barbe, ou parangonner avec luy. Asdrubal fils de Gisgo estoit alors estimé brave capitaine, lequel toutefois ils sçavoient avoir este vaincu et chassé hors d'Hespagne par Scipion. Toutefois mettans toute leur esperance de pouvoir sauver leur chose publique, en luy et en Syphax roy très-puissant, ils ne cesserent de prier l'un et d'admonester l'autre, de vouloir subvenir et donner assistence aux affaires d'Afrique le plus vistement qu'il leur seroit possible. Ce pendant que ceulx là estoient après pour joindre ensemble leurs armées, Hanno fils d'Amilcar ordonné pour garder le païs voisin, vint au devant des Romains. Scipion après avoir gasté le plat païs, et enrichy son armée de gros butin, s'estoit campé auprès d'Utique, pour reduire en sa puissance, s'il luy estoit possible, une ville tant noble et puissante, et fort commode et propice pour mener la guerre par mer et par terre. En ce mesme temps Masinissa estoit arrivé au camp des Romains, bruslant d'un

desir incroyable de mener la guerre contre le roy Syphax, par lequel il avoit un peu auparavant esté jetté hors de son royaume paternel. Scipion qui l'avoit cogneu en Hespagne pour un jeune homme de bon esprit et prompt à la main et vaillant, l'envoya descouvrir l'armée des ennemis, avant que les Carthaginois recueillissent plus grande armée, et luy commanda d'espier tous les moyens qu'il seroit possible pour attirer Hanno au combat. Masinissa, comme il luy estoit commandé, commença à provoquer et irriter l'ennemy, et le tirant petit à petit le mena là où Scipion estoit avec ses legions toutes armées, attendant occasion de bien faire. L'armée des ennemis estoit jà lasse, quand les Romains leur venans au devant avec leur armée fresche et reposée, les vindrent charger. Hanno fut vaincu dès la premiere charge, et tué avec une partie de ses gens. Tous les autres tournans le dos, commencerent à s'escarter l'un deçà, l'autre delà, là où ils se pensoient le mieulx sauver.

XXV. Après ceste victoire, ainsi que Scipion retournoit pour assieger Utique, la soudaine venue d'Asdrubal et de Syphax le firent desister de son entreprise, lesquels amenoient quant et eulx une grosse et puissante armée de gens de pied et de cheval, et se vindrent camper non gueres loing des Romains. Quoy voyant Scipion, leva incontinent le siege, et vint fortifier son camp sur un promontoire, d'où il pourroit aller au devant de l'ennemy, harceler et harasser ceulx d'Utique, et garder ses vaisseaux qui estoient à l'ancre. Mais la saison es-

tant venue qu'il falloit que tous deux menassent leurs garnisons pour hyverner, il delibera d'envoyer vers Syphax, pour experimenter la voulunté d'iceluy, et le destourner de l'amitié des Carthaginois s'il leur estoit possible. Car il sçavoit bien qu'iceluy estoit tellement incité par les nopces de Sophonisba, et poulsé en telle furie par les blandissemens et persuasions d'icelle, que non seulement il avoit quitté l'amitié des Romains, mais qui pis est les vouloit destruire contre sa foy promise. Et s'il commençoit une fois à se fascher et saouler d'elle, il estimoit qu'il se pourroit radviser. Syphax ayant entendu ce que Scipion luy avoit mandé, respondit que voirement il estoit temps, non pas de laisser l'alliance des Carthaginois, mais de quitter tous pensemens de la guerre, et promettoit qu'il seroit très bon moyenneur de la paix. Scipion ouit vouluntiers ces propos, s'estant advisé d'une nouvelle finesse. Car il choisit les plus vaillans soudards de son armée, lesquels il vestit en esclaves, et les fit aller en la compagnie des ambassadeurs, leur declarant ce qu'ils auroient à faire. Iceulx, ce pendant que les ambassadeurs et Syphax parloient ensemble touchant les articles et conditions de la paix, et que le parlementer duroit plus long temps que de coustume, alloient s'esbatre par tout le camp des ennemis, espians toutes les entrées et issues d'iceluy, comme ils avoient esté instruits par Scipion. Après avoir fait cela par plusieurs fois ils s'en retournerent vers Scipion.

XXVI. Il y avoit trefves pour certain temps,

lequel expiré, Scipion faignit (comme desesperant du tout de pouvoir accorder) de faire appareil d'armes, equipper son armée de mer, et dresser engins de baterie, pour retourner assieger Utique, comme il avoit commencé auparavant. Il fit courir ce bruit par toute la contrée, voulant induire ses ennemis à le croire. Mais ayant fait appeler tous les capitaines et chefs de bende de son armée, il leur declara son entreprise. Il les advertit que les deux camps des ennemis n'estoient gueres separez l'un de l'autre, l'un desquels avoit des tentes et logemens faits de bois, et l'autre de roseaux, que facilement on les pourroit brusler tous deux. Parquoy ayant fait appeller à soy Masinissa et C. Lælius, il leur donna charge d'aller assaillir à minuict le camp de Syphax, et d'y bouter le feu, que d'autre costé il iroit assaillir les Carthaginois. Iceulx faisans promptement et sans delay ce qui leur estoit enjoinct, vindrent à l'heure ordonnée assaillir le camp des Numidiens, et bouterent le feu aux roseaux, lesquels se vindrent incontinent à allumer de telle sorte, que la flamme se coula presque par tous les endroits du camp. Les Numidiens pensans du commencement que le feu fust casuel, coururent legerement pour y remedier et l'estaindre : mais quand ils se trouverent entre les legions, là où on les alloit tuant sans les espargner, se voyans ainsi enclos de tous costez, ils ne trouverent meilleur remede que de prendre la fuitte. De l'autre costé de l'armée où Scipion estoit, le camp des Carthaginois fut presque bruslé en pa-

reille sorte, et les ennemis chassez et tournez en fuitte avec telle tuerie, qu'il y en a aucuns qui escrivent, que ceste nuict là il y demoura bien quarante mille hommes que Carthaginois, que Numidiens [1].

XXVII. Ceste perte et desconfiture estant entendue à Carthage, effroya tellement les manans et habitans, que les uns furent d'advis de rappeler quant et quant Hannibal hors d'Italie : les autres, qu'il falloit requerir Scipion de la paix. Mais la partialité Barciniene, qui estoit puissante et riche, et du tout contraire à ceulx qui demandoient la paix, fit tant qu'on leva gens de nouveau, pour recommencer la guerre. Syphax doncques et Asdrubal ayans levé une grande multitude de gens de pied et de cheval, refirent leur armée plustost qu'on n'eust sceu penser, et de rechef vindrent planter leur camp vis à vis des ennemis. Ce qu'estant venu à la cognoissance de Scipion, il ne voulut point attendre, mais delibera de leur donner bataille, ce pendant que ses gens estoient bien deliberez et pleins d'esperance. Or il advint du commencement, pour la prochaineté des deux camps, qu'il se fit quelques escarmouches : mais à la fin les armées se vindrent entrechocquer, et les Romains combatirent de telle furie, que du premier heurt ils tournerent les Numidiens et Carthaginois en fuitte, et en taillerent en pieces une grande partie. Asdrubal et Syphax se sauverent de vitesse hors du milieu de la tuerie. Scipion envoya Masinissa et

[1] L'an de Rome 551.

C. Lælius avec les chevaux legers pour les poursuivre.

XXVIII. Syphax estant arrivez en Numidie, et de là en son royaume paternel et hereditaire, leva à la haste une armée ramassée de toutes sortes de gens, et venant à rencontrer Masinissa et C. Lælius, ne redouta point de leur donner la bataille. Toutefois ce fut follement faict à luy, attendu qu'il n'estoit point à beaucoup près si fort que son ennemy, ny en nombre de combatans, ny en egalité de soudards : car les soudards ny les capitaines de son armée ne pouvoient estre comparez aux soudards et capitaines du camp des Romains. Parquoy il fut facilement vaincu par hommes tant belliqueux, et qui pis est pris en la bataille avec beaucoup d'autres grands personnages : ce que Masinissa eut à grand peine osé souhaitter : puis il les vint presenter à Scipion. Du commencement tous furent joyeux, quand il leur fut dit qu'on amenoit Syphax prisonnier au camp : mais après quand ils le veirent lié et garroté, tous furent esmeus à pitié le voyans en si piteux estat, pour la memoire qu'ils avoient de sa grandeur et majesté. Car il leur souvenoit combien grande avoit esté un peu auparavant la renommée de ce roy, combien grandes avoient esté ses richesses, et la puissance d'un si grand royaume : mais le voyans puis après tumbé de si hault estat en ceste misere, ils en avoient pitié. Mais le capitaine Romain le receut humainement, et parlant gracieusement à luy, luy demanda, quelle occasion l'avoit fait changer de courage, et l'avoit

poulsé à faire la guerre aux Romains. Alors le roy se souvenant de son anciene amitié et de la foy donnée, luy respondit franchement, « que ç'avoit « esté l'amour qu'il portoit à sa femme Sopho-« nisba, lequel l'avoit incité de se porter si lasche-« ment et malheureusement envers les Romains, et « que soudain il en auroit reçu tel supplice que les « autres y prendroient exemple, et se garderoient « de rompre la foy promise. Toutefois que ce luy « estoit un grand soulas en ses adversitez extremes, « de voir son ennemy mortel Masinissa estre espris « de la mesme rage et fureur qu'il avoit ».

XXIX. Car après que Syphax eust esté vaincu et pris, Masinissa alla vers Cyrthe, ville capitale du royaume, laquelle il prit, et y trouva Sophonisba, de laquelle il devint amoureux : incontinent qu'elle l'eut commencé à flatter avec beaucoup de caresses, il luy promeit aussi de la delivrer d'entre les mains des Romains : et à fin de venir mieulx à but de son entreprise, il l'avoit prise en mariage. Ces choses furent bien tost signifiées à Scipion, dequoy il fut grandement troublé. Car il estoit tout notoire que Syphax avoit esté vaincu soubs la conduitte et par le moyen des Romains, et pourtant tout ce qui avoit appartenu à luy estoit subject à leur jugement : si doncques Masinissa avoit sans le consentement de Scipion entrepris de soustenir la cause de Sophonisba, il sembloit mespriser la puissance du capitaine, et la majesté du peuple Romain. D'avantage son orde paillardise aggravoit grandement sa faute, laquelle sembloit beaucoup plus insuppor-

ble, d'autant que la continence du capitaine omain estoit plus grande, laquelle Masinissa avoit evant les yeux pour pouvoir imiter. Car Scipion, ultre les autres declarations et demonstrations de a vertu, s'estoit tousjours abstenu des femmes prionnieres en tous les lieux où il avoit esté victorieux. Estant doncques grandement courroucé contre Mainissa, combien que devant la compagnie il n'en ist semblant, et le receust fort amiablement ainsi qu'il retournoit au camp, toutefois puis après le tirant à part, il le tensa si asprement, qu'il cogneut bien que force luy seroit d'obeir à un capitaine fort moderé, et tout ensemble fort severe. Parquoy il se retira en sa tente tout plourant, et ne sachant quel conseil prendre : mais bien tost après, voyant qu'il luy estoit impossible de pouvoir tenir la promesse qu'il avoit faitte à Sophonisba, et que pourtant il en estoit en grande angoisse, il luy envoya du poison avec quelque mandement : elle beut le poison incontinent, et ainsi mourut vouluntairement.

XXX. Au reste les Carthaginois après avoir receu tant et de si grandes pertes l'une sur l'autre, voyans que les choses estoient reduittes à tels termes, qu'il ne falloit desormais plus penser à augmenter leur seigneurie, mais seulement consulter des moyens comment ils pourroient garder leur païs, ils rappelerent Hannibal hors d'Italie. Lequel estant hastivement retourné en Afrique, avant toutes choses il fut d'advis de parlementer avec P. Scipion touchant les affaires de la paix, soit qu'il redoubtast

l'heureux succez du present jeune homme, ou bien qu'il se deffiast de pouvoir autrement secourir la chose publique de son païs, qui s'en alloit du tout en ruine. Parquoy on ordonna lieu pour parlementer ainsi qu'il l'avoit demandé [1] : là où estans venus, ils tindrent ensemble long propos touchant de finir les discords. Finablement Scipion proposa à Hannibal de telles conditions, que par icelles il apparoissoit assez que le peuple Romain ne se faschoit pas de la guerre, et que luy mesme, comme jeune homme qu'il estoit, avoit meilleure esperance d'obtenir la victoire, que grand desir d'entendre à la paix. Parquoy toute esperance de pouvoir faire appoinctement ostée, le colloque fut rompu, et le lendemain s'equipperent à la bataille deux braves et excellens capitaines des plus illustres et nobles nations qu'on eust sçeu trouver, pour donner ou oster en peu de temps à leurs choses publiques la seigneurie et empire de tout le monde.

XXXI. Le lieu là où ils desployerent toutes leurs forces, et où se donna icelle bataille memorable, fut auprès de Zama [2], comme on dit: en laquelle les Romains victorieux tournerent en fuitte premierement les elephans, puis les gens de cheval, à la fin donnans dedans de plus grande furie, meirent toute l'armée en roupte. On dit qu'il y eut plus de quarante mille Carthaginois que pris, que tuez par les Romains. Hannibal eschappa sain et sauf d'une telle desconfiture, combien que ce jour il n'eust laissé

[1] L'an de Rome 552.

[2] La même année.

de

de faire le devoir d'un vaillant et excellent capitaine. Car en ceste bataille il avoit mieux arrengé et ordonné son armée qu'onques auparavant, et l'avoit renforcée de la commodité du lieu, et de subsides, et au plus fort de la meslée s'estoit tellement maintenu envers ses soudards, que les ennemis mesmes luy donnent la louange de souverain capitaine. Après ceste victoire Scipion trouvant Vermina fils de Syphax, lequel amenoit secours aux Carthaginois, il le meit en fuitte, et s'en vint presenter son armée jusques aux murailles et havre de Carthage, estimant, comme il advint, que les Carthaginois le viendroient supplier d'avoir la paix. Car comme les Carthaginois avoient esté prompts et deliberez à entreprendre la guerre, autant estoient ils alors mols et descouragez, principalement voyans que leur capitaine Hannibal avoit esté vaincu, sur lequel ils avoient mis leur entiere esperance de pouvoir garder leur païs.

XXXII. Parquoy ayans perdu tout courage, ils envoyerent ambassadeurs vers Scipion, pour le prier qu'usant de sa clemence accoustumée, il leur voulust ottroyer la paix. Or il y avoit à Rome de grandes brigues touchant la province d'Afrique, et l'un des nouveaux consuls se hastoit de venir pour faire la guerre avec charge pareille à sa dignité: parquoy Scipion craignant que la gloire d'avoir mis à fin une si grosse guerre ne fust attribuée à un autre, il se laissa plus facilement gaigner par les ambassadeurs Carthaginois. La capitulation doncques des articles de paix fut proposée aux Cartha-

ginois selon la voulunté du vainqueur, et oultre toutes autres choses, la flotte de toutes leurs navires et vaisseaux, sur laquelle ils se fioient grandement, leur fut ostée. Quand on la brusla, ce fut à tous un si miserable spectacle, qu'on n'oyoit que pleurs et lamentations parmy la ville, ne plus ne moins que si Carthage eust esté ruinée de fond en comble. Car selon aucuns, il y eut cinq cents vaisseaux de toutes sortes bruslez. Telles choses doncques nous doivent admonester de la fragilité humaine, laquelle nous oublions bien quand les choses nous vienent à souhait. Car ceulx qui auparavant embrassoient en leurs cueurs l'empire de tout le monde, après avoir emporté sur l'ennemy tant de victoires, et reduit presque toute l'Italie soubs leur puissance, et assiegé tant hardiement la ville de Rome, furent en peu de temps après reduits à telle extremité, qu'estant toute leur puissance ruinée, il ne leur estoit demouré que les murailles de Carthage, et encores n'estoient ils pas asseurez de les pouvoir retenir, si ce n'estoit par grace speciale de leur ennemy.

XXXIII. Ces choses faictes, Scipion par le decret du senat, ne restitua point seulement le roy Masinissa en son royaume paternel, mais luy adjoustant une bonne partie du très riche royaume de Syphax, le fit l'un des plus puissans roys de toute l'Afrique : puis il fit des presens à chascun selon qu'il avoit desservy. Finablement après avoir bien ordonné et appaisé les affaires d'Afrique, il reconduisit son armée en Italie : auquel temps il ar-

riva à Rome une grande multitude de peuple, pour voir un souverain capitaine de guerre retournant de l'exploit de tant de haultes entreprises. Parquoy il entra dedans Rome [1] en très magnifique triumphe, le suivant Terentius Culeo senateur couvert d'un chappeau, à cause que par le moyen d'iceluy, il avoit esté tiré de servitude. Polybe escrit que le roy Syphax fut mené en triumphe, mais aucuns disent qu'il mourut devant que Scipion triumphast. Bien est vray que plusieurs qui triumpherent, les uns devant, durant la guerre Punique, et les autres puis après, durant la guerre Macedonique et Asiatique, feirent porter devant eulx en leur triumphe beaucoup plus de vases d'or et d'argent, et menerent plus grand nombre de captifs. Mais un seul Hannibal vaincu, et la gloire de si grande guerre parachevée rendit le triumphe de P. Scipion tant celebre et excellent, qu'il surmonta facilement tout l'or et l'appareil et pompe de tous les autres. Car après l'Afrique subjuguée, il n'y eut nulle nation qui eust honte de se trouver vaincue par le peuple Romain. Parquoy il se fit de ceste province comme une ouverture et degré pour aller augmenter et estendre la puissance de l'empire Romain, tant en Macedoine, qu'en Asie et autres parties du monde.

XXXIV. Or estant Scipion (lequel je puis à bon droit maintenant appeller Africain après la conqueste d'Afrique) retourné à Rome, il n'eut pas faulte de dignitez et honneurs civils. Car en l'assemblée qui se fit pour l'election des censeurs, en-

[1] L'an de Rome 553.

cores qu'il y en eust beaucoup des premieres et plus nobles familles de la ville, qui briguassent tel offices, luy toutefois et Elius Petus furent preferez à tous les autres: et estans creez censeurs, gouvernerent en iceluy leur magistrat en fort gens de bien et de toute concorde. Puis après, les censeurs ensuivans esleurent continuellement l'un après l'autre Africanus pour prince du senat, laquelle dignité on est accoustumé de seulement conferer à ceulx qui sont parvenus à souveraine dignité et honneurs par leurs haults exploits et grands bienfaicts envers la chose publique. Gueres long temps après, il fut de rechef fait consul [1], et luy fut donné pour compagnon Sempronius Longus, fils d'iceluy Sempronius qu'Hannibal vainquit en icelle grande desconfiture qui fut faitte auprès du fleuve Trebie. Ce furent les premiers, dit on, qui separerent les peres ou senateurs arriere du peuple ès lices qui se dressoient pour regarder les jeux. Laquelle separation et distinction fut fort odieuse au peuple de Rome, et en fut fort courroucé contre les consuls: par ce qu'ils sembloient avoir en voulunté d'augmenter l'honneur de l'estat des senateurs, et aneantit et avilir le leur. On dit aussi qu'Africanus mesme s'est aucunefois repenty d'avoir osté la coustume anciene pour en introduire et installer une nouvelle.

XXXV. Il y avoit en ce temps là grand discord entre Masinissa et les Carthaginois, touchant les bornes et limites de leurs terres, pour lequel ap-

[1] L'au de Rome 560.

paiser le senat y envoya Scipion avec deux autres commissaires : lesquels après avoir entendu la cause de leur dissension, laisserent la chose entiere ainsi qu'elle estoit, sans en vouloir rien decider. Ce qu'ils feirent à ceste fin que les Carthaginois, occupez et travaillez de discordes civiles, ne s'adonnassent à entreprendre autres affaires, ou eussent le loisir d'attenter quelque choses de nouveau. Car il y avoit grosse guerre contre le roy Antiochus [1], et Hannibal Carthaginois estoit avec luy, lequel ne cessoit jamais d'irriter les vieux ennemis contre les Romains, d'en solliciter et acquerir de nouveaux, et de conseiller en toutes sortes aux Carthaginois de rejetter le joug de servitude que les Romains leur avoient imposé soubs tiltre de paix, et d'experimenter l'amitié des roys. Mais un peu après, les Romains ayans obtenu la victoire, et chassé Antiochus hors de la Grece, embrasserent aussi en leurs cœurs la domination de l'Asie : et pourtant avoient ils tous leur regard sur Africanus, comme personnage né pour mettre fin aux guerres de grande importance. Mais L. Scipion et C. Lælius estoient consuls [2], et chascun d'eux briguoit pour avoir le gouvernement et administration de l'Asie. La chose estant mise en deliberation, le senat estoit en grand doute comment il donneroit jugement de deux si grands personnages. Toutefois pource que Lælius avoit meilleur credit envers les peres et estoit en plus grande estime, le senat com-

[1] Commencée l'an de Rome 564.

[2] L'an de Rome 564.

menceoit à fleschir de son costé, et luy vouloit bailler la charge dudit gouvernement, quand P. Africanus frere aisné de L. Scipion pria le senat de ne vouloir faire ceste honte à leur famille, et dit que son frere avoit en soy de grandes vertus joinctes avec bon conseil, et que luy mesme seroit son lieutenant. Il n'eut pas si tost achevé de dire ce mot, que les senateurs le receurent en grande joye, et leur osta quant et quant toute doute. Il fut doncques arresté en plein senat que L. Scipion s'en allast en Grece pour faire la guerre aux Ætoliens, et que de là il fist voile en Asie, si bon luy sembloit, pour faire la guerre à Antiochus, et qu'il menast quant et luy P. Africanus, à fin de l'opposer à Hannibal qui estoit en l'armée d'Antiochus.

XXXVI. Mais qui n'auroit en admiration la pieté de P. Scipion, laquelle dès son jeune aage il declara premierement envers son pere Cornelius, puis après aussi envers Lucius son frere, les choses estans alors en tels termes ? Et combien qu'il fust iceluy Africanus qui avoit vaincu Hannibal, qui avoit triumphé des Carthaginois, et surpassoit tous autres en louange et vertu bellique : il se soubmit toutefois de son bon gré soubs la puissance de son frere puisné, à fin qu'iceluy fust preferé en l'honneur d'obtenir la province à son compagnon qui estoit si bien voulu et avoit si grand credit. Or L. Scipion consul rapporta en son païs grande gloire d'icelle guerre, ayant usé du bon conseil et fidele entremise de son frere. Car passant premierement en Grece, il fit trefves pour six mois avec les Æto-

liens, par l'advis d'Africanus, lequel luy conseilloit que laissant toutes choses derriere, il tirast droit en Asie, là où estoit le fort de la guerre. Puis il destourna de l'amitié d'Antiochus Prusias roy de Bithynie, qui estoit balançant çà et là sans sçavoir à quoy se resoudre, par l'entremise d'Africanus.

XXXVII. Aussi estoit l'authorité d'Africanus fort grande, et tous ceulx qui vouloient impetrer quelque chose du consul, s'adressoient à Africanus pour estre leur advocat et intercesseur. Arrivé qu'il fut en Asie, l'ambassadeur d'Antiochus et Heraclides Bizantien vindrent vers luy pour porter paroles d'accord et d'appointement, et après avoir publiquement declaré leur charge, voyans qu'ils ne pouvoient obtenir conditions de la paix equitables, ils s'addresserent particulierement à Africanus, comme il leur estoit commandé, et chercherent tous moyens de l'attirer à l'amitié du roy. Car ils luy dirent qu'Antiochus luy renvoyeroit son jeune fils, lequel il avoit pris, et que d'avantage il le recevroit très vouluntiers pour compagnon au gouvernement et administration de tout le royaume, reservé seulement le tiltre de roy. Mais P. Scipion non moins excellent en loyauté et bonté, que souverain en beaucoup d'autres vertus, après toutes autres choses leur respondit, que quant à son fils, il le recevroit pour un present fort aggreable, et que pour un plaisir particulier, il s'efforceroit aussi de luy rendre la pareille. Toutefois qu'il admonestoit le roy sur toutes choses que quittant le pensement de la guerre, il receust toutes telles offres et

conditions de paix que le senat et le peuple Romain luy proposeroit. Bien tost après Antiochus renvoya à P. Scipion son fils comme il luy avoit promis : lequel avoit esté pris, comme on dit, dès le commencement de la guerre, ainsi qu'il passoit de Chalcide à Oricum [1] : ou selon que les autres disent, ainsi qu'il traversoit en une fregate. Encores y en a il aucuns qui le disent avoir esté pris ainsi qu'il s'en alloit espier le conseil des ennemis, et alors avoir esté renvoyé à son pere qui estoit malade à Elée.

XXXVIII. Ceste gracieuseté et courtoisie du roy fut très aggreable à Africanus, et non sans cause : car voyant son fils après si longue absence, cela luy refit grandement ses esprits et le corps travaillé de maladie. Mais P. Scipion pour demonstrer quelque signe de cueur non ingrat, fit remercier très fort Antiochus par les ambassadeurs qui estoient venus vers luy, pour le bon tour qu'il luy avoit faict en luy renvoyant son fils. Puis il luy conseilla, de ne point donner bataille, jusques à ce qu'il entendist qu'il seroit retourné au camp. Antiochus esmeu par l'authorité d'un tel personnage, se tint quelque temps en son camp, et deliberoit de faire trainner la guerre longuement, esperant qu'il pourroit avoir quelque accez vers le consul par le moyen d'Africanus. Mais puis après, le consul s'estant campé auprès de Magnesie, et harcelant et irritant l'ennemy, le roy ne se peut contenir qu'il ne descendist en bataille rengée. On dit qu'Hannibal fut

[1] En Épire.

present en icelle bataille, estant l'un des chefs pour le roy.

XXXIX. Antiochus estant vaincu, et son armée desconfite, voyant qu'il n'y avoit plus de remede en ses affaires il se retira vers Africanus, lequel relevé de maladie estoit arrivé au camp un peu après que la bataille eut esté gaignée, et par l'entremise d'iceluy il impetra du consul, de pouvoir traitter de la paix. Venus que furent les ambassadeurs d'Antiochus au camp, et qu'ils eurent demandé pardon au nom de leur roy, et requis qu'on leur baillast telles conditions de paix qu'on voudroit: Africanus respondit par le commun accord de tous, « Que ce « n'estoit point la coustume des Romains de succumber aux adversitez, ne de s'eslever en heureuse fortune: Qu'il luy presentoit les mesmes « offres et le mesme party, qu'il avoit faict avant « la victoire, Que le roy n'entreprist rien sur l'Europe, Qu'il quittast toute l'Asie depuis le mont « Taurus jusques au fleuve Tanaïs [1], qu'il payast « tribut vingt ans de long. Qu'il baillast vingt ostages tels que le consul les voudroit choisir, et « que devant toutes choses il leur rendist Hannibal « le Carthaginois, lequel estoit cause et autheur « de toute la guerre ». Mais iceluy, comme nous avons escrit en sa vie, voyant que la puissance d'Antiochus estoit rompue par mer et par terre, s'estoit sauvé des mains des Romains, et retiré vers Prusias roy de Bithynie. Antiochus ayant accepté les offres et conditions de la paix, dit, que le peu-

[1] Qui sépare l'Europe de l'Asie.

ple Romain usoit envers luy de fort grande courtoisie, le delivrant ainsi de grand soing, et luy ayant assigné si petit royaume. Car les grands royaumes, et les trop grandes richesses, que chascun toutefois desire, sont pleines de tant grandes et tant variables fascheries, que ce que Theocrite a escrit, n'est pas moins veritable, que beau et elegant,

Je ne desire point les richesses avoir
Du fils de Tantalus, encore moins sçavoir
Les leger-fuyans vens d'avancer à la course :
Mais qu'il me soit permis, le long de quelque source
De claire et coulante eau, chanter à mon plaisir
Exempt de tout soucy, puis avoir le loisir
De souvent contempler du hault de quelque tertre
Les vagues de la mer, tant grandes puissent estre.

XL. Vaincu que fut le plus grand roy de l'Asie, et qu'une si grande guerre eust esté si aiseement parachevée contre l'opinion de tous, le consul s'en retourna à Rome, et entra en la ville en beau et grand triumphe [1]. Il merita aussi d'estre surnommé du nom de la province par luy subjuguée, de sorte que comme auparavant son frere avoit esté appellé *Africanus* pour avoir dompté l'Afrique, ainsi seroit aussi cestuy cy appellé *Asiatique* pour avoir reduit soubs sa puissance l'Asie. Et P. Scipion, par le conseil duquel Lucius son frere avoit mené à heureuse fin ses entreprises, ne demoura pas sans honneur. Car bien tost après, deux nobles censeurs T. Q. Flaminius, et M. Claudius Marcellus l'esleurent

[1] L'an de Rome 565.

prince du senat pour la troisieme fois. En ce temps là, la famille des Scipions et Cornelius avoit receu toutes sortes d'honneur, et l'authorité d'Africanus estoit parvenuë à si hault degré, qu'un homme privé n'en eust sceu desirer de plus grande en une ville libre.

XLI. Or l'envie qui avoit esté cachée ès cueurs des envieux, ne pouvant plus endurer ceste leur grandeur, vint à la fin à sortir, et s'espandre sur ceulx qui estoient autheurs de si grandes choses. Car deux tribuns du peuple, subornez, dit on, par Porcius Caton, adjournerent P. Africanus [1], et l'accuserent d'avoir retenu les deniers du roy Antiochus sans les avoir reduits au thresor public. Iceluy estant asseuré de son innocence, se monstra obeïssant au magistrat, et avec une singuliere asseurance s'en vint sur la place, là où il eut une harengue touchant les choses par luy faittes, au proufit et utilité de la chose publique : le recit desquelles choses ne fut point pris de mauvaise part par la multitude qui estoit là presente, à cause qu'il l'avoit faict plus pour eviter le danger qui luy estoit appareillé, que par vaine gloire. Toutefois les tribuns non contents de cela, le poursuivirent fort et ferme à force d'injures, et l'accuserent comme estant coulpable, plus par suspicions, que par vives raisons. Le lendemain estant de rechef adjourné, il comparut à l'heure assignée, et estant bien accompagné de ses amis, passa tout au travers de l'assem-

[1] L'an de Rome 567. Nous avons vu ailleurs qu'ils étoient frères et s'appelloient Petillius.

blée, et monta sur la tribune aux harengues. Alors quant il vit que tous avoient fait silence, il dit: « Il me souvient, mes seigneurs, que par un tel « jour que cestuy-cy j'obtins une belle victoire sur « Hannibal et les Carthaginois, parquoy laissant « tout estrif et contention derriere, je suis d'advis « que nous allions au Capitole pour rendre graces « à Dieu d'une telle victoire ». Puis il se partit de là, et toute l'assemblée le suivit non seulement au Capitole, mais par tous les temples de la ville, laissant le magistrat seul avec les sergens.

XLII. Ce jour fut comme le dernier de l'heureux succez de la fortune d'Africanus lequel reluisit plus que nuls autres auparavant, pour la grande assemblée des gens qui l'accompagnerent, et la grande benevolence que le peuple luy demonstra. Car depuis ce jour, il delibera de se retirer aux champs arriere de toute ambition et de la multitude de gens. Il se retira doncques à Linternum [1], fasché grandement de ce qu'il ne rapportoit que honte et ignominie pour le loyer de tant de benefices qu'il avoit faicts à la chose publique : ou bien pource que remply d'honneur et de gloire, il estimoit estre chose plus vertueuse de ceder de son bon gré à l'envie de ses ennemis, que de vouloir maintenir sa grandeur par force d'armes. Et ainsi que les tribuns l'accusoient de contumace, et que son frere Lucius excusoit l'absence de iceluy sur la maladie qu'il avoit, Tiberius Gracchus, l'un des tribuns qui estoit en picque contre Africanus, receut icelle

[1] Dans la Campanie.

excuse pour bonne, contre l'opinion de tous, et defendit si bien la cause de Scipion, ores le louant honorablement, ores effroyant ses ennemis, que le senat luy en sceut depuis fort bon gré, et l'en remercia grandement : car il estoit merveilleusement fasché de l'injure qu'on luy faisoit. Il y en a qui ont escrit, que Publius Scipion deschira de ses mains le livre que son frere avoit apporté au senat pour rendre compte de son administration, et ce devant qu'il se retirast à Linternum, non par malice, ou arrogance, mais par la mesme confiance de laquelle il avoit aucunefois usé envers les quæsteurs, quand il leur demanda contre les ordonnances, les clefs du thresor public, pour subvenir à la nécessité de la chose publique. Il y en a aussi qui disent, que ce ne fut pas Africanus, mais Asiaticus, lequel fut appellé en jugement par les tribuns : et quc P. Scipion estant alors envoyé en commission en la Thoscane, retourna vistement en la ville quand il l'eut entendu : et que trouvant à sa venue son frere Lucius condamné, et les sergens prests pour le mener tout lié et garotté en prison, il s'eschauffa tellement de courroux, qu'il recourut par force son frere d'entre les mains du sergent et des tribuns du peuple. Ils disent d'avantage, que Tiberius Gracchus tribun du peuple, se plaignant au premier que la puissance du tribunat estoit violée et foulée aux pieds par une personne privée, laissant puis après derriere toute haine et inimitié qu'il portoit aux Scipions, il entreprit à la fin leur defense, à fin que les tribuns semblas-

sent plustost vaincus par un tribun, que par une personne privée.

XLIII. Ils disent pareillement que ce jour mesme, ainsi que le senat souppoit au Capitole, il auroit persuadé à Africanus de donner sa plus jeune fille en mariage à Tiberius Gracchus [1]. Ceste promesse ne fut pas plustost faicte, que P. Scipion s'en retourna à son logis, disant à sa femme, qu'il avoit marié leur fille, de quoy elle fut courroucée, et luy dit qu'il ne la devoit point marier sans le consentement de la mere, encore qu'il l'eust peu marier à Tiberius Gracchus. Ceste response pleut grandement à Scipion, quand il veit que sa femme estoit de mesme opinion que luy, touchant le mariage de leur fille. Je sçay bien, que ce que je vien de dire est attribué par aucuns à Tiberius le fils, et à Appius Claudius son beaupere. Car Polybe et autres autheurs authentiques escrivent, que Cornelia, laquelle enfanta Caius et Tiberius, fut mariée à Gracchus après la mort d'Africanus. Car Africanus eut à femme AEmylia fille de L. Paulus, lequel estant consul, mourut près de Cannes pour la chose publique. Il eut d'icelle deux filles, dont la plus grande fut mariée à P. Cornelius Nasica, et la plus jeune à Tiberius Gracchus, devant, ou après la mort du pere. Quant aux fils d'iceluy, on en trouve bien peu de chose par escrit, lesquelles on puisse asseurer pour vrayes. Nous avons parlé de ce jeune qui fut pris par Antiochus, et depuis renvoyé liberale-

[1] Voyez la Vie de Tibérius Gracchus dans Plutarque au Tome VII.

ment à son pere, duquel les autheurs ne font après aucune mention que je sçache, sinon que quelques uns disent, qu'il fut puis après præteur, et qu'il impetra cest office par le moyen de Cicereius secretaire de son pere. On trouve aussi par escrit qu'Africanus le jeune fut adopté par le fils de P. Scipion. M. Cicero au livre qu'il a intitulé *Cato Major:* « Combien estoit debile, dit il, le fils de P. Africanus, « celuy qui t'a adopté »? Et au sixieme livre de la Republique AEmylius le pere admoneste Scipion son fils de suivre et observer justice et pieté, comme a faict Africanus son ayeul.

XLIV. Quant à la mort de P. Scipion, les autheurs en escrivent diversement. Aucuns y en a qui disent qu'il mourut et fut ensepvely à Rome : en foy de quoy ils mettent en avant un monument qui luy a esté erigé auprès de la porte Capene, sur lequel y avoit trois statues, deux desquelles estoient de P. et L. Scipions, et la troisieme de Q. Ennius poëte. A quoy semble accorder ce que Ciceron escrit : « Nostre Ennius, dit il, a esté fort aimé d'Africanus le grand » : pourtant estime on qu'il a esté posé au sepulchre de Scipion. D'autres autheurs y a (et le bruit en est plus commun) qui escrivent qu'Africanus mourut à Linternum, et que là il fut ensepvely selon son ordonnance, à fin que son païs, qui reconnoissoit tant mal les benefices par luy receus, ne celebrast point ses funerailles : et que là luy fut dressé un sepulchre, sur lequel auroit esté posée une statue, qui puis après fut abatue par la tempeste, laquelle Live tesmoigne avoir veuë. D'a-

vantage auprès de Cajette, on trouve ces vers gravez en un vase de bronze qui est en un sepulchre de marbre,

Aprés avoir vaincu Hannibal, prins Carthage,
De l'empire Romain augmenté l'apennage,
Soubs ce marbre icy gist serré le corps mortel
De Scipion le grand, non le los immortel :
Et cil à qui jadis Europe plantureuse
N'a pas sceu resister, n'Afrique monstrueuse,
De ce petit tombeau repose au beau milieu :
Tant peu l'heur des humains s'arreste en certain lieu.

Quant au temps de sa mort, après avoir longuement recherché, j'ay trouvé en quelques orateurs Grecs, qu'Africanus a vescu cinquante quatre ans, et que peu de temps après il mourut [1].

Au demourant ç'a esté un personnage digne de toute louange bellique, et excellent en toute autres vertus, desquelles il repaissoit tellement son esprit, qu'il estoit accoustumé de dire, « Que jamais « il n'estoit moins oiseux, que quand il estoit à re- « pos : ny jamais moins seul, que quand il se trou- « voit en compagnie ». Car aucunefois il se retiroit tout exprès de la trouppe et assemblée des gens, pour se trouver à l'escart comme en quelque port. Mais la gloire de ses haults faicts estoit si grande, que par tout où il alloit, toutes sortes de gens accouroient pour le voir. Le bruit commun est, que quand il se fut retiré à Linternum, il y vint

[1] L'an de Rome 571. Il avoit 24 ans l'an de Rome 543, lorsqu'il fut envoyé proconsul en Espagne; ajoutez 28, cela fait 52 ou 53 ans.

quelques

ques brigands le saluer, pour avoir la veuë d'un si grand personnage, et pour luy toucher la main tant loyale et victorieuse. Car grande est la force de vertu, et de grande authorité envers toutes sortes de gens, veu qu'elle attire à l'amour et admiration de soy, non seulement les bons, mais aussi les mauvais.

COMPARAISON

D'HANNIBAL AVEC P. SCIPION.

Or est il temps que nous conferons en peu de paroles les faicts et gestes de Scipion et d'Hannibal, et ce qui touche à leur discipline civile. Premierement si nous venons à considerer leurs faicts belliques, il est tout notoire que tous ont esté souverains et très excellents capitaines de guerre, et qui n'ont pas seulement esté egaux aux plus braves roys et princes qui ayant esté de leur temps (combien qu'il se trouvast alors la fleur des plus belliqueux du monde) mais aussi à ceulx qui ont esté ancienement.

II. D'une chose ne me puis-je assez esmerveiller, c'est attendu les puissans adversaires qu'ils ont eu en la ville, lesquels taschoient de renverser tous leurs conseils et desseins, comment il a esté possible qu'ils ayent peu soustenir tant et de si grandes choses, ou bien conduire à heureuse fin si grandes

entreprises ès guerres estrangeres qu'ils ont mené. Car à fin que je me taise des autres choses, P. Scipion quelle peine eut il avant que de pouvoir obtenir qu'il fust envoyé en Afrique, pour mener de près la guerre aux Carthaginois, Fabius Maximus et autres princes de la ville luy estans du tout contraires? D'autre part, Hannibal quel adversaire avoit il en Hanno, lequel estoit prince et chef de la partialité contraire? Ayans doncques tous deux surmonté tant de difficultez qu'on leur a dressées chez eulx, ils ont mis à fin choses digne de perpetuelle memoire, non pas par quelque cas fortuit, comme il advient à plusieurs, mais par industrie, par bon entendement et par conseil.

III. Mais plusieurs ont en admiration la fierté et hardiesse d'Hannibal, qui après avoir pillé Saguntus, osa venir des extremes fins de la terre en Italie, et menant quant et luy une grosse armée de gens de pied et de cheval, vint provoquer une très puissante chose publique, laquelle ses predecesseurs avoient toujours grandement redoubtée, et après avoir gaigné plusieurs batailles, et tué des consuls et des capitaines, vint planter son camp devant la ville de Rome, et esmouvoir les roys estrangers et les plus lointaignes nations à faire la guerre aux Romains. Celuy qui a sceu faire telles choses, ils l'estiment avoir esté un très grand et très vaillant capitaine.

IV. Les autres, venans à parler de Scipion, le louant et eslevant grandement pour les quatre souverains capitaines par luy vaincus, et les quatre grosses armées qu'il a desfait et tourné en fuitte en

Hespagne, et pour avoir vaincu et pris ce grand roy Syphax. Finablement ils viennent à grandement louer iceluy combat memorable, auquel Scipion desfit Hannibal en bataille rengée. Car si Fabius, disent ils, a esté loué, pource qu'il n'a pas esté vaincu par Hannibal, en quelle estime aura on Africanus, qui a rompu en pleine bataille iceluy tant brave et redoubté capitaine, et a mis à fin une guerre si dangereuse? D'avantage Scipion a tousjours fait la guerre ouvertement, et s'est combattu ordinairement avec l'ennemy en pleine campagne. Et à l'opposite Hannibal a tousjours usé de finesses, ruses, et de toute sorte de tromperies. Pourtant l'appellent tous les autheurs Grecs et Latins capitaines très cauteleux et très rusé.

V. D'avantage on loüe Hannibal de ce qu'il a sceu si bien et si long temps maintenir en paix et union son armée ramassée de toutes sortes de nations, ce pendant qu'il a fait la guerre aux Romains, sans qu'il se soit jamais esmeu en son camp aucune sedition. D'autre part on le blasme qu'il n'a pas sceu user de sa victoire quant il eut desfait les Romains en icelle bataille memorable: qu'il a laissé tellement corrompre ses soudards par les delices et voluptez de la Campanie et Apulie, qu'il sembloit que ce fussent tous autres soudards que ceulx qui avoient desfaits les Romains auprès de Trebie, de Trasymene et de Cannes. Tous autheurs reprenent ces choses en luy, et ont en horreur la desloyauté et cruauté d'iceluy. Car entre autres choses, quelle cruauté fut-ce de faire venir en son camp une femme d'Arpi

avec ses enfans, et puis les faire brusler tous vifs? Que dira on de ceulx lesquels il fit mourir cruellement au temple de Juno Lacinia à son partement d'Italie?

VI. Quant à Scipion, si nous arrestons plustost à ce qu'en escrivent les bons autheurs, qu'à un tas de calumniateurs et envieux, nous le trouverons avoir esté un capitaine fort debonnaire et moderé, et non seulement brave et vaillant au combat, mais aussi fort doulx et clement après la victoire. Parquoy bien souvent ses ennemis ont experimenté sa vertu, les vaincus sa misericorde et clemence, et toutes autres sortes de gens sa foy et loyauté. Mais pour venir à parler de sa continence et liberalité, celle qu'il a usé en Hespagne envers cette jeune dame prisonniere, et Luceius [1] prince des Celtiberiens, n'est-elle pas digne de toute grande louange?

VII. Quant à leur faict particulier, ils ont esté tous deux instruits ès bonnes sciences, et tous deux ont aimé et eu en reverence les gens doctes. Car ainsi que l'on dit, Hannibal a eu grande familiarité avec Sosilius Lacedæmonien, comme Africanus avec Ennius. Il y en a quelques uns qui escrivent, que Hannibal a esté tant bien versé et excellent ès lettres grecques, qu'il a escrit une histoire en langue Grecque touchant les faicts de Manlius Vulso. Quant à moy je m'accorde voluntiers avec M. Tullius, lequel dit au livre de l'orateur qu'Hannibal a ouy en Ephese Phormion Peripateticien disputant avec

[1] Tite-Live le nomme Allucius.

beaucoup de babil, du devoir et office d'un souverain capitaine, et des loix et ordonnances de la guerre, et que un petit après, interrogué qu'il luy sembloit de ce philosophe, il respondit non pas en trop bon grec, mais toutefois en grec : « Qu'il avoit « veu beaucoup de vieux resveurs, toutefois que il « n'en avoit point veu de plus grand que Phormion». D'avantage tous deux ont eu fort bonne grace en leurs devis familiers, et Hannibal avoit quelque chose d'aigu et picquant en ses responses. Une fois, ainsi qu'Antiochus vouloit faire la guerre aux Romains, et qu'il avoit mis aux champs son armée, non tant bien equippée d'armes, comme ornée d'or et d'argent, il demanda à Hannibal s'il luy sembloit que ceste armée suffit pour les Romains, « Ouy sire, « dit il, encore que les ennemis soyent très ava- « ricieux ».

VIII. Or cela peut on bien dire veritablement, qu'Hannibal a fait de grands exploits de guerre, toutefois ruineux et dommageables à sa chose publique. Car il donna l'occasion de la guerre très perilleuse, et fut cause de la totale ruine de son païs. A l'opposite Scipion a tellement gardé sa chose publique en son entier, conservé son païs, et augmenté la puissance d'iceluy, que ceux qui y viennent à penser, ne sçauroient appeller autrement qu'ingrate Rome, laquelle a mieulx aimé, qu'Africanus conservateur d'icelle sortist de la ville, que de reprimer et rabbatre la fureur et audace d'un petit nombre de gens. Quant à moy, je ne sçauroye avoir bonne estime de la ville qui a enduré si las-

chement l'oultrage et villanie faicte à un tant grand et plus qu'innocent personnage : et ne la sçauroye tant blasmer aussi, comme je l'estimeroye blasmable, si elle avoit aidé à luy faire cest oultrage. Et de faict, le senat, comme tous tesmoignent, a remercié Tiberius Gracchus, de ce qu'il avoit defendu la cause des Scipions : et la commune suivant Africanus par tous les temples de la ville en laissa là les tribuns qui l'accusoient, a assez declaré quelle bienveuillance et quel honneur elle portoit au nom des Scipions. Parquoy s'il falloit mesurer les cueurs et vouluntez des citoyens par telles choses, on ne sçauroit estimer la ville autant ingrate en mettant en oubly la memoire des bienfaicts, comme trop molle et trop lasche en endurant un tel oultrage : car il y en a eu bien peu, qui ayent voulu consentir à telle meschanceté, et tous presque en ont esté grandement faschez.

IX. Mais Scipion qui estoit homme de grand cueur, ne se souciant gueres de l'envie des ennemis, aima mieulx quitter la ville, que de la vouloir ruiner par guerres civiles. Il n'a pas aussi voulu venir contre son païs à enseignes desployées, ny soliciter les nations estranges et roys très puissans, pour avec leur aide venir forcer la ville, laquelle il avoit embellie et ornée de tant de desponilles et triumphes, comme ont faict Coriolanus, Alcibiades et plusieurs autres, desquels il est faict memoire ès histoires ancienes. Car on peut facilement entendre, combien il s'est estudié à conserver la liberté Romaine, par ce qu'estant en Hespagne, il refusa

le tiltre et nom de roy qui luy fut presenté : qu'il se courroucea grandement au peuple Romain, par ce qu'il le vouloit creer perpetuel consul et dictateur : attendu qu'il defendit qu'on ne luy dressast nulles statues, ny au lieu où on s'assembloit pour consulter, ny au siege judicial, ny au Capitole.[1] Toutes lesquelles choses ont esté puis après conferées par les citoyens assujettis à Cæsar qui a desfait Pompeius. Telles donques estoient les vertus civiles d'Africanus, qui sont souveraines et très vrayes louanges de continence.

X. Or pour reduire en somme toutes ces choses, ces deux très renommez capitaines ne sont pas tant à comparer l'un avec l'autre en vertus particulieres et civiles (esquelles Scipion a beaucoup plus grand avantage) qu'en vertus belliques, et gloire de haults faicts et exploits de guerre. Au reste, il y a eu aussi quelque similitude en leur mort, par ce que tous deux sont trespassez hors de leur païs : combien que Scipion n'a pas esté condemné par sa chose publique, comme Hannibal, mais a voulu finir sa vie hors de la ville par un exil voulontaire.

Fin des Vies de ce Volume.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE DE DION.

CHAP. XXVI, page 34. Dans la phrase grecque, il ne seroit pas impossible que le mot de vieillesse se rapportât à Dion, quoiqu'il paroisse naturellement s'appliquer à Platon. Les savans se sont partagés sur cet objet. Mais en suivant une leçon plus exacte des manuscrits, on reconnoîtra d'abord que la phrase d'Amyot n'est pas bonne, et on traduira : Platon n'ayant pas voulu s'en mêler par respect pour l'hospitalité, et à cause de sa vieillesse. Platon est mort la première année de la cent huitième olympiade, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. Il étoit donc né la troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade, et par conséquent il avoit soixante-onze ans, lorsque Dion commença ses préparatifs de guerre contre Denys, la troisième année de la cent cinquième olympiade. C'étoit bien un âge à ne plus se mêler d'une pareille entreprise. Mais, quant à Dion, voici deux témoignages décisifs. Platon dit positivement dans une de ses lettres, que, lorsqu'il se rendit pour la première fois auprès de Denys le jeune, Dion commençoit à être un homme fait. Denys monta sur le trône la première année de la cent troisième olympiade. Dion aborda en Sicile pour l'attaquer la quatrième année de la cent cinquième. L'intervalle n'est que de onze ans. Il ne pouvoit donc pas être un vieillard. Cornelius Nepos confirme puissamment notre conclusion, en nous apprenant que Dion fut tué à

cinquante-cinq ans. Or il fut tué la troisième année de la cent sixième olympiade, cinq ans après l'époque que nous discutons ici. Il avoit donc cinquante ans lorsqu'il faisoit ses préparatifs. Ainsi au chap. XXIX, p. 37, au lieu de ces mots, *homme jà vieil et passé*, il falloit traduire : homme qui avoit passé la première fleur de l'âge.

Chap. XXXI, p. 39, Il falloit au moins écrire *la Pouille*; le Grec dit l'Iapygie, et il est impossible de fixer le lieu proprement désigné ici par Plutarque. Les Romains appelloient du nom d'Apulie tout ce qui s'étendoit le long de la mer Adriatique depuis la Frentanie, qui étoit la quatrième région de l'Italie, et que le fleuve Frenton séparoit de l'Apulie, jusqu'à Tarente à l'ouest, et Brindes à l'est ; et ce nom d'Apulie comprenoit la Daunie et la Peucétie. Depuis Tarente et Brindes, toute cette peninsule qu'on appelle le talon de la botte, et dont les différens ports servoient de lieux d'embarquement pour aller en Grèce jusqu'au promontoire Iapyx ou de Salente, se nommoit Iapygie en général. On y distingue la Calabre et le pays des Salentins. Cependant quelques uns, Strabon entr'autres, disent qu'elle se nomme indifféremment Iapygie, Messapie, Calabre ou Salentie. Mais quelques historiens grecs comprenoient sous cette domination l'Apulie, aujourd'hui la Pouille. Le vent qui conduisoit de cette côte dans la Grèce, s'appelloit Iapyx du nom du pays. C'est pour cela que dans la seconde ode du premier Livre, Horace souhaite que tous les autres vents se taisent, et que le seul Iapyx souffle pour porter son ami Virgile en Grèce. Ainsi il est au moins vraisemblable que Philiste étoit en rade près de Brindes.

CHAP. XXXVI, p. 44. C'est avec raison, dit M. Reiske dans une note sur ce passage, que M. Dacier avertit que ce nom de Campaniens est une faute, et qu'il faut trouver un nom de peuple Sicilien à y substituer. Je crois donc qu'il faut écrire Cantaniens. Cependant, ajoute le savant Editeur, Diodore de Sicile parle, en un endroit de son seizième Livre, de Campaniens à Etna. Cette dernière remarque est quelque chose ; mais elle annonce en même-temps avec quelle précipitation travailloit M. Reiske, qui, frappé de cette idée, ne s'est pas donné le temps de consulter Diodore sur un point si important de critique. S'il l'eût fait, il y aurait trouvé toute l'histoire de ces Campaniens passés d'Italie en Sicile, servant d'abord les Syracusains contre Denys le tyran, ensuite corrompu par ses largesses, devenus les restautateurs et les défenseurs de sa puissance ; récompensés en proportion d'un si grand service, s'emparant par un crime atroce de la ville d'Entelle ; placés ensuite par le tyran dans Catane, et delà dans la ville d'Etna sur la montagne voisine du même nom ; enfin détruits, quelques années après l'époque où nous sommes, par Timoléon. Depuis, sous Agathocle, autre tyran de Sicile, monté sur le trône dans la cent quinzième olympiade, il auroit vu les restes de ceux-ci, ou plus vraisemblablement d'autres Campaniens venus d'Italie, à leur exemple, s'emparer de Messine par une trahison et avec une cruauté pareille que leurs devanciers avoient exercée à Entelle ; Polybe, L. I. Enfin ceux-ci, ou un troisième essain du même pays d'Italie, servant, suivant le même Diodore de Sicile, dans les troupes des Carthaginois, établis par Amilcar à l'occident de l'île, pour défendre les cantons soumis à Carthage : et cela lui auroit suffi sans doute pour ne point cher-

cher ici d'autre nom que celui de Campaniens, qui y occupe une place si conforme à la vérité de l'histoire.

SUR LA VIE DE BRUTUS.

CHAP. II, p. 99. Les trois lettres que Plutarque rapporte, se trouvent mot pour mot dans les lettres attribuées à Brutus, publiées d'abord par Alde Manuel, dans la collection des Epistolaires grecs, et réimprimées dans celle à laquelle on a joint la traduction latine, qui porte le nom de *Cujas*, à Genève en 1606, in-fol. ce qui prouve que cette collection des lettres de Brutus existoit déjà du temps de Plutarque. Je n'examinerai pas si elles sont de lui, mais j'observerai que la tournure sophistique qu'on leur reproche, n'est pas une preuve qu'elles n'en soient pas; ce défaut est naturel à tous ceux qui écrivent dans une langue qui n'est pas la leur. *C.*

CHAP. XLVI, p. 155. Il est vrai qu'on trouve ce nom à-peu-près au septième Livre de Strabon; mais le Géographe parle en cet endroit des Palus-Méotides, de la Chersonnèse Taurique, et du Bosphore Cimmérien. Or nous venons en ce moment de l'Hellespont, de la Chersonnèse et du Bosphore de Thrace, et nous sommes dans la Thrace auprès de la ville de Philippes. Par conséquent il ne s'agit pas du port de mer dont parle Strabon, suivant la citation d'Amyot, mais du Mont Symbole, qui, selon Dion Cassius, L. 57, se réunit au Mont Pangée dans un lieu qui porte le même nom de Symbole, entre Philippes et Néapolis.

SUR LA VIE D'ARATUS.

Chap. III. p. 196. Le Grec dit que l'air de prudence et la noblesse de ses traits sentoit un peu la voracité d'athlète, et la marre. Nous avons dit ailleurs quelle étoit la manière dont les athlètes exécutoient l'exercice de la marre ou hoyau.

Ibid. σκαφίον est ici une espèce de *houe* dont les athlètes se servoient pour remuer la terre, et se fortifier par cet exercice les épaules et les bras, comme le dit le Scholiaste de Théocrite, idylle 18, v. 4. Il faut donc traduire : « On voit dans ces statues quelque « chose d'athlétique, et la majesté royale qui est em- « preinte sur sa figure, n'empêche pas qu'on y apper- « çoive des traces de la voracité naturelle aux athlètes, « et de la houe dont ils faisoient usage ». Le savant Visconti croit avoir retrouvé la forme de cette houe, entre les mains d'un génie qui se voit dans un bas-relief, gravé, tom. 5, planche 40, du *Museo Pio Clementino*. *C*.

Chap. XII, pag. 207. On lit ce passage ainsi dans l'édition de Réiske, tom. 5, pag. 523 : ὅθεν οὐχ' οὕτως δοκεῖ γεγονέναι φίλος ἀκριβὴς, ὡς ἐχθρὸς εὐγνώμων καὶ πρᾶος, ὑπὸ τῆς πολιτείας ἐπ' ἀμφότερα τῷ καιρῷ μεταβαλλόμενος. ὁμονοίας ἐθνῶν καὶ κοινωνίας πόλεων, καὶ συνεδρίου καὶ θεάτρου μίαν φωνὴν ἀφιέντος, ὡς οὐδενὸς, ἀλλ' ἢ τῶν καλῶν, ἐραστής. Ce passage est évidemment corrompu, comme tous les éditeurs l'ont remarqué, je crois qu'on pourroit le lire ainsi : Μεταβαλλόμενος ὁμονοίας ἐθνῶν καὶ κοινωνίας πόλεων ἕνεκα. συνεδρίου καὶ θεάτρου μίαν φωνὴν ἀφιέντος,

οὐδενὸς ἄλλου ἢ τῶν καλῶν ἐραστὴς ἦν. J'ôte le point après παραβαλλόμενος. Le mot ἕνεκα a été mangé par la der-ère syllabe de πόλεων et par καί. Quant au mot ἦν ue j'ajoute à la fin, il y est absolument nécessaire, t on peut traduire ce passage ainsi : « au moyen dequoy, il semble n'avoir pas esté si entier et si parfait amy, comme doulx et gracieux ennemy, s'accommodant aux deux parties suivant le temps, pour le maintien de « la concorde entre les peuples et de l'union entre « les villes. Et soit dans le conseil, soit dans les théâ-« tres, on disoit tout d'une voix, qu'Aratus n'étoit « ami, sinon des choses bonnes et honnestes ». Le συνέδριον ou conseil, étoit l'endroit où se rassembloient les magistrats, et le théâtre étoit le lieu où se tenoient les assemblées du peuple. *C.*

Chap. XIV, p. 210. Apelle, comme nous l'avons dit ailleurs, fleurissoit vers la cent douzième olympiade, environ quatre-vingt ans avant cette époque. Il avoit été disciple de Pamphile, à qui il avoit payé un talent pour dix ans de leçons, aussi bien que Melanthus, dont il étoit le compagnon d'études et non pas le disciple, suivant Pline, dont l'autorité, en pareille matière sur-tout, est préférable à celle de Plutarque.

Chap. XXXIX, p. 239. Je me suis trompé dans ma note, Amyot a bien rendu le sens de Plutarque; il paroît en effet par ce qu'il dit dans la vie d'Agis, tome 7, p. 329, que suivant lui les Lacédémoniens étoient alors alliés des Achaïens, et qu'Agis étoit venu avec ses troupes à leur secours; mais cela est difficile à accorder avec ce que dit Pausanias, *Corinthiaques*, c. 8,

« que les Lacédémoniens commandés par Agis, fils « d'Eudamidas, s'étant emparés par surprise de Pal- « lene, furent battus auprès de cette ville par Aratus, « et furent obligés de l'abandonner par capitulation ». Pour les concilier, il faudroit supposer que Pallene fut prise deux fois, l'une par les AEtoliens, et l'autre par Agis, ce qui ne paroît pas probable ; j'aime donc mieux croire que Pausanias et Plutarque ont suivi des mémoires différens. C.

Chap. LX, p. 268. Le fameux Démétrius de Phalère étoit mort l'an de Rome 470, et nous sommes au moins à l'an 535. Ce nom de Phalérien est une faute depuis long-temps remarquée par les savans. C'est ce Démétrius Pharien, dont il est souvent parlé dans Polybe. Il fut ainsi surnommé du nom de sa patrie, *Phare*, l'une des îles Liburniennes, fondée par les habitans de Paros dans la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. Son courage l'avoit rendu illustre parmi les Illyriens. Il devint leur chef, et s'étant uni aux rois de Macédoine, Antigonus Gonatas et Philippe, il leur rendit de grands services dans la guerre. Il fit la guerre aux Romains. Mais ayant été vaincu par Paul Emyle, l'an de Rome 535, il s'enfuit à la cour de Philippe, qui le fixa auprès de lui. Dans la suite ayant voulu s'emparer de la ville de Messene, au sçu de Philippe, il fut tué dans l'attaque, fin digne de sa vie, dit Polybe. Car c'étoit, dit l'historien, un homme téméraire et sans foi. Le fait dont Plutarque parle ici, se retrouve mot à mot dans Polybe.

SUR LA VIE DE GALBA.

Chap. II, p. 279. M. Dusoul a raison d'observer

que le nom même de la personne manque ici. Mais il se trompe en supposant que c'est celui d'Alexandre, tyran de Phères, dont il est souvent parlé dans la vie de Pélopidas. Le trait que Plutarque rapporte ici ne peut lui convenir en aucune manière, puisqu'il regna onze ans. C'est le nom de Polyphron qu'il faut rétablir en cet endroit selon Xénophon. Voici son récit; Hell. L. VI, Jason, que le Thessaliens avoient choisi pour leur chef, et qui avoit gouverné avec beaucoup de gloire, ayant été tué dans une conspiration par sept jeunes gens, la troisième année de la cent deuxième olympiade, les Thessaliens mirent à sa place deux de ses freres, Polydone et Polyphron. Mais peu après Polyphron ayant surpris son frère endormi, l'assassina; du moins il en fut soupçonné. Il gouverna un an, mais en tyran. Alexandre, le quatrième frère, le tua lui-même sous prétexte de venger la mort de Polydore, dont il usa d'une manière très tyrannique. L'année dont parle ici Xénophon, et les dix mois de Plutarque vont bien ensemble. Diodore de Sicile ne parle point de Polyphron. Il dit que Jason fut tué, selon quelques-uns, par son frère Polydore, qui ne régna pas au-delà d'un an. Mais l'autorité de Xénophon, historien contemporain, me paroît indubitablement préférable à celle de Diodore de Sicile. Tous deux au reste sont d'accord avec moi sur ce point, que ce n'est point Alexandre dont il peut être question ici,

Chap. XXX, pag. 514. *Que ayant acheté une maison vieille, il vouloit aller monstrer aux maistres ouvriers ce dont il se deffioit.* Il y a dans toutes les éditions, excepté dans celle de Reiske, Τοῖς πολίταις, ce qui n'offre aucun sens; on a proposé de lire

πωλνταῖς, correction que Réiske a adoptée. On se fonde sur ce que Tacite en racontant la même chose, *Histoires*, liv. 1, chap. 27, dit qu'on avertit Othon; *expectari eum ab architecto et redemtoribus*. Mais il me semble que πωλνταὶ signifie tout le contraire de *redemtor*. Je crois cependant qu'il faut adopter la correction, mais il faut expliquer ce passage d'après Suétone, qui dans la vie d'Othon, chap. VI, dit: *Deinde liberto adesse architectos nunciante, quod signum convenerat, quasi venalem domum inspecturus abscessit.* « Son affranchi lui ayant dit que « les architectes étoient arrivés, ce qui étoit le signal « convenu, il s'en alla, donnant à entendre qu'il al- « loit examiner une maison qui étoit à vendre ». Il paroît que Plutarque a adopté à-peu-près le même récit, et qu'il faut traduire : « et qu'ayant acheté une maison « vieille, il vouloit aller faire voir aux vendeurs, « les parties qui avoient quelque vice ». *C.*

SUR LA VIE D'OTHON.

Chap. I. p. 374. Dans les mois de mars, mai, juin, octobre, les ides tomboient le 15 du mois, et on commençoit le lendemain 16 à compter les jours avant les kalendes. Dans les autres mois les ides étoient le 13, et le 14 étoit le 18 avant les kalendes.

Chap. III, pag. 328. *Esquelles ce beau nom de Néron estoit joint à celui d'Othon.* Il y a dans le grec : τὸ τοῦ Νέρωνος θεῖον ὄνομα, *le divin nom de Néron* ; ce qui est une épithète un peu singulière pour le nom de Néron. Oudendorp dans ses notes sur Suétone, vie d'Othon, chap. 7, pag. 782, rapporte une

une correction de *G. Fred. Gronovius*, qui propose de lire θετὸν ὄνομα, ce qui me paroît de la plus grande évidence; et alors il faut traduire : « ès quelles ce « nom adoptif de Néron, est joint à celui d'O- « thon ». *G.*

SUR LA VIE D'ANNIBAL.

Chap. VIII, p. 370. La position des Autels des Philéniens n'est pas certaine. Quelques auteurs les placent au sud-est de la grande Syrte, aujourd'hui golfe de Sidra, qui est entre les royaume de Tripoli et de Barca. D'autres les mettent entre la grande et la petite Syrte, aujourd'hui golfe de Cabes entre les royaumes de Tunis et de Tripoli, c'est-à-dire, entre 30 et 35 degrés de longitude. Or les colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, sont par 12 degrés. La distance est donc au moins d'environ 500 lieues.

SUR LA VIE DE SCIPION L'AFRICAIN.

Chap. VIII, p. 452. Il y a ici une erreur de la part de l'auteur, ou il en faudroit supposer une grave dans Tite-Live. Le fleuve appellé Bætulo par Mela, Sambroca par Ptolemée, et aujourd'hui le Ter, est au haut de la province Tarragonoise, près d'Ampurias, où Scipion avoit abordé. Mais ce n'est pas là que se donna le combat contre Asdrubal, selon Tite-Live; ce fut à Bætula, qui est dans la Bétique. Et en voici la preuve. Après la bataille, dit Tite-Live, Asdrubal se retira au-delà du Tage vers les Pyrénées. Or Bætula est au-dessous du Tage; mais le fleuve Bætulo et le canton des Bætulons est en deçà du Tage, et bien

plus près des Pyrénées. Tite-Live ajoute, que Scipion, quelques jours après le combat, traversa le pas de Castulon pour retourner à Tarragône. Or Castulon est près du Tage dans la Bétique, entre Bætula et Tarragône. La ville auprès de laquelle fut vaincu Asdrubal fils de Barca, est donc la même Bætula, où fut vaincu l'année d'après Asdrubal, fils de Gisgon. Et le savant Cellarius a eu raison de nous dire en parlant des Bætulons : prenez garde de les confondre avec la ville de Bætula dont parle Tite-Live.

Fin des Observations.

EXPLICATION DES FIGURES en taille-douce, des Médaillons et Monumens antiques de ce volume.

La première estampe représente la château de Syracuse. Aristomaché, sœur de Dion, lui présente son fils et sa femme Areté, en lui disant avec combien de douleur et de regret elle avoit subi le joug du mariage, que Denys l'avoit forcée de contracter. Dion prend la main de sa femme éplorée, lui remet son fils, et lui dit d'aller l'attendre dans sa maison. *Vie de Dion, Chap. LXIV, p.* 80.

La seconde représente la tente de Scipion. Le général Romain rend au prince des Celtibériens son épouse prisonnière; et lui donne en dot tout ce que les parens de la jeune princesse lui avoient apporté pour sa rançon. *Vie de Scipion, Chap. VII, p.* 452.

ANTIQUES.

1. Dion, le digne confident de Denys le tyran et le libérateur de la Sicile, décrit par Vaillant, page 28, No. 14, parmi les Médailles de Trajan, frappées en Grèce, avec cette inscription : *Caristiorum in Eubœa*, et placée dans Cornelius Nepos, édition de 1745, à la tête de sa vie, d'après une agathe, n'est rien autre chose qu'une tête de Jupiter entourée du diadème. *Plutarque, Tome IX, page* 5.

2. Marcus Brutus, d'après une Médaille d'argent, de la Bibliothéque nationale, de la famille

Junia, ayant pour type à son revers deux poigna et le bonnet de la liberté au milieu. *Plut. T. I pag.* 95.

3. Aratus, protecteur de la république d 'Achéens, d'après une Médaille de bronze, du cal net du duc de Ferrare, décrite dans le 3me. volum ayant pour titre : *Effigies Virorum ac Fæminaru illustrium. Lugd. Bat. in-folio, Plut. T. IX p.* 193.

4. Galba, d'après une Médaille d'argent, de l Bibliothèque nationale, décrite au *T. III, tab. I, n°.* 2, d'André Morel. *Plut. T. IX, pag.* 277.

5. Othon, d'après une Médaille de bronze, du Cabinet national, décrite dans le même Ouvrage de Morel, *T. III, tab. I, n°.* 5. *Plut. T. IX, pag.* 325.

6. Annibal, général des Carthaginois, d'après une des plus belles Calcédoine, décrite dans l'ouvrage ayant pour titre : *Dactyliotheca Smithiana*, imprimé à Venise en 1767, *in-folio*, sous le n°. 52. *Plut. T. IX, pag.* 359.

7. Scipion l'Africain, d'après une Pierre gravée existante à Rome, dans le Musée *di Piombino*, décrit dans l'intéressant ouvrage de Winckelmann, intitulé : *Monumenti Antichi inediti*, édition de Rome, 1767, *in-fol.* sous le n°. 176. *Plut. T. IX, p.* 343

Fin du Tome neuvième.

, etc.
leux poignar
Plut. T. II

publique à
nze, du ca
ime. volum
Fœmina.
Plut. T. I

gent, d
II, tab
pag. 1

bronze.
e Our
IX, p

, d'ap
lans l'
thian
n°.

grav
bino.
xx.
n de
IX.



